

Hitchcock Présente

- 02 - Histoires a Déconseiller aux Grands Nerveux

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

PRÉSENTE

HISTOIRES

**A DECONSEILLER AUX
GRANDS NERVEUX**



Présenté



Pocket

HISTOIRES
À DÉCONSEILLER
AUX GRANDS NERVEUX

RECUEILS

D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

HISTOIRES À DONNER LE FRISSON

ALFRED HITCHCOCK

Présente

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER
AUX GRANDS NERVEUX**

Le titre original de cet ouvrage est :

STORIES NOT FOR THE NERVOUS

LA RIVIÈRES AUX TRÉSORS

(River of Riches)

par GERALD KERSH

Chez le dénommé Pilgrim, il y avait un je ne sais quoi de vicié, de détérioré, De pas frais. « Râpé », ou « mité », serait peut-être le mot qui aurait convenu, mais appliqué à un être humain. Il était difficile de ne pas le considérer un peu à la manière d'une efficiente ménagère examinant un pot de confiture faite à la maison, et repérant à sa surface une tache de mois. *Bon au goût mais douteux*, se dirait-elle ; *dommage quand même de laisser perdre ça. Donnons-le vite aux pauvres*. Voilà, me semblait-il, l'effet que produisait Pilgrim.

Curieusement, je le trouvais plutôt touchant, semblant me lancer un muet appel ; il me donnait l'impression de livrer contre la condition de clochard un combat perdu d'avance. Je le vis conserver un maintien digne, même distant et hautain, quand le barman le retint par la manche alors qu'il s'apprêtait à sortir discrètement, d'un air distrait, du « Mac Aroon's Grill ».

- Dites donc, chef, ça fra un dollar dix.

Pilgrim se frappa le front, se tapota les poches, et s'écria :

- Mon portefeuille ! Je l'ai laissé chez moi.

- Oh ! oh ! fit le barman en soulevant l'abattant du comptoir.

- Voici le dollar dix, Mike, dis-je. Laissez partir monsieur.

Mais Pilgrim ne partit point. Il me prit par le bras et me dit avec ce vieil accent traînant d'Oxford à l'ancienne mode :

- Non, vraiment, c'est trop aimable à vous ! J'ai bien peur de ne pouvoir vous rendre la pareille. Nous sommes gens du même bord, alors vous comprendrez. Il arrive que l'on se trouve dans une situation fort déplaisante. Voyez-vous, au moment où je vous parle, je viens de perdre deux fortunes, et je me trouve au creux de la vague entre la seconde et la troisième - laquelle, je puis vous l'assurer, ne saurait tarder à m'échoir, certainement pas plus tard que le milieu du mois prochain. Pour cela, je dois d'abord me rendre à Detroit. Mais

permettez-moi de me présenter, en vous donnant, pardonnez-moi, le nom sous lequel je préfère être connu : John Pilgrim. Appelezmoi Jack. Je me devais de vous dire en toute franchise que ce n'est pas mon véritable nom. Si quelque fléau venait balayer les membres mâles de ma famille dans une Certaine région du Middlesex, en Angleterre, on s'adresserait à moi en d'autres termes et d'une tout autre manière ; et de plus, je roulerais carrosse. Les choses étant ce qu'elles sont, je suis le benjamin d'un benjamin, expédié au Canada pour y chercher fortune avec quelques milliers de livres en poche.

- C'était cela, votre première fortune ?

- Oh, Dieu, non ! Mauvaise rencontre sur le bateau : un flambeur qui possédait un système infaillible pour lancer les dés. En arrivant au Canada, mon cher monsieur, je disposais en tout et pour tout de quatre dollars et dix-huit cents, plus les vêtements que j'avais sur moi. De la vache enragée, j'en ai mangé à satiété, croyez-moi. Employé dans une grande quincaillerie ; renvoyé en ayant été injustement soupçonné de détournement de fonds ; garçon de courses dans un consulat ; saqué pour avoir soi-disant tenté de « faire cracher » (leurs propres termes) un solliciteur de visa. Pur mensonge ! Représentant d'un marchand de vin, j'ai été accusé à tort de déguster les échantillons. Oui, j'en ai vu de vertes et de pas mûres, je vous le garantis. Et voilà qu'à présent, on m'offre un poste particulièrement lucratif à Detroit.

- Pour faire quoi ?

- Vérifier certaines choses pour le compte d'une compagnie automobile.

- Quelles choses ?

- Je ne puis vous en dire plus. C'est ultra-secret, comprenez-vous ? Moins on en dit, mieux ça vaut, non ? Toutefois, si quelques millions de dollars sont susceptibles de vous intéresser, si vous avez du temps devant vous et de l'argent de côté, je puis vous orienter dans une tout autre direction.

- Faites donc, je vous en prie.

- D'accord. Mais ne voulant point passer à vos yeux pour plus naïf et nigaud que je ne suis, je ne témoignerai pas d'une totale exactitude sur le plan de la géographie. Vous connaissez le Brésil ? Eh bien ! moi, je sais où l'on peut trouver, dans un des affluents de l'Amazone, de l'or vierge en masse... Ah misère ! il est bien pénible de constater à quel

point des hommes, abondamment pourvus d'argent mais désireux d'en avoir encore plus, s'obstinent à vouloir le plus avant de déboursier le moins... Enfin ! Je vous dirai tout de même sans la moindre réticence que, des gens qui vivent auprès de cette rivière, j'ai obtenu environ dix mille onces d'or pur.

- Comment vous y êtes-vous pris ?

Pilgrim me décocha un sourire et poursuivit :

- J'imagine que vous avez entendu parler de la noix tocte ? Non ?... Eh bien ! la noix tocte provient de l'Équateur. Elle est assez semblable à la noix de nos régions ; seulement, elle est parfaitement ovale, enfin presque. Tout comme dans la noix courante, l'intérieur, la chair, ressemble au cerveau humain, avec ses lobes, méandres et circonvolutions. Amères au goût, les noix toctes servent en général à l'amusement des enfants ; ils jouent aux noix comme ceux de chez nous jouent aux billes.

« Oui, mais ça, c'est en Équateur. Si vous alliez au Brésil et remontiez certain affluent de l'Amazonie, je pourrais vous montrer un endroit où ces noix - ou de proches parentes en tout cas - sont prises très au sérieux. Les indigènes ne les appellent pas tocte, mais tictoc, et au Brésil, seuls les adultes jouent au « tictoc » - et pour des enjeux extrêmement élevés. En une seule partie de tictoc, on peut perdre ou gagner une fortune - enfin, telle qu'on l'entend par là-bas. Les sauvages de la région ont d'ailleurs un dicton : « Le tictoc, ça ne s'apprend pas en un jour mais en vingt ans. » Voyons, où en étais-je ?...

« La destinée du benjamin est d'aller d'une vicissitude à l'autre, enchaîna-t-il, Bien sûr, j'aurais pu écrire à mon frère aîné pour quémander un peu d'argent, Soyons francs, je l'ai fait. Mais il n'a pas répondu. En désespoir de cause, je me suis fait engager comme cuisinier, ce qu'on appelle un coq, sur un cargo à destination de l'Amérique du Sud. Je crois bien qu'il faisait du trafic d'armes. L'équipage se composait de laissés-pourcompte, lie et déchet de Laponie, Finlande, Islande et San Francisco.

« Je quittai le bord à la première occasion, sans rien en poche - à part les papiers d'un nommé Martinsen, un graisseur, que j'avais dû ramasser par inadvertance -, et me mis en quête d'un compatriote, cela se comprend. Par chance - j'ai une chance absolument étonnante - dans un bar, j'entendis un homme commander un whisky à l'eau de Seltz sans glaçons, L'appel du sang ; je l'abordai aussitôt.

« C'était un énorme gaillard, une vraie montagne, et, justement, il

comptait se rendre dans cette région que, veuillez me pardonner, je ne préciserai pas davantage pour y chercher des rubis. Désireux d'avoir quelqu'un de civilisé à ses côtés, il me proposa de l'accompagner m'assurant que je ne perdrais pas mon temps ; il m'offrait en effet une participation aux profits. Il se chargeait de l'équipement, bien entendu : quinine, carabines et fusils divers, marchandises, savon, que sais-je, tout et le reste.

« A son avis, même si par hasard l'entreprise n'aboutissait à rien, nous pourrions toujours couvrir nos frais, pour le moins, grâce à la peau de serpent et au cuir d'alligator, dont la demande était forte à ce moment-là. Il s'appelait Saltip ; oui, n'empêche : il a tout de suite vu qu'il avait affaire à un gentleman. Mais il était enclin aux accidents, le pauvre. En fouillant la vase afin d'y dénicher quelques rubis, mon Saltip, pour assurer son équilibre, a posé le pied sur un tronc échoué. Le tronc a pris vie, ouvert une paire de mâchoires, et happé le malheureux - un alligator, évidemment. Cela m'a bouleversé, inutile de vous le dire. Depuis lors, je n'ai jamais pu contempler un alligator sans frissonner. Ils me portent malchance.

« Le lendemain matin, à mon réveil, je constatai que mes aides avaient disparu. Ils s'étaient payés en nature, me laissant seulement ce dans quoi je dormais - un pyjama - plus un fusil, une cartouchière garnie, mes papiers et un peu de bœuf séché.

« Dieu sait ce qui aurait pu m'arriver si je n'avais été sauvé par des cannibales - des types épatants, vous savez ; très chouettes, je vous assure. Ils ne mangeaient que des femmes, et uniquement celles ayant passé l'âge du mariage. Ils m'amènèrent à leur chef. Sur le moment, je me voyais plutôt mal parti. Mais non, il me donna à manger un peu de ragoût, du singe - enfin j'espère ! -, et tout en mangeant je le lorgnai du coin de l'œil. Même un borgne ultra-myope aurait pu voir que cet honorable vieillard convoitait mon fusil.

« Je me tins alors le raisonnement suivant : me voici, à peu de chose près, à un contre deux cent cinquante, face à des sauvages armés de sagaies et de flèches empoisonnées. Mon fusil est en l'occurrence plus qu'inutile. Mieux vaut faire de nécessité vertu et le lui remettre avant qu'il ne me l'enlève. Soyons grand seigneur !

« Aussi, après m'être extasié sur l'arôme et la saveur du ragoût, lui donnai-je le fusil, et la cartouchière en prime. Fou de joie, débordant de reconnaissance, il voulut savoir ce qu'il pouvait faire pour moi, m'offrant des filles, une nouvelle ration de ragoût, des colliers de dents humaines. Je lui laissai entendre que deux ou trois rubis pourraient

avoir ma préférence. Je le vis navré. Il n'avait pas de ces pierres rouges, me dit-il, rien que des vertes. Et de me tendre une poignée d'émeraudes valant, à vue de nez, un millier de fusils à cent vingt dollars l'unité.

« Je le remerciai, fort poliment, certes, mais en réfrénant mon émotion, en refoulant mon exubérance, comme il est de mise chez les gens de notre condition. Il prit mon air impassible pour de la déception, figurez-vous, et demeura un moment très abattu, prostré. Puis son visage s'éclaira soudain et il me dit :

« - Attendez, J'ai quelque chose qui vous rendra très riche. C'est grâce à cela que je suis devenu le chef. Mais à présent je suis trop vieux pour jouer. Je vous le donnerai.

« Il se mit alors à farfouiller dans ce qui lui tenait lieu de vêtement (mais ne revêtait pas grand-chose) et exhiba - devinez quoi - une noix ! Mais oui, une vulgaire noix, assez semblable à celles que nous connaissons, mais toute lisse et-nettement plus-targe à un bout qu'à l'autre. Au cours des années, à force d'être maniée, elle avait acquis une merveilleuse patine, comme du vieux bronze.

« - Vous connaissez le tictoc ? me demanda cet aimable vieillard.

« - Je connais le tocte, dis-je. C'est un jeu auquel se livrent les enfants en Équateur.

« - Vous y jouez ?

« - Jamais. J'y ai vu jouer en Équateur. En Angleterre, nous appelons ça jouer aux billes.

« - Ces endroits-là, dit le chef, je n'en ai jamais entendu parler. Ici, c'est le tictoc.

« Là-dessus, il se lança dans d'interminables explications - cela lui prit toute la nuit - à seule fin de me faire comprendre que les noix tictoc n'étaient pas pareilles aux autres noix. Tout être, voire toute chose, me disait-il, est capable d'un peu de pensée. Même une feuille a suffisamment de jugeote pour se tourner vers la lumière. Même un rat pense. Même une femme. Et parfois même une noix, malgré sa dure coquille. Or, au moment de la création du monde, il y a bigrement longtemps, une fois l'homme créé, un petit surplus d'intelligence restait encore à distribuer. La femme eut sa part. Les rats de même. Les feuilles également. Les insectes aussi. Bref, en fin de compte il en restait vraiment très peu.

« Alors, des taillis à tictoc, s'éleva une faible plainte, une timide requête :

« - Et pour nous ? Rien ?

« La réponse vint aussitôt.

« - Ah, vous, vous êtes si nombreuses, et il reste si peu d'intelligence à répartir. Mais il faut que justice soit faite. Parmi vous, une sur dix millions partagera la pensée d'un homme, et se conformera à ses volontés. Voilà, c'est dit.

« Et c'est ainsi, m'affirma le vieux bonhomme, que la partie charnue de la noix tictoc en vint à ressembler à la cervelle humaine. Cette dernière, m'assurait-il en caressant son grand couteau, il avait eu maintes occasions de la contempler, et que, superficiellement la ressemblance était saisissante.

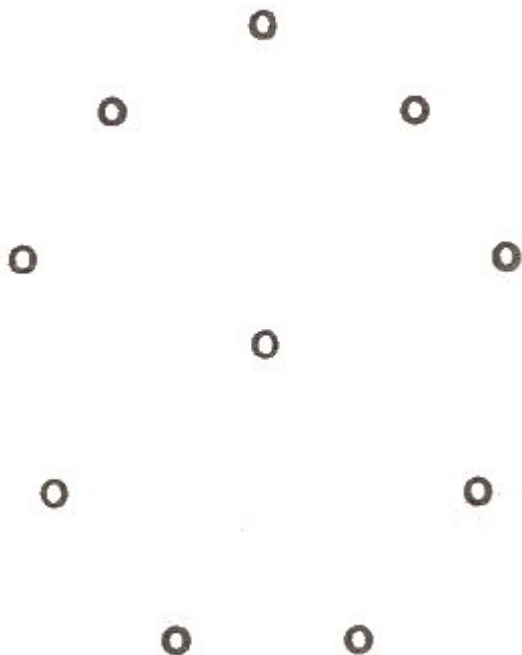
« Sur dix millions de noix tictoc, une seule recevait le don de la pensée. Et ces noix, étant très prolifiques, poussent à profusion dans la jungle. Celui qui par hasard trouvait la dix millionième noix, la noix pensante, était assuré de la réussite, prétendait le vieux sauvage, car cette noix obéirait à son maître.

« - A présent jouez au tictoc, me dit-il.

« - Mais je ne sais pas.

« Sans daigner répondre il m'entraîna vers une bande de terrain plat, nivelé, poli par d'innombrables pieds. A une extrémité on avait tracé un cercle avec de l'ocre.

Dans ce cercle étaient disposées dix noix, comme ceci :



« Il s'agissait, à l'aide d'une autre noix, de chasser du cercle ces dix noix en un minimum de coups. Jouer au tictoc, à mon sens, était bien plus difficile que de jouer aux quilles, aux boules ou au billard américain. Pour tirer, on se plaçait à une distance d'environ deux mètres.

Un bon tireur pouvait déblayer le cercle en cinq coups ; un tireur remarquable en quatre ; et un tireur de toute première force en trois, en donnant à sa noix ovale une impulsion spéciale avec le pouce.

« Plusieurs jeunes hommes étaient en train de jouer, entourés d'une nuée d'autres qui pariaient jusqu'à leurs pagnes sur le champion, lequel avait récemment réussi un Trois.

« - Maintenant, murmura mon vieux complice, frottez votre tictac entre vos mains, soufflez dessus et criez lui ce qu'elle doit faire, mais sans émettre un son – criez du fond de votre cerveau, de derrière la tête. Défiez-le champion. Mettez votre chemise.

« Ma veste de pyjama, je pouvais à la rigueur m'en passer ; ce ne serait pas une grande perte. D'ailleurs, j'avais les émeraudes, souvenez-vous.

J'ôtai donc ma veste et lançai mon défi. Le talentueux jeune gaillard tâta le coton et plaça sa mise : un collier de belles pépites, la plus grande ayant à peu près la grosseur d'un raisin.

« Il ouvrit le jeu. Au premier coup, il expulsa cinq noix ; au second, quatre. La dernière ne posait pas de problème. Il avait fait un Trois.

« A mon tour de tirer. Je caressai ma noix et lui dis (sans parler) :

« - Vas-y, ma vieille ; montre-leur ce dont tu es capable. Tâche de faire un Un, rien que pour leur en mettre plein la vue.

« Sans beaucoup d'espoir, et sans la moindre adresse, je lançai ma noix. Elle parut vouloir s'arrêter à mi-chemin, en tourbillonnant sur elle-même. Éclat de rire général ; mon adversaire tendait déjà la main vers ma veste de pyjama, quand, tout à coup, ma noix démarra, en roulant des épaules pour ainsi dire, et fonça dans le cercle. C'était diabolique ; on eût dit qu'elle visait soigneusement chacune des dix noix pour les expédier au diable à tour de rôle...

« Mon ami, si vous aviez entendu cette clameur ! J'avais établi un record absolu. Je ramassai ma noix, la caressai et la réchauffai dans ma main.

« - Jamais .je n'ai vu ça ! dit le chef. Deux, oui. Un, non. Je devine ce que c'est ; les plis et replis à l'intérieur de cette noix doivent correspondre exactement à ceux de votre cerveau. Vous avez une sacrée chance.

« - Dites-moi, demandai-je en soupesant le collier que je venais de gagner, ces choses-là, on en trouve d'autres par ici ?

« Il me dit que non, et que, en outre, on ne leur accordait guère de valeur. L'ex-champion les avait gagnées plus loin en aval, dans un village où les hommes en ramassaient dans le lit de la rivière pour les donner à leurs femmes, ces futiles créatures, aimant s'en parer. Un collier des dents de votre ennemi, ça, oui, c'était quelque chose, du sérieux. Mais ces objets jaunes, non ; à la fois trop tendres et trop lourds.

« - Si vous en voulez, votre noix tictoc vous permettra d'en gagner autant que vous pourrez en transporter, vous et dix porteurs bien costauds.

« Je lui promis qu'à mon retour je lui apporterais des fusils et des balles, des haches, des couteaux, tout ce qui pourrait lui faire plaisir, si seulement il voulait, bien me prêter un bon canoë, mettre à mon

service une demidouzaine de solides payeurs, me fournir une provision de nourriture et d'eau. Il accepta, et me voilà parti.

« Le village en question, je l'ai littéralement ratissé, et j'ai continué de descendre la rivière escorté de deux canoës de combat pleins à ras bord de pépites et de diverses pierres précieuses, grenats, émeraudes, et cetera. J'aurais dû en rester là. Mais la réussite me montait à la tête.

« En cours de route, je passai la nuit dans la cabane d'un Portugais qui tenait un petit négoce. Je lui achetai un costume en lin blanc, une paire de chemises, des slips et quelques babioles.

« - Votre renommée vous a précédé, me dit-il, en me dévisageant avec une admiration mêlée d'envie, puis dévorant du regard les pépites d'or que je lui avait remises en paiement. On vous appelle l'Homme du Tictoc tout au long de la rivière. Or, je sais pertinemment qu'aucun Blanc n'est capable de jouer au tictoc convenablement ; il faut vingt ans de pratique. Comment faites-vous ?

« - Je ne sais trop, c'est un don.

« - Ah oui. Eh ! bien, donnez-moi une autre pépite et je vous donnerai moi, un bon conseil, un excellent tuyau ... Merci. Voilà : filez tout droit vers le fleuve, et de là jusqu'à la côte. Ne vous arrêtez pas pour jouer au prochain village - il n'y en a qu'un - sinon vous pourriez le regretter. Les Esporcos sont les plus sales Indiens de la région. Vous avez la chance avec vous, mais ne forcez pas la dose. Méfiez-vous. Tenez, pour quatre onces d'or, je peux vous fournir une arme de premier choix, un revolver ; il vient en droite ligne de Belgique.

« Je pris le revolver, mais ne m'embarrassai pas de ses conseils. Nous partîmes à l'aube. En fin d'après-midi, plusieurs canoës vinrent à notre rencontre.

« - Esporco, maître - très mauvais, dirent mes hommes, après avoir craché dans l'eau.

« - Quoi, ils vont nous attaquer ?

« - Oh, non, non.

« Et de me déclarer que dans tout le Mato Grosso il n'y avait pas pire truqueur et tricheur que l'Indien esporco. Mais je me contentai de caresser ma noix tictoc, voyant que dans chaque canoë se trouvait une fille portant un collier de rubis bruts, et à peu près rien d'autre. Les hommes - forts grands, pour des Indiens - n'avaient pas d'armes et paraissaient être d'un naturel enjoué, avenant, bon enfant. Tout

sourires, ils me saluèrent joyeusement en me donnant du Senhor Tictoc, tandis que les filles me jetaient des fleurs.

« Mon principal payeur, mon « chef de nage » en quelque sorte, grommela entre ses dents :

« - Quand un Esporco t'apporte des fleurs, mets la main à ton couteau (équivalent local du *Timeo Danaos et dona ferentes*).

« Je n'en donnai pas moins l'ordre d'accoster, et reçus un accueil enthousiaste. Le chef demanda que l'on tue plusieurs jeunes chèvres en mon honneur. Je lui offris un sac de sel, ce qui est hautement apprécié dans ces parages. Il y eut un festin copieusement arrosé d'une boisson légèrement effervescente, rappelant le mescal mexicain, mais en moins lourd, passant si bien qu'on la buvait sans y penser.

« Nous ne tardâmes pas à parler affaires. Je laissai entendre que les rubis m'intéressaient.

« - Ces choses rouges ? dit le chef. Mais ce n'est rien, ça, rien du tout !

« Là-dessus, il détacha le collier d'une des filles, un collier de toute beauté, et le lança négligemment dans la rivière (j'appris par la suite qu'il avait fait tendre un filet sous l'eau pour le retenir).

« - J'ai entendu dire, en effet, que vous vous intéressiez aux pierres, ajouta-t-il, tandis que je demeurais bouche bée.

« Puis il me quitta un instant et revint avec un diamant brut de la variété brésilienne, énorme, gros comme les deux poings réunis.

« Je ne laissai paraître aucune émotion, mais dis simplement :

« - Intéressant. Combien demandez-vous pour ça ?

« - Cela n'a pas de prix, rétorqua-t-il. J'ai pas mal roulé ma bosse, voyez-vous, et je sais la valeur que vos pareils attachent à ces pierres. Je sais aussi - nous le savons tous sur cette rivière - ce qui se passerait si la rumeur venait à se répandre dans vos contrées que l'on trouve par ici de l'or, des rubis, des émeraudes et des diamants. Vos pareils fonceraient sur nous comme des jaguars, et nous effaceraient de la surface de la terre. Pour l'heure, nous nous estimons amplement satisfaits de ce que nous avons. A nos yeux, un objet de ce genre est fait pour rendre plus attrayante une jeune fille à marier, sans plus. Non, mon ami, il n'est pas à vendre. Mais voici ce que je vous propose. C'est un objet d'agrément, une sorte de jouet en somme, alors jouons-le. Vous avez une grande réputation comme joueur de tictoc. Eh !

bien, moi aussi. Voyons, qu'êtes-vous prêt à parier, quelle serait votre mise ?

« - Tout un trésor ; le contenu de trois canoës, dis-je.

« Sur ce, un de ses fils se dresse et s'écrie :

« - Père, ne fais pas ça ! Cet homme est un sorcier. Toute la rivière le sait. Il a une noix pensante !

« - Silence, moutard ! braille le chef, apparemment éméché. Ça n'existe pas, ça. C'est une superstition. Le tictoc est un jeu de science et d'adresse, et dans ce domaine, sur cette rivière, c'est moi le meilleur ... y aurait-il quelqu'un pour le contester ? (tonne-t-il, soudain menaçant).

Pas de réponse, comme bien vous pensez. On trace donc le cercle où l'on dispose avec minutie les dix noix. Je prie mon hôte de tirer le premier. Il s'agenouille pour viser. Le silence se fait, on retient son souffle. Il obtient un impeccable Deux, ponctué par un murmure admiratif, des spectateurs.

« Je caresse alors ma noix et lui demande de faire un Un. La voilà qui détale, balaie la surface du cercle comme une petite tornade, et réalise, en moins de deux si j'ose dire, un Un.

« Au tictoc, c'est une règle de courtoisie, le gagnant ramasse les noix de combat et les ramène à la ligne de départ. Le perdant tire le premier. Cette fois-ci, le chef fit un Trois. Dans mon euphorie, je me sentais enclin à m'offrir le luxe d'un semblant de sportivité. Pourquoi pas ? Après tout, n'étais-je pas certain de gagner un diamant en regard duquel le *Koh-i-noor* et le *Cullinan* feraient à peu près l'effet d'une garniture de bague de fiançailles à cinquante dollars ? Aussi dis-je à ma noix :

« - A présent, pour le plaisir, pour l'amour de l'art, fais un Cinq. Au prochain tour, bien sûr, nous ferons un autre Un pour gagner la belle.

« Elle suivit la consigne, et je perdis avec un Cinq. Le chef, grandement soulagé, ragaillardi, alla ramasser nos noix et me remit gravement la mienne avec une fausse déférence. Très décontracté, parfaitement confiant, je tirai. Imaginez l'ampleur de mon émoi lorsque je vis que ma noix, loin de filer vers l'objectif avec une gracieuse vélocité, se propulsait piteusement en oscillant de droite et de gauche, telle une pocharde, pour s'immobiliser enfin juste au bord du cercle ! Comment était-ce possible ? La boisson du genre mescal

que j'avais bue m'avait-elle grisé à mon insu, et cette griserie s'était-elle communiquée à la malheureuse noix par l'intermédiaire de mon cerveau ? Je me concentrai au maximum, tendant ma volonté, et tirai de nouveau - réussissant le bel exploit d'expulser une noix, une seule. Troisième essai : même chose. Finalement, je fis un Huit.

« Immobilé, comme paralysé, je vis le chef aller encore une fois ramasser nos noix selon l'usage. J'étais effondré, accablé de chagrin. Il me tendit la noix dont je venais de me servir. Je la pris, la regardai fixement, et sursautai : ce n'était pas la mienne !

« La vérité m'apparaissait dans toute sa lumineuse simplicité. Ce vieux salaud avait échangé les noix en douce après la seconde partie ! Passez muscade, pas plus difficile que ça. Mais je conservai mon sang-froid, car les rires avaient cessé de but en blanc ; et chaque homme à présent brandissait une machette, une hache, un arc ou une sagaie.

« - Il y a une petite erreur, monsieur, dis-je. Ceci n'est pas ma noix tictoc,

« - Celle de qui alors ?

« - La vôtre. Par inadvertance, je n'en doute pas, vous détenez la mienne dans votre main. Veuillez me la rendre, je vous prie.

« D'un geste impulsif, quittant toute prudence, je voulus m'en saisir. J'étais prompt, mais lui plus encore, et d'une force surprenante. Moi-même, je dois le dire, j'ai pas mal de force dans les doigts. Nous demeurâmes environ vingt secondes les mains enclenchées l'une dans l'autre. Puis j'entendis, et ressentis, un petit craquement sec. Lui aussi, car il eut un mouvement de recul et fit signe à ses hommes - tout proches - de s'écarter.

« Avec une majestueuse dignité, il étendit le bras et ouvrit sa main ; elle contenait la noix tictoc ordinaire, qu'il avait réussi à faire passer de ma main dans la sienne. Dans ma paume reposait ma propre noix, la vraie, l'authentique, mais éclatée en son milieu, la chair à nu.

« Je la contemplai, fasciné. Vous savez, j'ai fait des études de médecine dans le temps - j'exercerais peut-être même dans Harley Street à l'heure qu'il est, s'il n'y avait pas eu ce stupide malentendu, un micmac bureaucratique, à propos de quatre microscopes que j'avais empruntés, Bande de vieux abrutis ! J'attendais seulement de pouvoir toucher mon allocation mensuelle pour les retirer de chez le prêteur et les remettre bien sagement à leur place. Mais non, ils m'ont chassé comme un malpropre.

« Toujours est-il que je connais l'anatomie, et je vous jure, entendez-vous, je vous jure que ma pauvre noix tictoc, à l'intérieur, dans sa chair, était la réplique exacte d'un cerveau humain, jusque dans les moindres détails circonvolutions, lobes, cervelet, bulbe, moelle - et j'en passe.

« Mais le plus remarquable, c'est qu'en la touchant du bout du doigt, doucement, tendrement, je sentis de très faibles battements, comme ceux d'un cœur, qui soudain s'arrêtèrent. A ce moment il me sembla qu'une vertu, un pouvoir, je ne sais quoi, s'échappait de moi, me quittait pour toujours, et je me mis à pleurer comme un gosse.

« Enfin, je parvins à me ressaisir et dis :

« - Bon, très bien, il n'y a plus de pari. La partie est nulle et non avenue. Laissez-moi rassembler mes hommes et prendre congé.

« C'est alors que, à la lueur des torches je vis des ballots entassés sur la rive, des ballots très familiers :

« - Afin d'épargner à vos hommes des efforts superflus en payant, dit le chef, je leur ai demandé de décharger vos canoës. Je ne vous veux aucun mal, mais je vous engage à vous en retourner docilement et discrètement aux lieux d'où vous venez. Allons, je ne vous laisserai pas partir les mains vides. Prenez autant de petites pépites que vos deux mains pourront en contenir, et allez en paix. Vous êtes votre propre victime, voyez-vous. Ce diamant, je l'aurais troqué très volontiers contre la noix pensante, avec joie ; c'eût été un échange équitable et loyal. Mais non, il vous fallait tricher, vous livrer à une opération malhonnête, parier sans risque, sûr d'avance du succès. En cette vie, rien n'est sûr, mon ami.

« - Et pour ceci, que me donneriez-vous ? dis-je en exhibant le revolver.

« - Oh, au lieu de deux poignées d'or, vous aurez le double.

« - Le triple. Serait-ce trop vous demander ?

« - Alors, veuillez me permettre de l'essayer.

« Je permis. Il tira un coup dans le noir. Mais je repris le revolver.

« - L'or d'abord, dis-je.

« Parvenu au bord de la rivière, je me penchai pour recueillir subrepticement dans le creux de ma main un peu de glaise humide

que je pris la liberté d'enfourner dans le canon du revolver. Une fois sèche, elle serait dure comme de la brique. Il ne jouerait plus jamais au tictoc, ce vieux sacripant.

« Mais en enterrant les restes de ma noix pensante, j'eus l'étrange et pénible impression de laisser derrière moi comme une part de moi-même, petite, certes, mais essentielle. De l'or et des bijoux, je pourrais en avoir encore. Mais cela, jamais.

« Je gagnai donc la côte et m'embarquai, en qualité de passager cette fois, sur un grand cargo en partance pour Tampa, en Floride. Je vous épargne les péripéties du voyage. Sachez seulement qu'à l'arrivée il ne me restait plus que quelques pépites ; je les conserve à titre de ... je ne sais pas, mettons de souvenirs. Vous avez été très chic avec moi. Permettez-moi de vous en offrir une - une toute petite - avant de vous quitter. Tenez, prenez celleci. »

Il laissa tomber sur la table un fragment d'or, lourd pour ses dimensions, guère plus gros qu'un petit pois, et si .bizarrement formé, ou plutôt déformé, qu'il dénotait une absence totale de conception. Ce ne pouvait être que l'œuvre de l'eau et du feu.

- Faites-vous en faire une épingle de cravate, dit Pilgrim.

- Mais je ne saurais accepter un objet, de cette valeur sans faire quelque chose pour vous en retour ! m'écriai-je.

- Mais non, laissez donc. Entre gens comme nous, on se doit de ces choses-là, et puis, je vous l'ai dit, Detroit m'attend. D'ici une semaine à peu près, on pourra m'y toucher : John Pilgrim, à l'hôtel principal. Vous pouvez me faciliter le voyage, si vous voulez, mais ... (il haussa les épaules).

- Je n'ai que dix dollars, dis-je, profondément touché par la nuance de tristesse que je discernais au fond de ses yeux. Je vous les donne de tout cœur.

- Vous êtes gentil. Merci : Je vous revaudrai ça, amplement.

- A présent, il faut que je m'en aille, déclarai-je.

- Et moi de même, dit-il.

Méditant sur l'étonnante complexité de l'esprit humain, sur ses aspects contradictoires, paradoxaux, je déambulai au hasard et me retrouvai dans la Sixième Avenue, près de la 46e Rue Ouest, zone où se sont concentrés ces spécialistes singuliers qui s'entendent à repérer, avec un

sourire apitoyé, autant de défauts que de carats dans un diamant, si bien que l'on se sent tout honteux de l'avoir en sa possession. Ils savent aussi déprécier une montre d'un simple hochement de tête, au point que la pauvre, dégoûtée, cesse d'elle-même de fonctionner. Pris d'une impulsion soudaine, je pénétrai dans une boutique, déposai sur le comptoir la pépite de Pilgrim, et demandai ce que pouvait bien valoir ce petit morceau d'or.

- Sans blague ? fit mon vis-à-vis. Vous voulez rire ou quoi ? Quel est le prix courant du métal d'imprimerie ?... Ce que ça vaut ? Kugel, le marchand de curiosités en tous genres, en vend par correspondance pour cinquante cents la douzaine, port dit Moi-même, je pourrais en faire deux douzaines pour un dollar. Une cuillerée à café de plomb, faites fondre et versez dans l'eau froide. Et je pourrais mettre un écriteau : « Pas deux pareilles », sans mentir. Un coup de dorure, et vous avez votre pépite. Une barre d'or miniature. Non, mais sérieusement, vous avez acheté ça ?

- Oui et non, dis-je en rempochant la pépite.

Mais comme je faisais demi-tour pour m'en aller, le bonhomme dit :

- Attendez un instant, monsieur ; c'est pas mal comme imitation et la dorure a l'air bien faite. Je vous en donnerais peut-être dans les deux dollars...

- Oh, non, pas question, dis-je, flairant l'entourloupette.

Je palpai la pépite dans ma poche ; au toucher, cela paraissait bien être de l'or véritable. C'est une sensation difficile à décrire, mais qui ne trompe guère. Quant à ce truc du plomb fondu et de l'eau froide, je me rappelais maintenant m'être amusé moi-même à le réaliser quand j'étais gosse (quelque trente ans plus tôt) avec des soldats de plomb cassés, rien que pour le plaisir de jouer avec du feu. Quand on tâte du plomb récemment fondu, on sent des arêtes vives, des saillies pointues ; c'est très caractéristique. Ma pépite, elle, on la sentait vieille, usée, polie par les ans.

- Pour une fois, au bout de quarante ans, il pourrait m'arriver de me tromper, insista l'homme. Laissez-moi jeter encore un coup d'œil.

Je n'en fis rien et sortis, pour me rendre dans une autre boutique quelques portes plus loin ; un de, ces établissements à deux étalages. Dans la vitrine de droite, sous une pancarte portant ACHAT DE VIEIL OR, gît un fouillis de bracelets en toc, d'anciennes chaînes de montre, de fausses dents et d'épingles de cravate usées ; dans l'autre vitrine on

voit, soigneusement présentés et étiquetés, des diamants dont les prix varient entre deux mille et quinze mille dollars. Le propriétaire de l'endroit ne paraissait pas être dans une situation particulièrement prospère, loin de là.

Je posai la pépite devant-lui et demandai, sans ambages :

- Pour ça, combien ?

Il l'examina de près, la pesa sur une balance de précision, puis l'éprouva sur une pierre de touche avec divers acides.

- Or vierge, dit-il. Où donc avez-vous eu ça ?

- Un ami me l'a donné.

- J'aimerais bien, avoir des amis de ce genre. Hé, Irving, lança-t-il. Viens voir par ici une minute.

Un acolyte, plus jeune, fit son apparition.

- A ton avis, Irving, ça serait quoi, ça ?

- C'est pas de l'or africain, dit Irving. C'est pas de l'or indien. C'est pas une pépite de Californie. Je dirais Amérique du Sud.

- Exact. Bravo, mon gars.

- Comment le savez-vous ? demandai-je.

- La pratique, dit-il, haussant les épaules. Comment fait-on la différence entre le sucre et le sel ? La pratique ... Sur le marché, ce petit bout d'or vierge, ça vaut dans les quarante dollars. Faut qu'je fasse mon p'tit bénéfice - j' vous en donnerai trente-cinq.

- Hein ?

- Trente-six, pas un radis de plus, dit-il en commençant d'aligner les billets. Et si votre ami vous en donne d'autres, venez me voir avec.

Je pris l'argent, puis hélai un taxi pour revenir en toute hâte au. Mac Aroon's. Le barman regardait voler les mouches.

- L'homme avec qui j'étais assis, dis-je, où est-il ?

Le barman eut un sourire sardonique.

- Il vous a bien eu, hein ? Un fumiste ou un faisan, moi, je les renifle à un kilomètre. Dès qu'il a mis le pied ici, je l'ai catalogué. Si j'étais vous

...

- Dans quelle direction est-il parti ?

- Je n'ai pas remarqué. Peu après votre départ, il a commandé un double whisky, sans glaçons, et réglé avec un billet de dix dollars. Il m'a laissé cinquante cents, et il est sorti.

- Voici mon numéro de téléphone, dis-je. S'il se montre à nouveau, appelez-moi à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et retenez-le jusqu'à ce que j'arrive. Voici cinq dollars en acompte ; cinq autres si vous m'appellez.

Mais Pilgrim ne revint jamais au Mac Aroon's.

J'ai enquêté dans tous les milieux, du haut en bas de l'échelle - surtout en bas - mais je n'en ai pas trouvé trace. Un homme à l'accent britannique prononcé, aux manières insinuanes, au teint terreux, peut-être atteint de paludisme, d'une extravagance trompeuse dans son comportement et ses propos, qui parle à tort et à travers de l'Amazone et de ses affluents - pour tout renseignement à son sujet pouvant éventuellement permettre de le retrouver, j'offre une forte récompense.

MISS WINTERS ET LE VENT

(Miss Winters and the Wind)

par CHRISTINE NOBLE GOVAN

Miss Winters se tenait au coin de la rue, à l'arrêt de l'autobus, étreignant convulsivement sa carte de transport, toute à sa haine du vent, Depuis longtemps, sans cesse (au long des années où elle avait dû vivre dans cette affreuse ville plate et morne), entre Miss Winters et le vent, c'était la guerre. Il semblait l'avoir tout spécialement choisie, elle - si menue, solitaire et délaissée pour assouvir avec une joie sadique son agressive perversité. Il tirait en tous sens sur son chapeau de feutre au large bord tombant, défaisant sa chevelure pour lui fouetter le visage de longues mèches raides, soulevait sa jupe avec une salace malignité pour découvrir ses bas de coton noir..

Un jour qu'elle rentrait chez elle après le travail, il avait arraché de sa main la carte de transport pour l'expédier sous un autobus- qui passait : Après le passage du bus, Miss Winters avait scruté à la ronde, fouillant les demi-ténèbres du jour déclinant, cherchant dans tous les coins, mais elle n'avait pu repérer le petit rectangle jaune.

Une foule de piétons pressés la bousculaient en maugréant, proférant même des insultes manquant de peu la pousser sous un camion. C'était la veille du jour de paye et elle avait juste de quoi régler le prix du trajet pour retourner au travail le lendemain matin. Elle avait dû faire le reste du chemin à pied - cinq kilomètres - en bataillant contre le vent.

Au temps de son enfance, quand elle habitait dans le Sud, elle l'avait trouvé agréable, plaisant, aimable même, le vent. Les montagnes savaient le rendre docile, le mater comme l'on mate un poulain rétif. Franchissant les sommets, assagi déjà, il rencontrait les arbres, et ceux-ci, tanguant et grondant comme la mer, l'éparpillaient en menus morceaux. Sous un souffle tiède et caressant, les champs de genêt sauvage oscillaient, ondulaient doucement, pareils à des lacs d'or liquide, en fusion ; c'était beau. A l'école, un jour, son mince visage avait pris une expression passagère de profonde perplexité, lorsque par hasard, en lisant *Hiawatha*, elle était tombée sur ces vers :

Et tout comme l'on voit

*Briller sous la lumière
Les rides qu'un vent froid
Trace sur la rivière.*

Un vent froid, elle ne savait vraiment pas ce que c'était.

C'était ce qui filtrait par les fentes et les fissures pour engourdir ses pieds en dépit du feu qu'elle s'astreignait pourtant à entretenir sans relâche. Cela se glissait la nuit dans le lit avec elle et ne la quittait pas, faisant même frissonner son chat tigré venu se faufiler sous les couvertures ; il se relevait et se retournait sans cesse au cours de ces froides heures nocturnes, cherchant à réchauffer une face après l'autre de son corps transi. Le vent, le vent glacé. Il transperçait son vieux manteau usé et s'insinuait dans cette déchirure, ravaudée tant bien que mal, de son ample culotte de flanelle (un large accroc dû à une barbelure du fil de fer servant de corde à linge là-haut sûr le toit). A travers les gants rapiécés, il venait lui ronger et lui brûler les doigts, douloureusement, car la glace, elle aussi, brûle,

Sa mère était originaire de cet innommable endroit. Et après la mort du père de Miss Winters, la vieille dame, saisie d'on ne sait quelle nostalgie, avait tenu à y revenir.

Eh bien ! contre le vent, elle n'avait pas été de taille à lutter, que non, Miss Winters s'en souvenait, sans pouvoir réprimer une amère et sombre satisfaction. En deux saisons, il avait eu raison d'elle, et la vieille dame avait été emportée par une pleurésie.

Miss Winters exerçait à cette époque une activité relativement attrayante et lucrative. Elle faisait de là « Couture Raffinée et de Fantaisie. A des Prix Raisonables ». Vieille fille à la poitrine plate, aux désirs de jeunesse définitivement disparus, dispersés en fumée, elle confectionnait des robes de bébés minutieusement ornées d'une broderie légère comme de la rosée, des robes de mariées aussi, et de seyantes blouses et jupettes pour petites filles potelées.

La maladie de sa mère, et sa mort, avaient coûté cher.

Et la dépression, la grande crise économique, était venue.

Elle avait dû émigrer vers un quartier pauvre, dans un domicile infiniment plus modeste et manifestement convoité par le vent, car il ne manquait pas la moindre occasion d'y sévir. Elle y était en proie à l'anxiété, et parfois à la peur. A ces moments-là, elle avait de la peine à avaler, sentant comme une main lui étreindre la gorge.

Et puis un organisme d'entraide sociale lui donna de la couture à faire, mais rudimentaire. Elle cousait des sacs épais, de frustes vêtements de travail. A force de se livrer à ces travaux grossiers, ses mains devenaient noueuses, ses doigts raides, ankylosés, et elle songeait à ces femmes qu'elle avait drapées de soie et de crêpe de Chine, aux belles broderies de sa jeunesse.

Le pire pour elle, le coup le plus rude, avait été de fermer sa petite entreprise. Les femmes portaient des pantalons, travaillaient en usine et achetaient du prêt-à-porter. Elles n'avaient pas de temps à perdre, ni d'argent peut-être, pour venir essayer les vêtements si méticuleusement confectionnés par Miss Winters. Ses clientes fidèles prenaient de l'âge, mouraient ou se retiraient en Floride où le vent était moins âpre et le froid moins rigoureux. L'angoisse et la peur envahissaient peu à peu Miss Winters, s'élevaient lentement en elle comme une marée montante. Le froid, en même temps que les travaux grossiers, rendit de plus en plus arthritiques les mains qui naguère parsemaient de muguet, en artistiques arabesques, la batiste et le linon. Tout ce qu'elle pouvait obtenir à présent, c'était du raccommodage, et du travail temporaire, intermittent, dans un atelier de retouches.

Le bus était bondé et elle dut rester debout. Dans la rue où elle habitait, le froid avait anéanti les odeurs ; même celles de l'ail et du chou. Mais le vent était là, bien sûr, s'en donnant à cœur joie, faisant voler autour d'elle des papiers de toutes sortes, lui envoyant au visage des bouffées de poussière et de fumée, soulevant et tiraillant son chapeau; des larmes d'humiliation et de rage impuissante lui montaient aux yeux.

Elle gravit péniblement plusieurs étages, l'escalier était raide, ayant d'arriver à son petit logis. Le chat l'attendait, pelotonné au milieu du lit. Il bondit à sa rencontre, étira son corps maigre mais élégant, et lui lança un petit appel - la seule créature désormais à l'accueillir comme une amie. Auprès de son chat, elle arrivait parfois à oublier cette peur qui s'emparait d'elle. Sa confiance en elle lui donnait un peu de courage, un peu de force pour lutter. Mais pour lui aussi, elle avait peur ; tant de gens sont méchants avec les chats, surtout s'ils sont abandonnés, sans abri. . .

Elle se pencha, avançant ses lèvres gercées en une moue un peu ridicule.

- L'est tout seulet, le mignon minet à sa môman ? Va faire du joli feu pour le joli cha-chat la môman, Va lui donner du bon miam-miam à

son minet chéri la môman.

Comme pour montrer qu'il appréciait hautement cette bêtifiante démonstration d'affectueux dévouement, le chat se frotta contre sa jupe et ronronna.

Sans ôter ses gants, Miss Winters disposa le menu bois et les précieux boulets dans le foyer, encore encombré de cendres, et craqua une allumette. Aussitôt le vent satanique s'engouffra dans la cheminée pour éteindre la flamme et disperser les cendres au-delà de l'âtre jusque sur les chaussures qu'elle s'obstinait à maintenir impeccablement cirées.

Elle finit par obtenir un faible feu. Elle plaça sur le réchaud à gaz une casserole d'eau pour le thé, puis, en attendant qu'elle bouille, s'assit dans le profond fauteuil à bascule près du foyer, étendit les jambes pour se donner un semblant d'aise, et croisa les bras en plaquant ses mains contre son corps pour avoir moins froid. Le chat sauta sur ses genoux, vint la caresser sous le menton de ses vibrisses soyeuses, lui tapoter la peau à petits coups de museau insistants ; elle l'entoura de ses bras, tout emplie de gratitude. Il apportait un peu de vie dans cette pièce triste et nue, atténuant légèrement le déferlement de la peur. Le loyer - qui absorbait tout ce qu'elle gagnait à l'atelier - les trente-sept cents qu'elle devait au laitier - les semelles de ses souliers - la peur était toujours là.

Elle l'obsédait, la hantait au point qu'elle avait failli rater le réajustement d'une robe et perdre ainsi le salaire d'une journée. A ce souvenir, un froid qui n'était pas dû au vent la faisait frissonner.

Le chat se dressa sur ses pattes et fit glisser son nez velouté contre sa joue, en' émettant un son charmant, enjôleur, qui tenait à la fois du ronron et du miaulement.

En un brusque élan de tendresse, elle l'attira vivement vers elle pour le serrer sur son sein ; douillettement blotti, tout content, il la contemplait, de ses larges yeux, lunes vertes parcourues de mystérieuses stries dorées. Et elle le regardait, songeuse.

Se secouant, elle se leva, prépara le thé et versa du lait en boîte ainsi qu'un peu d'eau chaude dans une soucoupe pour le chat. De son sac à main, elle sortit un os de côtelette de mouton, qu'elle avait soutiré, au prix de quelques sourires, à l'une de ses compagnes d'atelier. Une lamelle de viande y demeurait attachée, dégageant encore un séduisant arôme de friture et d'épices. Elle gratta l'os pour détacher la viande et, contemplant les murs nus d'un air un peu exploré, presque

honteux, la mangea lentement. Elle eut un bref accès d'apitoiement sur elle-même, et ses yeux s'embruèrent. Puis elle se baissa pour déposer l'os garni d'une frange de graisse auprès de la soucoupe du chat. Il cessa de laper son lait et se mit à grignoter minutieusement la graisse durcie, enroulant et déroulant sa queue en signe de satisfaction.

Miss Winters ôta son chapeau et s'assit pour boire son thé à petites gorgées tout en observant le chat, admirant sa grâce, s'émerveillant de l'insondable profondeur de ses yeux verts.

Le vent augmentait. La chambre devenait de plus en plus froide à mesure que l'obscurité l'envahissait. Miss Winters enleva ses vêtements de dessus, prit sa robe de chambre en flanelle et l'exposa au feu avant de l'enfiler.

Elle refit bouillir de l'eau et remplit un bocal à fruit destiné à être glissé entre les draps glacés. Puis, après avoir rassemblé et tassé les boulets afin de maintenir la chaleur le plus longtemps possible, elle s'empara du bocal et du chat pour se faufiler dans le lit avec eux. Auprès du lit, l'ampoule ternie, tachetée de chiures, lui procurait à peine assez de lumière pour lire le magazine aux sensationnelles histoires d'amour qui lui permettaient chaque soir de voguer vers un monde chimérique avant de sombrer dans le sommeil et l'oubli.

Quelques heures plus tard, elle fut réveillée, Voilà que le vent, non content de la tourmenter durant le jour où il la harcelait à toute heure en aggravant sa détresse, avait décidé de venir l'assaillir la nuit, l'arracher à ses rêves, où elle trouvait un apaisement provisoire, la ramener à l'amère et dure réalité.

Il mugissait autour de la cheminée ; il frappait les fenêtres à coups redoublés, faisant trembler les vitres, ébranlant les châssis. Une des fenêtres, dont elle avait rafistolé la vitre fêlée avec un vaste morceau de papier fort, sembla s'enfler, paraissant prête à éclater d'un moment à l'autre pour se répandre dans la pièce.

Quelque chose s'écroula sur le toit et continua de rouler, de valdinguer et de rebondir avec fracas, bannissant toute possibilité de sommeil. Le froid devenait pour ainsi dire concret, tangible, tel un instrument de torture, qui lui rabotait les vertèbres, cisaillait sa figure, tenaillait ses pieds inutilement appuyés sur le bocal déjà refroidi. Elle alluma l'ampoule, comme si la lumière avait pu la réchauffer. Le chat émergea en rampant du lit qu'il se mit à parcourir nerveusement en tous sens.

Il y eut une soudaine bourrasque, particulièrement brutale et le vent

se déchaîna, Il se rua en hurlant sur la fenêtre endommagée. La vitre vola en éclats, explosant telle une petite grenade. Le chat voulut sauter du lit ; un morceau de verre effilé comme un poignard l'atteignit en plein bond. Il poussa un cri, tomba, et s'affaissa mollement. Sur la carquette jaunâtre, s'éparpillèrent de brillantes petites éclaboussures, pareilles à des pétales de rose rouge.

Refoulant tout ce qui recouvrait le lit, Miss Winters se leva, saisie d'une fureur folle, démente, mais glacée, qui la rendait presque insensible au froid véritable. Elle marcha sur les débris de verre, ramassa le corps inerte et flasque. Les beaux yeux verts devenaient vitreux, se ternissaient ; le sang s'égouttait encore, tombant en petites flaqes tièdes sur ses pieds, au travers des bas qu'elle n'avait pas retirés.

Elle demeura ainsi, figée sur place, immobile, un très long moment. Finalement, elle déposa le chat avec douceur et murmura d'un air distrait, d'un ton neutre :

- Voilà qui suffit, trop c'est trop.

Elle savait enfin ce qu'elle devait faire, et c'est pourquoi elle se sentait calme. Elle alla vers le lit, arracha les couvertures, le manteau qu'elle portait pendant la journée, la courtepoinle qu'elle avait confectionnée en utilisant des chutes d'étoffe des jours heureux, du velours, de la soie. Elle saisit le drap, un drap immense, rapiécé par endroits, le secoua, le déploya, et l'examina pensivement.

C'était si simple, d'une si lumineuse évidence, qu'elle se demandait comment elle n'y avait pas pensé plus tôt. Il fallait capturer le vent, le prendre au piège, l'emprisonner solidement dans quelque chose d'où il ne pourrait plus jamais sortir pour effrayer et tourmenter de pauvres vieilles femmes, venant même, afin qu'elles n'oublient pas leur malheur, les réveiller en pleine nuit et tuer leurs chats. Elle enfila ses chaussures puis, sans un autre regard pour le chat, ouvrit la porte et se mit à descendre l'escalier d'une allure décidée.

- Qui a vu le vent, le vent frivolanl ? fredonnait-elle, retrouvant la voix de son enfance, tandis que le vent fouettait la longue robe de chambre et s'ingéniait à lui arracher le drap des mains.

- Ha ! Ha ! ricana-t-elle en resserrant son étreinte sur le drap. Pas celle fois-ci, mon bon ami ! Pas celle fois-ci !

- Qui a vu le vent, le vent frivolanl ? Où s'en va-t-il, le vent, le vent frivolanl - là-haut - tout là-haut, tout là haut dans les cieux !

Elle leva les yeux pour regarder le clocher de l'église.

C'était ce qu'il y avait de plus haut dans ces parages : Même en cette sombre nuit, il luisait faiblement, telle une longue lame de poignard un peu terne. Un poignard avait tué le chat. Elle tuerait le vent.

- C.Q.F.D., lâcha-t-elle, presque en pouffant, bribe de savoir enfantin oublié, qui soudain surgissait drôlement.

On accédait à la tour de l'église par une petite porte à l'arrière. Comme elle s'y attendait, cette porte n'était pas fermée à clef, et sans l'ombre d'une hésitation, toute au dessein poursuivi, elle entama son ascension. Une marche après l'autre, une marche après l'autre, en tournant, tournant, tournant encore, se prenant le pied dans le drap, marchant sur l'ourlet de sa robe de chambre, trébuchant, riant et repartant de plus belle. Il n'y avait pas de vent à l'intérieur de la tour, mais elle ne se laissait pas abuser. Il la guettait là-haut, tout là-haut - *et elle aussi, elle le guettait !*

Elle atteignit enfin le petit local où se trouvait le carillon, une pièce carrée bordée d'arcades gothiques ouvertes sur le ciel et flanquée d'un balcon bas sur un des côtés. Et le vent était là, pardi, elle avait vu juste, il était là, tout près, bondissant et rugissant alentour comme un lion. Mais elle n'avait plus peur de lui désormais.

- On va-bien voir ! chantonna-t-elle gaiement. On va bien voir !

Elle déploya le drap. Bien sûr le vent essaya de s'en saisir, mais elle empoigna prestement le drap par les quatre coins et s'avança au-dehors, posant un pied sur le rebord. Tout en bas, les lumières de la ville, menues, brasillaient, clignotaient. Elle leur adressa un regard serein, placide, en souriant, comme pour leur dire :

- Regardez bien ! Regardez-moi faire ! Je vais lui régler son compte une fois pour toutes, à ce sacrifiant !

Juste à cet instant le vent s'élança pour l'assaillir, plongeant sur elle en piqué. Elle l'attrapa dans le drap qui se gonfla comme la pâte d'une énorme miché en train de lever. Elle avait dû bondir pour l'avoir, mais elle le tenait ! Elle était si heureuse, si soulagée, qu'elle eut l'impression de marcher tout naturellement dans les airs !

Elle regarda en bas et vit les lumières se précipiter à sa rencontre. Il y eut un moment, très bref, où elle sentit son sang se glacer avant de mourir - le moment où elle sut que le vent avait gagné.

LA TERRASSE

(View from the Terrace)

par MIKE MARMER

Le soleil rouge-orange se retira insensiblement du ciel jamaïcain, puis, à demi disparu à l'horizon, suspendit sa course au-dessus des Caraïbes, s'immobilisant comme s'il posait pour quelque tableau sublime. En cette fin d'après-midi les ombres s'allongeaient, répandant délicatement une teinte crépusculaire sur les bougainvillées et les hibiscus aux couleurs éclatantes, pour venir enfin reposer sur la façade éblouissante de blancheur du luxueux hôtel de la baie de Montego, l'hôtel Dorando. Ce fut en quelque sorte un affront à ce décor de carte postale quand le corps de George Farnham, les bras battant l'air, un hurlement dans son sillage, fendit les cocotiers et s'abattit sur le patio.

Vingt minutes plus tard, au douzième étage, dans la suite d'où feu M. Farnham avait entamé sa trajectoire descendante, sa veuve tenait calmement assise sur le canapé, l'image même d'une femme hébétée par la douleur. En face d'elle, M. Tibble, directeur adjoint du Dorando, homme frêle, presque chauve, était perché à l'extrême bord d'une chaise. Il faisait preuve de toute la compassion requise par les circonstances, bien qu'il se sentît fort mal-à l'aise depuis un quart d'heure, à vrai dire depuis l'instant où la veuve de M. Farnham lui avait été confiée.

Tibble hocha la tête.

- C'est terrible, dit-il à l'intention de la veuve. Un terrible accident, répéta-t-il.

La veuve leva les yeux et, d'un signe de tête presque imperceptible, remercia Tibble de sa commisération, puis elle abaissa de nouveau son regard.

Un accident. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que la mort de George serait considérée comme un accident. Pendant le court instant qu'elle avait passé sur la terrasse, elle n'avait pensé qu'à la police, aux tribunaux, au procès. Mais ici maintenant, polir la nième fois au cours des quinze dernières minutes, M. Tibble parlait de l'accident.

Et avant, quand elle s'était précipitée vers le patio aussi rapidement

que l'ascenseur le lui permettait, tout le monde parlait à voix basse de l'accident. « Une véritable tragédie », murmuraient-ils. « Un horrible accident ... une femme charmante ... deux adorables enfants ... un terrible accident. »

Se pouvait-il que personne n'ait vu ce qui s'était passé sur la terrasse ?

Priscilla Farnham était une femme douce, presque grassouillette et dont le charme gardait quelque chose d'adolescent. Ne s'étant jamais considérée comme une personne particulièrement forte ni débrouillarde, elle avait été surprise quand, sondant les profondeurs de son être durant ces dernières minutes, elle y avait trouvé un métal d'une trempe insoupçonnée. Qu'elle pût ainsi conserver son sang-froid, tout en portant le masque douloureux du veuvage la stupéfiait.

Il y avait longtemps que son amour pour George l'avait quittée. Elle se rappela n'avoir ressenti qu'un léger remords quand elle avait regardé du haut de la terrasse et s'était prise à penser que George ressemblait étrangement à un morceau de puzzle isolé se découpant sur les dalles.

La sonnerie du téléphone vint soudain interrompre le cours de ses pensées.

Tibble, les yeux implorant pardon pour cette sonnerie irrespectueuse, s'élança pour y répondre. Il se présenta, écouta, puis couvrit l'appareil d'une main maigre.

- C'est l'agent Edmonds. Il dit que l'homme du C.I.D. est dans le hall, et si vous vous en sentez capable, il aimerait monter vous poser une question ou deux.

Tibble eut un sourire rassurant :

- Simple routine, certainement. Vous êtes dans l'île en touriste, vous comprenez. Et l'agent m'avait déjà prévenu que quelqu'un viendrait faire une enquête.

Il dut y avoir un net changement dans l'expression de son visage, car Tibble s'empessa d'ajouter :

- Bien sûr, si vous ne vous sentez pas en état ...

- Non, ça ira, dit-elle.

Tibble transmet sa réponse, puis se tourna vers elle.

- Dans cinq minutes ?

Priscilla fit oui de la tête.

- Cinq minutes, ce sera parfait, dit Tibble à l'agent Edmonds, puis il raccrocha.

Se tournant vers Priscilla il ajouta :

- Y a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous ?

- Je vous serais reconnaissante d'aller voir ce que deviennent les enfants.

Heureux de ce prétexte pour sortir, Tibble fila dans la chambre.

Les enfants : c'était tout ce qui importait maintenant.

Que feraient-ils sans elle ? Elle se représentait Mark avec ses cheveux noirs bouclés et ses longs cils. Il n'avait que neuf ans, mais montrait déjà des signes de ce qu'il serait plus tard: un beau garçon mince et musclé. Et Amy, de deux ans sa cadette, jolie comme Priscilla, avec son teint de blonde et ses grands yeux violets. La pensée d'être séparée d'eux lui était insupportable, et cette nouvelle vigueur dont elle faisait preuve se teinta soudain de peur.

Cinq minutes. Elle avait cinq minutes pour organiser sa défense. Contre quoi ? Si l'enquête devait n'être qu'une simple formalité, la rapide investigation d'un accident malheureux, comme M. Tibble avait essayé de l'en persuader, à quoi bon se préparer ? Mais si l'homme du C.I.D. avait l'intention de fouiller un peu plus, s'il avait le moindre soupçon de la vérité, l'enquête prendrait une tout autre tournure.

Un meurtre !

Elle frémit à ce mot, mais quel autre nom lui donner ?

Certes, la mort de George n'était pas ce qu'on pouvait appeler « préméditée » ; aucun plan n'avait été préparé de sang-froid. Cependant, il y avait quand même bien eu cinq à dix minutes de réflexion. Homicide ? Peut-être. On pouvait distinguer bien des degrés dans le crime, mais chacun comportait son propre châtement. Non, il fallait aborder la question sous un autre angle. Justifiable ? La mort de George avait-elle été justifiable ? Pas du point de vue de la loi, bien que d'un certain point de vue simpliste, presque primaire, elle avait l'impression que cette mort avait été justifiable. En un sens, cela avait été la faute de George. Il l'avait bien cherché.

Tibble qui revenait de la chambre interrompit ses réflexions. Il lui

annonça que les enfants allaient bien. La directrice du personnel à qui il avait demandé de monter leur tenir compagnie disait que Mark et Amy étaient des enfants extrêmement bien élevés.

Et il ajouta avec un sourire réconfortant :

- Vous semblez être leur seul souci. Je leur ai dit que vous iriez bientôt les rejoindre.

Priscilla, reconnaissante, hocha la tête,

- Nous sommes très proches, dit-elle au directeur adjoint tandis qu'il retournait se percher sur sa chaise.

Maintenant, à notre affaire, pensa-t-elle résolument.

Comment ne pas être accusée de meurtre ?

Quelles questions l'homme du C.I.D. allait-il poser ?

Sûrement, il chercherait un mobile. L'argent ? Non, cela n'aurait ici aucun sens. La jalousie ? Elle rejeta rapidement cette supposition. La haine ? Bien sûr, il y avait eu des disputes, mais n'y en avait-il pas dans les familles les plus unies ?

Après tout, les Farnham se trouvaient dans un pays étranger. Ne faudrait-il pas que l'enquête fût basée sur leur comportement à la Jamaïque ?

Brutalement tous ses espoirs fondirent. Il y avait bel et bien eu une dispute. Une violente dispute. Et elle se souvenait que, à son paroxysme, elle s'était détournée de George et avait soudain vu les enfants, debout dans l'encadrement de la porte du living-room, le visage figé en une expression de peur et d'inquiétude. Elle avait essayé d'avertir George, mais il avait continué de tempêter, lui criant toutes ces choses absolument horribles. Puis il s'était dirigé à grands pas vers la terrasse, et les enfants avaient couru se serrer contre elle.

Il lui avait fallu cinq ou dix minutes pour organiser ses pensées, pour imaginer un moyen de faire revenir George sur sa décision. C'est alors qu'elle avait proposé de jouer au Jeu. La peur et l'inquiétude avaient immédiatement disparu de leurs visages et ils avaient couru dans la chambre pour commencer à jouer.

Bizarre, pensa-t-elle distraitement. Si George avait compris, le Jeu, s'il y avait participé, tout aurait pu être différent. En fait, si George avait participé à quelque chose qui impliquait amour et partage, il ne serait

peut-être pas étendu là en bas, recouvert de cette nappe ridicule aux couleurs éclatantes.

Les circonstances qui avaient conduit à cette scène sur la terrasse dataient d'il y a longtemps, réfléchit-elle en poursuivant son raisonnement, de l'époque où George avait changé. Il s'était toujours montré gai et attentionné au temps où il lui faisait la cour. Mais quand son père à elle était mort, peu de temps après leur mariage, George avait repris la direction des nombreuses affaires et investissements que Père avait laissés derrière lui, c'est alors que la métamorphose avait eu lieu. Il n'y avait plus que les affaires qui comptaient. Plus une minute pour s'amuser. Plus de cadeaux-surprise. Plus de fleurs ni de gâteries inattendues. Plus aucun imprévu, ça, c'était George tout craché.

Elle avait essayé de l'intéresser au Jeu, de lui faire découvrir la joie et le bonheur que sa propre famille y avait trouvé, Elle se rappela une fois où George avait accepté, de bien mauvais gré d'y jouer. Elle s'était blottie contre lui, câline, et lui avait dit : « Devine », George, obéissant aux règles du Jeu, avait répondu : « Devine quoi ? » et elle avait dit : « Devine ce que j'ai fait pour toi aujourd'hui ? » George devait alors proposer des réponses farfelues du genre : « Tu as trouvé un million de dollars en or et tu vas le mettre sous ma serviette » ou « Tu viens de construire le Taj-Mahal avec des cure-dents, et demain nous allons en ville chercher de quoi le meubler. » Puis, les suggestions devaient devenir plus sérieuses jusqu'à ce que George finisse par découvrir ce qu'elle avait fait pour le surprendre, ou bien il donnait sa langue au chat et Priscilla révélait la surprise.

Mais, bien sûr, George avait abandonné juste après avoir demandé « Devine quoi ? » Il trouvait le Jeu bête et pensait que Priscilla était encore plus bête puisqu'elle y jouait.

Bien sûr, c'était bête, Priscilla en convenait, mais c'était amusant. C'était plein de surprises, de dons, d'idées, de tendresse. Et d'amour aussi, parce que sa surprise cette nuit-là avait été un négligé des plus diaphanes.

Elle et George avaient continué d'aller à la dérive, et seule l'arrivée des enfants avait sauvé leur mariage. Mark et Amy avaient hérité de sa beauté et de son amour de la vie. Ils raffolaient de pique-niques et de surprises. Tout comme elle, ils adoraient le Jeu et les démonstrations d'affection. Si bien qu'ils étaient devenus avant tout les enfants de leur mère.

Peut-être - et elle se permit un soupçon de remords avait-elle trop centré sa vie sur Mark et Amy et pas assez sur George. Mais quand

même, se défendait-elle, si George avait vraiment voulu participer ... s'il avait voulu partager cette merveilleuse entente ... si seulement ...

Priscilla n'alla pas plus loin. Un coup discret frappé à la porte vint interrompre le cours de ses pensées et arracha Tibble au bord de sa chaise. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et fit entrer l'agent Edmonds ainsi qu'un homme de haute taille, vêtu en civil comme on l'est sous les tropiques.

Edmonds, resplendissant dans son uniforme d'été avec sa large ceinture rouge et son casque blanc inspiré de ceux des agents de police londoniens, présenta son compagnon. Puis il exécuta un élégant demi-tour et repartit vers le couloir, fermant la porte de la suite derrière lui.

Homme aux yeux d'un bleu perçant, et aux cheveux blonds grisonnants, l'air compétent, le sergent Waring était l'enquêteur en titre du C.I.D. pour la région de la baie de Montego.

- Désolé de vous déranger en un tel moment, madame Farnham, dit-il dans un anglais impeccable, mais si vous vous sentez en état de répondre à quelques questions, je m'efforcerai de prendre le moins possible de votre temps.

- Je vous renseignerai de mon mieux, dit-elle.

Le sergent s'installa sur une chaise à côté de celle de Tibble et sortit de sa veste un petit carnet. Après avoir distraitement cherché un crayon et l'avoir trouvé, il tourna quelques pages du carnet, parcourut ses notes, puis s'adressant de nouveau à Priscilla :

- Peut-être, pour commencer, pourriez-vous me dire aussi précisément que possible, ce dont vous vous souvenez juste avant que ... cela arrive.

- J'ai bien peur de ne pas me rappeler grand-chose. J'étais là, étendue sur le canapé, dans une sorte de semitorpeur et je ne sais si c'est le cri qui m'en a tiré ou les enfants. Je me souviens simplement qu'ils m'ont secouée et que je me suis levée. Nous sommes allés sur la terrasse ... j'ai regardé en bas (elle étrangla un sanglot) et j'ai vu mon mari.

Le sergent Waring se leva, marcha rapidement vers la terrasse, regarda à droite et à gauche pendant quelques instants, puis revint s'asseoir.

- Votre mari était-il anormalement dépressif ces derniers temps ? Vous avait-il donné l'impression de vouloir en finir avec la vie ?

- Oh non ! laissa-t-elle échapper et le regretta aussitôt.

Elle n'avait pas envisagé qu'on puisse conclure à un suicide. Maintenant l'occasion était passée.

Waring s'enquit :

- Il allait bien ?

Priscilla le regarda d'un air déconcerté.

- Je veux dire par là : votre mari était-il en bonne santé ? Était-il sujet à des pertes de connaissance, des accès de vertige 'ou quelque chose de ce genre ?

- Oui, répondit-elle. En fait, c'est une des raisons pour lesquelles nous avons pris ces vacances. Mon mari travaillait énormément. Beaucoup trop, nous le lui disions tous. Et il lui arrivait de parler de maux de tête et de vertiges. Il m'a semblé que George avait besoin de quitter tout ça pour quelque temps, besoin de prendre du repos. C'est pour cela que nous sommes venus à la Jamaïque.

C'est incroyable, s'étonnait-elle, comme on peut mentir facilement quand l'enjeu est si élevé.

L'homme du C.I.D. griffonna quelques mots dans son carnet noir.

- Je comprends que je vous soumetts à une très pénible, épreuve, dit-il avec sollicitude, mais si vous voulez bien m'accorder encore quelques minutes, je suis sûr que tout va s'éclaircir. Voyez-vous, nous sommes obligés de procéder à une enquête chaque fois qu'il y a eu mort violente.

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

- Comme vous le savez, il y a une balustrade haute d'un mètre tout autour de votre terrasse. Il semble assez difficile d'imaginer que quelqu'un puisse « tomber » pardessus une telle balustrade ...

Priscilla sentit quelque chose comme un pincement de cœur.

- ... à moins qu'il n'ait été pris de vertige et ait basculé. Voyez-vous, madame Farnham, un des garçons ... (Il consulta son carnet) ... un nommé Parsons, était dans le patio occupé à préparer les tables pour le dîner. Il a levé les yeux par hasard, ou peut-être est-ce le cri de votre mari - celui que vous dites avoir entendu - qui a attiré son attention, Et Il a vu votre mari basculer par-dessus cette balustrade,

Mais il déclare avoir eu l'impression très nette que votre mari n'était pas tombé.

Ce fut un choc terrible. Ainsi, quelqu'un avait vu ce qui s'était passé.

- Naturellement, dit Waring, nous avons demandé à Parsons s'il avait aperçu quelqu'un sur la terrasse à côté de votre mari. Il a reconnu n'avoir vu personne.

- Vous ne pensez tout de même pas ...

- Mais non, bien sûr, l'interrompt Waring avec un sourire désarmant. Mais-nous sommes obligés de vérifier toutes les informations de ce genre. Nous avons rapidement découvert que la déclaration de Parsons était finalement sans consistance. En premier lieu, il se trouvait pratiquement à l'aplomb des terrasses, et comme il regardait pour ainsi dire à la verticale, il lui était parfaitement impossible de bien voir votre terrasse. Et, de plus, la déclaration de Parsons reposait sur son impression que votre mari s'efforçait de récupérer son équilibre. Ses bras essayaient de se raccrocher à l'air pour ainsi dire ... comme s'il tentait de se protéger. Il va sans dire que...

Priscilla sentit un nouvel espoir lui réchauffer le cœur.

Peut-être, finalement, était-il possible d'échapper à cette accusation de meurtre.

Le sergent continuait.

- ... sans doute mépris sur le sens des efforts désespérés de votre mari pour se retenir. Et maintenant que vous avez confirmé les accès de vertige de votre mari, on voit bien comment il peut tout bonnement avoir basculé par-dessus la balustrade.

Des coups frappés à la porte l'interrompirent. Il alla vers la porte, l'ouvrit et Priscilla vit le casque blanc de l'agent Edmonds s'agiter tandis que celui-ci parlait rapidement à mi-voix.

La tête de Waring réapparut dans l'encadrement de la porte du living-room. Il regarda Priscilla attentivement avant d'annoncer :

- Voudriez-vous m'excuser, s'il vous plaît ? J'en ai pour une minute. Il semblerait qu'il y ait d'autres témoins.

Sentant son assurance la quitter, elle demeura assise, lèvres serrées, tandis que de multiples questions se bousculaient dans son esprit.

La réponse vint quand Waring reparut et s'avança rapidement vers elle. Soudain, il lui parut impressionnant.

- Madame Farnham, dit-il, avez-vous eu une altercation avec votre mari juste avant sa mort ?

- Oui, répondit-elle d'une voix faible.

Waring insista :

- Les gens qui occupent la suite voisine - les Rinehart - disent vous avoir entendus, votre mari et vous-même, vous disputer assez violemment. Vos voix étaient assez élevées et ils sont certains d'avoir entendu votre mari dire quelque chose à propos de ... mourir.

- A présent, cette dispute paraît vraiment stupide ...

Le sergent là regarda d'un air interrogateur.

- Enfin pas exactement stupide, reprit-elle. Cela semble simplement ... euh ... trivial maintenant. Mon mari voulait écourter nos vacances et rentrer. Les enfants et moi-même voulions rester. Au, départ, il était prévu que nous devions séjourner ici encore une semaine au moins. Les choses se sont envenimées, j'en ai peur, et nous avons échangé quelques mots un peu vifs. C'est alors qu'il a dit que quand il serait mort, je pourrais faire ce que je voudrais. Mais que pour le moment, il était encore le chef de famille et donc, nous rentrions.

Elle eût un pauvre sourire. C'était une de ses expressions favorites.

Elle leva les yeux vers Waring. Le silence qui suivit fut le plus long qu'elle eût jamais connu.

Le visage du sergent se radoucit.

- Ça semble coller en gros avec les fragments de dispute que les Rinehart ont entendus.

Une fois de plus, il consulta son carnet :

- Il reste juste une petite chose, madame Farnham. Vous avez dit que vous étiez étendue sur le canapé au moment où votre mari est tombé.

Priscilla acquiesça de la tête.

- Et vous avez aussi dit, continua-t-il, que vos enfants vous ont secouée tout de suite après que vous avez cru entendre le hurlement de votre mari.

Elle hocha de nouveau la tête.

Une fois encore, Waring eut un sourire désarmant.

- Cela vous ennuerait-il que nous amenions vos enfants ici et leur demandions où vous étiez quand ils vous ont appelée ? Ce n'est qu'une vérification de routine. Naturellement je ne peux les interroger officiellement ... Et il me faut votre autorisation. Mais cela éclairerait mon rapport et les choses s'arrêteraient là.

Priscilla redressa les épaules.

- D'accord, dit-elle. Mais, s'il vous plaît ...

Waring opina d'un air compréhensif. Il fit signe à Tibble qui alla dans la chambre et revint accompagné de Mark et Amy.

Priscilla ne leva pas les yeux quand les enfants entrèrent. Puis, comme on les conduisait vers le sergent, elle releva lentement la tête et les caressa d'un sourire.

Waring reprit sa place et se courba légèrement pour se mettre à la hauteur des enfants. Il parlait d'une voix douce mais ses questions étaient directes.

- Vous comprenez ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Mark et Amy hochèrent gravement la tête.

- Je vais vous demander quelque chose. Vous voulez bien me répondre ?

Leurs visages restèrent sérieux. Ils jetèrent un regard, interrogateur à leur mère.

- Vous pouvez répondre au monsieur, les encouragea-t-elle avec douceur.

Comme elle faisait signe aux enfants de regarder Waring, elle s'aperçut que les yeux de celui-ci étaient braqués sur elle.

Il reporta son attention vers Mark et Amy et commença avec précaution.

- Voici un moment, quand vous avez entendu votre père ... crier ... vous vous souvenez ?

Ils soutinrent son regard.

Waring poursuivit :

- Vous avez appelé quand vous l'avez entendu. Vous avez appelé votre mère ... et vous l'avez secouée, c'est bien ça ?

Ils acquiescèrent d'un air grave.

- Quand vous l'avez secouée, où était votre mère ... Vous vous rappelez ?

Mark répondit :

- Juste là où elle est maintenant.

- C'est sûr ? insista Waring.

- Oui, oui, dit Amy. Nous jouions au Jeu.

- Au Jeu ?

Priscilla commença à expliquer :

- C'est juste un petit jeu auquel nous jouons ...

Le sergent leva la main et elle se tut aussitôt. C'était le moment que Priscilla avait redouté depuis le début. Elle avait toujours su confusément que le jugement final serait lié au Jeu.

- Qu'est-ce que c'est que ce jeu ? demanda tranquillement Waring. Quel genre de jeu ?

Mark prit les choses en main :

- C'est un jeu auquel nous jouons avec Maman. C'est très amusant. Oh fait des surprises. On achète des choses ... ou on fait des choses ... ou on en fabrique ... et puis on dit : Devine !

- Devine quoi ? lança spontanément le sergent Waring.

- Voilà, intervint Amy de sa petite voix. Maman demande : « Devinez ce que j'ai fait pour vous ? » et nous essayons de deviner quelle est la surprise.

- Ou bien nous disons : « Devine ce que nous avons fait pour toi ? » et c'est Maman qui essaie de deviner, ajouta Mark.

- Continuez ! les encouragea Waring.

- Eh bien, après que Maman et Papa - sa voix s'éteignit - se sont

disputés, Maman a dit : « On va jouer au Jeu ».

Sa voix s'anima de nouveau et il regarda sa sœur.

- Alors Amy et moi, on est allé dans la chambre préparer une surprise pour Maman, et Maman est restée ici pour nous en préparer une.

- C'est alors que vous avez entendu votre père crier, dit Waring très attentif, et vous avez couru directement vers votre mère. Et elle était juste là sur le canapé ?

- Oh oui ! fit la voix pointue d'Amy. Elle était allongée. On venait lui dire notre surprise. Vous voulez savoir ce que c'était ?

- Non, dit le sergent en riant. Un secret, c'est un secret. Je voulais juste voir si vous saviez où était votre mère.

Il se tourna vers Priscilla :

- Je pense que cela règle tous les problèmes, madame Farnham, Bien sûr, il va y avoir une enquête après l'autopsie, mais ce ne sera qu'une formalité.

- Les enfants seront-ils encore appelés à intervenir ? demanda-t-elle.

- Je ne le pense pas. L'expérience a déjà été suffisamment pénible pour eux comme ça.

Waring serra la main de Mark et Amy et les remercia.

- Je suis désolé, madame Farnham, dit-il. J'espère ne pas vous avoir trop importunée. Certes, la mort tragique de votre mari était assez bouleversante sans que je vienne vous ennuyer avec toutes ces questions, mais c'est mon devoir.

- Je le comprends parfaitement, sergent Waring, déclara-t-elle. Et je vous remercie encore d'avoir été si délicat avec les enfants.

- Mais non, voyons, dit Waring. Je suis moi-même père de famille.

Il fit signe à Tibble de le suivre et ils quittèrent la suite, refermant doucement la porte derrière eux.

Longtemps Priscilla resta assise sans bouger, elle n'osait pas encore croire que c'en était fini. Puis elle sourit à ses enfants qui se tenaient tranquillement debout à côté d'elle.

Ce fut Amy qui, avec pétulance, rompit, le silence :

- Maman, tu ne nous as pas dit ta surprise !

- Oui, tu ne nous as pas dit ce que tu avais fait, enchérit Mark d'un air déçu. Tu as oublié.

- Non, je n'ai pas oublié, assura Priscilla avec de la tristesse dans la voix.

Elle leur dirait bientôt ce qu'elle avait fait ... quand le temps serait venu de s'asseoir par terre avec eux et de leur expliquer.

Non, elle n'avait pas oublié. Pas plus qu'elle n'oublierait jamais le moment où Mark et Amy l'avaient secouée en criant :

- Devine !

Comme dans un brouillard, elle avait demandé :

- Devine quoi ?

Leurs beaux visages rayonnant de joie à l'idée de leur surprise, les enfants l'avaient entraînée sur la terrasse et, pointant le doigt par-dessus la balustrade, ils avaient chantoné en chœur :

- Devine ce que nous avons fait pour toi aujourd'hui !

L'INTRUS

(The Uninvited)

par MICHAEL GILBERT

M. Calder était un homme silencieux et solitaire et donnait tout avec générosité, qu'il s'agisse d'un panier de cerises, de champignons, ou des premiers soins à un enfant qui venait de tomber. Les enfants l'aimaient bien. Mais seul son chien avait droit à leur admiration.

Le grand Rasselas, solennel et sagace, était un lévrier d'Ecosse. C'était dans la lumière du soleil qu'il avait vu le jour. Son pelage avait la couleur d'un vin de muscat sec, sa truffe était d'un noir bleuté et ses yeux brillaient comme de l'ambre poli. Tout en lui, depuis les touffes de poils bien soignés qui ornaient le bas de ses pattes jusqu'au sommet de sa tête arrondie comme un dôme, trahissait des origines princières. Il avait vécu dans l'entourage des grands et imposé ses propres termes à d'autres princes.

Le cottage de M. Calder se trouvait au sommet d'une ondulation dans les Downs du Kent. La route y montait en lacet à travers bois, puis bifurquait brusquement à gauche et la pente s'accroissait alors pour déboucher sur le plateau, arrondi et pelé comme un crâne chauve. La route ne desservait que le cottage et s'arrêtait devant le portail.

Au-delà de la maison, il y avait des chemins qui allaient à travers champs puis s'enfonçaient dans les bois, des bois pleins de primevères, de jacinthes sauvages, d'œufs de faisans, de châtaignes, d'arbres creux et de fantômes ...

Ces bois n'appartenaient pas à M. Calder. En théorie, ils appartenaient à un groupement d'hommes d'affaires des villes du Medway, qui venaient le week-end, en automne et en hiver, tuer les oiseaux. Chaque fois que le bruit de leurs breaks de chasse annonçait leur arrivée, M. Calder faisait rentrer Rasselas. Autrement, le grand chien vagabondait en toute liberté dans le jardin et les trois champs non enclos qui constituaient le domaine de M. Calder. Il ne s'éloignait cependant jamais de la maison et restait toujours à portée de voix de son maître.

Les enfants racontaient que le chien et l'homme se parlaient et peut-être ceci n'était-il pas très éloigné de la vérité. Avant la venue de M.

Calder, le cottage avait été occupé par un ours mal léché et grincheux qui s'érigeait en gardien de la propriété des chasseurs du Medway, pourchassant et harcelant les enfants qui, en retour, étaient passés maîtres dans l'art de l'éviter.

Quand M. Calder s'était installé, ils avaient d'abord consacré quelque temps à le mettre à l'épreuve avant de conclure qu'il était inoffensif. Il ne leur avait pas fallu longtemps non, plus pour découvrir quelque chose d'autre. Nul, si petit fût-il et quelques précautions qu'il prit, ne pouvait traverser le plateau inaperçu. Deux oreilles fines auraient entendu, deux yeux couleur d'ambre auraient vu, et, immanquablement, Rasselas apparaissait à la porte restée ouverte et interrogeait du regard M. Calder qui répondait :

- Oui, ce sont les petits Léger et leur sœur. Je les ai vus, moi aussi.

Et Rasselas repartait d'un pas majestueux s'étendre à l'abri du tas de bois, endroit qu'il avait élu pour y couler ses journées.

Hormis les enfants, les visiteurs étaient chose rare au cottage. Le facteur y montait en poussant sa bicyclette une fois par jour ; les camionnettes de livraison faisaient leur apparition au jour convenu : le prisonnier le mardi, l'épicier le jeudi, le boucher le vendredi. En été, il arrivait à des promeneurs de couper par-là, sans se rendre compte que le propriétaire du cottage avait été averti de leur approche, de leur passage et de leur disparition.

La seule personne à rendre régulièrement visite à M. Calder était M. Behrens, le maître d'école retraité qui vivait dans le creux de la vallée, deux cents mètres environ à la sortie du village de Lamperdown, dans une maison qui autrefois avait été le presbytère. M. Behrens s'occupait de ses abeilles et vivait en compagnie de sa tante. Avec sa tête inclinée vers l'avant, sa peau brune et ridée, ses yeux qui clignaient sans cesse et son air bourru, il ressemblait à une tortue que l'on aurait tirée prématurément de son sommeil hivernal.

Une ou deux fois par semaine, été comme, hiver, M. Behrens prenait son drôle de chapeau en tweed, et mentait eh haut de la colline au bruit de sa canne ferrée qui frappait le sol. Il allait prendre le thé avec M. Calder. Le chien connaissait et tolérait M. Behrens qui lui grattait les oreilles en disant :

- Rasselas. Quel nom idiot. Tu viens de Perse et pas d'Abyssinie.

Les gens pensaient que les deux vieux messieurs jouaient au trictrac.

La maison de M. Calder présentait encore d'autres particularités qui - pour quelqu'un de non averti n'étaient peut-être pas aussi évidentes.

Quand il s'était installé dans la maison, certaines transformations réclamées par lui avaient amené l'entrepreneur, M. Benskin, à se gratter la tête. Pourquoi, par exemple, avait-il voulu faire murer une fenêtre en excellent état et donnant plein Sud ? Et pourquoi en avait-il fait percer deux autres au Nord ?

M. Calder était resté vague, répondant qu'il aimait avoir une vue panoramique et appréciait l'air frais. En ce cas, se demandait M. Benskin, pourquoi avait-il tant insisté pour avoir de lourds volets à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée et faire blinder les portes de devant comme de derrière ?

Il y avait aussi eu cette curieuse histoire de la ligne téléphonique. Quand M. Calder avait dit négligemment qu'il se faisait installer le téléphone, M. Benskin avait ri.

Il était bien peu probable que les P.T.T., débordés comme ils l'étaient en cette période d'après-guerre, s'amuserent à planter des poteaux sur plus d'un kilomètre, pour un petit cottage solitaire au sommet d'une colline. Mais M. Benskin s'était trompé, et ce sur deux tableaux : non seulement les P.T.T. avaient installé le téléphone avec une promptitude surprenante, mais ils avaient même creusé une tranchée pour enterrer la ligne.

En apprenant la chose, M. Benskin avait dit aux habitués du Lion d'Or avoir toujours su qu'il y avait quelque chose de bizarre chez M. Calder.

- C'est un inventeur, disait-il. A mon avis, ce doit être ça. Étant inventeur, il bénéficie de l'appui du gouvernement. Sinon, comment aurait-il pu se faire installer une ligne téléphonique comme ça ?

Si M. Benskin avait pu observer M. Calder lorsqu'il se levait le matin, son opinion n'en aurait été que renforcée. Il est bien connu que les inventeurs sont bizarres, et le manège de M. Calder quand il se levait était vraiment très bizarre.

Été comme hiver, il se réveillait une demi-heure avant l'aube. Au lieu d'allumer, il prenait une grosse torche, et descendait à pas feutrés au rez-de-chaussée, la truffe froide de Rasselas quelques centimètres derrière lui, pour inspecter minutieusement chacune des trois pièces du bas. Sur le bord des volets, il y avait certains fils minuscules, minces comme des cheveux, presque invisibles à l'œil nu. Après s'être

assuré que ceux-ci n'étaient pas rompus, M. Calder remontait s'habiller. C'était le moment où le jour commençait à poindre. L'obscurité s'était retirée à travers les prés nus et avait repoussé les fantômes dans les bois environnants. M. Calder prenait alors sur sa table de toilette de grosses jumelles de marine et, s'asseyant en retrait de la fenêtre, scrutait avec soin les abords de son domaine. Rien n'échappait à son attention : une barrière tombée obstruant un chemin, un jeune arbre incliné à la lisière du bosquet, une motte de terre fraîche dans la haie. Et l'inspection se répétait à la fenêtre qui donnait de l'autre côté. Puis en sifflotant, M. Calder descendait préparer son petit déjeuner et celui de Rasselas.

Le facteur, qui arrivait à onze heures, apportait les journaux avec le courrier. C'était peut-être parce qu'il vivait seul et voyait si peu de gens que M. Calder semblait affectionner tout particulièrement ses lettres et ses journaux. Il les ouvrait avec un soin amoureux. Quelqu'un, le voyant faire, l'aurait trouvé risible. Ses doigts caressaient l'enveloppe ou le papier d'emballage avec une grande douceur, tout comme on palperait un cigare. Souvent, il tenait l'enveloppe à la lumière comme s'il pouvait lire à travers le message qu'elle contenait. Parfois, il allait même jusqu'à peser l'enveloppe sur la délicate balance qu'il gardait en haut de son bureau entre une mouette empaillée et un jasmin en pot.

Par un beau matin de mai, alors que le soleil remplissait dans toute sa majesté les promesses d'une aube brumeuse, M. Calder déplia son exemplaire du Times, l'ouvrit selon son habitude à la rubrique Étranger, et commença de lire.

Il avait tendu la main vers sa tasse de café quand il s'arrêta. Une pause presque imperceptible, une rupture dans la suite naturelle de ses gestes, mais qui suffit à faire dresser la tête de Rasselas. M. Calder eut un sourire rassurant pour son chien. Sa main reprit son mouvement, saisit la tasse et la porta à ses lèvres. Mais le chien n'était pas tranquille.

M. Calder lut une fois encore l'entrefilet de cinq lignes qui avait attiré son attention. Puis il jeta un coup d'œil à sa montre, se dirigea vers le téléphone, composa un numéro à Lamperdown et parla à Jack le garagiste, qui faisait aussi taxi,

- Nous y arriverons si nous nous dépêchons, dit Jack. Pas de temps à perdre. Je serai là dans une minute.

En attendant le taxi, M. Calder téléphona d'abord à M. Behrens, pour le prévenir qu'ils devraient peut-être reporter leur partie de trictrac.

Puis il entreprit d'expliquer à Rasselas qu'il lui confiait la garde du cottage, mais serait de retour avant la nuit. Rasselas balaya le tapis de sa queue en panache et n'essaya pas de suivre M. Calder quand l'Austin de Jack arriva à tombeau ouvert au sommet de la colline et fit marche arrière devant le portail du cottage.

En définitive, le train avait dix minutes de retard à la gare de jonction et M. Calder put le prendre sans aucune difficulté.

Il quitta le train à la gare de Victoria, descendit Victoria Street, tourna à droite en face de l'emplacement vide où s'élevait autrefois le ministère des Colonies, puis à nouveau à droite pour déboucher sur le Square où, dans l'angle sud-ouest, se dresse la Westminster Bank, succursale de la London and Home Counties Bank.

M. Calder entra dans la banque. Le caissier principal, M. Macleod, le salua d'un air grave et lui annonça :

- M. Fortescue vous attend. Vous pouvez entrer directement.
- Le train avait du retard, expliqua M. Calder. Nous avons perdu dix minutes à la jonction, que nous n'avons jamais rattrapées.
- Les trains ne sont plus ce qu'ils étaient, opina M. Macleod.

Une jeune femme d'un bureau voisin venait juste de déposer la recette de la veille. M. Macleod l'observa du coin de l'œil jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière elle. Puis il dit, avec exactement les mêmes inflexions, mais plus doucement :

- Est-il nécessaire de prévoir des dispositions spéciales pour quand vous ressortirez ?
- Oh non, merci, répondit M. Calder. J'ai pris toutes les précautions nécessaires.
- Très bien, dit M. Macleod.

Tenant ouverte la porte massive, aux panneaux en faux noyer comme les prisait tant les décorateurs d'avant-guerre, il introduisit M. Calder dans l'antichambre et l'y laissa quelques instants à contempler l'unique ornement de la pièce, une reproduction, dans un lourd cadre doré, de l'allégorie de Landseer : « La Lutte ». Épargne et Industrie semblaient l'emporter après un dur combat contre Luxure et Extravagance.

Puis le caissier principal réapparut et tint la porte ouverte pour M.

Calder.

N'importe où, on, aurait reconnu un directeur de banque en M. Fortescue qui venait le saluer. Ce n'était pas simplement à cause de sa mise des plus conventionnelles, de son intelligente figure carrée, ni parce que l'on soupçonnait qu'à peine la porte de son bureau refermée, il allait sortir une vieille pipe et la coincer entre ses lèvres.

C'était plus que cela. Cela tenait à son port, sa pondération, à cet air d'assurance et de stabilité dans un monde instable et incertain qui imprègne un homme lorsqu'il représente une société au capital de cent millions de livres sterling.

- Content de vous voir, dit-il. Prenez une chaise. Des ennuis en venant ?

- Aucun, dit M. Calder. A mon avis, il n'arrivera rien avant deux ou trois semaines.

- Il se pourrait qu'ils aient postdaté la nouvelle pour vous avoir par surprise.

Il prit son propre exemplaire du Times et relut les quatre lignes et demie qui annonçaient que le colonel Josef Weinleben, expert mondialement connu pour ses découvertes sur les anticorps bactériens, était mort à Klagenfurt des suites d'une opération abdominale.

- Non, dit M. Calder. Il voulait que je lise cet article et crève de peur.

- Ce serait donc bien le procédé habituel : organiser sa propre « mort » avant de se lancer dans une mission importante, acquiesça M. Fortescue en prenant un coupepapier dont il tapota pensivement son bureau. Mais cette fois, ce pourrait bien être vrai. Weinleben doit avoir près de soixante ans.

- Il est en route, dit M. Calder. Je le sens, mais peut-être est-il réellement malade. S'il était mourant, il aimerait bien m'entraîner avec lui dans la tombe.

- Pourquoi en êtes-vous tellement persuadé ?

- Je l'ai torturé et brisé, dit M. Calder. Ça ne s'oublie pas.

- Non, certes, opina M. Fortescue.

Il pointa le coupe-papier vers la fenêtre, comme si c'eût été un pistolet.

- Vous êtes sûrement dans le vrai. Nous essaierons de le repérer au port et de le filer. Mais nous ne pouvons vous garantir que nous l'empêcherons d'entrer. Certes, s'il essaie d'opérer bien sûr, il faudra qu'il se découvre. Vous avez votre garde du corps permanent. Voulez-vous quelque chose d'autre ?

Il aurait pu être en train de parler à un client, pensa M. Calder. « Vous avez votre découvert habituel. Voulez-vous des facilités supplémentaires, monsieur Calder ? La banque est à votre entière disposition. » Il y avait quelque chose de ridicule mais en même temps réconfortant de voir ainsi traiter la vie et la mort, comme s'il s'agissait du « doit » et « avoir » d'un relevé de compte.

- Je ne suis pas du tout sûr de vouloir que vous l'arrêtiez, dit-il. Nous ne sommes pas en guerre. Vous ne pourriez que l'expulser. Peut-être vaut-il mieux le laisser passer.

- Figurez-vous, dit M. Fortescue, que j'ai eu la même idée.

Mme Farmer, qui tenait la pension de famille *Les Sept Pignons* entre Aylesford et Bearsted, voyait en M. Wendon le pensionnaire idéal. D'après le passeport et la fiche qu'il avait dûment remplie à son arrivée, il était hollandais. Mais il parlait couramment l'anglais, en l'accentuant seulement à de drôles d'endroits. Rougeaud, les cheveux gris et se tenant très droit, il était particulièrement gentil avec les deux jeunes enfants de Mme Farmer. De plus, il n'était pas gênant. C'était un homme méthodique et sans surprise, ce qui, aux yeux de Mme Farmer, était une vertu capitale.

Chaque matin, alors que les beaux jours annonciateurs de cet été-là se succédaient sans fin, il partait se promener, vêtu d'un tweed fatigué mais tout à fait respectable, des jumelles accrochées à une épaule, un petit sac, à l'autre pour son appareil photo, ses sandwiches et une bouteille thermos. Et le soir, il restait assis au salon, ne buvant qu'un seul verre de schnaps en apéritif avant le dîner, et distrayait Tom et Rebecca en, leur parlant des oiseaux qu'il avait observés ce jour-là. On pouvait difficilement imaginer, à le voir assis là, doux, placide et droit, qu'il avait tué des hommes et des femmes - et des enfants aussi - de ses propres mains, des mains si bien soignées. Mais aussi, M. Wendon, ou Weinleben, ou Weber, n'était pas un homme ordinaire.

Il était là depuis dix jours, lorsqu'il reçut une lettre de Hollande. Son contenu parut lui causer une certaine satisfaction, et il la lut à deux reprises avant de la ranger dans son portefeuille. Quant aux timbres, il

les découpa puis les donna à Mme Farmer pour Tom.

- Je serai peut-être un peu en retard ce soir, dit-il, car j'ai rendez-vous avec un ami à Maidstone. Ne m'attendez donc pas pour dîner.

Ce matin-là, il prépara son sac avec un soin tout particulier et prit le car pour Maidstone au carrefour d'Aylesford. Il avait dit aller à Maidstone et c'était un homme qui ne mentait jamais inutilement.

Par la suite, ses allées et venues se compliquèrent quelque peu, mais à quatre heures il était bien rencogné dans un fossé asséché au nord du vieux presbytère à Lamperdown. Il y mangea un biscuit tout en surveillant l'allée qui menait à la maison.

A quatre heures un quart, Jack arriva avec son taxi et la tante de M. Behrens sortit de la maison, portant, malgré la chaleur, un manteau, des gants et une écharpe. On l'installa à l'arrière, et M. Behrens lui tendit son panier à provision. Il lui fit au-revoir de la main et rentra dans la maison.

Cinq minutes plus tard, M. Wendon frappait à la porte d'entrée. M. Behrens ouvrit, cilla quand il vit le revolver dans la main du visiteur.

- Je dois vous demander de faire demi-tour et marcher devant moi, dit M. Wendon.

- Et pourquoi le ferais-je ? rétorqua M. Behrens qui semblait plus irrité qu'inquiet.

- Si vous ne le faites pas, je tire, l'informa M. Wendon.

Son ton n'était pas celui de la plaisanterie et il poussa M. Behrens contre une porte.

Après un moment, M. Behrens se retourna pour demander :

- Et maintenant, où ?

- Ça me paraît correspondre tout à fait au genre d'endroit que j'avais en tête, déclara M. Wendon. Ouvrez la porte et entrez. Mais très doucement.

C'était une petite pièce sombre où l'on mettait chapeaux, manteaux, cannes, vieilles raquettes de tennis, maillets de croquet, voilettes pour se protéger des abeilles, etc.

- Parfait, dit M. Wendon. Il s'empara du chapeau de tweed démodé et de la canne ferrée que M. Behrens prenait pour toutes ses promenades

à travers la campagne. Une petite fenêtre et une vieille porte bien solide.

Que demander de mieux ?

Tout en surveillant attentivement M. Behrens il posa le chapeau et la canne sur la table d'entrée, plongea sa main gauche dans la poche de son pardessus et en sortit un objet en métal de forme bizarre.

- Peut-être, n'avez-vous encore jamais vu quelque chose comme ça ? Cela fonctionne selon les mêmes principes qu'une grenade Mills, avec cette différence que c'est six fois plus puissant et non seulement explosif mais incendiaire. Quand je fermerai cette porte, je la verrouillerais et accrocherais la grenade à la poignée. Le moindre, mouvement la délogera. Elle est assez puissante pour souffler la porte.

- Bon, dit M. Behrens. Mais finissons en car ma tante doit rentrer bientôt.

- Pas avant huit heures, si elle s'en tient à son horaire de la semaine dernière, précisa M. Wendon.

Il referma la porte, poussa les verrous, celui du haut comme celui du bas et, avec un soin d'artiste, suspendit la grenade au verrou du haut.

* * *

A cinq heures, M. Calder avait fini son thé puis, peu de temps après, était descendu d'un pas nonchalant jusqu'au fond de l'enclos où il était maintenant occupé à réparer la barrière. Rasselas était tranquillement allongé à l'abri du tas de bois. L'après-midi doré se muait imperceptiblement en crépuscule.

Rasselas plissa son museau velouté pour en chasser une mouche. D'un côté, il entendait M. Calder qui creusait le sol crayeux de la colline avec sa pioche et grognait tout en creusant. Derrière lui, à quatre ou cinq champs de là, un cheval, tourmenté lui aussi par les mouches, lançait des ruades et se cabrait. Puis il repéra un bruit familier qui venait de très loin sur sa gauche, le son métallique, que fait le bout ferré d'une canne sur la pierre.

Rasselas aimait saluer l'arrivée de cet ami intime de son maître, mais il attendit dignement, jusqu'à ce qu'apparaisse le tweed qui lui était familier. Alors, il se déplia et trotta doucement vers la route.

La force de l'habitude était si puissante, ce qu'il voyait et entendait correspondait de façon si désarmante à ce qu'il espérait et connaissait

que les cinq sens de Rasselas eux-mêmes furent trompés. Mais son instinct était cependant en éveil. La silhouette était encore à une douzaine de pas et avançait avec assurance, quand Rasselas s'arrêta net. Ses yeux scrutèrent la silhouette. C'était le bon chapeau, les bonnes apparences, les bruits correspondaient. Mais ce n'était pas le bon pas. Plus rapide, plus décidé que celui de leur vieil ami. Et surtout, ce n'était pas, la bonne odeur.

Les poils du chien se hérissèrent, il se ramassa comme pour bondir. Mais ce fut l'homme qui bondit. Il sauta droit sur le chien, sa main sortit de dessous son manteau et brutale, puissante, la canne plombée fendit l'air en sifflant. Le coup manqua la tête de Rasselas qui n'était pas encore complètement immobile mais l'atteignit en plein sur la nuque. Il s'écroula sans un son.

M. Calder finit de creuser le trou pour le piquet d'angle qu'il voulait planter et se redressa, décidant d'aller chercher la brosse et la créosote à la maison. C'est en sortant de l'enclos qu'il vit le grand chien étendu sur la route.

Il courut à lui et s'agenouilla dans la poussière. Un seul regard suffit ...

C'est à peine s'il éprouva le besoin de lever les yeux quand une voix qu'il reconnut parla derrière lui.

- Laissez vos mains bien en vue, dit le colonel Weinleben. Et n'essayez pas de faire de gestes trop brusques.

M. Calder se releva.

- Je suggère que nous rentrions dans la maison, dit le colonel. Nous y serons beaucoup plus tranquilles. Et j'aimerais vous accorder au moins autant d'attention que vous m'en avez témoigné lors de notre dernière rencontre.

M. Calder semblait à peine écouter. Il regardait par terre cette peau fauve, fripée, vide, qu'un événement aussi banal que la mort avait si incroyablement transformée. Ses yeux étaient pleins de larmes.

- Vous l'avez tué, dit-il.

- Tout comme je m'appête à vous tuer, dit le colonel.

En prononçant ces mots, il pivota soudain sur lui-même tel une marionnette, se raidit, fit un pas en avant et tomba, face contre terre.

M. Calder le regarda avec indifférence. Du trou que Weinleben avait à

la tempe, un sang foncé coulait et se mêlait à la poussière blanche. Rasselas, lui, n'avait pas saigné. Calder fut heureux de cette infime différence entre les deux morts.

C'était M. Behrens qui avait tué le colonel Weinleben, d'une seule balle de 312 tirée depuis la lisière du bois. Le fusil était équipé d'une lunette télescopique, mais c'était un beau coup même pour un tireur d'élite de la classe de M. Behrens.

Il avait couru sur plus de quatre cents mètres avant de se mettre rapidement en position pour tirer, alors qu'il apercevait juste la tête du colonel au-dessus d'une haie faisant écran.

Surgeant maintenant à travers cette haie, il vit Rasselas et égrena une série de jurons.

- Ça n'est pas votre faute, dit M. Calder qui, assis au milieu de la route, tenait la tête du chien sur ses genoux.

- Si je suis censé vous protéger, je devrais le faire correctement, dit M. Behrens. Et ne pas me laisser avoir par un amateur comme lui. Je n'avais pas pensé qu'il toquerait la porte avec une grenade. J'ai dû passer par la fenêtre et cela m'a pris près d'une demi-heure.

- Nous avons beaucoup à faire, dit M. Calder. Il se releva péniblement et alla chercher une bêche.

A eux deux, ils creusèrent une tombe profonde derrière le tas de bois, y déposèrent le chien, la comblèrent et tassèrent la terre en un petit monticule. C'était un endroit plaisant pour une dernière demeure. La vue s'ouvrait vers le sud, dominant les cimes en panache des arbres par-delà la plaine boisée du Kent. C'était une dernière demeure digne d'un prince.

Quant au colonel Weinleben, ils l'enterrèrent plus tard dans le bois, beaucoup plus rapidement et sans cérémonie. C'était le fils illégitime d'un savetier de Mayence et de beaucoup l'inférieur du chien, tant par la naissance que par l'éducation.

UNE JOURNÉE TUANTE

(Something Short of Murder)

par HENRY SLEZAR

Fran sortit de l'appartement de Lila, enfonçant dans la poche de son tablier le journal des courses de chevaux. Lila, quelle veinarde celle-là ! Trois gagnants en une semaine ! Comme elle montait l'escalier vers son logement qui se trouvait à l'étage au-dessus, Fran secoua la tête, maugréant contre sa propre chance tout en enviant celle de Lila.

Lorsque la porte claqua derrière elle, Fran se précipita vers la table de la cuisine, écarta les reliefs du petit déjeuner de son mari. Elle prit le journal des courses, et chercha parmi les petits caractères la composition de la quatrième course du lendemain.

« Sonny Boy, County Judge, Chicago Flyer, Marpizan, Goldenrod ... »

Elle lut les noms à haute voix tout en tripotant ses cheveux bruns sur son front. Puis elle ferma les yeux et les rouvrit d'un seul coup vers le haut. Ça devait lui donner une indication, sinon il fallait tout recommencer. C'était son « truc ».

« Sonny Boy », chuchota-t-elle. Son mari, Ed, était un admirateur de Jolson ^[1]. « Sonny Boy », répéta-t-elle à haute voix. Se tournant vers le téléphone, elle composa rapidement Un numéro.

- Vito's, dit un homme.

- Allô, est-ce que M. Cooney est là ?

- Hé Phil... C'est pour toi.

- Allô ? fit Cooney.

- Monsieur Cooney ? Ici Fran Holland. Pourriez-vous jouer cinq dollars pour moi dans la quatrième demain ?

- Ah ! madame Holland, je suis content que vous ayez appelé. De toute façon, je serais allé vous voir juste après m'être fait couper les cheveux.

- Me voir ? fit-elle, interloquée ! en regardant l'écouteur.

- Ouais, madame Holland, c'est comme ça. Primo, on m'a donné l'ordre de ne plus prendre vos paris, jusqu'à que vous ayez réglé vos dettes. Deuxièmement, je dois passer vous voir si je ne peux pas récupérer l'argent que vous nous devez. Ça fait maintenant vingt-cinq dollars.

- Vingt-cinq dollars ? Mais ce n'est pas une somme énorme. Si ?

- Ouais, bien sûr, madame Holland. Seulement essayez de comprendre. Ça vient d'en haut, pas de moi.

- Non ! Je ne vois pas !

Elle était sincèrement indignée, comme si son boucher lui avait fait payer trop cher.

- Bon, eh bien je vous expliquerai tout ça, madame Holland. A bientôt !

- Non ! Attendez une minute ...

Mais le dénommé Cooney n'attendit pas. Le déclic, à l'autre bout du fil, mit un terme à la communication. Fran considéra fixement l'écouteur bourdonnant avant de le remettre en place. Puis, par réflexe, à la pensée qu'elle allait recevoir quelqu'un, qui que ce fût, elle entreprit toute une série de petits travaux. Elle nettoya la vaisselle du petit déjeuner et l'empila dans l'évier. Elle ramassa les miettes sur la table dans sa paume et les jeta dans le sac en papier contre le fourneau. Enfin, elle dénoua son tablier et le jeta dans la penderie.

Une fois dans sa chambre, Fran se regarda dans la glace. Elle avait toujours son visage de jeune fille, mais les rides des années passées commençaient à s'amonceler autour de ses yeux. Ses cheveux portaient dans tous les sens, aussi les brossa-t-elle énergiquement en dépit de la douleur que cela lui causait.

Elle envisagea un instant d'appeler Lila, mais la pensée de revoir son visage exultant lui fut intolérable.

Non, elle lui parlerait de ça une autre fois, quand elles se lamenteraient sur un cheval qui ne serait pas arrivé !

S'asseyant à la table de la cuisine, elle fuma une cigarette.

Dix minutes plus tard, la sonnette retentit. Fran alla calmement ouvrir.

Cooney ôta son chapeau, dont le bord intérieur laissa une marque circulaire sur ses cheveux fraîchement arrangés. Il ressemblait au

démarcheur vieillissant d'une compagnie d'assurances, désireux de bien faire.

- Bonjour, madame Holland. Puis-je entrer ?

- Vous le savez bien, dit Fran.

Il entra, en explorant du regard les trois pièces de l'appartement. Il s'assit et remua le petit tas de cendres dans le cendrier.

- Enfin, allez-vous, m'expliquer ce qui se passe ? dit-elle d'une voix grondante.

- Ce n'est pas ma faute, madame Holland. Vous savez, j'aime bien travailler avec vous. Seulement la direction commence à s'énerver un peu à cause des dettes.

Elle en rit presque.

- C'est une blague ?

- Non, non, sérieusement. (Il parut gêné.) Combien pensez-vous que nous nous faisons avec ce genre de boulot ? Nous avons surtout des parieurs à deux dollars. Mais quand on commence à prendre à Peter pour donner à Paul ...

- Je ne me sers que de mon argent ! Vous ne pouvez m'accuser ...

- Je n'accuse personne. Voyons, madame Holland, vous nous devez ces vingt-cinq dollars depuis ... (sa main plongea dans sa veste et en ressortit munie d'un petit carnet noir) le vingt mai. Cela fait deux mois, comment croyez-vous qu'un grand magasin réagirait ?

- Écoutez, monsieur Cooney. Vous savez que j'ai toujours payé, tôt ou tard. Jamais depuis que j'ai commencé ...

- Vous êtes une amie de Mme Shank, n'est-ce pas ?

(La question était soudaine.)

- Vous le savez bien. C'est Lila qui m'a parlé de ...

- Ouais. Alors si cela peut vous consoler, je dois dire qu'elle n'est guère mieux lotie que vous.

- Mais elle vient de gagner ...

- Tant mieux pour elle. Quand elle gagne, faut la payer tout de suite

sinon elle se met à crier au meurtre, mais si elle est à court ...

Il fit la grimace et Fran ne se sentit plus aussi sûre d'elle.

- Très bien, dit-elle d'un ton mordant. Puisque vous le prenez comme ça, je chercherai quelqu'un d'autre pour mes paris.

- A votre guise, madame Holland. (Il glissa son carnet dans une poche.) Seulement, il faut régler l'affaire des vingt-cinq dollars.

- Je vous paierai la semaine prochaine

- Non, madame Holland.

- Comment ça non ? Je vous rembourserai la semaine prochaine. Mon mari ne sera pas payé avant.

- Hum hum, madame Holland.

Elle le regarda d'un air ahuri.

- Mais enfin, je ne peux pas vous donner ce que je n'ai pas. Qu'est-ce que vous espérez ?

- Vingt-cinq dollars, madame Holland. Ce sont mes ordres. Vous pouvez les emprunter, non ? Peut-être à Mme Shank ?

- Oh ! non, pas à elle ! dit-elle d'un ton amer.

- Vous devez sûrement avoir ce qu'il faut ici. L'argent pour le marché.

- Non ! J'ai un dollar et cinquante cents, c'est tout. J'ai tout acheté à crédit ...

L'homme se leva, et il n'était plus le même. Son expression bonasse avait disparu : il avait l'air de tout, sauf d'être incapable de faire du mal.

- Il me faut cet argent aujourd'hui, madame Holland. Sinon ...

- Qu'est-ce que vous ferez ?

Elle ne s'expliquait pas son changement d'attitude ; lui qui avait toujours été si comme il faut ...

- Je reviendrai à six heures, madame Rolland.

- Pour quoi faire ?

- Pour voir votre mari.

C'était la première fois que Fran entendait Cooney prononcer ce mot, cela ne s'était jamais produit auparavant. Pourtant, il était venu deux fois par semaine au cours de ces trois derniers mois. Il y avait toujours eu des signes indiquant la présence d'Eddie. Les assiettes de son petit déjeuner, récurées à fond par son appétit glouton, sa vieille pipe sur l'égouttoir, avec parfois une chemise en attente de raccommodage drapée sur le dossier d'une chaise. Mais Cooney n'avait jamais prononcé ce mot.

- Pourquoi ? demanda Fran. Pourquoi devez-vous faire ça ? Je vous ai dit que j'aurai l'argent. Il n'a pas besoin de savoir.

- Bien sûr, madame Rolland. Pour cela, il vous suffit de me payer ce que vous devez ... Rien de plus. Et il ne saura absolument rien.

- Ce n'est pas que j'ai honte ! dit-elle avec force. Je n'ai pas perdu une fortune, ni rien de tel.

- Certes, madame Rolland.

- Vous pouvez faire ça pour moi, monsieur Cooney ...

Le chapeau retrouva sa place sur les cheveux gominés.

- Faut que je file, madame Rolland. Vous savez comment me joindre. Chez Vito's. Si vous venez avant six heures, nous oublierons toute l'histoire.

- Mais je vous l'ai dit ! (Les doigts de Fran détruisaient le travail de sa brosse.) Je ne les ai pas ! Je ne peux pas les avoir ! Il n'existe aucun moyen ...

- Vous connaissez les prêteurs sur gages ?

- J'ai déjà ...

Elle s'interrompit, une main plaquée sur sa bouche. Si Eddie savait !

- Au revoir, madame Rolland.

Il sortit en fermant doucement la porte.

Elle écouta les pas de l'homme décroître, jusqu'à ce que le palier fût redevenu silencieux, puis ses pensées se tournèrent vers Eddie. Elle regarda de l'autre côté de la table y voyant presque son mari assis, la considérant d'un air peiné, consterné, comme tant de fois auparavant,

secouant sa tête et marmottant : « Pourquoi as-tu fait ça Fran ? Pourquoi ? »

Comment pourrait-elle affronter cela une nouvelle fois ? Après toutes les promesses, les scènes larmoyantes de récriminations et de pardon ? La première fois, ça n'avait pas été grave. Ils venaient juste de se marier, et tout ce que faisait la jeune femme d'Eddie était gentil, dingue, merveilleux ... même utiliser l'argent de la maison pour parier sur des chevaux. Ils en avaient ri et avaient fait la paix bien avant que la dispute ne se fût envenimée, de la manière tendre réservée aux jeunes mariés. Mais une seconde histoire avait suivi, puis une troisième, et à chaque découverte, Eddie paraissait de plus en plus peiné et désorienté, jusqu'à ce que son trouble se muât en colère. Pour finir, il y avait eu cette scène terrible en octobre, le jour où il avait remarqué le cercle blanc autour de son doigt, à l'endroit où aurait dû se trouver son alliance ... Elle frissonna à ce souvenir. Eddie n'avait pas pardonné, ce jour-là. Elle lui avait juré que c'était la dernière fois, elle avait tout essayé pour lui prouver qu'elle avait enfin compris. Mais Eddie n'avait rien voulu savoir et l'avait prévenue de nouveau :

- Une fois de plus, Fran ... Je te le jure, une fois encore, et je te quitte ...

Elle se leva et courut dans la chambre. Elle s'attaqua aux tiroirs de la commode, éparpillant les vêtements, les boîtes remplies de boutons, d'épinglés et de petits bouts de tissus. Elle fouilla dans tous ses porte-monnaie, ses doigts recherchant dans les moindres recoins des pièces égarées. Elle palpa, secoua les poches des deux costumes pendus dans l'armoire, guettant un tintement de pièces de monnaie. Elle ouvrit d'une chiquenaude le coffret à bijoux en plastique offert par Ed au dernier Noël, et fut 'choquée de n'y trouver guère que des trucs de Monoprix.

Une fois de plus, quand Fran se précipita dans le salon, elle eut la sensation d'avoir déjà fait toutes ces fouilles. Sous les coussins du divan, elle trouva une pièce de dix cents et une autre de deux cents. Dans un petit vase en porcelaine posé sur l'étagère, de la bibliothèque, elle dénicha un billet chiffonné d'un dollar. Elle apporta le fruit de ses recherches sur la table et compta.

- Deux dollars et soixante-dix-huit cents, murmura-t-elle avant de gémir en se prenant la tête entre les mains. Oh mon Dieu, mon Dieu ...

Vingt-cinq dollars ne représentaient pourtant pas une somme énorme, mais où les trouver ? Elle n'avait pas d'amis, excepté Lila. Sa famille habitait trop loin. Où pourrait-elle se procurer cet argent ? Et avant six

heures !

Elle jeta un coup d'œil à son poignet mais la montre qu'elle s'attendait à voir était chez un prêteur sur gages.

Elle regarda la pendule électrique accrochée au mur de la cuisine, et sursauta en constatant qu'il était presque onze heures et demie. Moins de sept heures ! pensa-t-elle. Vingt-cinq dollars !

Soudain une idée lui vint. Née d'un souvenir douloureux, d'une scène désagréable survenue au coin d'une rue éventée deux semaines auparavant.

Elle venait de terminer ses achats de la journée et portait sous son bras une boîte contenant une robe soldée. Elle attendait au coin, les pieds endoloris, priant pour que le bus no 5 fût vide, et elle avait ouvert son sac, le même que celui posé maintenant sur la table, pour y chercher quelques pièces ...

Fran se leva si vite que la chaise raya le linoléum. Elle fila dans sa chambre et arrangea son maquillage. Elle chaussa sa plus belle paire de souliers en daim noir, puis sortit d'un tiroir son bien le plus précieux qu'elle appelait son « étoile du soir ». L'effet réfléchi par le miroir ne lui convenant pas, elle changea aussi de robe. Quand elle fut . prête, elle ressemblait beaucoup aux femmes avec lesquelles Ed aimait se pavaner durant les soirées. Après quoi, elle sortit.

* * *

L'arrêt du bus se trouvait à quatre pâtés d'immeubles plus loin. Le, bon arrêt, c'était celui où, aux heures d'affluence, les bus no 5, 15 et 23 se succédaient contre le trottoir. Le no 5 s'approchait lentement, rempli seulement moitié car il était midi. Il y avait néanmoins encore des ns attendant un bus pour Dieu sait quelles courses. Pour la plupart, il s'agissait de personnes âgées. Celles-ci ne convenaient pas pour ce que Fran voulait faire. Mais elle, marcha d'un pas résolu vers le poteau indicateur.

Du coin de l'œil, elle choisit sa première victime. Elle savait que ce serait là le plus délicat, aussi devait-elle réussir à tout prix. Il n'était pas trop âgé, peut-être un peu plus de la cinquantaine. Ses yeux étaient bouffis, et ses épaules se voûtaient comme si, assez étrangement, le soleil de juillet lui donnait froid. Enfoncées dans ses poches, ses mains y remuaient des pièces qu'on entendait tinter.

Fran se glissa auprès de lui, regardant au bout de la rue si un bus

arrivait. Il la dévisagea distraitement. A ce moment-là, elle aperçut un 15 qui approchait. Elle ouvrit son sac et commença à fouiller dedans.

- Oh ! mon Dieu, s'exclama-t-elle.

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent en l'entendant.

Elle le regarda, et l'expression, mi-amusée, mi-inquiète de son visage était une parfaite réussite.

- C'est pas croyable ! dit-elle. Je n'ai pas un cent sur moi !

Il sourit d'un air incertain ne sachant que faire. Ses doigts cessèrent de jouer avec les pièces.

- Mais comment vais-je-faire ? J'ai absolument besoin d'aller dans le centre ...

- Je ... Euh ... (L'homme s'éclaircit la gorge.) Écoutez, pourquoi ne pourrais-je pas ... Euh ...

- Oh, vous feriez ça ? Vous me prêteriez quinze cents ? Je me sens si ridicule ...

L'homme souriait. Il ne s'agissait pour lui que d'un incident amusant.

Sortant de sa poche une main pleine de monnaie, il y piqua une pièce de dix cents et une de cinq cents qu'il tendit à Fran en disant :

- Mais ce n'est rien voyons. (Le bus s'arrêtait devant eux.)

- Vous n'aurez qu'à, me les renvoyer par la poste ! fit il en riant. Ah ! voilà le bus ...

- Ce n'est pas le mien, soupira-t-elle. Je prends le 5. Merci beaucoup !

- Oh, mais ce n'est rien, dit-il gaiement en montant dans le bus.

« T'as fait ta bonne action, Papa », pensa-t-elle.

Un jeune type qui venait de descendre devant elle était occupé à replier un journal.

- Excusez-moi. ..

- Pardon ? dit-il en la regardant d'un air hébété.

- Ce qui, m'arrive est complètement idiot, mais ...

Elle recommença son numéro en battant joliment des cils. C'était un adolescent, il rougit.

- Mais je suis partie de chez moi sans un cent en poche. Et je dois prendre le prochain bus ...

- Oh, fit-il en souriant d'un air gauche. Je sais ce que c'est. Tenez. (Il plongea dans la poche de sa veste.) Je n'ai qu'un quart de dollar.

- Oh, vraiment, je ne ...

- Mais si, mais si, prenez ! Il m'arrive souvent d'être dans votre cas ...

Comme il la regardait, il sembla s'apercevoir qu'elle était plus âgée qu'il ne l'avait d'abord cru, et, sur un hochement de tête, il s'en fut.

- Excusez-moi, dit Fran à la femme âgée dont le regard myope scrutait le bout de la rue. C'est idiot, mais une chose très embêtante vient de m'arriver.

- Hein, quoi ? fit la vieille femme.

Fran eut un sourire pincé.

- Non, rien dit-elle.

Un monsieur distingué portant des lunettes, un livre sous le bras, marchait, lentement en direction de l'arrêt du bus. Il cligna des yeux quand Fran s'approcha de lui.

- Excusez-moi... dit-elle.

Une heure plus tard, Fran aurait juré qu'elle avait une ampoule au talon droit. Curieux quand même que le simple fait d'attendre à un arrêt de bus puisse avoir provoqué une ampoule, alors qu'elle parcourait des kilomètres dans les supermarchés sans jamais ...

Soudain, elle pensa aux pièces dans son sac et traversa rapidement la chaussée. Il y avait un drugstore au coin de la rue, elle y entra et s'enferma dans une des cabines téléphoniques.

Elle compta soigneusement. Il y avait exactement trois dollars et quinze cents. Ajoutés à la somme qu'elle possédait en partant, cela faisait cinq dollars et quatre-vingt-treize cents. Elle soupira. Elle n'était pas encore au bout de ses peines. Un homme attendait à côté de la cabine lorsqu'elle en ouvrit la porte.

- Excusez-moi, dit-elle automatiquement. C'est idiot, mais je suis sortie

sans un sou, et je dois aller en ... Je dois téléphoner.

L'homme esquissa un vague sourire.

- Ah oui ? fit-il.

Puis, comprenant soudain ce qu'elle attendait de lui, il se mit à fouiller dans sa poche.

- Oh, mais bien sûr, tenez, voici dix cents.

- Merci, merci infiniment !

Elle réintégra la cabine et composa un numéro sans mettre la pièce. Elle parla quelques minutes dans le récepteur muet, puis raccrocha sur un au revoir très musical, et sourit à l'homme qui lui succéda dans la cabine.

Puis elle retourna à l'arrêt du bus.

A trois heures, elle avait pratiquement dix dollars de plus en poche. A quatre heures moins le, quart, elle retourna à la cabine pour faire de nouveau ses comptes. « Quatorze dollars et neuf cents », dit-elle à haute voix.

Son index explora le réceptacle de remboursement de l'appareil et en ramena une pièce de dix cents.

- C'est mon jour de chance ! s'exclama-t-elle,

Mais à quatre heures, le découragement l'envahit. La foule était de plus en plus dense autour d'elle, mais l'afflux de gens ne facilitait pas sa récolte et à quatre heures et demie, elle était encore très loin des vingt-cinq dollars.

- Excusez-moi, dit-elle à un gros monsieur à l'air abruti. C'est à peine croyable mais je m'aperçois que je suis sortie sans argent. Je me demande s'il vous serait possible de ...

- Décampez, dit l'obèse en lui jetant un regard noir.

- Mais vous vous méprenez, je voulais simplement vous, demander ...

- Madame, s'il vous plaît, laissez-moi tranquille !

C'était son premier échec. Elle savait que discuter ne la mènerait à rien. Mais elle s'entêta.

- Écoutez, il ne s'agit pas de quinze cents ... Juste de quoi prendre mon bus ...

Elle sentit une main se poser sur son bras, et se retourna, irritée.

- Pardonnez-moi, madame ...

Elle regarda, indignée, l'homme dont les doigts s'accrochaient si fermement à la manche de sa robe. Il avait dans les trente ans, et ses vêtements étaient coupés d'une manière très stricte. Le gros profita de cette intervention pour s'éclipser, ce qui rendit Fran encore plus furibonde.

- Que voulez-vous ?

L'homme sourit. Il avait de grandes dents et ses yeux rétrécis ne participaient pas au sourire.

- Je crois que vous feriez mieux de me suivre, madame.

- Pourquoi ?

- S'il vous plaît. Ayez la gentillesse de ne pas faire de scène.

- Mais je ne comprends pas ...

- Écoutez, madame : cela fait une demi-heure que j'observe votre manège. Comprenez-vous mieux ? Maintenant suivez-moi gentiment avant que je ne me fâche.

Fran sentit son estomac vide se révolter.

- Pourquoi vous suivrais-je ? Vous vous prenez pour qui ?

- Si vous tenez à voir mon insigne, je vais vous le montrer. Seulement, je pense qu'il y a déjà suffisamment de gens qui nous observent. Vous ne croyez pas ?

Elle avala péniblement sa salive.

- Si, bien sûr ...

Ils s'éloignèrent, l'un tenant toujours l'autre par le bras, lui, souriant comme un vieil ami venant de la rencontrer par hasard. Il ne dit pas un mot, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une voiture grise stationnée à une centaine de mètres de l'arrêt du bus et dont il lui ouvrit la portière.

- Montez, je vous prie.
- Attendez, monsieur, laissez-moi vous expliquer ...
- Plus tard. Allons, madame, montez !

Elle monta. Entrant par la portière opposée, il prit place à côté d'elle. La voiture démarra et tourna à gauche au bout de la rue.

- Vous ne comprenez pas, dit Fran d'un ton suppliant. Je ne faisais rien de mal. Je ne volais pas ni rien de pareil. Je demandais simplement. Vous voyez ce que je veux dire ? Vous savez, je me trouve dans le pétrin.

- Ça c'est sûr !

Il traversa un carrefour, et tourna de nouveau à gauche.

Cachant son visage dans ses mains, elle se sentit prête à pleurer. Mais le puits était tari ; les larmes ne vinrent pas.

- Essayez autre chose, dit l'homme, on me l'a fait trop souvent au sentiment. Par contre, je dois reconnaître que c'est la première fois que je vois ce truc. Combien espériez-vous vous faire de la sorte.

- Mais je n'ai pas besoin de beaucoup ! Juste quelques dollars ... Vingt-cinq dollars qu'il me faut absolument pour six heures.

- Combien avez-vous ramassé ?

- Pas beaucoup. Sincèrement ! Juste quelques dollars ! Vous n'allez pas m'arrêter pour ça ?

- Combien ?

Elle ouvrit son sac et considéra le tas de pièces qui se trouvait au fond.

- Je ne sais pas au juste, dit-elle tristement. Quinze ou seize dollars peut-être, mais ce n'est pas suffisant ...

La voiture s'engagea dans une rue latérale à l'écart de la voie principale, proche des entrepôts situés près du fleuve.

- Je vous en prie ! s'écria Fran. Ne m'arrêtez pas ! Je ne recommencerai jamais plus ! C'est parce que j'avais absolument besoin de cet argent ...

- Combien te faut-il encore poupée ?

- Quoi ?

- Pour atteindre les vingt-cinq dollars ?

Elle se pencha de nouveau, sur son sac.

- Je ne sais pas exactement. Une dizaine de dollars encore ... Peut-être même pas.

- C'est tout ? dit-il en la regardant, narquois.

Son pied appuya plus fortement sur l'accélérateur, comme s'il était soudain beaucoup plus pressé d'arriver à destination. Il prenait des virages à une allure excessive, les pneus gémissant à chaque tournant. Fran commença à s'inquiéter.

- Hé ! fit-elle en voyant par la fenêtre des parages étrangement déserts. Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes un flic, oui ou non ?

- Qu'est-ce que tu crois ?

Elle le dévisagea.

- Vous n'êtes pas un flic ! Vous ne m'arrêtez pas, vous ...

Elle s'était rapprochée de la portière, en saisissait la poignée.

- Ne fais pas de bêtises, tu ne réussirais qu'à te blesser. De plus je peux encore très bien appeler un flic et lui expliquer ton racket.

- Il ne vous croirait pas !

- Peut-être. Mais pourquoi prendre le risque ?

Il ôta sa main droite du volant et essaya d'enlacer Fran.

- Faites attention, cria-t-elle.

- Tu n'es pas maligne, ma chérie. Tu veux avoir vingt-cinq dollars avant six heures. Et il est déjà cinq heures. D'où penses-tu qu'ils vont te venir ?

- Laissez-moi descendre !

- Peut-être qu'on pourrait s'arranger, poupée. Il l'attira contre lui sans quitter la route des yeux et son sourire s'élargit.

- Si tu me laisses ...

- Non, dit Fran, non !

Il ralentit pour prendre un virage, et elle vit aussitôt la chance qui lui était offerte. Sa main tourna la poignée, la portière s'ouvrit. L'homme jura et voulut l'empoigner par le bras.

- Laissez-moi ! hurla-t-elle, en le frappant à la tête avec le sac lourdement chargé de pièces. Elle l'atteignit à la tempe et il poussa un cri de rage en essayant de l'attraper, mais il ne saisit que l'étoffe de la manche, qui déchira. Comme alors son autre main lâcha étourdiment le volant, la voiture se mit à tanguer dangereusement, projetant Fran contre la portière ouverte et dans la rue.

Elle tomba à quatre pattes, sanglotante mais indemne, et assista, sans horreur ni regret, au spectacle de la voiture fonçant par-dessus le trottoir pour aller défoncer les briques rouges d'un entrepôt. Sa première idée fut de fuir, car il n'y avait personne dans la rue pour la voir. Puis elle se souvint que son sac se trouvait toujours dans la voiture et tituba vers l'épave pour le récupérer. La portière était encore ouverte, et son bien gisait contre l'homme inconscient. Elle n'aurait pas su dire s'il était vivant ou mort, mais cela ne la préoccupait guère pour le moment. Il était couché sur le volant, les bras pendants.

Haletante, elle tendit la main vers son sac.

Puis l'idée lui venant tout naturellement à l'esprit, elle se mit à chercher le portefeuille du conducteur, et ce sans la moindre nervosité. Elle le trouva dans la poche intérieure de la veste. Il contenait beaucoup d'argent. Mais, avec une sorte de bizarre équité, elle ne prit que dix dollars.

Fran arriva chez le coiffeur Vito à dix-huit heures dix.

Vito esquissa un sourire, mais son visage changea quand il vit ses traits tirés et ses vêtements tout salis.

- Cooney, hein ? Ouais, il est au fond. Hé Phil ! Une dame te demande.

Cooney la considéra avec curiosité lorsqu'il émergea de l'arrière-boutique. Il était en bras de chemise, tenant à la main une pauvre donne de poker. Il se dérida quand elle ouvrit son sac et s'esclaffa en le découvrant plein de pièces.

- Qu'avez-vous fait, madame Holland ? Cambriolé une tirelire ?

- Comptez, dit-elle d'un air distant, comptez pour moi, monsieur

Cooney.

Ils vidèrent le sac sur la table à manucure. Vito vint les aider. Une fois l'addition faite, Cooney leva les yeux.

- Trente dollars quarante-six, madame Rolland, dit-il, le sourire aux lèvres. Vous avez plus que le compte. Je suis désolé d'avoir dû vous sermonner comme je l'ai fait. Mais vous voyez bien que vous y êtes arrivée !

* * *

Lentement, elle remonta l'escalier de son immeuble.

Au troisième étage une porte s'ouvrit et une blonde, les cheveux pleins de bigoudis, regarda qui montait.

- Fran ! Bon Dieu, où as-tu été ?

- Faire des courses, répondit-elle, épuisée.

- Tu as l'air crevé. T'as acheté quelque chose de bien ?

- Non, pas grand-chose, Lila.

- Bon, eh bien, j'ai une nouvelle pour toi ma petite. Tu n'auras pas à préparer de dîner ce soir. Tu peux descendre et venir manger chez moi à la fortune du pot si tu ne veux pas faire la cuisine pour toi toute seule ...

- Comment ça ?

- Ce soir tu es libre comme l'air, ma chérie. (La blonde s'esclaffa.) Ed t'a appelée neuf fois tantôt. Pour finir, il m'a téléphoné, pensant que tu étais en train de te saouler avec moi ou quelque chose comme ça.

- Ed ?

Elle cligna des yeux à la femme.

- Ouais. Il a appelé du bureau. Pour te dire qu'il ne rentrerait pas avant demain. Il a une affaire urgente à régler avec quelqu'un, ou je ne sais quoi, Il a dit qu'il prenait l'avion de cinq heures pour Chicago.

- Il ne rentre pas ? répéta Fran stupidement.

- Hé, secoue-toi. Tu as très bien entendu. Il est parti pour Chicago et ce soir tu as vacances !

Fran soupira et se remit à monter.

- Merci Lila.

- De rien, fit la blonde en haussant les épaules. Hé, tu es sûre que tu te sens bien ?

- Oui, je vais bien, très bien même.

Sur le palier du dessus, Fran ouvrit sa porte et entra chez elle. Dans l'évier, à la clarté du jour déclinant, la vaisselle du petit déjeuner semblait sale. Jetant son sac sur la table, Fran n'eut plus d'autre souci que de se déchausser au plus vite.

LA FILLE AUX BOUCLES D'OR

(The Golden Girl)

par ELLIS PETERS

- Shakespeare ! Il n'y en a que pour Shakespeare cette année, comme de juste ! s'écria le commissaire du bord avec un mouvement d'humeur.

La représentation théâtrale venait de s'achever et il était déjà en train de vider son second verre de bière.

- Votre Shakespeare, reprit-il, ne se gênait pourtant pas pour piller les œuvres des autres ! Cette tirade où Shylock compare les ducats d'or à la chevelure de sa fille, elle existait déjà avant lui dans le *Juif de Malte*, et c'est Marlowe qui en était l'auteur ... « O beauté d'or de cette créature terrestre, et bénédiction de tout cet or ! » ... En écoutant de nouveau son *Marchand de Venise* ce soir tout cela m'est revenu à l'esprit... ainsi qu'une autre histoire qui n'était pas une fiction théâtrale, celle-là !... Une histoire vraie, dont j'ai été témoin, avec la seule différence que, cette fois-là, l'héroïne n'était pas réellement la fille du type en question ...

» A l'époque - oh ! il y a bien dix ans de cela - j'étais tout nouveau dans la Marine ; c'était, je crois, mon troisième voyage à peine sur l'*Aurea*, que commandait le vieux McLean. Cette traversée, il m'arrive encore d'en rêver parfois, mais de moins en moins ...

» Nous étions partis de Liverpool en direction de Bombay, et ce couple dont je vous parle avait embarqué en hâte, juste quelques minutes avant le départ. Mais en aucun cas il n'aurait pu passer inaperçu. A cause de la fille, de son incroyable beauté, avec ses yeux d'un bleu-gris comme on en voit rarement et surtout ses extraordinaires boucles d'or. Et puis, elle était enceinte, figurez-vous, et c'était profondément émouvant de voir ce petit corps gracile tout déformé et qui se déplaçait avec une prudence maladroite, en un balancement plein d'inquiétude. Tandis que précautionneusement elle gravissait la passerelle d'embarquement, se raccrochant à la rampe, on sentait que tous les hommes massés sur le pont retenaient leur envie d'aller lui offrir un bras secourable.

» Le couple avait loué son passage jusqu'à Bombay. Le mari, nettement

plus âgé que son épouse, laquelle accusait tout au plus vingt-deux ans, frisait, lui, la quarantaine, mais il était également fort séduisant dans son genre, et toutes les passagères en avaient déjà la tête tournée une heure à peine après que l'on fut sorti des eaux territoriales. C'était un beau gaillard, brun et athlétique, entourant sa compagne d'une telle sollicitude empressée que toute la gent féminine en pâissait de jalousie à vue d'œil. Ces dames, d'emblée, avaient décidé qu'il ne pouvait s'agir que d'un Don Juan tout récemment amendé, un bourreau des cœurs momentanément conquis par cette jeunesse. Aussi les unes et les autres n'allaientelles pas se gêner pour lui faire des avances marquées. Mais peine perdue !... Au cours des dix-sept jours que dura la traversée, il se contenta de couvrir sa jeune femme sans accorder le moindre regard aux autres.

» Le surlendemain du départ eut lieu le classique exercice d'alerte. Vu la période hivernale et le temps qu'il faisait, une bonne moitié des passagers trouva bon de s'en dispenser mais, étant l'officier en charge de la chaloupe à laquelle notre couple était affecté, j'allai me poster devant sa cabine sitôt que retentit la sirène. Le mari en était absent, parti emprunter des livres à la bibliothèque, et c'est avec joie que je le suppléai pour aider la future maman à passer son gilet de sauvetage. Comme la plupart des femmes, elle aurait été bien incapable, en dépit de la notice pourtant très explicite, de se l'ajuster toute seule.

» Je la jugeai moins forte que je n'aurais cru dans sa robe de grossesse et songeai qu'en temps normal, elle devait être d'une minceur extrême. Elle me remercia de ma complaisance avec tant de chaleur que j'en restai confus puis, avec la meilleure volonté du monde, m'accompagna sur le pont supérieur, se pliant avec bonne humeur à toutes les consignes de la manœuvre, et s'y amusant même comme une enfant. Son époux apparut presque aussitôt, l'arrachant aux prévenances des uns et des autres pour être seul à s'en occuper.

» Pas un seul instant, au cours de la traversée, il n'allait se départir de cette sollicitude conjugale qui, je dois bien en convenir, nous agaçaient un peu. Aux séances de cinéma, tous deux s'isolaient dans un coin, se tenant tendrement la main dans l'obscurité. On avait fini par en déduire qu'ils étaient de tout nouveaux mariés et que l'aimable quadragénaire n'en était pas encore revenu d'avoir pu conquérir cette jeune beauté.

» Après que nous eûmes débarqué à Karachi une grande partie de nos passagers, le temps s'était nettement radouci, comme il est d'usage à cette latitude. Et c'est par une nuit des plus calmes qu'aux environs de minuit, éclata l'incendie où allait périr *l'Aurea*.

» Le bal battait son plein dans le grand salon et, comme toujours, nous avions organisé des jeux pour animer la soirée.

» On ne devait jamais découvrir comment le sinistre avait pris naissance. Mais ce dont je me souviens avec précision, c'est des sirènes d'alarme retentissant soudain dans les soutes et les ponts inférieurs alors qu'inexplicablement, à l'étage des salons et dans le bar, l'on continuait à ne se douter de rien. L'orchestre jouait encore et, tout en haut, des nageurs évoluaient paisiblement dans la piscine longtemps après que le désastre avait déjà gagné tout le bas. Le détraquement inopiné du système de hautparleurs avait malheureusement rendu impossibles toutes communications et brusquement, avant qu'on ait eu le temps de dire ouf, la fumée était déjà partout et le plus complet chaos s'était mis à régner. Nul n'était capable de lancer le moindre ordre plus loin qu'à portée de voix, et vous vous doutez bien qu'au milieu de gens terrifiés, la voix ne porte pas à une bien grande distance.

» Ce n'était pas à proprement parler la panique. Nous avions affaire à des passagers raisonnables et disciplinés qui se seraient sûrement admirablement comportés si on avait pu leur donner les instructions qui s'imposaient. Mais il n'était possible d'y procéder que par petits groupes, et nous n'étions pas assez d'officiers pour pouvoir coordonner les efforts de chacun. C'est ainsi que, parfois, la simple confusion et un moment d'égarement peuvent suffire à produire les mêmes effets qu'une vraie panique. Les gens les mieux intentionnés, ceux qui courageusement gardent leur sang-froid et tentent de lutter contre le pire, déclenchent une fausse manœuvre que les autres suivent en neutralisant de ce fait une initiative inverse qui, du coup, perd toute son efficacité. Que peut-on faire en de telles circonstances ? Heureusement la mer était d'un calme plat et deux ou trois navires, ayant entendu nos appels de détresse, venaient à notre secours.

» Bien vite, nous avons compris que l'*Aurea* était perdu. Les flammes envahissaient tout avec une rapidité folle et le bateau commençait à donner de la gîte. Nous guidâmes tout notre monde jusqu'au pont supérieur, veillâmes à ce que chacun revêtit son gilet de sauvetage et commençâmes à faire descendre les chaloupes. Je n'oublierai jamais ce vacarme effroyable. Personne ne hurlait, mais il y avait une clameur générale absolument assourdissante.

» Accompagné d'un courageux steward malais, j'entrepris, au milieu d'une épaisse fumée, d'arpenter les coursives du pont B, ouvrant les portes de chaque cabine pour vérifier s'il ne s'y trouvait pas quelque traînard. Nous avons déjà déniché trois femmes à moitié asphyxiées

que nous soutenions avec peine lorsque, poussant la porte marquée 56, j'eus la stupéfaction de trouver notre beauté aux boucles d'or, les yeux emplis de terreur, se débattant furieusement en compagnie de son mari, avec un des gilets de sauvetage alors que l'autre semblait abandonné, jeté sur la couchette du bas. Hors de moi, j'intimai à l'homme l'ordre de le revêtir tout en aidant sa femme à ajuster les cordons du sien. Cela fait, nous les entraînâmes avec nos trois autres rescapées, avançant péniblement dans le boyau enfumé dont la pente s'accroissait de seconde en seconde. De toute évidence, l'*Aurea* maintenant ne serait plus long à sombrer.

» Dans l'ambiance dantesque du pont supérieur, je parvins à diriger le couple vers la chaloupe à laquelle il était affecté. Entre-temps, un cargo avait rejoint l'*Aurea* et détachait vers lui des canots de sauvetage munis de torches éclairant les eaux noirâtres. Brusquement notre navire se mit à couler à pic, son étrave pointant vers le ciel, tandis que, avec des hurlements, les passagers tentaient de se raccrocher comme ils le pouvaient pour échapper à la vertigineuse glissade qui s'en était suivie. Je crus bien que nous allions tous périr noyés, mais l'épave se redressa quelque peu, ce qui nous permit de nous remettre debout sans toutefois parvenir à embarquer dans un des canots que l'immense remous avait éloignés de nous. Nous pouvions distinguer d'autres groupes qui, plus heureux que le nôtre, voguaient déjà vers le cargo salvateur. Les chaloupes détachées de celui-ci s'approchaient de nouveau et l'une d'elles vint vers nous, son équipage nous appelant à grands cris. J'alertai ces hommes en vociférant encore plus fort qu'eux, leur désignant la jeune femme enceinte ... " Deux vies à sauver", je n'ai pas besoin de vous développer le cliché !

» Inexplicablement, son mari se mit à m'invectiver avec fureur, s'accrochant vigoureusement à son épouse en m'expliquant fébrilement Dieu sait quoi que je ne parvins jamais à démêler. Était-ce, je vous le demande, le moment d'essayer de convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit ? Je fis la seule chose qui s'imposait : je lui décochai un solide coup de poing au menton pour lui faire lâcher prise. Ce résultat une fois obtenu, je soulevai la jeune femme dans mes bras et, par-dessus le bastingage, la déposai avec mille précautions là où je jugeais qu'elle allait enfin être en parfaite sûreté, c'est-à-dire à la surface de la mer bien calme, à portée de main de l'officier commandant le canot, lequel tendait déjà ses bras vers elle pour la prendre à son bord.

» Il se produisit alors deux événements extraordinaires qui continuent parfois à hanter mes nuits quand je ne peux trouver le sommeil : le mari poussa un hurlement atroce, comme seuls peuvent en pousser des damnés en enfer et, donnant tous les signes de la folie, se jeta à la mer

dans la profondeur de laquelle il disparut ... Et la fille aux boucles d'or, elle, au lieu de flotter paisiblement sur l'eau dans son gilet pneumatique, sombra tel un bloc de pierre !

» Son visage était tourné vers moi, muet, me contemplant de ce regard terrifié qu'elle garda jusqu'à l'ultime seconde où les vagues se refermèrent sur elle, l'engloutissant à jamais ...

» Je demeurai hébété une longue minute, incapable d'y rien comprendre ... Pouvait-on imaginer une chose pareille ? Puis je plongeai pour tenter de ramener à flot la malheureuse, cinq fois, six fois de suite, jusqu'à ce que finalement on me hissât de force à bord du canot. Même à plusieurs mètres sous l'eau, je ne l'avais pas aperçue ; mais à un moment, il m'avait semblé l'entrevoir lui, le mari, plongeant comme je le faisais moi-même, mais plus profondément encore. Vision d'horreur d'un visage tordu d'angoisse, aux yeux exorbités au milieu des cheveux emmêlés, à la bouche ouverte ... Vision que je voudrais tant oublier, ou seulement me dire que je n'ai fait que l'imaginer ...

» Dans les secondes qui suivirent, rien de lui ne subsistait plus, sinon son gilet de sauvetage flottant à la dérive, dont il s'était débarrassé pour plonger à la recherche de la noyée ...

» Normalement, on n'aurait jamais dû retrouver son corps à elle non plus, si l'*Aurea*, en achevant de sombrer, n'avait dégagé de tels tourbillons que tout ce qui se trouvait dans les profondeurs se trouva comme catapulté à la surface. Quelques chaloupes appartenant au cargo étaient encore à la mer et l'une d'elles réussit à harponner le cadavre durant les quelques secondes où il surnagea.

» En la retrouvant ainsi, contre toute attente, Interpol se trouva mêlé à l'affaire.

» C'est que cette fille n'avait pas que des boucles d'or ... Bien entendu, elle n'était pas réellement la femme de son prétendu mari. Exerçant le métier de modèle pour photographes, jouant aussi parfois des bouts de rôle à la Télévision, celui-ci l'avait simplement déniché dans une agence. Elle n'était pas davantage enceinte mais, dans toute leur comédie, je serais prêt à jurer que seul l'attachement qu'il lui témoignait était peut-être authentique. Contrebandier professionnel, c'était la première fois que l'homme l'employait. Ses précédentes livraisons s'étaient effectuées par voie aérienne, et avec de tout autres acolytes. Ce trafic-ci, devait, en principe, être le dernier, se doublant d'une agréable croisière au bout de laquelle le couple escomptait se trouver à la tête d'un joli magot, qui lui permettrait de ne plus remettre les pieds en Angleterre.

» La cargaison, cette fois-ci, avait été dissimulée dans le sarrau de pseudo-grossesse de la jeune femme et, après qu'avait eu lieu l'exercice de sauvetage qui avait suivi le départ du bateau, ils avaient eu l'idée de la transférer dans les rembourrages du gilet pneumatique. Curieux endroit, direz-vous ?... L'idée n'était pas si sottise à mon avis : au cours d'une traversée, personne n'imagine qu'on aura à se servir de ce vêtement protecteur, non personne vraiment !... Et soulagée de ce poids, la jolie créature pouvait passer dix-sept jours agréables avant de rattacher de nouveau le fardeau autour de son ventre pour passer la douane à Bombay. Les complices se proposaient sûrement de retransférer le magot dans la nuit précédant l'arrivée, lorsque l'incendie les avait surpris.

» Je pense que, dans leur affolement, l'homme avait alors envisagé de se charger lui-même de ce poids inhumain en échangeant leurs deux gilets. C'est à ce moment-là que j'ai dû les surprendre dans leur cabine, se préparant à cette manœuvre. Est-ce moi qui les en ai empêchés ? Cela n'est pas certain ... Après tout, elle s'était engagée professionnellement à accomplir une certaine tâche et, une fois embarqués dans leur chaloupe, tout se serait passé pour le mieux, la jeune femme étant traitée avec mille égards vu son état intéressant et sa désarmante beauté... Elle aurait débarqué en Inde son précieux chargement avec tous les empressements et les attentions réservées aux V.I.P. !

» Et je continue à me demander aujourd'hui si cet homme, plongeant dans la mer avec l'énergie du désespoir, essayait de sauver sa beauté aux boucles d'or, ou simplement les lingots du même métal dont elle était bardée, et qui allaient causer sa mort ?

LE GARÇON QUI PRÉDISAIT LES TREMBLEMENTS DE TERRE

(The Boy Who Predicted Earthquakes)

par MARGARET ST. CLAIR

- Bien sûr, vous êtes sceptique, dit Wellman.

Il prit le verre posé devant lui, colla une pilule au creux de sa langue, fit descendre le médicament avec une gorgée d'eau.

- C'est tout à fait naturel, parfaitement compréhensible, on ne peut plus normal. Je crois bien que la plupart des gars du studio partageaient vos sentiments quand la chaîne a décidé d'inclure le petit Herbert dans son programme. Moi-même, pour ne rien vous cacher, je n'étais pas loin de penser que nous courrions à l'échec en présentant aux téléspectateurs une émission de cette nature.

Wellman se frotta énergiquement l'oreille sous le regard profondément attentif de Read.

- Eh bien, j'avais tort, dit Wellman en reposant sa main sur le bureau. Je suis ravi de pouvoir vous dire que j'avais tort à 1000 pour cent. La première émission du gosse - une émission qui, je le souligne, n'avait fait l'objet d'aucune publicité - a déclenché une avalanche de lettres enthousiastes. Quatorze cents, pour être précis. Quant à son indice d'écoute actuel ...

Il se pencha vers Read et lui souffla un chiffre à l'oreille.

- Oh, fit Read.

- Nous ne l'avons pas encore annoncé, pour la bonne raison que ces requins de la presse à sensation ne nous croiraient pas. Mais c'est la pure vérité. Il n'y a aujourd'hui aucune autre personnalité de la TV qui ait autant d'admirateurs que ce petit. Qui plus est, comme il passe sur les ondes courtes, on peut le capter dans le monde entier. Il ne faut pas moins de deux camions postaux pour transporter le courrier qui suit chacune de ses émissions. Read, vous ne pouvez savoir à quel point je suis heureux que vous autres, les savants, ayez enfin décidé de vous pencher sur son cas. Sincèrement, Read.

- Comment est-il ? demanda Read.

- Le même ? Oh, tout ce qu'il y a de plus simple, de plus calme, de plus franc. Ce n'est pas compliqué : je l'adore. Et son père ... ma foi, son père est ce qu'on appelle un personnage.

- Et l'émission ? Comment marche-t-elle ?

- Vous voulez dire, comment Herbert arrive-t-il à faire ce qu'il fait ? Franchement, Read, c'est à vous de le découvrir car, nous, nous n'en avons aucune idée ... absolument aucune.

» Bien entendu, je peux vous donner les détails techniques de l'émission. Elle a lieu deux fois par semaine, le lundi et le vendredi. Herbert n'utilise jamais de notes - ce qui est pour nous un véritable casse-tête Chinois. (Wellman accompagna cette déclaration d'une petite grimace éloquente.) Il dit que les notes sont un frein à l'imagination et à la pensée. Il reste sur les ondes pendant douze minutes. La plus grande partie de ce temps qui lui est attribué, il le passe à parler de choses et d'autres, à raconter aux téléspectateurs ce qu'il a fait à l'école, les livres qu'il a lus ou qu'il a l'intention de lire, bref le genre de trucs qui pourraient venir de la bouche de n'importe quel garçon gentil et bien élevé. Mais il ne s'en va jamais, sans faire une ou deux prédictions. Toujours au moins une, jamais plus de trois. Il s'agit, invariablement, de choses qui vont arriver dans les quarante-huit heures, Herbert dit qu'il ne peut pas voir au-delà de ce laps de temps.

- Et elles arrivent vraiment ? dit Read, ce qui était moins une question qu'une constatation.

- Eh oui, qu'on le veuille ou non, elles arrivent, répondit Wellman. La catastrophe aérienne qui s'est produite au large de Guam en avril dernier, l'ouragan qui a dévasté les états du golfe du Mexique, les résultats des élections, tout cela, et le reste, Herbert l'avait prédit. Savez-vous que, tous les lundis et tous les vendredis que Dieu fait, un agent du F.B.I. pénètre dans le studio à l'heure de l'émission et se tient prêt à intervenir si le petit dit quoi que ce soit de susceptible de troubler l'ordre public ? Oui, ils le prennent à ce point au sérieux !

» Je me suis empressé de relire son dossier hier, lorsque j'ai appris que l'Université envisageait sérieusement de le prendre pour sujet d'étude. Voilà maintenant un an et demi que l'émission marche, et ce, à raison de deux fois par semaine. Au total, il a fait 106 prédictions. Et chacune d'entre elles - je dis bien *chacune* d'entre elles - s'est avérée. A l'heure qu'il est, le public a une telle confiance en lui que ... - Wellman

se passa la langue sur les lèvres et chercha une image percutante - " que personne ne songerait à mettre sa parole en doute s'il annonçait la fin du monde ou donnait le gagnant du Grand Prix d'Irlande.

» Je ne blague pas, Read. Je vous jure que je ne blague pas. En ce qui concerne la télévision, Herbert est l'événement le plus important depuis l'invention de la cellule au, sélénium. Vous ne pouvez plus, vous ne devez plus le-sous-estimer. Bon. Et maintenant, si nous allions assister à son émission ? Elle devrait commencer d'une minute à l'autre.

Wellman se leva de son fauteuil, vérifia l'ordre de ses vêtements, tapotant au passage, d'une main affectueuse les pingouins roses et violets qui rehaussaient le pourpre de sa cravate. Puis il guida Read à travers le labyrinthe de couloirs qui menaient à la salle d'observation du studio 8G, où se tenait Herbert Pinner.

Le type même du jeune homme bien élevé, pensa Read en l'observant par la cloison vitrée de la salle attenante au studio. Il avait environ quinze ans, une taille plutôt grande pour son âge, un visage agréable, intelligent mais comme rongé par les soucis. Il suivait les derniers préparatifs de son émission avec un calme parfait qui pouvait toutefois masquer un certain écoëurement.

- Je viens de terminer un livre très intéressant, disait Herbert à l'intention des téléspectateurs. Il s'intitule le *Comte de Monte-Cristo*. Je pense que la majorité d'entre vous prendra plaisir à le lire. (Il leva le livre en l'air de façon que le public pût distinguer la couverture.) Je viens de commencer un ouvrage d'astronomie écrit par nommé Duncan. Cette lecture m'a donné envie de posséder un télescope. Mon père m'a laissé entendre qu'il m'en offrirait peut-être un petit à la fin du trimestre si je continuais à bien travailler et obtenir de bonnes notes à l'école. Je vous dirai ce que je vois avec, lorsque nous l'aurons acheté.

» La terre tremblera cette nuit dans le nord des États de la Côte est. Les dégâts matériels seront extrêmement importants, mais il n'y aura pas de morts. Demain matin, vers dix heures, on retrouvera Gwendolyn Box, qui a disparu dans les Sierras et dont on est sans aucune nouvelle depuis jeudi. Elle a la jambe cassée mais, à part cela, elle va bien.

» Quand j'aurai le télescope, j'espère pouvoir devenir membre de la Société des Observateurs des Étoiles variables. Les étoiles variables sont des étoiles dont l'intensité lumineuse varie sous l'effet, soit de changements internes, soit de causes externes ...

L'émission terminée, Wellman présenta Read au jeune Pinner. Read trouva ce dernier fort aimable, très poli, mais un peu distant.

- Je ne sais pas au juste comment j'arrive à faire ce que je fais, déclara Herbert après qu'un certain nombre de questions préliminaires eurent été posées. Ce ne sont pas des images, comme vous l'avez suggéré, et ce ne sont pas des mots. C'est ... comment dire ... cela se présente à mon esprit. Je ne peux pas vous l'expliquer autrement. J'ai remarqué que je suis incapable de prédire un événement si je n'en connais pas plus ou moins la nature. J'ai pu prédire le tremblement de terre parce que tout le monde sait grosso modo ce qu'est un tremblement de terre. Mais je n'aurais rien pu prédire concernant Gwendolyn Bow si je n'avais su qu'elle avait disparu. J'aurais simplement eu le sentiment que quelque chose ou que quelqu'un allait être retrouvé.

- Si j'ai bien compris, il vous est impossible de faire des prédictions au sujet de quelque chose de précis si ce quelque chose ne se trouve pas déjà dans votre conscience ? fit Read, le front plissé par une intense concentration.

- En quelque sorte, oui, répondit Herbert après un petit moment de réflexion. Disons que cela fait un ... une tache dans mon esprit. Une tache trop floue pour que je puisse l'identifier. Si vous voulez, c'est un peu comme quand on regarde une lumière avec les yeux fermés. On sait qu'une lumière est là, mais on ne sait rien d'autre la concernant. C'est la raison pour laquelle je lis tant. Il faut que j'accumule le maximum de connaissances de manière à pouvoir prédire le maximum de choses.

» Il arrive aussi, de temps en temps, que je passe à côté d'événements très importants. J'ignore à quoi cela est dû. Je pense en particulier à la fois où la pile atomique a explosé et provoqué la mort de tant de gens. La seule donnée que j'ai eue ce jour-là était une diminution du chômage. Sincèrement, monsieur Read, je ne sais pas comment cela marche. Mais je sais que cela marche.

Le père d'Herbert vint les rejoindre. C'était un petit homme vif et plein d'entrain, dont le moindre geste trahissait le caractère exubérant.

- Alors, comme ça, vous allez étudier Herbie, hein ? Lança-t-il après les présentations d'usage. Eh bien, c'est parfait. Et j'ajouterai, au risque de vous froisser : ce n'est pas trop tôt.

- Vous ne me froissez pas, répondit Read avec un petit sourire. Mais, pour l'étudier, je dois d'abord faire approuver le budget nécessaire à la réalisation du projet ajouta-t-il, prudent.

- Dites plutôt que vous voulez d'abord voir s'il y a un tremblement de terre ! répliqua Pinner, les yeux pétillants de malice. Pour vous, entendre Herbert l'annoncer sur les ondes est une chose, le constater par vous-même en est une autre ! Eh bien, moi, je vous le dis : il y aura un Tremblement de terre, et pas plus tard que cette nuit ! Et il n'y a rien de plus terrible qu'un tremblement de terre !

Pinner fit claquer sa langue pour bien marquer sa approbation.

- Enfin, personne ne sera tué, c'est déjà ça. Quant à cette Miss Box, on la retrouvera demain, foi de Pinner !

La terre trembla ce même soir, à 21 h 15. Assis dans son meilleur fauteuil, Read lisait un rapport émanant de Société pour la Recherche Psychique quand un grondement sourd et pour le moins inquiétant frappa ses oreilles. La seconde d'après, le sol oscillait sous ses pieds.

La première chose qu'il fit en arrivant à son bureau, le lendemain matin, fut de demander à sa secrétaire de composer le numéro d'Haffner, un sismologue qu'il connaissait vaguement pour l'avoir rencontré chez des amis. Au bout du fil, Haffner se montra catégorique, voire brusque.

- Bien sûr que non, il n'existe aucun moyen de prévoir un tremblement de terre ! Pas même une heure à d'avance. S'il en existait, croyez bien que nous préviendrions les autorités à temps pour qu'elles fassent évacuer la zone menacée et qu'il n'y aurait plus jamais de victimes à déplorer. Nous pouvons dire, d'une manière générale, où la terre est susceptible de trembler, oui. Cela fait des années que nous savons que cette région est sujette aux séismes. Mais quant à donner l'heure exacte, - autant demander à un astronome de vous prédire une nova. Il en serait bien incapable, tout comme je suis incapable de vous annoncer aujourd'hui où et quand aura lieu le prochain tremblement de terre. Mais, au fait, d'où vous vient ce soudain intérêt pour la sismologie ? Est-ce une coïncidence, ou bien cela a-t-il un lien avec la prédiction que le jeune Pinner a faite hier au soir ?

- En effet. Nous avons dans l'idée de l'étudier.

- Sans blague ! Parce que c'est seulement maintenant que vous daignez vous intéresser à lui ? Bon sang, mais dans quelles tours d'ivoire vivez-vous donc, vous, les esprits forts de la psychologie ?

- Vous pensez vraiment qu'il est digne de foi ?

- Je ne vois qu'une seule réponse à cette question : oui.

Read raccrocha. Vers midi, il sortit pour aller déjeuner et constata en chemin que Miss Box faisait la une de la presse : elle avait été retrouvée, ainsi qu'Herbert l'avait prédit à la télévision.

Malgré cela, il hésitait. Il hésita jusqu'au jeudi, jour où il dut se rendre à l'évidence : s'il hésitait, ce n'était pas, parce qu'il craignait de gaspiller l'argent de l'Université et de perdre son temps par la même occasion, mais parce qu'il n'était que trop convaincu de la bonne foi du jeune Pinner. Au fond, il n'avait aucune envie d'entreprendre cette étude. Il avait peur.

Le reconnaître l'aiguillonna. Il sauta sur le téléphone, appela le doyen, apprit qu'il n'avait aucun souci à se faire quant au crédit budgétaire sollicité. Le vendredi matin, il choisit les deux hommes qui feraient équipe avec lui et, dans la soirée, se rendit en leur compagnie à la station TV.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le studio 8G, ce fut pour trouver Herbert assis avec raideur sur une chaise, entouré par Wellman et cinq ou six autres directeurs de programme. Son père arpentait la pièce en donnant tous les signes du plus profond désespoir. Quant à l'agent du F.B.I., qui s'était montré jusque-là d'une discrétion à toute épreuve, il participait lui aussi à la discussion. Et le petit Herbert, au milieu de ce cercle de gens, hochait la tête et répétait inlassablement :

- Non, non, je ne peux pas.

- Mais explique-moi au moins pourquoi ! gémit son père. Herbie, mon petit, explique-moi pourquoi tu ne veux pas faire ton émission ce soir.

- Je ne peux pas - un point, c'est tout, dit Herbert. Et sois gentil, ne me le demande plus.

Du coin où il se tenait, Read remarqua que le jeune garçon serrait les mâchoires à les faire craquer.

- Herbie, je te promets que tu auras tout ce que tu veux. Tu entends ? Tout. Tiens, ce télescope qui te fait tellement envie ... nous l'achèterons demain. Non : ce soir ! Nous l'achèterons ce soir !

- Je ne veux pas de télescope, répondit Herbert d'une voix triste. Je ne veux pas me servir d'un télescope.

- Eh bien, je t'achèterai un poney, un hors-bord, une piscine ! Herbie, dis-moi seulement ce que tu veux, je te l'achète !

- Non, dit Herbert.

M. Pinner promena autour de lui un regard d'homme traqué. Apercevant Read à l'autre bout du studio, il courut vers lui à toute la vitesse de ses petites jambes.

- Voyez ce que vous pouvez faire avec lui, monsieur Read, haleta-t-il.

Read se mordit la lèvre. En un sens, c'était son travail. Non sans mal, il se fraya un chemin jusqu'à Herbert et posa sa main sur l'épaule du jeune garçon.

- Est-ce vrai ce que l'on me dit, Herbert ? Vous ne voulez pas faire votre émission ?

Herbert releva la tête. Une telle lassitude se lisait dans ses yeux que Read se sentit soudain confus et légèrement coupable.

- Je ne peux pas. Je vous en prie, monsieur Read, ne vous mettez pas de la partie.

De nouveau, Read se mordit la lèvre. Une des facettes de la parapsychologie n'était-elle pas d'amener les sujets à coopérer ?

- Si vous ne parlez pas sur les ondes ce soir, Herbert, beaucoup de gens vont être déçus, dit-il.

Herbert prit un air maussade.

- Je n'y peux rien, déclara-t-il.

- Sans compter que beaucoup de gens vont également avoir peur. Ils se demanderont ce qui se passe, et iront imaginer des choses. Toutes sortes de choses.

- Je ... commença Herbert. Peut-être avez-vous raison. Mais ...

- Vous devez faire votre émission, Herbert.

Herbert capitula soudain.

- D'accord, dit-il. Je vais essayer.

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les bouches. Tout le monde se dirigea vers la porte de la salle d'observation. Des voix aiguës s'élevèrent, des rires nerveux éclatèrent. La crise était passée, le pire n'arriverait pas ...

La première partie de l'émission se déroula normalement. La voix du jeune garçon était peut-être un rien moins assurée qu'à l'ordinaire, et

ses mains avaient sans doute une légère tendance à trembler, mais seul un observateur aux sens particulièrement aiguisés pouvait remarquer ces détails. Six minutes à peine s'étaient écoulées, quand Herbert reposa les manuels de dessin industriel qu'il venait de présenter aux téléspectateurs, et commença sur un ton extrêmement grave :

- Je voudrais 'maintenant vous parler de demain. Demain ...

Il s'interrompit et avala sa salive avec effort.

- Demain sera différent d'aujourd'hui, de hier du passé. Demain sera le commencement d'un monde nouveau et meilleur pour nous tous.

Read, à ces mots, sentit un petit frisson d'incrédulité lui parcourir l'échine. Il examina rapidement les visages qui l'entouraient et constata que tous écoutaient avec la plus grande attention. La mâchoire inférieure légèrement pendante, Wellman caressait distraitemment les licornes imprimées sur sa cravate.

- Jusqu'ici, reprit Herbert, la vie n'a pas été drôle. Nous avons eu des guerres - beaucoup de guerres - des famines et des épidémies. Nous avons eu des crises économiques et n'avons pas su les enrayer à temps, nous avons eu des gens manquant de nourriture quand les granges étaient pleines, et mourant de maladies que nous savions soigner. Nous avons laissé les ressources du sol s'épuiser alors que la menace de famine devenait chaque jour un peu plus réelle pour chacun d'entre nous. Nous avons souffert, beaucoup souffert.

» A partir de demain - sa voix se fit plus ferme - toutes ces choses vont changer. Il n'y aura plus de guerres. Nous vivrons côte à côte comme des frères. Nous ne penserons plus à nous entretuer et oublierons même jusqu'à la notion de bombes. D'un hémisphère à l'autre, le monde sera un immense jardin regorgeant de richesses et accessible à tous. Les gens vivront longtemps, et ils vivront heureux, et lorsqu'ils mourront, ce sera de vieillesse. Personne n'aura plus jamais peur. Pour la première fois depuis que l'homme est apparu sur la terre, nous allons vivre comme les êtres humains auraient toujours dû vivre.

» La culture fleurira dans les villes. La musique, les livres, les arts seront partout. Et chacune des races présentes sur la terre contribuera à cette culture. Nous allons être sages, heureux et riches comme personne ne l'a jamais été avant nous. Et bientôt - il hésita une fraction de seconde, comme si sa pensée avait trébuché bientôt, nous allons explorer l'univers. Nous irons sur Mars, sur Vénus, sur Jupiter ... Nous irons jusqu'aux frontières de notre système solaire afin de voir à

quoi ressemblent Uranus et Pluton. Et de là peut-être, c'est possible, nous irons visiter les étoiles. Demain s'ouvrira une ère nouvelle. C'est tout pour aujourd'hui. Bonne nuit. Dormez en paix.

Pendant les premières secondes qui suivirent la fin de l'émission, personne ne broncha. Puis un murmure s'éleva, qui s'enfla, pour devenir bientôt un véritable vacarme. Read, en jetant un coup d'œil autour de lui, ne s'étonna pas de voir à quel point les gens qui l'entouraient étaient pâles, à quel point leurs pupilles étaient dilatées.

- Savoir quel effet ce nouveau monde aura sur la TV ... lança Wellman comme s'il se parlait à lui-même.

Sa cravate exécutait une danse sauvage sur sa poitrine.

- Car la TV sera là, c'est sûr et certain ! La TV fait partie des bonnes choses de la vie !

Puis, se tournant vers Pinner, dont le nez disparaissait dans un ample mouchoir.

- Faites-le sortir d'ici en vitesse. Sinon, il va mourir étouffé.

Pinner hocha la tête, essuya ses yeux humides, s'élança dans le studio où se pressaient déjà une bonne dizaine de personnes et revint peu après en poussant son fils devant lui. Read jouant des coudes pour leur ouvrir un chemin dans la foule, ils parvinrent à gagner le couloir, puis le rez-de-chaussée et, enfin, le trottoir. Là, ils arrêterent le premier taxi en maraude.

Read monta dans le véhicule sans y avoir été invité et s'installa en face d'Herbert, sur un des strapontins. Le jeune garçon avait l'air épuisé, mais un léger sourire flottait sur ses lèvres.

- Si vous ne tenez pas à être assiégé par la foule en délire, je vous conseillerai de ne pas rentrer chez vous, dit Read en s'adressant à Pinner père. Faites-vous plutôt conduire dans un endroit tranquille.

Pinner acquiesça d'un signe de tête.

- Hôtel Thriller, lança-t-il au chauffeur de taxi, Et allez lentement, mon ami. Nous voulons réfléchir.

Il prit son fils par les épaules et le serra contre lui. Ses yeux étincelaient.

- Herbie, mon petit, je suis fier de toi, déclara-t-il d'une voix

solennelle. Aussi fier qu'un père peut l'être de son enfant. Ces choses que tu as dites ... c'était merveilleux, oui, merveilleux !

Le chauffeur n'avait pas fait mine de démarrer. Les yeux arrondis par la surprise, il dévisageait Herbert.

- C'est le jeune M. Pinner, n'est-ce pas ? Ça alors ... moi qui étais justement en train de regarder votre émission ! Pourrais-je vous serrer la main ?

Herbert hésita imperceptiblement avant de se pencher vers la banquette avant. L'homme accepta sa poignée de main avec révérence.

- Permettez-moi de vous remercier - oui, de vous remercier. Excusez-moi, monsieur Herbert, mais vos paroles m'ont profondément touché. J'ai fait la dernière guerre, voyez-vous.

La voiture s'éloigna de la bordure du trottoir et prit la direction du centre-ville. Read constata rapidement que la recommandation faite au chauffeur de conduire lentement était inutile. Les rues étaient déjà noires de monde, et les piétons commençaient même à envahir la chaussée. Le taxi dut ralentir, puis avancer au pas. D'un coup sec, Read baissa les stores afin de préserver l'incognito du jeune garçon.

Les voix éraillées des vendeurs de journaux se faisaient entendre à chaque coin de rue. Profitant du fait que la voiture était momentanément immobilisée, Pinner ouvrit la portière et se coula dehors. Peu après, il était de retour, les bras chargés de journaux.

« LA VENUE D'UN NOUVEAU MONDE », annonçait l'un. « LE RÈGNE DE LA PAIX », disait un autre. « JOIE SUR LE MONDE », clamait un autre encore.

Read étala les journaux autour de lui, et commença la lecture de l'un d'eux à voix haute.

- Herbert Pinner vient d'annoncer au monde que tes ennuis prendraient fin à compter de demain, Et le monde est devenu fou de joie, Ce jeune garçon de quinze ans, qui jouit aujourd'hui d'une renommée mondiale, a prédit une ère de paix, d'abondance et de prospérité telle que le monde n'en a jamais connue auparavant.

- N'est-ce pas merveilleux, Herbert ? s'exclama Pinner, dont les yeux, maintenant, scintillaient comme des diamants. (Il secoua le bras d'Herbert.) N'est-ce pas merveilleux ? N'es-tu pas heureux ?

- Si, dit Herbert.

Ils arrivèrent enfin à l'hôtel, où ils inscrivirent leurs noms sur le registre. On leur donna aussitôt une suite au seizième étage. Même à cette hauteur, ils pouvaient clairement entendre les bruits de la foule, en bas.

- Allonge-toi, Herbie, et essaye de te reposer un peu, dit Pinner. Tu as l'air exténué - ce qui n'a rien d'étonnant, avec toute l'énergie que tu as dépensée ce soir.

Il s'agita dans la pièce pendant un bon moment, puis se tourna vers son fils, un sourire penaud aux lèvres.

- Dis, fiston, tu m'en voudrais si je partais faire un petit tour ? Je suis trop excité pour tenir en place. Je meurs d'envie d'aller voir ce qui se passe au-dehors.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte.

- Mais non, vas-y, répondit Herbert, qui s'était effondré dans un fauteuil.

Read et Herbert restèrent seuls dans la pièce. Soudain, Herbert se prit le front à deux mains et poussa un profond soupir.

- Herbert, dit Read d'une voix douce. Je croyais que vous ne pouviez pas voir dans le futur au-delà de quarante-huit heures.

- C'est exact, fit Herbert sans lever les yeux.

- Mais alors, toutes ces choses que vous avez prédites ce soir ...

Les points de suspension parurent s'enfoncer dans le silence de la pièce comme autant de pierres dans une mare. Herbert releva lentement la tête.

- Vous tenez vraiment à savoir ?

Il fallut quelques secondes à Read pour identifier ce qu'il ressentait à cet instant. C'était de la peur.

- Oui, répondit-il.

Herbert se leva et s'approcha de la fenêtre. Il resta là à regarder, non les rues animées, mais le ciel où, grâce à l'heure d'été, s'attardait encore la faible lueur du soleil couchant.

- Je n'aurais pas su si je n'avais pas lu le livre, dit-il en se retournant.

Les mots se bouscullaient sur ses lèvres.

- J'aurais simplement su que quelque chose d'important - oui, d'important - allait arriver. Mais, maintenant, je sais. Mon livre d'astronomie en parle. Regardez par là.

Du doigt, il désigna l'ouest, où le soleil avait disparu.

- Demain, ce ne sera pas pareil.

- Qu'entendez-vous par là ? s'écria Read d'une voix que l'anxiété rendait aiguë. Que voulez-vous dire ?

- Oui ... demain le soleil sera différent. Peut-être est-ce mieux ainsi. Je voulais qu'ils soient heureux. Ne m'en veuillez pas, monsieur Read de leur avoir menti.

Read s'en prit férocement à lui.

- Mais de quoi parlez-vous, bon sang ? Que va-t-il se passer, demain ? Dites-le-moi !

- Eh bien, demain, le soleil ... j'ai oublié le mot. Quel nom donne-t-on aux astres, quand ils s'enflamment brusquement et deviennent des milliers de fois plus chauds qu'ils ne l'étaient avant ?

- Une nova ? s'écria Read.

- C'est ça. Demain ... le soleil va exploser.

C'EST MOI QUI L'AI TUÉ

(Walking Alone)

par MIRIAM ALLEN DEFORD

John Larsen attendait l'autobus pour se rendre à son travail. Ce n'était que le milieu de mars ; cependant, le printemps montrait le bout du nez. Une insidieuse douceur imprégnait l'air, et de tout l'hiver, jamais on n'avait vu le ciel d'un bleu aussi profond. Un panneau d'affichage, de l'autre côté de la rue, était flanqué de peupliers qu'une infinité de bourgeons parsemaient de petits points verts.

Il n'en fallait pas davantage pour que John Larsen revécût, intensément, les matinées de printemps de son enfance. A cette époque, c'est-à-dire trente ans auparavant, il lui arrivait de s'éveiller le matin dans sa chambre, et de voir un ciel pareil à celui-ci s'encadrer dans la fenêtre ouverte. Alors son cœur se gonflait d'une indicible émotion, et il se sentait soulevé vers quelque chose d'inconnu, quelque chose qu'il ne pouvait nommer parce qu'il n'en avait pas encore fait l'expérience.

Il ne vit poindre aucun autobus à l'horizon, et se dit qu'apparemment, il arriverait en retard au magasin. Sims aurait son air des pires jours et lui reprocherait d'un ton acerbe :

« Vous ne pouvez donc jamais vous débrouiller pour être à l'heure à votre travail ? Nous allons avoir une journée chargée, Larsen. » Pourtant, cette journée ne différerait pas des autres ; il était rare que l'on fût sur les dents au magasin, car les gens n'achètent pas des tapis et des couvertures comme ils achètent des légumes ou des serviettes en papier.

- Ah ! j'en ai assez ! grommela Larsen, pour lui-même, tout en continuant à attendre, solitairement, en ce lugubre coin de rue. J'en ai vraiment par-dessus la tête.

Il se mit à penser à ce qui s'était passé une heure auparavant. L'aigre voix de Kate : « Pour l'amour du ciel, John, réveille-toi ! Tu as donc envie d'arriver en retard à ton travail ? Ils finiront par te congédier, tu le sais bien, et alors, qu'est-ce que nous deviendrons ? Allons ! dépêche-toi. Crois-tu que ce soit agréable, pour moi, de me lever plusieurs fois pour préparer ton petit déjeuner ? Tu pourrais avoir la

politesse, au moins, de le manger quand il est prêt ! »

Chaque matin, il lui fallait entendre le même éternel monologue. Et aussitôt après son départ, elle se fourrait à nouveau sous les couvertures, la tête hérissée d'affreux bigoudis. Dieu seul savait quand elle se déciderait à sortir du lit, pour musarder toute la journée, d'ailleurs. Il se sentait parfaitement capable de préparer son petit déjeuner lui-même, et cela lui prendrait moitié moins de temps qu'il lui en fallait, à elle. Mais alors, elle ne pourrait plus jouer au martyr, et se plaindre d'avoir pour mari un être incapable, toujours en train de rêvasser.

Il frissonna dans son pardessus élimé. En somme, et bien que le soleil fût assez chaud, ce n'était pas tout à fait un temps de printemps, comme il l'avait cru tout d'abord. De nouveau, son esprit vagabonda dans les bois et les prés de son enfance ; il évoqua ces lointaines et insouciantes années où il se sentait libre.

Aucun autobus, cependant, ne s'annonçait au loin. Il s'en assura d'un coup d'œil, une fois de plus, et, brusquement, se décida à traverser la rue pour se rendre dans un drugstore qui se trouvait à l'angle opposé. Il n'attendit pas que la raison l'incitât à se raviser.

Dans le magasin, il fouilla ses poches, y pêcha une pièce de monnaie qu'il introduisit aussitôt dans la fente de l'appareil téléphonique. .

- Monsieur Sims ? Ici, Larsen. Écoutez ... je suis absolument navré, mais il ne me sera pas possible de venir au magasin aujourd'hui. C'est à cause de mon dos, il me fait terriblement souffrir. Je vais consulter un médecin. Mais demain, certainement, vous pouvez compter sur moi, je viendrai de toute manière, oui. Comment ?...Non, excusez-moi, je ne pourrais tenir jusqu'à midi, je me sens trop mal. C'est tout à fait comme une rage de dents. Oui ... je comprends ... Parfait ! Je vous remercie, monsieur Sims ... Je ne manquerai pas de faire ce que vous me dites. Et je m'excuse encore ...

Naturellement, Sims s'étonnerait qu'il n'eût pas chargé Kate de téléphoner à sa place, puisque soi-disant, il se sentait si mal. Et peut-être, demain, lui laisserait-il entendre qu'un homme plus jeune que lui ferait mieux l'affaire au magasin. Et puis zut ! que le diable l'emporte ! Quoiqu'il en fût, il était trop tard pour revenir en arrière.

Il ne traversa pas là rue à nouveau, et l'autobus dans lequel il sauta l'emmena dans une direction opposée à celle du magasin. En fait, il desservait une banlieue lointaine, et Larsen resta dans la voiture jusqu'à la fin du parcours.

Comme c'était merveilleux de se trouver seul ! Personne sur son dos pour le harceler, et il n'avait-pas besoin de consulter tout le temps sa montre. Il ne connaissait pas cette région, ni cette agglomération. Tout d'abord, il se promena ici et là, admirant les villas entourées de jardins. Les premières années de son mariage, il aurait souhaité habiter une maison analogue, en dehors de la ville. Peut-être aurait-ce été possible, par la suite, s'ils avaient eu des enfants, ce qui aurait- eu pour effet de stimuler son ambition ? Ou si Kate n'était pas devenue cette mégère, cette souillon ?...

Vers midi, Larsen commença à se sentir las de marcher. Il revint sur ses pas, jusqu'au bourg et il se fit servir du café avec un *hamburger* dans un petit restaurant où il n'y avait guère de monde. Il en profita pour demander à consulter un horaire des autobus. Justement, un passage devait avoir lieu à la fin de l'après-midi, de sorte qu'il rentrerait chez lui à l'heure accoutumée. Kate ignorerait sa fugue et n'aurait donc pas un nouveau prétexte à criaillerie. Larsen ne courait aucun risque qu'elle essayât de lui téléphoner au magasin : elle savait que Sims ne se dérangeait pas pour l'appeler, à moins que la commission ne fût urgente.

En sortant du restaurant, il acheta un paquet de cigarettes et un magazine, puis il prit une route à l'aspect engageant. Elle conduisait dans la campagne. Au bout d'une heure de marche, environ, il dénicha l'endroit rêvé, un petit bois fort accueillant, que traversait un ruisseau, et dans ce bois, longeant une route déserte, une clairière ensoleillée. Larsen s'installa sur un tronc d'arbre abattu, puis il se mit à lire tout en fumant. Il savourait le merveilleux calme champêtre dont il sentait déjà l'heureux effet sur ses nerfs fatigués. Au-delà du bois, une colline s'élevait, et l'on voyait des toits de maisons nichées dans le fouillis des arbres. Aucune de ces habitations, cependant, ne se trouvait assez proche de lui pour qu'il en éprouvât de la gêne et fût troublé dans sa tranquillité. De temps à autre, une voiture passait sur la route ; mais ses occupants ne pouvaient se douter qu'il y avait quelqu'un là, dans ce délicieux sanctuaire de paix et de silence. Bientôt, Larsen s'endormit.

Il se réveilla en sursaut, regarda le soleil déclinant, puis sa montre. Il n'était que quatre heures quarante, de sorte que Larsen disposait amplement du temps nécessaire pour rejoindre son autobus. Il se leva, s'étira, hésita un instant pour savoir s'il poursuivrait sa promenade, ou s'il rebrousseait chemin vers le bourg, en flânant le plus possible pour ne pas arriver trop tôt à l'arrêt de l'autobus.

Il allait s'engager sur la route lorsqu'il distingua un bruissement de

feuilles mortes dans le silence de la campagne. Bientôt, il aperçut la jeune fille, une adolescente, qui marchait de l'autre côté de la route. Larsen s'immobilisa, attendant qu'elle eût passé, pour ne pas l'effrayer. En voyant un inconnu surgir du bois, elle aurait peut-être peur. Caché derrière un arbre, il l'observa à loisir.

Elle était très jolie, avec de longs cheveux dorés retombant sur le col de son chandail rouge. Vêtue d'une jupe bleu marine, elle portait sous son bras quelques livres scolaires. Larsen remarqua ses chaussures, des mocassins de cuir brun, et ses chaussettes rouges assorties au chandail. L'adolescente chantait tout en marchant, d'une petite voix limpide et enfantine. L'heure était plutôt tardive pour rentrer de ses cours, pensa Larsen, mais sans doute, l'adolescente avait-elle été retenue par quelque réunion de collégiennes. Il supposa qu'elle devait habiter une de ces maisons de la colline, et que de la route, elle ne tarderait pas à emprunter un des raccourcis à travers bois pour rentrer chez elle.

Maintenant, la jeune fille avait dépassé l'endroit où il se cachait. Il attendit encore un peu, pour lui laisser le temps d'atteindre le tournant. Ce fut alors qu'il entendit venir la voiture derrière elle. Elle roulait lentement.

C'était une vieille bagnole noire, d'un modèle suranné.

Lorsqu'elle passa à proximité de lui, Larsen jeta un coup d'œil sur le conducteur, son seul occupant. Il vit un homme de son âge environ, à la forte corpulence. Il ne portait pas de chapeau, et Larsen remarqua son épaisse tignasse noire.

La voiture l'ayant dépassé, Larsen s'engagea sur la route, se dirigeant vers le bourg. L'idée lui vint, trop tard, qu'il aurait pu héler le conducteur de l'auto ; peut-être aurait-il consenti à s'arrêter pour le prendre ? Si au moins, il l'avait fait !

La jeune fille, cependant, poursuivait son chemin, à une trentaine de mètres devant lui ; elle atteignait le tournant quand la voiture noire la rejoignit et s'arrêta.

Tout se passa alors si rapidement que Larsen n'eut pas le loisir de rassembler ses idées. En outre, il se sentait encore un peu étourdi par sa sieste inhabituelle.

L'automobiliste sauta à terre, dit quelques mots à la jeune fille qui secoua la tête. Ensuite, il la saisit aux épaules, la fit pirouetter, et la poussa brutalement vers la voiture, tandis qu'elle se débattait et essayait de crier. Mais l'homme lui appliqua une main contre la

bouche pour l'en empêcher. Finalement, il la hissa sur le siège, grimpa derrière elle et claqua la portière.

Larsen, que la stupeur clouait au sol, ne put esquisser le moindre mouvement. La jeune fille, dans la voiture, l'aperçut-elle ? C'était probable car elle se rua sur la portière, essaya de l'ouvrir, et, de nouveau, voulut crier. L'homme, alors, la frappa à deux reprises, la jeta sur le sol, avant de reprendre le volant et de démarrer à toute allure.

Larsen, qui s'était enfin ressaisi, se mit à courir, mais lorsqu'il atteignit le tournant, il était trop tard. La voiture avait disparu sans qu'il eût le temps de relever son numéro minéralogique.

Pendant tout le trajet du retour, jusqu'au bourg, il se tortura l'esprit pour savoir ce qu'il allait faire. Son devoir lui commandait, sans aucun doute, de se présenter au premier bureau de police qu'il rencontrerait pour raconter ce qu'il avait vu. Mais dans ce cas, il serait obligé d'expliquer pour quelle raison il s'était trouvé sur cette route, à cette heure-ci, de décliner ses nom et adresse. Et, par la suite, à supposer qu'un crime fût commis sur la personne de cette jeune fille, on lui demanderait de témoigner. Sims apprendrait qu'il lui avait menti quant au motif de son absence, et Kate, elle aussi, serait au courant. S'il perdait son emploi, ainsi qu'il le craignait, elle lui ferait mener une vie d'enfer. Jamais il ne retrouverait une autre place, vu son âge, même pour un travail aussi mal payé que celui qu'il accomplissait actuellement. Larsen ne possédait pas d'économies, et il avait acheté à crédit la bonne moitié des meubles ou autres se trouvant chez lui.

Larsen eut une vision terriblement nette de ce qui l'attendrait par la suite s'il révélait ce qu'il savait à la police. D'un autre côté, pouvait-il vraiment juger de la scène à laquelle il venait d'assister ? Il n'était pas prouvé que ce fût un kidnapping, ni exclu que le type de la voiture noire ne fût tout simplement le père de cette jeune fille ? Il pouvait l'avoir corrigée pour la punir d'avoir fait l'école buissonnière, comme Larsen lui-même l'avait faite ? Ou pour toute autre désobéissance, un de ces méfaits que commettent parfois les adolescents ? Enfin, quelle valeur aurait son témoignage ? Cet homme, sur lequel il n'avait jeté qu'un furtif regard, saurait-il l'identifier, plus tard ? En admettant qu'on le mît en face d'un assortiment d'individus d'âge moyen, tous d'une forte corpulence, et tous couronnés d'une épaisse chevelure noire, Larsen serait-il capable de reconnaître celui-ci dans le tas ? Il devenait de plus en plus évident, à ses yeux, qu'en se mêlant d'aller raconter son histoire à la police, il s'attirerait les pires ennuis, des ennuis dont il ne parviendrait jamais à sortir et tout cela pour rien.

Lorsqu'il arriva à l'arrêt de l'autobus, il se trouvait en avance. Durant le trajet, il n'avait pas vu trace de la voiture noire. Elle avait dû filer par un chemin latéral, Larsen en avait remarqué plusieurs. Pour apaiser sa conscience, il chercha des yeux un policier dans le centre de l'agglomération, mais sans succès. Alors il imposa silence aux remords qui le tracassaient, et sauta dans le premier autobus qui se présenta, avant l'heure qu'il s'était fixée. En cours de route, toutefois, il se ravisa et descendit pour attendre le suivant. Il ne désirait pas arriver trop tôt en ville. Finalement, il se trouva chez lui à l'heure habituelle, et comme, d'habitude, aussi, le dîner n'était pas prêt. D'humeur maussade, Larsen commença à lire son journal tandis que Kate, s'affairant à la cuisine, l'accablait de ses plaintes et de ses récriminations. Le soir, quand ils se retrouvaient, ni Kate ni John n'avaient l'idée de se poser réciproquement des questions sur leur journée ; aucun des deux, jamais, n'avait à raconter à l'autre des choses susceptibles de l'intéresser.

Le lendemain matin, Larsen eut le bon goût d'expliquer à Sims que son médecin avait diagnostiqué une crise de lumbago, lui assurant qu'avec un peu de repos, cela s'arrangerait. Et au cours de la journée, chaque fois qu'il sentit le regard de son patron se poser sur lui, il pensa à se frotter les reins avec une grimace de douleur. Heureusement, il eut la chance de vendre à une cliente une appréciable longueur de moquette à recouvrir les escaliers, de la marchandise démodée dont la maison, depuis plusieurs mois, avait vainement tenté de se débarrasser. En témoignage de reconnaissance, Sims, à la fin de la journée, lui souhaita de passer une excellente nuit, et exprima le vœu que son lumbago cessât bientôt de le faire souffrir. Néanmoins, il n'oublia pas de lui signaler que la journée perdue lui serait décomptée sur son salaire. Pour Larsen, cela signifiait qu'il aurait à se priver de déjeuners pendant toute la semaine à venir, afin que Kate reçût la même somme que d'habitude quand il serait payé.

Le surlendemain, en quittant le magasin, Larsen s'arrêta devant un kiosque pour acheter son journal, et tout de suite, lorsqu'il le déplia, la reproduction de la photo lui sauta aux yeux, en première page.-

« Avez-vous vu cette jeune fille ? » disait le titre de l'article, en gros caractères. Et Larsen la reconnut instantanément. On décrivait les vêtements de la collégienne, le jour de sa disparition ; or, c'étaient exactement ceux que Larsen avait vus sur elle.

Elle s'appelait Diane Morrison, et son père était le proviseur du Collège central d'enseignement supérieur de Fair City, où la jeune fille elle-même poursuivait ses études, en première année. D'ordinaire, son

père l'accompagnait en voiture lorsqu'elle se rendait au collège ou en revenait. Mais ce jour-là, un mardi, la jeune Diane l'avait vainement attendu jusqu'à quatre heures et demie. Enfin de compte, M. Morrison, qui ne pensait pas pouvoir se libérer de ses occupations avant une bonne heure, chose qui lui arrivait parfois, avait conseillé à sa fille de rentrer à pied, - le trajet ne couvrait guère qu'un kilomètre - et de prévenir Mme Morrison qu'il serait lui-même en retard.

Vers six heures, M. Morrison, en rentrant chez lui, avait pu constater que sa fille ne se trouvait pas à la maison. Diane était sérieuse, réfléchie, aussi paraissait-il inconcevable qu'elle n'eût pas téléphoné à sa mère pour la rassurer si, pour une raison ou une autre, elle avait été retenue en chemin. Immédiatement, les parents de la jeune fille avaient entrepris des recherches tout le long de la route que Diane avait eu à parcourir, puis, ils avaient téléphoné à leurs amis. Mais personne n'avait revu Diane, depuis lors.

Envisageant l'hypothèse d'un kidnapping, le F.B.I. avait pris l'affaire en main. En collaboration avec la police fédérale et la police du comté, il avait fait fouiller les bois et les collines environnant Fair City, mais aussi loin que les recherches se fussent étendues, elles n'avaient abouti jusqu'à ce jour à aucun résultat.

- Pour l'amour de Dieu ! glapit Kate lorsque son mari fut de retour à la maison. Tu ne sais donc ouvrir la bouche que pour ingurgiter de la nourriture ? Dire que je n'arrive pas à tirer un mot de toi ! Je suis seule toute la journée, dans cet appartement, et quand tu rentres, le soir, tu te mets à rêvasser, je ne compte pas plus à tes yeux que si j'étais un meuble ou un objet quelconque. Est-ce que tu t'imagines, peut-être ...

L'orage passait bien au-dessus de lui. Il soupesait les deux termes de l'alternative : parlerait-il ou ne parlerait-il pas ? Les révélations qu'il avait à faire seraient-elles vraiment utiles à l'enquête ? En connaissant le signalement de l'homme qui avait enlevé Diane Morrison, la police serait-elle en mesure de l'arrêter ? Mais où cela l'entraînerait-il, lui ? Il entrevoyait de terribles difficultés, les pires qu'il eût jamais connues dans sa vie.

Pendant un instant, regardant Kate, il fut presque tenté de lui avouer la vérité et de lui demander son avis. Mais aussitôt, il renonça à cette idée, ne se sentant pas le courage de la mettre à exécution. Il savait trop bien quelle serait l'attitude de Kate. Même, il croyait l'entendre :

« Tu vas me faire le plaisir de rester en dehors de cette histoire. Ne comprends-tu donc pas qu'en allant raconter ce que tu sais à la police,

tu nous mettrais dans un pétrin encore plus affreux que tous ceux auxquels tu nous as exposés jusqu'à présent ? Laisse ces gens faire leur travail, ils sont payés pour ça. »

Dès lors, il acheta deux journaux chaque jour, non seulement l'édition du soir, mais aussi celle du matin. Et quand il les déplaiait, cherchant avidement des nouvelles de l'affaire, il avait l'impression qu'une main glacée lui étreignait le creux de l'estomac.

On retrouva le corps de la jeune fille une semaine plus tard, enseveli sous une couche de gravier dans une carrière abandonnée. Le crâne avait été fracturé à trois endroits à l'aide d'un instrument lourd, probablement une tringle de fer. La victime portait de nombreuses blessures et meurtrissures sur tout le corps, et, enfin, elle avait été violée. Elle tenait encore dans sa main droite un mouchoir d'homme à carreaux rouge et blanc.

Lorsqu'il apprit la nouvelle, Larsen ne put fermer l'œil de toute la nuit qui suivit. Kate, à son côté, respirait bruyamment. A l'aube seulement, quand le jour gris éclaircit la vitre de la fenêtre, il prit sa décision : il attendrait encore avant de parler.

Il se souvint de ce qu'il avait souvent lu dans les romans policiers. La police, aujourd'hui, disposait de moyens scientifiques pour identifier les coupables, et, sans aucun doute, on découvrirait des indices révélateurs. D'infimes particules de chair sous les ongles de la jeune fille qui avait dû se débattre, des cheveux provenant de l'agresseur, des fils de tissu. Toutes les voitures appartenant à des individus suspects seraient examinées ; on relèverait des empreintes digitales correspondant à celles de Diane Morrison. Et dans une petite agglomération comme Fair City, on ne tarderait pas à mettre la main sur le coupable, sauf, bien entendu, s'il s'agissait d'un type de passage, venant d'ailleurs.

N'était-ce pas, du reste, par le plus singulier des hasards que Larsen avait assisté au rapt ? Admettons qu'il ne se fût pas trouvé là, au moment voulu, que serait-il arrivé ? Eh bien ! la police aurait poursuivi son enquête sans lui, exactement comme elle le faisait actuellement. Il se voyait lui-même, en train d'expliquer au type du F.B.I. - plutôt sceptique - ce qu'il faisait là sur cette route, aux alentours de Fair City, à une heure où, normalement, il aurait dû se trouver à son travail.

Maintenant qu'il y repensait, toute cette journée d'école buissonnière lui apparaissait comme un enfantillage incroyable. Personne ne comprendrait ce qui lui avait passé par la tête, on serait convaincu

qu'il mentait. Ou encore, qu'il avait fabriqué cette histoire pour se protéger lui-même, pour sa propre défense. Il serait questionné, on lui appliquerait peut-être le troisième degré ... Larsen, toujours étendu dans son lit, eut la chair de poule à cette idée.

D'ailleurs, qu'on le crût ou non, cela ne changerait rien ; s'il parlait, il était un homme perdu. La seule chose qu'il lui restât à faire, c'était de se persuader que ce jour-là, pour lui tout au moins, il ne s'était rien passé. Le criminel, de toute manière, serait démasqué bientôt, cela finissait toujours ainsi. En conclusion, Larsen se félicita d'avoir été assez intelligent pour ne pas se mêler de cette histoire.

Et lorsque, trois jours plus tard, en ouvrant son journal, il lut, en gros titre : « Arrestation de l'assassin présumé de Diane Morrison », le sentiment de soulagement qu'il éprouva fut si intense que les larmes lui vinrent aux yeux. Il dévora l'article en cours de route, dans l'autobus.

L'homme que l'on venait d'arrêter exerçait les fonctions de second portier au collège de Fair City ; il s'appelait Joseph Kennelly. Dès le début de l'affaire, expliquait-on dans l'article, les soupçons s'étaient portés sur lui. Il connaissait de vue, naturellement, la fille du proviseur. Célibataire, il vivait seul dans une cabane de deux pièces, non loin de la carrière où l'on avait retrouvé le corps. Et son casier judiciaire était chargé ; bien qu'il n'eût encore jamais commis de crimes ou d'attentats à la pudeur, il avait été condamné plusieurs fois pour inconduite, ou pour avoir piloté des voitures alors qu'il se trouvait en état d'ébriété. Joseph Kennelly avait passé une bonne partie de sa jeunesse dans une maison d'éducation pour les enfants arriérés.

Selon la théorie de la police, il avait remarqué que la jeune Morrison, ce mardi en question, quittait le collège à une heure plus tardive que d'habitude ; et justement, à cette heure-là, lui-même se trouvait libre, son service étant achevé. Le fait paraissait indubitable qu'il éprouvât à l'endroit de cette jeune fille des tentations malsaines ; selon les dires de certains jeunes étudiants du collège, il semblait qu'il eût plaisanté vilainement, en leur présence, à propos des cheveux d'or et du visage enfantin de Diane. Le proviseur du collège ne tenait pas cet employé en grande estime ; il lui reprochait sa tenue négligée. De nombreuses fois, Kennelly s'était vu infliger des sanctions pour avoir accompli son service alors qu'il était plus ou moins ivre. M. Morrison l'avait même menacé de le congédier s'il ne s'amendait pas. Le mobile du crime ne faisait pas l'ombre d'un doute : Kennelly s'était vengé, en même temps qu'il assouvissait ses instincts sadiques.

Quant au mouchoir retrouvé dans la main de la jeune fille, c'était incontestablement le sien, la marque de la blanchisserie en faisait foi. Enfin, plusieurs personnes avaient remarqué, une ou deux semaines auparavant, que le portier du collège portait des traces de griffures sur le côté gauche de la mâchoire.

Joseph Kennelly niait obstinément son crime, certes ...

Ce mardi-là, prétendait-il, il était rentré chez lui comme d'habitude, et n'avait plus mis les pieds dehors jusqu'au lendemain matin. Il n'avait pas aperçu Diane Morrison, ni qui que ce fût d'autre, du reste. Une perquisition dans les locaux du collège où le portier avait accès avait révélé l'existence, au fond d'un placard à balais, d'une bouteille de whisky aux trois quarts vide, et Kennelly avait reconnu que le jour où le crime avait été commis, il avait passablement bu, et cela pendant ses heures de travail. Arrivé chez lui, il avait recommencé à boire jusqu'à dix heures environ, après quoi il s'était endormi jusqu'au lendemain matin. Il mettait ses accusateurs au défi de trouver une seule personne pouvant témoigner de l'avoir vu à un quelconque moment entre ce fameux mardi à quatre heures, et le mercredi matin à neuf heures.

Enfin, lorsqu'on l'avait questionné au sujet du mouchoir, le portier, reconnaissant qu'il lui appartenait, avait expliqué qu'il l'avait perdu, il ne savait pas où, quelques semaines auparavant. Selon lui, la personne qui l'avait trouvé et s'en était approprié devait être l'assassin. Et pour ce qui était des écorchures qu'il portait sur un côté de la mâchoire, c'était très simple : le lendemain de cette fameuse « cuite », il s'était coupé en se rasant.

Tout allait bien, tout rentrait dans l'ordre. Larsen, après avoir lu le récit de l'arrestation de Joseph Kennelly, se réjouit à nouveau d'avoir laissé les choses suivre leur cours. Et puis, tout à coup, il reçut un choc comme si une balle l'eût atteint en plein cœur.

Joseph Kennelly avait vingt-six ans. Une photo, en deuxième page du journal, le représentait comme un long garçon efflanqué, aux cheveux blonds clairsemés sur les tempes. Enfin, on ajoutait à la fin de l'article qu'il était propriétaire d'une conduite intérieure de couleur bleu foncé.

Lorsqu'il descendit de l'autobus et parcourut la distance qui le séparait de son domicile, Larsen marchait comme un automate. Arrivé chez lui, il jeta le journal ainsi que son chapeau sur la première chaise se trouvant à sa proximité, puis il gagna la salle de bains où il s'enferma. C'était la seule pièce de l'appartement où il pouvait réfléchir en paix.

- Est-ce toi, John ? cria Kate en entendant son pas.

Puis, l'ayant vu pénétrer dans la salle de bains, elle retourna à ses casseroles. Le diner, comme d'habitude, n'était pas prêt ; à peine l'avait-elle commencé. Larsen, parfois, se demandait ce qu'elle pouvait bien faire de ses journées. Sans doute devait-elle s'abrutir pendant des heures devant l'écran de télévision, comme il lui arrivait de rester des heures à l'écoute de la radio.

Assis dans la salle de bains, Larsen, cependant, se débattait avec sa conscience. Inutile, pensait-il, de se leurrer plus longtemps, en s'efforçant de se convaincre que son témoignage ne servirait à rien. Il avait assisté à l'enlèvement de Diane Morrison, il avait vu le ravisseur, et ce n'était pas Joseph Kennelly ...

Il ne pouvait téléphoner à la police de chez lui ; Kate serait immédiatement sur son dos. Et s'il voulait sortir, il lui fallait inventer un prétexte. Pour la seconde fois, il se berça de l'illusion qu'il pouvait avouer la vérité à Kate. Mais non, il n'y avait pas le plus petit espoir qu'elle le comprit. Il la connaissait.

De l'extérieur, Kate essaya de manœuvrer la poignée de la porte de la salle de bains.

- Pour l'amour de Dieu, cri a-t-elle, tu t'es donc enfermé ? Es-tu malade ?

- Non, je ne suis pas malade, grommela-t-il en se levant pour aller tourner la clé.

- Je n'ai jamais vu quelqu'un de pareil ! reprit-elle. Jamais une parole aimable en rentrant de ton travail. A croire que tu te considères comme célibataire. Moi, je suis la servante, rien de plus. Juste bonne à préparer les repas et mettre-de l'ordre derrière toi ! Un homme qui vous regarde comme si vous étiez une étrangère ! Alors que je suis ici toute la journée, m'abîmant les mains à travailler ...

Larsen l'interrompt :

- Qu'est-ce que tu as à me dire, au juste ? Je me sens fatigué.

- Fatigué ? Et moi, je ne suis pas fatiguée, non ?

- Cessons de nous quereller, Kate, dit-il avec effort, puis une soudaine inspiration lui vint :

- J'ai horriblement mal à la tête, et si le diner n'est pas encore prêt, je

pense que je vais sortir un instant pour acheter des cachets.

- Attends d'avoir mangé, suggéra-t-elle d'un ton radouci, cela ira peut-être mieux après le repas. (Elle faisait un visible effort de conciliation.) Je viens de donner un coup d'œil au journal, Johnny, c'est une chose bien affreuse que l'histoire de cette pauvre fille, n'est-ce pas ? On se réjouit de penser qu'ils ont arrêté le coupable. Des hommes comme ça, on devrait les jeter dans l'huile bouillante.

Larsen ne put se retenir de riposter :

- Comment sais-tu que c'est le coupable ?

Elle s'emporta aussitôt :

- Naturellement, j'aurais dû me douter que tu en saurais plus long que la police ! Monsieur est toujours plus malin que les autres ! Si ce Kennelly n'avait pas fait le coup, pourquoi l'aurait-on arrêté ? Quand la police décide d'arrêter quelqu'un, cela signifie qu'elle a des preuves, non ? N'importe qui pourra te le dire.

- C'est possible, approuva-t-il d'un ton las.

Cette fois, il avait réellement mal à la tête, et le fait ne l'étonnait pas. Les propos que lui tenait Kate l'obligeaient à réfléchir de nouveau. Selon toute évidence, Kate se trompait : la police avait *effectivement* arrêté un innocent, à telle enseigne que la justice ne pourrait obtenir sa condamnation, jamais.

Il se représenta à nouveau ces laboratoires de recherche scientifique dont la police disposait, de nos jours, et dont il était question dans les romans policiers qu'il avait lus. On finirait par découvrir que les cheveux et les fibres textiles recueillis sur les vêtements de la jeune fille provenaient d'un homme qui ne pouvait être Kennelly. Un homme trapu, massif et plus âgé, avec une épaisse chevelure noire. En outre, il devait exister une foule de procédés techniques d'identification des coupables que Larsen ignorait ; la police recourrait à ces méthodes, et inéluctablement, les conclusions élimineraient Kennelly. Il n'était pas exclu que le jury chargé de statuer sur les résultats de l'enquête prononçât, contre le portier du collège, un verdict d'accusation, mais de toute façon, l'affaire n'irait pas jusqu'au procès. D'ici là, on mettrait certainement la main sur le vrai coupable.

Et cela sans que John Larsen se crût obligé de se nouer la corde au cou, ce qui n'aurait d'autre résultat que sa propre ruine.

En conséquence, il renonça à sortir pour aller téléphoner.

Le jury chargé de statuer sur l'enquête mit en effet Kennelly en accusation, et celui-ci fut incarcéré pour une durée illimitée dans la prison du comté. Cette mesure affecta profondément Larsen ; pourtant, le choc terrible que lui avaient causé les événements de ces dernières semaines commençait à s'atténuer en lui. Certes, c'était de la malchance pour ce garçon d'être retenu en prison alors qu'il n'avait commis aucun crime, mais après tout, il ne valait pas cher, et la leçon lui servirait par la suite. La peur salutaire qu'il devait ressentir l'inciterait à s'amender. Ce serait même une bonne chose pour lui. Quoi qu'il en soit, la justice ne tarderait pas à se rendre compte que les preuves contre lui étaient insuffisantes. Ou alors, un fait nouveau surviendrait qui détournerait les soupçons sur un autre coupable, le bon, cette fois. (A dire vrai, pensait Larsen, la justice se trouvant en possession d'un accusé, ne se donnerait guère de peine pour en chercher un autre !)

Kennelly fut nanti d'un excellent avocat. Ce fut son oncle, d'une situation, aisée, qui. le lui procura, en annonçant son intention de se charger de tous les frais. Lawrence Prather - c'était le nom de l'avocat - avait eu l'occasion, au cours de sa carrière de défendre de nombreux criminels du comté, et presque toujours, il avait obtenu l'acquittement de son client. Au cas très improbable où Kennelly passerait en cour d'assises, il pouvait être sûr d'être acquitté.

La date du procès fut cependant fixée.

Larsen se persuada que si le plus petit doute subsistait en lui quant à l'issue du procès, il se sacrifierait et irait trouver ce Prather pour lui raconter ce qu'il savait. Mais il était bien tranquille, Kennelly ne serait pas condamné.

Au magasin, dans l'autobus, il écoutait les gens discuter de l'affaire. Elle suscitait un vif intérêt parmi le public. Tout en croyant à la culpabilité de Kennelly, chacun pensait qu'il serait acquitté. Certaines personnes proféraient des appréciations cyniques sur le fonctionnement de la justice ; d'autres assuraient qu'il n'était pas possible de se former une opinion sur le cas, faute d'une preuve positive.

Parfois, Larsen se représentait son entrevue avec l'avocat de la défense et, non sans un frisson, ce qui s'ensuivrait. On lui demanderait de prouver chaque point de sa déposition, c'était certain, Il se voyait au banc des témoins, au moment du procès, subissant un contre-interrogatoire du Procureur :

- Pouvez-vous nous expliquer, monsieur Larsen, comment il se fait que

vous vous soyez justement trouvé à cet, endroit, au bord de cette route, ce jour-là, et précisément à ce moment-là ?

Personne ne serait en mesure d'appuyer ses dires, sa voix isolée ne trouverait aucun écho, et par ses révélations, il se mettrait en contradiction avec tous. Le Procureur ne se ferait pas faute de suggérer qu'il était peut-être un ami de Kennelly, lequel l'avait payé pour fabriquer cette histoire qui arrivait comme un cheveu sur la soupe. Il irait même jusqu'à le soupçonner - ou tout au moins feindre de le soupçonner - de n'avoir pas la conscience tranquille, et de mentir pour son compte personnel, pour prévenir toute accusation au cas où il aurait lui-même commis le crime. On chercherait alors des témoins ; les tenanciers du petit restaurant où il s'était arrêté à Fair City, le reconnaîtraient, le cas échéant. Larsen arriverait à se justifier, certes, mais son intervention dans les débats du procès serait largement commentée dans les journaux. Bref, il s'enfermerait de plus en plus.

Larsen, cette fois encore, se tint coi, il s'abstint de rendre visite à l'avocat Prather. Et le procès de Kennelly commença en octobre.

Larsen ne put évidemment assister aux audiences, car il ne disposait pas de son temps ; mais il suivit tous les débats dans les comptes rendus des journaux. Il ne pouvait désormais penser à autre chose. Sims l'ayant surpris en train de commenter l'affaire avec un client du magasin, ne lui cacha pas, son mécontentement :

- Ici, j'ai besoin d'employés qui s'intéressent aux tapis que nous vendons, non aux procès des assassins. Si vous, ne vous sentez pas capable d'avoir la tête à votre travail, Larsen ...

Et Larsen s'excusa humblement ; à l'avenir, il se surveillerait.

L'excitation des esprits, à propos de cette affaire, le confondait et l'effrayait. Il fallut presque une semaine pour arriver à constituer un jury. Chaque fois que Kennelly arrivait dans la salle du procès pour prendre place au banc des accusés, de même qu'au moment où on l'emmenait, il était hué par l'assistance, couvert d'invectives. Les crimes des sadiques ont toujours été considérés comme les pires qui soient, et les gens réclamaient un coupable à châtier. Larsen frémissait à l'idée qu'en apportant son témoignage tardif, il pût les déposséder de leur proie. Il lui semblait imprudent, également, de déclarer à haute voix, autour de lui, qu'il ne croyait pas à la culpabilité de Kennelly.

Dès le début du procès, Larsen commença à avoir des cauchemars. Il perdit aussi l'appétit et maigrit. Kate elle-même le remarqua et le lui reprocha aigrement. Comme tout le monde, Kate suivait de près les

débats, et le soir, lorsque Larsen rentrait, elle éprouvait le besoin d'en parler avec lui. Elle *savait* que Kennelly était coupable et, à son avis, la chaise électrique était un châtiment trop doux pour lui. Au cas où il serait acquitté, la foule devrait le lyncher.

- Oh ! assez ! s'écria finalement son mari. Tu ferais mieux de te taire.

Vivement, elle répliqua :

- Je suppose que tu soutiens cet homme, n'est-ce pas ? Peut-être aimerais-tu faire, *toi*, ce qu'il a fait ? Et t'en tirer à bon compte ensuite ?

Vainement, aussi longtemps que dura le procès, Larsen attendit qu'il fut enfin question de cheveux ou de bribes de tissu. Apparemment, on n'avait découvert aucun indice de ce genre, ou alors, l'accusation ignorait systématiquement tout ce qui aurait pu disculper Kennelly. De même, et pour une raison analogue, sans doute, on ne fit pas état d'empreintes digitales ou de traces de sang inexistantes bien entendu - dans la voiture de l'accusé. Un expert vint seulement déclarer que les particules de gravier retrouvées dans les coutures des chaussures de Kennelly provenaient de la carrière où gisait le corps. Le fait n'avait rien de surprenant, car Kennelly se rendait souvent à cet endroit proche de sa cabane. L'accusé ne put fournir d'alibi, personne ne l'ayant vu à l'heure où le crime, vraisemblablement, avait été commis. En revanche, personne non plus ne put le convaincre de mensonge quand il prétendit ne pas être sorti de chez lui. Quelques jeunes étudiants furent appelés à répéter devant la Cour les propos que le portier avait tenus devant eux au sujet de Diane Morrison. Leur déposition, cependant, demeura dans le vague ; ils se bornèrent à des généralités. Larsen, en lisant les comptes rendus des séances, se sentait plus léger.

Malheureusement, la défense ne dépassa guère le cadre d'une simple formalité. Kennelly était lui-même son propre et unique témoin. Un témoin lamentable puisque, de son propre aveu, il était ivre pendant tout le laps de temps au cours duquel le crime avait été commis. Larsen espérait qu'une tentative serait faite pour essayer de prouver que l'accusé ne jouissait pas entièrement de sa raison, mais il n'en fut rien. La plaidoirie s'acheva enfin par une énergique péroration de Prather qui souligna l'absence d'une preuve directe, ainsi que le fait qu'aucun témoignage ne venait à l'appui de la thèse de la culpabilité.

Puis le district attorney Holcombe prononça son réquisitoire, un vrai morceau de bravoure. D'un ton vibrant d'émotion, il stigmatisa la déplorable conduite de l'accusé, rappela ses antécédents judiciaires, le

décrivit comme une créature dépravée, une bête immonde à face humaine. Selon lui, le détail le plus déterminant de l'affaire était celui se rapportant au mouchoir.

- Je ne crois pas aux coïncidences de ce genre, dit-il d'un ton sarcastique. C'est autre chose que je crois, et je vais vous le dire. Je crois que cette malheureuse jeune fille a sorti le mouchoir en question de la poche de l'assassin au cours de la lutte qu'elle a eu à soutenir contre lui, une lutte sauvage dont l'enjeu était son honneur et sa vie. Et je crois que les traces de griffures que tout le monde a pu remarquer sur le visage de Kennelly, le lendemain du crime, témoignaient de cette lutte. La victime, dans un effort désespéré - et combien dérisoire -, a essayé par tous les moyens possibles d'échapper à l'étreinte du monstre qui l'attaquait.

Le public de l'audience applaudit avec un tel enthousiasme qu'il fallut, pour rétablir le silence, le menacer de faire évacuer la salle.

Enfin, le juge Smith, en s'adressant aux jurés, s'efforça d'être impartial ; néanmoins, ceux-ci purent aisément deviner dans quel sens le juge souhaitait que fut rendu leur verdict. Et ils abondèrent dans ce sens. Tous avaient présente à l'esprit, dans son réalisme le plus cru, la photo du malheureux petit corps mutilé de la jeune Diane. Et la plupart d'entre eux avaient une fille. Il leur fallait un coupable à châtier.

Le jury rendit un verdict de culpabilité, sous la double inculpation de kidnapping et de meurtre. A l'issue de la séance de délibérations, le président du jury déclara aux représentants de la presse que trois tours de scrutin avaient suffi pour rallier à la majorité deux des leurs, des récalcitrants qui, par pure sensiblerie, s'obstinaient à invoquer le bénéfice du doute en faveur du prévenu.

Mais le juge, lui, ne pourrait pas appliquer la peine de mort, pensait Larsen, farouchement attaché à son idée. Il ne le pourrait pas, parce qu'il manquait une preuve directe. Kennelly serait condamné, en mettant les choses au pire, à la détention perpétuelle, ce qui signifiait, le cas échéant, la libération sur parole au bout d'un certain nombre d'années. Et Kennelly, qui de toute manière n'était qu'un bon-à-rien, ne serait pas affecté outre mesure par cette peine.

Le juge, cependant, condamna Kennelly à la chaise électrique. Lui aussi avait des filles.

Larsen ne se tint pas, encore pour battu. Il n'ignorait pas que pour les condamnés, il existe un droit d'appel. Kennelly en userait, l'appel ne serait pas rejeté, et le procès serait révisé. Entretemps, la vérité

apparaîtrait certainement.

- Au nom du ciel, disait Kate à son mari pour la douzième fois au moins au cours de la même soirée, cesse de t'agiter ainsi, tu me donnes le vertige ! Je me demande vraiment ce qui a bien pu t'arriver ces derniers temps pour que tu sois devenu si nerveux. Et puis, tu fumes beaucoup trop, John, je n'aime pas cela. C'est une fortune que tu dépenses en cigarettes !

Contrairement aux prévisions de Larsen, l'appel fut rejeté. « La peine de mort est un châtement trop doux pour un être aussi répugnant que ce Kennelly », déclara le district attorney devant les reporters. Il ajouta qu'il ne pouvait qu'applaudir à cette décision.

L'avocat de la défense, par ailleurs, ne crut pas devoir, vu l'insuffisance des motifs, porter l'appel devant l'instance supérieure, à savoir la Cour suprême fédérale. Cependant, les motifs existaient, Larsen le savait et il pouvait en témoigner.

Par deux fois, il composa le numéro de Prather sur le cadran de l'appareil téléphonique. Puis, il évoqua les conséquences qu'impliquerait son geste, alors il raccrocha. « Attendre et voir ce qui arrivera », pensait-il. De sursis en sursis, ces choses-là pouvaient traîner des années.

- Et pourquoi avez-vous tellement tardé avant de venir m'apporter vos informations, monsieur Larsen ? lui demanderait l'avocat de la défense, qu'il croyait entendre.

Il ne pensait pas qu'il fût opportun de faire appel à sa mansuétude, en le suppliant, par exemple, d'utiliser les renseignements qu'il lui fournirait sans le mettre en cause. Son témoignage, s'il n'était officiel, demeurerait sans valeur ; on ne pourrait considérer qu'il apportait un fait nouveau. Quoi qu'il en soit, du reste, il était trop tard pour agir, cela ne changerait rien. Au commencement de l'affaire, lors de l'arrestation de Kennelly, et même avant, c'eût été différent, mais maintenant, les révélations de Larsen ne serviraient qu'à le compromettre, lui, sans apporter une chance appréciable de sauver le condamné.

Si au moins Larsen avait connu quelqu'un, une personne au monde à qui se confier, qui aurait pu le conseiller, le protéger, et résoudre son problème !

Kennelly occupait la cellule des condamnés à mort au pénitencier fédéral. Son exécution devait avoir lieu dans trois mois.

Un mois s'écoula, il n'en resta plus que deux. Puis il n'en resta qu'un seul. Prather délégua l'oncle du condamné, le seul parent de Kennelly, pour solliciter sa grâce auprès du Gouverneur. Mais il se trouva que ce dernier était candidat à sa propre réélection, en novembre prochain. Le moment lui sembla particulièrement mal choisi pour accorder un sursis à un condamné convaincu de viol suivi de meurtre, sur la personne d'une jeune fille de moins de vingt ans. Il refusa.

Maintenant, il ne, restait plus qu'une semaine avant la date fixée pour l'exécution de Kennelly. Enfin, ce ne fut plus que deux jours.

John Larsen avait perdu dix kilos, et il n'osait plus s'endormir. Une nuit, il se mit à crier au milieu d'un cauchemar, et Kate, naturellement, se réveilla. Ce fut à peine s'il remarqua qu'elle devenait de plus en plus aigre en s'adressant à lui :

- Si tu es malade, va consulter un médecin.

- Je ne suis pas malade.

- Me prends-tu pour une idiote ? Je *sais* que tu as quelque chose. Si tu as fait une bêtise ... Elle passait en revue toutes les hypothèses lui venant à l'esprit. Si tu as ait une bêtise, John, tu peux bien me le dire.

Et tout à coup, elle éclata en sanglots :

- Je sais de quoi il s'agit, reprit-elle, et je ne me gênerai pas pour le dire. Il y a quelqu'un dans ta vie, tu t'es entiché d'une autre femme. Mais si tu t'imagines qu'après vingt-sept ans de mariage, je vais te laisser ...

Un éclat de rire l'interrompit, mais le rire de Larsen rendait un son faux, désagréable.

Des plans insensés s'élaboraient dans sa tête. Il retournerait à Fair City et explorerait la région jusqu'à ce qu'il découvrit l'homme aux cheveux noirs. Et quand il le tiendrait, il le forcerait à avouer son crime.

Une idée absurde !

Kennelly ne bénéficia d'aucun sursis *in extremis* et, dans le fond de lui-même, Larsen devait convenir qu'il ne s'attendait pas à autre chose. Au jour dit, le condamné monta sur la chaise électrique, et jusqu'à l'ultime seconde, tant qu'il lui resta du souffle, il clama son innocence.

Le soir même, Larsen lisait dans son journal, sans sauter un mot, le pénible récit de l'exécution de l'assassin. Après quoi, il osa enfin

regarder la vérité en face. La vérité telle qu'elle était, dans sa totale nudité.

Peut-être n'aurait-il pas été en son pouvoir d'empêcher le meurtre de Diane Morrison ; encore n'était-ce pas prouvé, à supposer qu'il eût agi immédiatement, au moment même où il avait assisté au rapt. Mais cela mis à part, il restait suffisamment de charges contre lui.

Il avait laissé mourir un homme, simplement pour conserver son emploi qui lui pesait, et sa femme qu'il détestait. Lui, John Larsen, avait *tué* Joseph Kennelly bien qu'il ne le connût pas - aussi sûrement que le meurtrier inconnu avait tué Diane Morrison.

Il était un assassin, et les assassins doivent mourir. Mais comme il n'avait pas eu le courage de sauver Kennelly, il semblait peu probable qu'il eût celui de se détruire. Tout ce qui lui restait à faire, c'était d'endurer son tourment jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités.

Lorsqu'elle vit le visage de son mari, ce soir-là, Kate sentit les mots se figer sur ses lèvres. Sans prononcer une seule parole. Larsen prit place devant son assiette, mais il toucha à peine à ce qu'elle contenait : Et aussitôt après le dîner, il alla se coucher. Il dormit douze heures d'un pesant sommeil que ne traversa nul rêve, le sommeil d'une bête qui est à bout.

Le lendemain, vers le milieu de la matinée il était en train de déployer une descente de lit devant un client lorsque soudain, il laissa tomber le tapis. Les membres raidis, le visage convulsé, il commença à crier : « C'est ma faute, c'est moi qui ai fait ça, c'est moi qui l'ai tué. »

Il ne fallut pas moins de deux hommes pour le mater en attendant que l'ambulance vint le cueillir.

* * *

Pendant ce temps, sur la route de Fair City, dans la campagne déserte, un homme conduisait lentement sa vieille, auto noire. Il était trapu, de forte corpulence, et pourvu d'une abondante chevelure noire. Tout le monde, dans le pays, le connaissait plus ou moins de vue, mais personne ne prêtait vraiment attention à lui. On le prenait pour un excentrique, un hurluberlu inoffensif.

L'homme jeta tout autour de lui un regard fureteur comme s'il cherchait quelque chose. Aurait-il la chance d'apercevoir sur la route une jeune fille bien tournée cheminant toute seule ?...

QUEL ÂGE AVEZ-VOUS ?

(For All the Rude People)

par JACK RITCHIE

- Quel âge avez-vous ? demandai-je.

Il ne quittait pas des yeux le pistolet que je tenais :

- Écoutez, m'sieur, il n'y a pas grand-chose dans le tiroir-caisse, mais prenez tout : Je ne ferai pas d'histoire.

- Ce n'est pas votre sale argent qui m'intéresse. Quel âge avez-vous ?

- Quarante-deux ans, répondit-il, étonné.

Je fis claquer ma langue :

- Quel dommage ... De votre point de vue-du moins. Vous auriez pu vivre encore vingt ou trente ans si vous aviez simplement pris la peine, cette petite peine de rien du tout, d'être poli.

Il ne comprit pas.

- Je vais vous tuer, dis-je, à cause du timbre à quatre cents et à cause du sucre d'orge ...

Il ne savait pas ce que j'entendais par le sucre d'orge, mais pour le timbre, il était au courant. La panique envahit son visage :

- Mais vous êtes dingue. Vous ne pouvez pas me tuer simplement à cause de ça.

- Si, je le peux.

Et je le fis.

* * *

Lorsque le docteur Briller me dit que je n'avais plus que quatre mois à vivre, Je fus, bien entendu, bouleversé :

- Êtes-vous certain de ne pas vous être trompé de radio ? Ce ne serait

pas la première fois.

- J'ai peur que non, monsieur Turner.

J'insistai :

- Le rapport de laboratoire. Peut-être mon nom a-t-il été attaché par erreur au mauvais ...

Il secoua lentement la tête :

- J'ai opéré des contre-vérifications. Je le fais toujours dans des cas comme celui-là. C'est une précaution indispensable pour un médecin, vous savez.

Cela se passait en fin d'après-midi, au moment où le soleil est fatigué. J'espérais vaguement que lorsque viendrait mon heure de mourir, cela serait le matin. C'est certainement beaucoup plus gai.

- Dans des cas comme celui-ci, poursuivit le docteur Briller, un médecin se trouve en face d'un dilemme. Doit-il ou non mettre son client au courant ? Je préviens toujours mes malades. Cela leur permet de mettre de l'ordre dans leurs affaires et de faire quelques folies, pour ainsi dire. Il attira vers lui un bloc de papier.

- Et puis j'écris un livre. Qu'avez-vous l'intention de faire du temps qui vous reste ?

- Je ne sais vraiment pas. Ça fait seulement une minute que j'y pense, vous comprenez.

- Bien sûr, dit Briller. Ça ne presse pas. Mais quand vous aurez pris votre décision, prévenez-moi, voulez-vous ? Mon livre traite des choses que font les gens avec le temps qu'il leur reste à vivre quand ils connaissent exactement l'heure de leur mort.

Il écarta le bloc.

- Venez me voir dans deux ou trois semaines. De cette façon, nous pourrions mesurer les progrès de votre déclin.

Il m'accompagna jusqu'à la porte :

- J'ai déjà parlé de vingt-deux cas similaires au vôtre. (Son regard paraissait plongé dans l'avenir.) Ça pourrait faire un best-seller, vous savez.

J'ai toujours vécu une vie neutre. Non pas stupide, mais neutre.

Je n'ai rien apporté au monde - et sur ce point-là, j'ai beaucoup en commun avec pratiquement tous les êtres vivants - mais d'un autre côté, je n'ai rien enlevé au monde non plus. Bref, tout ce que j'ai demandé c'est qu'on me laisse tranquille. La vie est déjà assez difficile comme ça, sans qu'on se mêle des affaires d'autrui. Que peut-on faire des quatre mois qui vous restent d'une vie neutre ?

J'ignore combien de temps je marchai en réfléchissant à cette question, mais je finis par me trouver sur le long pont incliné qui mène à la route du lac. Des bruits de musique mécanique s'imposèrent à mon esprit et je baissai les yeux ...

Un cirque, ou une importante fête foraine s'étalait à mes pieds.

C'était le monde de la magie miteuse, où l'or n'est que dorure, où le maître de cirque en haut de forme n'est pas plus gentleman que les médailles sur sa poitrine ne sont authentiques, et où les dames vêtues de rose qui montent à cheval ont le visage dur et l'œil étroit. C'était le domaine des vendeurs à la voix métallique et de la « gratte ».

J'ai toujours pensé que le déclin des grands cirques peut être considéré comme un des progrès culturels du XXe siècle, et pourtant je me retrouvai en train de descendre la passerelle et, peu de temps après, dans l'allée aménagée entre des rangées de stands où les phénomènes humains sont exploités et exposés pour l'amusement de tous les enfants.

Je finis par arriver à l'entrée principale et regardai par désœuvrement le contrôleur avachi d'un côté de l'entrée dans son box surélevé.

Un homme au visage agréable qui accompagnait deux petites filles s'approcha de lui et lui présenta plusieurs rectangles de carton qui paraissaient être des billets de faveur.

Le contrôleur parcourut du doigt une liste imprimée qu'il avait près de lui. Son œil se durcit et, pendant un moment, il regarda d'un air mauvais l'homme et les enfants. Puis, lentement, délibérément, il déchira les billets de faveur en petits morceaux et laissa les morceaux tomber par terre :

- Ils ne valent pas un clou, dit-il.

L'homme au-dessous de lui rougit :

- Je ne comprends pas.

- Vous n'avez pas laissé les affiches exposées, répliqua le contrôleur d'un ton sec. Mets les voiles, espèce de minable !

Les enfants levèrent les yeux vers leur père, l'air surpris. Allait-il réagir ?

Il ne bougea pas, et le blanc de la colère s'étala sur son visage. Il parut sur le point de dire quelque chose, mais son regard alla vers les enfants. Il ferma les yeux un moment comme pour contrôler sa colère puis il dit :

- Allez, venez les gosses. On rentre à la maison.

Il les conduisit le long de l'allée principale, et les enfants regardèrent derrière eux, ahuris, mais sans rien dire.

Je m'approchai du contrôleur :

- Pourquoi avez-vous fait cela ?

Il baissa les yeux vers moi :

- Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

- Peut-être beaucoup.

Il m'observa avec irritation :

- Parce qu'il n'a pas laissé les affiches.

- Je vous ai déjà entendu le dire. Maintenant expliquez-vous.

Il soupira comme si ça lui coûtait de l'argent :

- On envoie un gars dans la ville deux semaines avant nous. Il laisse des affiches qui annoncent la représentation partout où il peut - les épiciers, les marchands de chaussures, les bouchers - tous les endroits où on veut bien les mettre en devanture et les y laisser jusqu'à ce que la foire arrive ; en échange de quoi, il donne deux ou trois billets de faveur. Mais ce que ces types ne savent pas, c'est que nous vérifions. Si les affiches ne sont plus là quand nous arrivons en ville, les billets de faveur ne sont plus bons.

- Je vois, fis-je sèchement. Aussi déchirez-vous les billets à leur barbe

et devant leurs enfants. Évidemment cet homme a retiré les affiches de la devanture de sa petite boutique trop tôt. Ou peut-être ces billets lui avaient-ils été donnés par un homme qui avait retiré les affiches de sa devanture.

- Qu'est-ce que ça change ? Les, billets sont sans valeur.

- A cet égard, ça ne change rien. Mais vous rendezvous compte de ce que vous avez fait ?

Ses yeux s'étaient rétrécis ; il essayait de m'évaluer, moi et le pouvoir que je pouvais détenir.

- Vous avez commis un des actes les plus cruels qui soient, dis-je d'un ton raide. Vous avez humilié un homme devant ses enfants. Vous lui avez infligé une blessure d'amour-propre qui restera gravée en lui et en eux toute leur vie. Il va ramener les enfants à la maison et ce sera un très ... très long chemin. Que peut-il leur dire ?

- Vous êtes flic ?

- Non, je ne suis pas flic. Les enfants de cet âge considèrent leur père comme l'homme le plus merveilleux du monde. Le meilleur, le plus brave. Et maintenant ils se souviendront qu'un individu s'est mal conduit envers leur père - et qu'il n'a rien pu y faire.

- J'ai déchiré ces billets de faveur. Et après ? Pourquoi n'a-t-il pas acheté des billets ? Êtes-vous inspecteur de la ville ?

- Je ne suis pas inspecteur de la ville. Pensiez-vous qu'il allait *acheter* des billets après cette humiliation ? Vous ne lui avez laissé aucune porte de sortie. Il ne pouvait pas *acheter* de billets, et il ne pouvait pas provoquer une scène qui aurait été parfaitement justifiée, parce que les enfants étaient avec lui. Il ne pouvait rien faire. Rien du tout que battre en retraite avec deux enfants qui voulaient voir votre misérable cirque, et maintenant ils ne le peuvent pas.

Je baissai les yeux vers le pied de son box. Il y avait là les débris de beaucoup d'autres rêves -les débris de tous ceux qui avaient commis ce crime abominable de ne pas laisser leurs affiches exposées suffisamment longtemps.

- Vous auriez pu au moins dire: «. Désolé, monsieur. Mais vos billets ne sont pas valables. » Et puis vous lui en auriez-expliqué poliment et tranquillement la raison.

- On n'me paie pas pour être poli. (Il montra ses dents jaunes.) Et puis,

m'sieur, *j'aime* déchirer les billets de faveur. Ça m'donne du plaisir.

Nous y voilà, pensais-je. C'était un petit bonhomme à qui on avait donné un peu de pouvoir et qui l'utilisait comme s'il était César.

Il se leva à demi.

- Maintenant fichez le camp d'ici, *monsieur*, avant que je descende de là et que je vous vide.

Oui, c'était un homme cruel, un animal à deux dimensions, né sans sentiment ni sensibilité, et destiné à faire du mal tout au long de sa vie. C'était une créature à éliminer de la surface de la terre.

Si seulement j'en avais eu le pouvoir ...

Je fixai encore un moment ce visage torve, puis fis demi-tour et me retirai. En haut du pont, je pris un autobus et me rendis ami : boutiques de sport, à la Trente-septième rue.

J'achetai un pistolet de calibre 32 et une botte de cartouches.

Pourquoi n'assassinons-nous pas ? Est-ce parce que nous ne sentons pas la justification morale d'un acte aussi définitif ? Ou n'est-ce pas plutôt parce que nous craignons les conséquences de notre geste - ce que cela coûtera à nous-même, à nos familles, à nos enfants ? Donc si nous supportons le mal avec résignation, nous le supportons parce que l'éliminer pourrait nous causer encore plus de souffrance que celle déjà éprouvée.

Mais je n'avais ni famille ni proches et seulement quatre mois à vivre ...

Le soleil s'était couché, les lumières de la fête brillaient de tous leurs feux lorsque je quittai l'autobus, au pont. Je jetai un coup d'œil dans l'allée principale. Le contrôleur était toujours dans son box.

Comment allais-je m'y prendre ? Je me le demandais.

Simplement m'avancer jusqu'à lui et tirer sur lui tandis qu'il trônait sur son piédestal ? Le problème fut résolu sans que j'eusse à intervenir. Je vis qu'un autre homme le remplaçait - probablement celui qui le relevait. Il alluma une cigarette et partit sans se presser dans l'allée principale en direction du bord du lac sombre.

Je le rattrapai dans un tournant masqué par des buissons. C'était un endroit désert, mais suffisamment proche de la foire pour que le bruit

de la fête parvienne jusqu'à moi.

Il entendit le bruit de mes pas et se retourna. Un sourire crispé apparut sur ses lèvres, et il se frotta les jointures d'une main.

- Vous l'aurez cherché, m'sieur.

Ses yeux s'élargirent quand il vit mon pistolet.

- Quel âge avez-vous ? demandai-je.

- Écoutez, m'sieur, dit-il rapidement. Je n'ai que deux billets de dix dollars en poche.

- Quel âge avez-vous ? répétei-je.

Ses paupières battaient nerveusement :

- Trente-deux ans.

Je secouai tristement la tête.

- Vous auriez pu vivre jusqu'à soixante-dix ans. Peut-être quarante années encore de vie, si simplement vous aviez pris la toute petite peine d'agir en être humain.

Son visage pâlit :

- Vous êtes dingue ou quoi ?

- C'est possible.

J'appuyai sur la détente.

Le coup de feu ne fut pas aussi bruyant que je l'avais pensé, à moins qu'il ne se perdît dans le fond sonore des bruits de la fête.

Le contrôleur vacilla et s'effondra en bordure du sentier ; il était mort.

Je m'assis sur un banc public à proximité et attendis.

Cinq minutes. Dix. Personne n'avait donc entendu le coup de feu ?

Je pris soudain conscience d'avoir faim. Je n'avais pas mangé depuis midi. L'idée d'être emmené dans un commissariat de police et interrogé pendant un temps indéterminé me parut insupportable. Et en plus j'avais mal à la tête. Je déchirai une page de mon agenda et me mis à écrire.

On peut pardonner un mot dit en l'air. Mais une vie d'impolitesse cruelle ne peut être pardonnée.

Cet homme mérite de mourir.

Je m'apprêtais à signer mon nom, puis décidai que mes initiales suffiraient pour l'instant. Je ne voulais pas être arrêté avant d'avoir pris un bon repas et quelques aspirines.

Je pliai la feuille de papier et l'insérai dans la poche de poitrine du contrôleur mort.

Je ne rencontrai personne en remontant le sentier et gravissant la passerelle. Je me rendis chez Weschler, qui est probablement le meilleur restaurant de la ville. Ses prix ne sont pas normalement à ma portée, mais je pensais qu'étant donné les circonstances je pouvais me permettre cela.

Après le dîner, je décidai qu'une promenade nocturne en autobus était la chose à faire: J'appréciai assez ce genre d'excursion en ville et, après tout, ma liberté de mouvement n'allait pas tarder à être restreinte.

Le chauffeur de l'autobus était impatient et de toute évidence il considérait les passagers comme ses ennemis. Cependant c'était une belle soirée et il n'y avait pas foule dans l'autobus.

A la Soixante-huitième rue, une femme fragile, aux cheveux blancs, aux traits ciselés comme un camée, attendait sur le bord du trottoir. A contrecœur, le chauffeur immobilisa son véhicule et ouvrit la portière. La femme sourit et adressa un signe de tête aux autres voyageurs en mettant le pied sur la première marche ; il était aisé de deviner que sa vie était faite de bonheur calme et de très peu de trajets en autobus.

- Eh bien, dit le chauffeur d'un ton brutal, il va vous falloir toute la journée pour monter ?

Elle rougit et dit en bafouillant :

- Excusez-moi.

Elle lui tendit un billet de cinq dollars.

- Vous n'avez pas de monnaie ? dit-il en lui lançant un regard furibond.

Sa rougeur s'accentua.

- Je ne pense pas. Mais je vais regarder.

Le chauffeur était manifestement en avance sur son horaire et il attendit.

Une autre chose était claire, la situation lui plaisait.

Elle trouva un *quarter* et le lui tendit d'un air timoré.

- Dans la boîte ! dit-il sèchement.

Elle laissa tomber sa pièce dans la boîte réservée à cet usage. Le chauffeur démarra brutalement et elle faillit tomber. Elle parvint de justesse à se rattraper à une des poignées.

Son regard alla vers les voyageurs, comme pour s'excuser de ne pas avoir bougé plus vite, de ne pas avoir eu tout de suite la monnaie, d'avoir failli tomber. C'était un sourire tremblant, et elle s'assit.

A la Quatre-vingt-deuxième rue, elle sonna, se leva, et s'avança vers l'avant de l'autobus.

Le chauffeur, en stoppant, la regarda d'un air mauvais par-dessus son épaule.

- Prenez la porte du fond. Vous n'apprendrez donc jamais à utiliser la porte du fond, vous autres ?

Je suis tout à fait partisan d'utiliser la porte du fond. Surtout quand l'autobus est bondé. Mais il n'y avait qu'une demi-douzaine de voyageurs dans cette voiture et ils lisaient leur journal avec une neutralité terrifiée.

Elle fit demi-tour, le visage pâle, et descendit par l'arrière.

La soirée qu'elle avait eue ou qu'elle allait avoir, était maintenant gâchée. Et peut-être beaucoup d'autres soirées, quand elle repenserait à celle-ci.

Je restai dans l'autobus jusqu'au terminus,

J'étais le seul à bord quand le chauffeur fit faire demi-tour à sa machine et se gara. C'était un endroit désert, mal éclairé, et aucun voyageur n'attendait au petit abri ménagé le long du trottoir. Le chauffeur jeta un coup d'œil à sa montre, alluma une cigarette, puis me remarqua :

- Si vous faites le voyage de retour, monsieur, mettez un autre *quarter* dans la boîte. Personne ne voyage à l'œil ici.

Je me levai de ma place et m'avançai lentement vers l'avant de l'autobus :

- Quel âge avez-vous ?

- Ça ne vous regarde pas, fit-il, l'œil rétréci.

- Environ trente-cinq ans, j'imagine, Vous en auriez encore eu trente devant vous, si ce n'est plus.

Je sortis le pistolet. Il lâcha sa cigarette.

- Prenez l'argent, dit-il. .

- L'argent ne m'intéresse pas. Je pense à une gentille dame, et peut-être à des centaines d'autres gentilles dames d'hommes bons et inoffensifs, d'enfants souriants. Vous êtes un criminel. Rien ne justifie ce que vous leur faites. Rien ne justifie votre existence.

Et je le tuai.

Je m'assis et j'attendis.

Dix minutes plus tard j'étais toujours seul avec le cadavre.

Je me rendis compte que j'avais sommeil. Incroyablement sommeil. Peut-être valait-il mieux me rendre à la police après une bonne nuit de sommeil ?

J'écrivis les raisons qui m'avaient poussé à supprimer le chauffeur, sur une feuille de papier, signai de mes initiales et mis la page dans la poche du cadavre.

Je dus parcourir plusieurs centaines de mètres avant de trouver un taxi qui me ramena à mon immeuble.

Je dormis profondément. Si je fis des rêves, ils furent plaisants et inoffensifs, et je ne me réveillai pas avant neuf heures.

Après une douche et un petit déjeuner pris tout à loisir, je choisis mon meilleur costume. Je me souvins de n'avoir pas encore payé la facture du mois pour le téléphone. Je fis un chèque et le mis dans une enveloppe sur laquelle je libellai l'adresse. Je m'aperçus alors que j'étais à court de timbres. Mais cela n'avait pas d'importance, j'en achèterais un en me rendant à la police.

J'étais presque arrivé au commissariat quand je me souvins du timbre. Je m'arrêtai à un drugstore d'angle. C'était un endroit où je n'étais

encore jamais allé. Le propriétaire, vêtu d'une veste semi-médicale, se tenait assis derrière le distributeur de sodas et lisait son journal ; un représentant inscrivait des choses dans un grand carnet de commandes.

Le propriétaire ne leva pas les yeux quand j'entrai et dit au représentant :

- On a trouvé ses empreintes digitales sur les feuilles de papier, on connaît son écriture et ses initiales. Qu'est-ce qui ne va pas dans la police ?

Le représentant haussa les épaules.

- A quoi servent les empreintes digitales si le meurtrier n'est pas fiché ? Même chose pour l'écriture ! Vous n'avez rien à quoi la comparer. Et combien de milliers de gens en ville ont comme initiales L.T. ?

Il referma son livre de commandes.

- Je reviendrai la semaine prochaine.

Lorsqu'il fut parti, le propriétaire continua de lire le journal.

Je me raclai la gorge.

Il finit de lire un long paragraphe et leva les yeux :

- Alors ?

- Je voudrais un timbre à quatre *cents*, s'il vous plaît.

Ce fut presque comme si je lui avais décoché un coup de poing. Il me regarda fixement pendant quinze secondes ; puis, il descendit de son tabouret et se dirigea lentement vers l'arrière du magasin, près d'une petite fenêtre ornée de barreaux.

Je m'apprêtais à le suivre, mais un étalage de pipes retint mon attention.

Au bout d'un moment je sentis un regard peser sur moi et je levai les yeux.

Le commerçant se tenait debout à l'autre bout du magasin ; il avait une main sur la hanche, et de l'autre il tenait dédaigneusement l'unique timbre que je lui avais demandé.

- Croyez-vous que je vais vous l'apporter ?

Alors je me souvins d'un petit garçon de six ans qui n'avait que cinq *pennies*. Non pas un, cette fois, mais cinq. Or, à cette époque on vendait des bonbons à un *penny* pièce.

Il avait été fasciné par les bonbons exposés en devanture - quelque cinquante variétés de sucreries - et son esprit avait été la proie d'une agréable indécision. Que choisirait-il ? Les berlingots rouges ? Les réglisses ? Les bonbons-surprise ? Mais pas les cerises en sucre. Il ne les aimait pas.

Puis il avait pris conscience de la présence du commerçant. Debout, auprès du comptoir, il tapait du pied. Ses yeux exprimaient l'irritation - non, pis que cela : la colère.

- Tu vas mettre toute la journée à dépenser ton sacré *nickel* ?

A cet âge-là, c'était un petit garçon sensible. Il avait eu l'impression de recevoir un coup. Ses précieux cinq *pennies* n'étaient plus rien maintenant. Cet homme les méprisait. Et cet homme le méprisait lui aussi.

D'un geste engourdi et aveugle, il avait désigné un bocal :

- Cinq *cents* de ça.

Et une fois sorti du magasin il s'était rendu compte qu'il avait des cerises en sucre.

Mais cela n'avait pas vraiment d'importance. Quel qu'eût été le contenu du paquet il n'aurait pu y goûter.

Et maintenant je regardais le commerçant et le timbre à quatre *cents* ; je pouvais voir la haine mesquine qu'il éprouvait, envers tous ceux qui ne contribuaient pas de façon directe à ses bénéfices. J'étais bien certain qu'il s'épanouirait si je lui achetais une de ses pipes.

Mais je pensais au timbre à quatre cents et au sac de bonbons que j'avais jeté il y avait de cela tant d'années.

Je me dirigeai vers l'arrière du magasin et sortis le pistolet de ma poche.

- Quel âge avez-vous ?

* * *

Lorsqu'il fut mort, je ne pris que le temps d'écrire le billet. Cette fois-

ci, c'était pour moi que j'avais tué et j'éprouvais le besoin de boire.

Un peu plus loin dans la rue, j'entrai dans un petit bar et commandai un cognac à l'eau.

Dix minutes plus tard, j'entendis la sirène d'une voiture de police. Le barman alla jusqu'à la fenêtre :

- C'est un peu plus bas dans la rue, dit-il en retirant sa veste. Il faut que j'aille voir ce qui se passe. Si quelqu'un entre, dites-lui que je reviens tout de suite.

Il déposa la bouteille de cognac sur le bar.

- Servez-vous, et vous me direz combien de verres vous avez pris.

Je sirotais lentement mon cognac en regardant les autres voitures de police et l'ambulance faire leur apparition.

Quand le barman revint au bout de dix minutes, un client le suivait :

- Une bière, Joe.

- C'est mon second cognac, lui dis-je.

Joe prit mon argent.

- Le droguiste un peu plus bas s'est fait assassiner. On dirait que c'est le gars qui tue les gens qui ne sont pas polis.

Le client le regarda tirer la bière :

- Comment le savez-vous ? Ça ne serait pas tout simplement un hold-up ?

Joe secoua la tête :

- Non. Fred Masters - c'est lui qui tient le magasin de TV de l'autre côté de la rue - a trouvé le corps et il a lu le billet.

Le client déposa une *dime* sur le bar.

- Je ne verserai pas de larmes sûr lui. J'allais toujours ailleurs pour mes achats. Il agissait comme s'il vous faisait une faveur en s'occupant de vous.

- Je ne crois pas que quelqu'un le regrettera dans le quartier, acquiesça Joe. Il faisait toujours des tas d'histoires.

J'avais eu l'intention de retourner au drugstore pour me livrer à la police, mais je commandai un autre cognac et sortis mon calepin. Je me mis à faire une liste de noms.

C'est étonnant comme ils se suivaient les uns les autres.

J'avais quelques souvenirs d'incidents amers, certains d'importance, d'autres infimes, quelques-uns dont j'avais fait les frais et beaucoup plus encore dont j'avais été le témoin - où je m'étais senti encore plus blessé que les victimes.

Des noms. Et ce type de l'entrepôt. Je ne savais pas son nom, mais il fallait que je le mette sur ma liste.

Ça s'était passé avec Miss Newman. C'était notre institutrice de septième et il lui arrivait de nous emmener en excursion - cette fois-là, c'était aux entrepôts, le long du fleuve, où elle avait l'intention de nous montrer « comment fonctionne l'industrie ».

Ces excursions étaient toujours soigneusement préparées et elle demandait toujours la permission de visiter les lieux, mais ce fameux jour, elle s'était perdue ou attardée si bien que nous étions arrivés en retard à l'entrepôt, elle et les trente enfants qui l'adoraient.

Et le gardien de l'entrepôt l'avait mise dehors. Il avait employé des mots que nous ne comprenions pas, mais dont nous avions perçu l'intention : ils étaient dirigés contre nous et contre Miss Newman.

Elle était petite ; elle avait pris peur, nous avions battu en retraite. Et le lendemain Miss Newman n'était pas revenue à l'école, ni jamais plus après cela et nous avons appris qu'elle avait demandé son changement.

Et moi qui l'aimais aussi, je savais pourquoi. Elle n'avait pas osé se retrouver en face de nous.

Était-il toujours en vie ? Il me semblait, qu'il devait avoir dans les vingt ans à cette époque-là.

Quand je quittai le bar une demi-heure plus tard, je compris que j'avais du pain sur la planche.

Les jours qui suivirent furent des jours de grande activité pour moi et entre autres je découvris le gardien de l'entrepôt. Je dus lui dire pourquoi il allait mourir parce qu'il ne se le rappelait même pas.

Cela fait, je me rendis dans un restaurant non loin de là.

La serveuse finit par interrompre sa conversation avec le caissier et s'avança vers ma table :

- Que voulez-vous ?

Je commandai un steak et des tomates.

Le steak se révéla être exactement ce à quoi l'on pouvait s'attendre dans un quartier de ce genre. En cherchant à prendre ma cuillère à café, je la fis tomber accidentellement par terre. Je la ramassai.

- Mademoiselle, cela vous ennuerait-il de m'apporter une autre cuillère, s'il vous plaît ?

Elle s'avança furieusement vers ma table et m'arracha la cuillère des mains :

- Vous avez la tremblote ou quoi ?

Elle revint quelques instants plus tard et s'apprêtait à déposer une cuillère, très rudement, sur ma table.

Puis une pensée soudaine modifia l'expression dure de son visage. Le geste de son bras s'atténua et quand la cuillère finit par toucher la nappe, ce fut doucement. Très doucement.

- Désolée si je me suis montrée un peu sèche, monsieur, dit-elle avec un rire nerveux.

C'était une excuse, aussi lui dis-je :

- Je vous en prie.

- Je veux dire que vous pouvez laisser tomber toutes les cuillères que vous voulez, j'irai volontiers vous en chercher d'autres.

- Merci.

Je me tournai vers mon café.

- Vous n'êtes pas froissé, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle avec insistance.

- Non. Pas du tout.

Elle prit un journal sur une table voisine déserte :

- Tenez, monsieur, vous pouvez lire tout en mangeant. Je veux dire, c'est la maison qui vous l'offre. Gratuitement.

Lorsqu'elle me quitta, le caissier la regarda avec de grands yeux.

- Mais qu'est-ce qui te prend, Mable ?

Mable me jeta un coup d'œil gêné :

- On ne sait jamais à qui on a affaire. Mieux vaut être poli par les temps qui courent.

Je lus tout en mangeant, et un article retint mon attention. Un adulte avait fait chauffer des pièces de monnaie dans une poêle et les avait jetées à quelques enfants qui faisaient la tournée des maisons avant la Toussaint. On ne lui avait infligé que vingt pauvres petits dollars d'amende.

Je notai son nom et son adresse.

* * *

Le docteur Briller termina son examen.

- Vous pouvez vous rhabiller maintenant, monsieur Turner.

Je pris ma chemise.

- Je ne pense pas qu'on ait découvert quelque médicament-miracle depuis ma dernière visite ?

Il rit avec bonne humeur.

- Non, j'ai bien peur que non.

Il me regarda boutonner ma chemise.

- A propos, avez-vous décidé comment vous passerez le temps qui vous reste ?

Ma décision était prise, mais je préférais lui répondre :

- Pas encore.

Il parut quelque peu troublé.

- Vous devriez, vous savez. Il ne vous reste que trois mois. Et je vous en prie, prévenez-moi dès que vous aurez pris votre décision.

Tandis que je finissais de m'habiller, il s'assit à son bureau et jeta un coup d'œil au journal qui traînait là.

- Le tueur semble être assez occupé, n'est-ce pas ?

Il tourna la page.

- Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans ces crimes, c'est la réaction du public. Avez-vous vu les lettres des lecteurs ces temps-ci ?

- Non.

- Ces meurtres semblent rencontrer l'approbation presque unanime. Certains des lecteurs ont déclaré être en mesure de fournir au meurtrier quelques noms de choix.

Il faudrait que je me procure ce journal.

- Non seulement ça, poursuivit le docteur Briller, mais une vague de politesse a frappé la ville.

J'enfilai ma veste.

- Dois-je revenir dans quinze jours ?

Il écarta le journal :

- Oui. Et essayez de prendre les choses le mieux possible. Nous devons tous mourir un jour.

Mais son jour à lui était indéterminé et se situait vraisemblablement dans un avenir lointain.

* * *

Mon rendez-vous avec le docteur Briller s'était passé le soir et aussi était-il près de dix heures lorsque je descendis de l'autobus pour faire à pied la courte distance qui me sépare de mon immeuble.

En approchant du dernier coin, j'entendis un coup de feu. Comme je tournai dans Milding Lane je trouvai sur le trottoir désert un petit bonhomme armé d'un pistolet, penché vers un cadavre de fraîche date.

Je baissai les yeux vers le cadavre.

- Mon Dieu, un agent ! m'exclamai-je.

Le petit homme hocha la tête :

- Oui, ce que j'ai fait peut sembler un peu excessif, mais vous comprenez, il utilisait un langage absolument inacceptable.

- Ah ! fis-je.

Le petit homme hocha la tête.

- J'avais garé ma voiture devant cette bouche d'incendie. Absolument par inadvertance, je vous assure. Et cet agent m'attendait lorsque je suis revenu. Il a découvert alors que j'avais oublié mon permis de conduire. Je n'aurais pas fait ce que j'ai fait s'il m'avait simplement donné une contravention - car j'étais coupable, monsieur, je suis tout prêt à l'admettre - mais ça ne lui a pas suffi. Il a fait des remarques blessantes concernant mon intelligence, mon acuité visuelle, a suggéré que j'avais volé la voiture, et finalement émis des doutes sur la légitimité de ma naissance.

Un doux souvenir le fit cligner des yeux.

- Or, ma mère était un ange, monsieur. Un ange !

Je me souvenais d'une fois où je m'étais fait prendre en flagrant délit d'imprudence en tant que piéton. J'aurais accepté avec contrition la remarque d'usage, ou même une contravention, mais l'agent avait cru bon de me faire un sermon tout émaillé de jurons devant une assemblée ricanante de piétons intéressés. Fort humiliant.

Le petit homme regarda le pistolet qu'il tenait à la main :

- Je l'ai acheté aujourd'hui ; j'avais l'intention de m'en servir contre le syndic de mon immeuble. C'est une brute.

- Oui, ce sont de vrais ours, acquiesçai-je.

Il soupira :

- Mais maintenant, je suppose que je vais être obligé de me constituer prisonnier.

Je réfléchis à la question, tandis qu'il m'observait. Il s'éclaircit la gorge :

- Ou peut-être devrais-je seulement laisser un mot ? Vous comprenez, j'ai lu dans le journal ...

Je lui prêtai mon calepin.

Il écrivit quelques lignes, signa de ses initiales, et déposa le morceau de papier entre deux boutons de la veste de l'agent mort.

Il me rendit le carnet :

- Il ne faudra pas que j'oublie de m'en procurer un.

Il ouvrit la porte de sa voiture :

- Puis-je vous déposer quelque part ?

- Non merci. La soirée est belle, je préfère marcher.

Quel type sympathique ! me dis-je en le quittant. C'était bien dommage qu'il n'y en eût pas davantage comme lui.

LE CHIEN MOURUT LE PREMIER

(The Dog Died First)

par BRUNO FISCHER

J'avais du sang plein la tête cette nuit-là, mais c'était du sang de la Révolution française. Je corrigeais des copies d'histoire moderne de l'Europe tandis que Dot était à une réunion d'amies chez Marie Cannon. A minuit, je montai me coucher sachant qu'entre le bridge et le bavardage, il était impossible de prévoir quand Dot rentrerait.

Le bruit de la voiture roulant dans l'allée me réveilla.

Comme nous n'avons pas de garage dans notre maison style bungalow, nous laissons la voiture dehors dans l'allée. J'entendis Dot entrer dans la maison par la porte de derrière, et puis, j'écoutai l'eau couler dans la cuisine.

L'eau coula longtemps - beaucoup trop longtemps pour remplir un verre et Dot n'aurait pas eu l'idée de se laver dans l'évier de la cuisine. A demi endormi, je me demandais ce qu'elle allait faire ensuite et je me le demandai encore plus quand elle ferma le robinet et sortit à nouveau de la maison. Le cadran lumineux du réveil marquait une heure cinq.

Je me tournai sur le côté et regardai par la fenêtre. Dot avait laissé les phares allumés et elle marchait dans leur lumière éblouissante. Le seau qu'elle tenait de la main droite était manifestement plein d'eau. Le poids faisait onduler ses belles hanches. Elle ouvrit la portière de la voiture, alluma le plafonnier, tira du seau une brosse en chiendent dégoulinante et se pencha à l'intérieur de la voiture.

Du coup, son comportement s'expliquait. Quelqu'un avait sans doute renversé un liquide sur la garniture intérieure et elle essayait de le nettoyer avant que ça ne sèche.

Je m'enfonçai la tête dans l'oreiller pour échapper au rayonnement des phares qui passait par la fenêtre.

J'étais presque endormi quand la lampe de chevet s'alluma dans la chambre.

- Tu es réveillé, chéri ? demanda Dot.

- Hum, hum, grognai-je, en lui tournant le dos afin de lui faire comprendre que j'avais trop sommeil pour discuter.

Mais comme rien n'empêchait jamais Dot de bavarder, mon désir de dormir n'y fit rien. Je m'étais entraîné à absorber son babil sans l'écouter et c'est ce que je fis jusqu'à ce qu'une phrase surprenante me réveillât soudain complètement.

- Je n'arrivais pas à enlever tout ce sang, avait-elle dit.

- Du sang, murmurai-je, en écarquillant les yeux, tu as dit *du sang* ?

Dot était en train de prendre une chemise de nuit dans le tiroir.

- Il est mort pendant le trajet, pour aller chez le docteur, dit-elle avec satisfaction. J'ai l'impression d'être un assassin.

Elle se redressa, la chemise de nuit à la main, La lumière de la veilleuse jouait avec son corps si joliment formé, et son visage était aussi candide que celui d'une poupée.

- Qui est mort ? demandai-je d'une voix rauque.

- Le chien, bien sûr, dit-elle en faisant passer la chemise par-dessus sa tête.

Je me renfonçai au creux de l'oreiller.

Un chien, bien sûr. A quoi m'étais-je donc, attendu ?

- Je ne voulais pas te le dire, parce que tu critiques toujours ma façon de conduire, expliqua-t-elle. Comme lorsque j'ai abîmé un parechoc la semaine dernière, Mais je ne pouvais vraiment pas éviter ce qui est arrivé cette nuit. Le chien s'est précipité sous la roue. Et puis, quand je suis rentrée à la maison, j'ai remarqué le sang dans la voiture et j'ai essayé de nettoyer, mais je n'y suis pas arrivée complètement parce qu'il avait séché. Alors j'ai préféré te mettre au courant puisque tu le verras demain.

J'étais de nouveau à demi endormi, mais intrigué.

- Comment y a-t-il du sang dans une voiture quand on écrase un chien ?

- Il respirait encore, alors je l'ai conduit chez le vétérinaire, mais il était mort quand j'y suis arrivée. Le chien, je veux dire. Pauvre, pauvre

petite bête !

Elle éteignit la lumière et se mit au lit, mais cela n'arrêta pas sa voix. Elle me parla du dollar et dix-sept *cents* qu'elle avait perdu au bridge, d'Ida Walker qui avait l'air fagotée, de Marie Cannon qui était superbe, et d'Edith Bauer ...

- On ne pourrait pas dormir ? fis-je d'un ton plaintif.

Elle se tint tranquille pendant une minute environ, me sembla-t-il. Et puis, elle me secoua.

- Bernie, murmura-t-elle, il y a quelqu'un qui rôde dehors avec une lampe de poche.

Le réveil marquait trois heures et trois minutes, ce qui signifiait que j'avais dormi environ deux heures. Dot était assise ; derrière le contour vague de son épaule et à travers la fenêtre, je vis une tache de lumière glisser le long de la voiture.

- Peut-être est-il en train de voler la voiture, murmura-t-elle.

- As-tu laissé la clé sur le tableau de bord ?

Je ne fus pas surpris quand elle avoua penser l'avoir fait. En grognant, je sortis du lit et j'allai à la fenêtre. La personne qui tenait la lampe de poche semblait avoir perdu son intérêt pour la voiture et s'éloignait vers la rue.

- Il s'en va, dis-je avec espoir, étant un homme qui préfère éviter les ennuis.

- Je me demande ce qu'il voulait.

- Je sais ce que je veux moi, dis-je, et c'est dormir.

J'avais déjà une jambe dans le lit quand la sonnette d'entrée sonna, A moitié couché, je me figeai pour écouter. Peu de choses sont plus gênantes que d'entendre sonner à trois heures du matin.

- Ce doit être le voleur, murmura Dot.

Je me levai.

- Les voleurs ne sonnent pas à la porte.

- En tout cas, c'est quelqu'un, remarqua Dot.

C'était quelqu'un sans aucun doute. La sonnette continuait à retentir. Enfilant à tâtons mes pantoufles et ma robe de chambre, j'allai dans la salle de séjour, allumai la lumière et ouvris la porte d'entrée.

L'homme qui entra avait une lampe de poche à la main; c'était donc le même que j'avais vu rôder dehors. Il avait plus de bedaine que de pectoraux et un visage épais.

- M. Bernard Hall ? s'enquit-il.

J'acquiesçai.

- Qu'y a-t-il ?

- Sans répondre, il passa devant moi pour entrer dans la salle de séjour, l'examina comme s'il pensait la louer, puis me regarda fixement avec des yeux assez tristes.

- Mon fils Steve est dans votre classe d'histoire. Stephen Ricardo.

- Ah oui ! fis-je, en prenant aussitôt mon air « professeur-parent ».

Mais c'était ridicule. Cet homme ne m'avait pas fait sortir du lit à trois heures du matin pour discuter des problèmes scolaires de son fils. Et puis, je me souvins que Stephen Ricardo m'avait dit ce que faisait son père pour gagner sa vie, et je me raidis.

- Vous êtes détective, dis-je.

- C'est exact. Ricardo se massa les joues. On dirait qu'il y a du sang dans votre voiture.

- C'est ça que vous regardiez avec votre lampe de poche ?

Il hocha la tête.

- On a essayé de le nettoyer, mais le tapis de sol en est imbibé.

A ce moment-là, Dot entra dans la salle de séjour. Elle portait sa robe de chambre à fleurs sur sa chemise de nuit.

- Je suis celle que vous cherchez, dit-elle. J'imagine que je n'aurais pas dû laisser le corps dans les buissons.

Ricardo repoussa son chapeau pour dégager son front et battit des paupières là plusieurs reprises.

- Vous admettez que c'est vous qui avez fait ça, madame Hall ?

- Aurais-je dû le signaler à la police ? questionnat-elle en le gratifiant de son sourire désarmant. Je ne voulais pas d'histoires, vous comprenez.

- Oui, dit doucement Ricardo, je me doute que vous ne vouliez pas d'histoires.

Il continuait à regarder Dot comme s'il n'arrivait pas à se persuader de son existence.

- Pourquoi avez-vous fait ça, madame Hall ?

- C'est un accident. Il s'est précipité devant la voiture.

Ricardo hocha la tête d'un air triste.

- Ça ne nous mènera nulle part, madame Hall. Sa tête était écrabouillée mais il n'y avait pas d'autres marques sur son corps.

- Mais c'est impossible. Je l'ai tenu dans mes bras et sa tête paraissait intacte. C'est intérieurement qu'il semblait être blessé. Il est mort avant d'arriver chez le vétérinaire.

- Le vétérinaire ? répéta Ricardo en clignant des paupières.

- Le docteur Harrison, le vétérinaire de Mill Street, expliqua-t-elle avec patience. Où voulez-vous qu'on amène un chien ?

Ricardo ouvrit la bouche, mais ne dit pas ce qu'il était sur le point de dire et se borna à aspirer de l'air.

- Si vous me racontiez tout, madame Hall ?

Dot s'installa dans le fauteuil et croisa placidement ses belles jambes. Je me fourrai une cigarette entre les lèvres et remarquai que l'allumette tremblait dans ma main. Je n'imaginai pas un seul instant qu'un détective l'aurait réveillée et interrogée à trois heures du matin pour un chien écrasé.

- J'allais en voiture faire un bridge hier soir chez Marie Cannon, dit-elle. A une centaine de mètres d'ici, un petit chien noir s'est précipité devant l'auto et je n'ai pu m'arrêter à temps. Je suis descendue de voiture et la pauvre créature était en proie à une terrible agonie. C'était une petite chose, toute noire avec des pattes blanches et une tache blanche sur le museau. J'ignore de quelle race, mais je sais qu'il ressemblait à un poméranien car quand j'étais petite, j'avais un poméranien qui était le plus adorable ...

- Quelle heure était-il ? interrompit Ricardo.

- Huit heures et demie environ. Marie Cannon tenait à ce que nous soyons chez elle pour cette heure-là et il était presque la demie quand j'ai quitté la maison. J'allais être en retard, mais je ne pouvais laisser un chien blessé étendu sur la route, alors je l'ai mis dans la voiture et je suis allée chez le vétérinaire.

- Le docteur Harrison, rue du Moulin, dit Ricardo d'un ton assez sardonique, à plus de douze kilomètres de là, alors que vous étiez en retard ?

- Connaissez-vous un vétérinaire plus proche ?

Ricardo dut admettre que non.

- Alors, je n'avais pas le choix, dit Dot, mais quand je suis arrivée, j'ai vu que le pauvre chien était mort. Il n'y avait donc aucune raison d'entrer chez le docteur Harrison. Je suis revenue à East Billford et j'ai laissé le chien dans les buissons le long de la route.

- Tout simplement, soupira Ricardo.

Dot rougit d'un air coupable.

- Je suppose que c'était cruel, mais il était déjà près de neuf heures dix ; or le bridge ne pouvait pas commencer avant que j'arrive, car je faisais la quatrième et Marie Cannon allait être furieuse contre moi. Et après tout, le chien était mort, n'est-ce pas ? J'ai bien regardé pour voir s'il avait une plaque d'identité, mais il ne portait même pas de collier. C'était sans aucun doute un chien errant et je ne voyais pas que faire d'autre ...

Après ce torrent de paroles, il y eut un silence. Je le meublai en disant :

- J'imagine que quand on tue un chien, il faut le signaler à la police. C'est la loi, n'est-ce pas ?

- Hummm ...

Ricardo me jeta un coup d'œil et puis tourna de nouveau son regard triste vers Dot.

- Avez-vous mis du sang sur votre robe quand vous l'avez ramassé ?

- Je suis sûre que non. Sans quoi l'une des dames du bridge l'aurait remarqué.

Elle fronça [es sourcils.

- Il ne paraissait pas saigner, mais il devait saigner quand même puisque j'ai vu du sang dans la voiture quand je suis rentrée à la maison quelques heures plus tard.

- Ou avez-vous laissé le ... euh ... corps ?

- Route des Pins, dans un secteur où il n'y a pas de maisons. Du côté de ce chemin de terre ...

- Wilson Lane, dit-il.

- Oui, c'est ça - peu après Wilson Lane, en venant de la ville, il y a des buissons épais sur la droite. C'est là que je l'ai laissé.

Ricardo hocha la tête et se frotta les joues avec le dos de ses doigts. C'était un homme grassouillet avec trop de taille et trop de joues, mais l'expression de son visage bouffi m'effraya.

- Il vaudrait mieux vous habiller, madame Hall, dit-il, et vous rendre là-bas avec moi.

Les yeux bleus de Dot s'agrandirent.

- Vous voulez dire : tout de suite ?

- Tout de suite.

- Je viens aussi, dis-je.

- Bien sûr, acquiesça Ricardo.

Nous allâmes dans la chambre pour nous habiller.

- Je ne comprends pas qu'il fasse tant d'histoires pour un chien écrasé, dit Dot plaintivement tout en mettant ses chaussures. Bien sûr, j'en suis désolée ... mais tirer les gens du lit en pleine nuit ! Pourquoi ne pas se contenter de me dresser un procès-verbal pour que je paie l'amende ?

Je ne dis rien. Mon estomac vide me faisait mal.

Nous montâmes dans la voiture de Ricardo, tous les trois sur la banquette avant. Pendant le trajet, Dot dit :

- Je suppose qu'Al Wilcox m'a vu porter le chien dans les buissons. Il habite au bas de la rue et me connaît. J'ai vu passer sa voiture de

police blanche quand je regagnais la mienne.

- C'est exact, madame Hall, dit Ricardo d'un air sinistre.

L'endroit était à moins de quinze cents mètres. Trois voitures étaient stationnées sur le bas-côté de la route et, à la lumière de deux torches électriques puissantes, je vis cinq ou six hommes attroupés sur l'étroite bande d'herbe entre le bord de la route et la haie de buissons épais. L'un d'eux était Al Wilcox en uniforme de policier.

- Tous ces hommes pour un chien écrasé ! dit Dot.

Quand même, elle commençait à comprendre que quelque chose de plus important devait être arrivé.

Ricardo ne fit aucun commentaire. Il nous conduisit de l'autre côté de la route, puis je vis la longue forme sous la toile. Les hommes étaient devenus silencieux et regardaient Dot.

- Madame Hall, est-ce bien l'endroit ? demanda Ricardo.

Elle hocha la tête et glissa la main sous mon bras mais fronça les sourcils quand elle vit la taille de la chose sous la toile.

- Fais-lui voir, Al, dit Ricardo.

Wilcox se pencha, saisit l'un des bouts de la toile et tira dessus. Dot poussa un cri perçant.

Je la sentis fléchir contre moi en s'accrochant à mon bras.

- Mais, mais c'est Emmett Walker ! dit-elle, le souffle coupé ... J'ai joué au bridge avec sa femme, hier soir.

C'était bien Emmett Walker, mais ce n'était plus le bel agent d'assurances que Dot et moi connaissions depuis des années. Ses cheveux blonds étaient collés par le sang séché, dont une partie avait laissé des traînées sur son visage.

- Recouvrez-le, Al, dit Ricardo d'un ton las.

Il se tourna vers Dot et une fureur contrôlée transparut dans sa voix.

- On l'a assassiné, madame Hall.

- Mais, mais où est le chien ? bafouilla Dot.

- Il n'y a pas de chien, madame Hall.

- Mais c'est là que je l'ai laissé, dans ces buissons !

- Non, madame Hall, dit Ricardo, vous avez assommé Emmett Walker en le frappant sur la tête avec quelque chose et vous l'avez tué. Vous l'avez traîné jusque dans votre voiture, vous l'avez conduit ici et traîné de nouveau jusque dans les buissons. C'est ainsi qu'il y a eu du sang dans votre voiture.

- Ce n'est pas vrai !

Dot s'était remise du choc et paraissait maintenant simplement indignée.

A ce moment-là, j'aurais dû dire quelque chose.

J'aurais dû prendre la défense de ma femme. Mais même si je n'avais pas été trop abasourdi pour parler, je n'aurais rien trouvé d'utile à dire.

Al Wilcox intervint.

- Je passais par ici quelques minutes après neuf heures, madame Hall, quand je vous ai vue sortir de ces buissons et monter dans votre voiture. A deux heures du matin, je suis repassé par là et à la clarté des phares, j'ai vu quelque chose ressemblant à une jambe d'homme qui émergeait des buissons. Je suis allé voir et c'est ainsi que je l'ai découvert.

- Eh bien, ce n'est pas moi qui l'ai tué, dit Dot en colère. Pourquoi aurais-je voulu tuer Emmett Walker ?

- C'est à vous de nous le dire, madame Hall.

Dot se tourna vers moi exaspérée.

- Essaye de leur faire comprendre, chéri !

J'aspirai bien à fond et déclarai :

- Évidemment que ça n'est pas toi qui l'as tué !

Mais ma voix était mal assurée.

Ricardo s'éloigna pour délibérer à voix basse avec les autres policiers. Quand il revint vers nous, il demanda à Dot si la robe qu'elle portait était celle qu'elle avait pour le bridge. Elle dit que oui. Alors, il me demanda les clés de ma voiture et les tendit à Wilcox.

- D'accord, allons-y, dit Ricardo d'un ton cassant.

Je ne lui demandai pas où nous allions. Je le savais. Cette fois-ci nous étions quatre dans la voiture. Je m'assis à côté de Ricardo qui conduisait et Dot prit place sur la banquette arrière avec un autre détective. Ricardo ne perdit pas de temps et questionna Dot tandis que nous roulions.

- Où m'avez-vous dit qu'avait eu lieu ce bridge ?

- Chez Marie Cannon.

- La femme de George Cannon, l'avocat ?

- Oui.

- Qui d'autre était présent ?

- Nous n'étions que quatre. Outre Marie et moi, il y avait Edith Bauer et Ida Walker. (Sa voix se fêla.) Pauvre Ida ! Qui va lui annoncer la nouvelle ?

- Elle sait déjà, dit Ricardo. Elle n'a pas pris trop mal la chose.

- Ils ne s'entendaient pas très bien ces derniers temps. Des rumeurs circulaient qu'Emmett n'était pas ... eh bien, pas bien fidèle.

Dot se pencha vers la nuque de Ricardo et demanda d'une voix haletante.

- Vous croyez qu'Ida l'a tué ?

- Je sais qui l'a tué, rétorqua sèchement Ricardo.

Cela mit fin à toute conversation jusqu'à ce que nous arrivions à la préfecture où se trouvaient aussi les services de la police et la prison du comté.

On emmena Dot dans un bureau du second étage, mais je ne pus aller plus loin que la porte.

- Vous ferez aussi bien de rentrer chez vous me dit Ricardo, nous gardons votre femme.

- Qu'allez-vous lui faire ? La passer à tabac ?

Son visage grassouillet sourit un peu.

- Nous allons l'interroger.

- Elle a droit à la présence d'un avocat.

- Bien sûr. (Il agita sa main boudinée.) Vous trouverez une cabine téléphonique au fond du couloir.

J'entrai dans la cabine et formai le numéro de George Cannon. Sa voix était endormie, mais il se réveilla brusquement quand je lui expliquai ce qui se passait.

- J'arrive, dit-il.

J'attendis dans le couloir. Dix minutes plus tard, George Cannon arriva. Ses cheveux étaient ébouriffés et son costume avait l'air d'un sac sur son corps frêle, mais ce n'était point parce qu'il s'était habillé en vitesse. Il s'arrangeait toujours pour être dépeigné et avoir l'air minable bien qu'il fût l'avocat le plus en vue d'East Billford.

Je lui donnai brièvement les détails. Sa bouche mince se pinça pendant qu'il écoutait.

- Emmett devait passer prendre Ida hier soir, me dit-il. Elle a attendu jusqu'à une heure et, puis je l'ai raccompagnée chez elle. Je crois qu'elle le soupçonnait d'être sorti avec une autre femme. Et pendant tout ce temps, il était mort.

- Ne restez pas ici à parler, lui dis-je. Dieu sait ce qu'ils sont en train de faire à Dot.

- Oh ! ils ne brutaliseront pas une femme. Attendezmoi ici, Bernie.

Il frappa à la porte par laquelle on avait emmené Dot et on l'invita à entrer.

Pendant une bonne heure, je fis les cent pas dans ce couloir désert avant que George ne ressorte. D'un air morne, il hocha la tête.

- On l'a conduite dans une cellule par une autre porte. Elle n'a pas encore été inculpée, car tout n'est pas concluant.

- Mais comment cela se présente-t-il ?

- C'est trop tôt pour le dire, déclara-t-il en évitant mon regard. Si le sang dans la voiture est celui d'un chien, leur preuve tombe à l'eau.

Il me tapota l'épaule.

- Inutile de traîner par ici. Rentrez chez vous et essayez de dormir.

Il me déposa chez moi. L'aube, se levait et, dans la grisaille, je vis que ma voiture avait disparu. La police l'avait prise, car c'était une pièce à conviction ... une pièce à conviction qui pouvait signifier la vie ou la mort.

La maison était terriblement vide. J'allai dans la chambre, où Dot avait jeté sa chemise de nuit au pied du lit. Je me rappelai que, quelques heures auparavant, je l'avais regardée enfiler cette chemise et personne n'aurait pu avoir moins l'air d'une femme venant d'assassiner quelqu'un. Elle ne l'avait pas fait. Elle l'avait dit. Elle était frivole et bavarde, mais jusque-là elle ne m'avait jamais menti.

Toutefois elle n'avait jamais eu l'occasion de mentir à propos d'un meurtre ... Je me retournai dans mon lit pendant une heure et dormis par périodes durant l'heure suivante. Et puis la sonnette de la porte me réveilla.

C'était Herman Bauer, un collègue du lycée. Sa femme Edith était une vieille amie de Dot.

Herman, joufflu et d'habitude jovial, avait maintenant un air morne et embarrassé. Il me dit s'être arrêté sur le chemin de l'école pour m'apprendre que la police l'avait interrogé ainsi qu'Edith.

- Ils nous ont sortis du lit à six heures et demie ce matin. Ils ont posé des questions à Edith à propos du bridge d'hier soir. A quelle heure Dot était arrivée, à quelle heure elle était partie, si elle était restée dans la maison durant tout ce temps, etc. Ils ont aussi demandé quelles étaient les relations exactes de Dot et d'Emmett.

Mal à son aise, il tripotait le bord de son chapeau.

- Ni Edith ni moi n'avons mentionné que Dot était sortie autrefois avec Emmett.

- C'était il y a des années, dis-je. Avant que Dot et moi ne soyons fiancés.

- Bien sûr, (Herman regarda ses doigts sur son chapeau.) Mais la police ne comprendrait peut-être pas ... (Il se tourna vers la porte.) Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, faites-le-moi savoir.

Après le départ d'Herman Bauer, je restai immobile un long moment. Tout était clair pour lui, comme pour tout le monde y compris la police et je ne pouvais être certain qu'ils se trompaient.

Sortant de ma torpeur, j'allai au téléphone pour appeler l'école et

prévenir que je ne viendrais ce jour-là, ni peut-être de tout le reste de la semaine.

Avant que j'aie pu décrocher, le téléphone sonna.

C'était George Cannon et il me dit :

- Bernie, pouvez-vous venir tout de suite au bureau du district attorney ?

- Il y a du nouveau ?

- Oui, mais j'ai bien peur que ce ne soit pas bon. On a analysé le sang de votre voiture.

Il marqua un temps avant d'ajouter, d'une voix blanche.

- C'est du sang humain et du même groupe que celui d'Emmett Walker.

Envolé le dernier espoir, pensai-je en raccrochant. La police scientifique avait prouvé que l'histoire de Dot à propos du chien était un mensonge, et si cela était faux, tout ce qu'elle avait dit l'était aussi.

Je m'habillai et quittai la maison. La police avait ma voiture et je dus donc aller à pied jusqu'à la préfecture. Le détective Ricardo et George Cannon étaient dans le bureau du district attorney - John Fair, le D.A., était de ces politiciens qui tapent dans le dos des gens et ne rencontrent jamais un électeur sans lui serrer chaleureusement la main - mais quand j'entrai dans son bureau, il se borna à hocher la tête d'un air grave et resta assis.

- L'analyse du sang dans votre voiture ne laisse aucun doute sur la culpabilité de votre femme, commença brutalement Fair. Elle a mis près de quarante minutes pour arriver à ce bridge à partir du moment où elle a quitté la maison - un trajet de même pas deux kilomètres. Nous savons maintenant que le retard n'a pas été causé par la mort d'un chien, ni le fait d'avoir dû aller jusque chez le docteur Harrison et en revenir. Elle a raconté cette extravagante histoire de chien pour expliquer son retard et aussi le sang dans la voiture. De toute évidence, elle a rencontré Emmett Walker et l'a tué avec un instrument contondant, sans doute pendant qu'il était assis dans la voiture avec elle.

- A quelle heure Walker a-t-il été tué ? demandai-je en désespoir de cause. Je veux dire, s'il est mort après l'arrivée de ma femme au bridge

...

Ricardo secoua sa lourde tête.

- Le médecin légiste ne peut se montrer aussi précis. Il dit estimer que Walker a dû mourir entre neuf heures et dix heures trente la nuit dernière, à une demi-heure près en plus ou en moins.

- Que dit ma femme ? dis-je faiblement.

Fair haussa les épaules avec irritation.

- En dépit de cette preuve virtuellement concluante, elle ne démord pas de son absurde histoire de chien. Une jeune femme sottement entêtée !

Il se leva et fit le tour du bureau.

- Hall, je ne veux pas sa peau. Nous avons appris qu'elle et Walker avaient été ensemble autrefois. Je suis désolé de devoir vous dire ça, mais il semble qu'elle ait continué à être l'une de ses maîtresses jusqu'à la nuit dernière.

- Non ! m'entendis-je crier.

- Nous ne l'avons pas encore prouvé, reconnu Fair, mais cela explique sa raison de le tuer. Disons qu'elle l'a frappé dans un accès de jalousie. Aussi n'insisterais-je pas pour la voir inculper de meurtre au premier degré. Je veux que vous lui parliez, Hall, que vous lui fassiez comprendre qu'elle aurait avantage à tout avouer.

- La prison, dis-je amèrement. C'est ça que vous lui offrez, des années et des années de prison ?

- Ça vaut mieux que la chaise électrique, dit doucement Fair en retournant derrière son bureau.

George Cannon n'avait pas dit un mot depuis que j'étais entré dans le bureau. Il était notre bible en matière légale. Je lui demandai son opinion.

- Bernie, je suis contre tout compromis, déclara-t-il. Je crois pouvoir la faire mettre en liberté.

Il le croyait ! Je le regardai, là, debout, minable et fluët, avec son visage pincé et cet air d'être perpétuellement affamé. C'était le plus grand avocat de l'endroit, mais East Billford était une petite ville, et sa réputation n'allait pas au-delà. Il n'était pas convaincu de son innocence - personne ne l'était - mais il était prêt à risquer la vie de

Dot pour se tailler une réputation dans un procès criminel à sensation.

- Je vais lui parler, dis-je au D.A.

Ricardo me conduisit en haut des escaliers dans une pièce nue, contenant seulement quelques chaises et m'y laissa. Quelques minutes plus tard, une auxiliaire de la police m'amena Dot.

Des rides de fatigue se voyaient autour de ses yeux et de sa bouche, mais elle était très belle. Ce fut merveilleux de la sentir dans mes bras et sa bouche frémissante était d'une ineffable douceur. La chaise électrique, pensai-je tristement, ou des années en prison qui seront pour elle une vivante mort. Après une minute, elle se dégagea de mon étreinte.

- J'aimerais une cigarette, chéri, dit-elle.

Je l'allumai pour elle ; elle s'assit, croisa les jambes et aspira la fumée jusque dans ses poumons.

- Chéri, dit-elle alors, ils racontent des choses terribles sur mon compte.

Elle semblait indignée. Non pas effrayée, ni brisée, mais simplement indignée qu'on l'accusât d'avoir fait quelque chose de mal.

- Ils disent même qu'Emmett était mon amant, continua-t-elle avec colère.

- L'était-il ? '

A peine ces mots étaient-ils sortis de ma bouche que je m'en voulus de les avoir prononcés. Mais il fallait que je sache. Haussant les sourcils, elle s'exclama :

- Chéri, tu le crois toi aussi ?

- Dot, l'était-il ?

- Certainement pas. (De nouveau, l'indignation.) Emmett ne signifiait pas grand-chose pour moi, même quand il m'est arrivé de sortir quelquefois avec lui avant de t'épouser.

Je me penchai vers elle et pris son visage entre mes mains pour sonder ses yeux bleus. Leur regard était empreint de gravité et sans duplicité.

- Dot, demandai-je, l'as-tu tué ?

- Non.

- Alors d'où vient ce sang dans la voiture ?

- Du chien que j'ai écrasé.

Mais la science policière avait établi que c'était un homme, et non un chien, qui avait saigné dans la voiture.

Toutefois, ça n'avait pas de sens qu'elle dise la vérité sauf sur ce point. Cela formait un tout. Je souhaitais désespérément la croire, mais au fond de moi, je ne savais que penser.

Je me redressai. C'était ma femme et je l'aimais.

- Nous allons lutter contre eux, dis-je.

Quand je revins dans le bureau du D.A., les trois mêmes hommes m'y attendaient.

- Alors, c'est d'accord ? s'enquit Fair.

- Non, dis-je.

Ricardo soupira et Fair frappa du poing son bureau.

- Très bien, alors ce sera « meurtre au premier degré ».

Je quittai la pièce. George me suivit hors du bureau et mit sa main sur mon épaule.

- Nous avons une bonne chance de les vaincre dit-il. Je ne crois pas, en tout cas, que Fair obtienne qu'un jury l'envoie à la chaise électrique. Si elle veut bien nous aider, nous ferons peut-être admettre le moment de folie. Je lui indiquerai exactement ce qu'elle doit dire à la barre et si elle n'en démord pas ...

- Elle est innocente, lançai-je avant de tourner les talons.

Je fuyais sa logique d'homme de loi, mais je ne pouvais fuir mes doutes dévorants.

Emmett Walker était amateur de jolies femmes, mais il en avait épousé une dépourvue d'attraits. Il n'avait pas bien réussi comme agent d'assurances. Financièrement être l'époux d'une femme, avec un gros compte en banque, lui avait mieux profité.

Ida Walker était boulotte avec un visage à l'avenant.

Quand elle m'ouvrit la porte, elle ne me fit pas l'impression d'une veuve éplorée.

Sur ce point, elle se montra très franche :

- Je ne suis pas idiote, me dit-elle, et je savais qu'Emmett me trompait continuellement.

- Avec Dot ? demandai-je en regardant le tapis.

La voix d'Ida était douce :

- Non, Bernie, je n'ai jamais suspecté Dot.

Puis elle ajouta :

- Mais une épouse est toujours la dernière à savoir.

Ou un mari, pensai-je, et le silence qui suivit fut plus embarrassant pour moi que pour elle. Après un temps, je lui demandai à quelle heure Emmett devait venir la chercher la veille au soir.

- Il ne me l'avait pas précisé, dit Ida. Il m'a dit avoir du travail au bureau et, à huit heures et demie m'a déposée en voiture chez Marie. Il a dit alors qu'il essaierait d'être de retour avant dix heures pour regarder un match à la télévision des Cannon. A une heure du matin, j'ai renoncé à l'attendre et George m'a reconduit chez moi.

- N'étiez-vous pas inquiète qu'Emmett ne se soit pas manifesté ?

- Inquiète ?

Les lèvres d'Ida Walker se retroussèrent avec dédain.

- Pas inquiète dans le sens où vous l'entendez : J'ai supposé qu'il était avec une autre femme ... Et puis, la police m'a tirée du lit pour m'apprendre qu'il était mort.

Je me levai et Ida m'accompagna jusqu'à la porte.

- Je suis beaucoup plus désolée pour Dot que pour Emmett, dit-elle. Il méritait ce qui lui est arrivé. Ce diable d'homme savait y faire avec les femmes. Moi-même, je pouvais lui pardonner beaucoup, j'étais prête à me contenter de miettes de sa part, mais je ne regrette pas sa disparition.

Edith Bauer était la meilleure amie de Dot. C'était une femme nerveuse, joliment tournée et qui aurait fait une ravissante statuette

de porcelaine.

Quand je lui appris que Dot était inculpée d'un meurtre au premier degré, elle éclata en sanglots.

Son mari était là. Herman habitait suffisamment près, du lycée, où il enseignait les sciences, pour rentrer à pied déjeuner chez lui. Ils étaient à table quand j'avais sonné.

Après qu'Edith eut séché ses yeux, elle me demanda si je voulais manger un morceau avec eux. Je secouai la tête. De toute la matinée, je n'avais rien désiré d'autre que du café. Je m'assis à table avec eux et demandai à Edith si l'une des quatre bridgeuses s'était absentée la veille.

- Vous voulez dire quitter la maison ? s'enquit-elle en fronçant les sourcils.

- La pièce, à tout le moins.

- Pas pour plus d'une minute ou deux, répondit Edith. Nous avons bridgé toutes les quatre sans arrêt, de neuf heures moins le quart jusqu'à une heure du matin environ. Bien sûr, nous avons pris le temps de manger un morceau, mais nous étions toutes dans la même pièce.

- Qui servait les rafraîchissements ?

- Marie, naturellement, mais elle n'avait pas besoin de quitter la maison pour faire ça.

- Comment avez-vous pu commencer à jouer au bridge à neuf heures moins le quart, Dot n'étant arrivée qu'après neuf heures ?

- George faisait le quatrième, dit-elle. Il n'avait pas envie de jouer, et quand Dot est arrivée, il lui a cédé sa place pour descendre bricoler au sous-sol. La menuiserie est son passe-temps favori, et il nous a montré le meuble pour disques qu'il est en train de faire. C'était une des plus belles ...

Elle s'interrompit.

- Comment puis-je parler de meubles à un moment pareil ? gémit-elle, en se mettant à renifler.

Je portai mon attention vers Herman qui mâchait d'un air pensif.

- Où étiez-vous la nuit dernière, Herman ? demandai-je.

- A la maison, seul, pour rattraper mes retards de lecture.

Il pêcha une rondelle de tomate dans son assiette.

- Pourquoi est-ce important ?

- Parce que, dis-je avec précaution, Dot n'était pas la seule femme du bridge à être sortie avec Emmett Walker.

- Hé non ! moi aussi, dit Edith. J'avais vraiment le béguin pour Emmett quand j'étais gosse.

Elle se leva rapidement, trop rapidement, me sembla-t-il, pour aller chercher la cafetière dans la cuisine.

Herman m'observait par-dessus sa fourchette immobilisée à mi-chemin de sa bouche.

- A quoi voulez-vous en venir, Bernie ?

- Je n'en sais trop rien, murmurai-je.

Et c'était la vérité. Je tâtonnais dans le noir, essayant de faire retomber la culpabilité de Dot sur quelqu'un d'autre. N'importe qui d'autre.

J'allai voir Marie Cannon. Marie était une femme au corps épanoui et aux gestes lents qui attirait le regard des hommes alors que de plus jolies qu'elle passaient inaperçues. La robe d'intérieur qu'elle portait avait la taille haute, serrée, et un large décolleté. Elle serrait un mouchoir dans son poing fermé et, comme Edith Bauer, elle pleura en me voyant, car elle aussi était une amie intime de Dot.

- Je ne peux, imaginer que Dot ait tué quelqu'un de sang-froid, dit-elle, Cela a dû se produire accidentellement ou dans un moment de folie.

Je ne discutai pas. J'étais venu poser des questions, et première fut de demander si Dot paraissait bouleversée quand elle était arrivée la veille au soir.

Marie réfléchit.

- Elle semblait un peu essoufflée, mais c'est tout. George a terminé la partie avant de lui laisser la place et, en attendant, elle nous a déclaré assez calmement avoir écrasé un chien.

Marie ouvrit la main pour regarder son mouchoir mouillé et reprit :

- George craint que le fait d'avoir eu cette histoire de chien toute prête en arrivant ici, fasse mauvaise impression sur le jury.

Quelqu'un descendait l'escalier. Marie et moi tournâmes la tête comme George entra dans la pièce. Vêtu d'un peignoir de bain délavé, il avait des savates aux pieds.

- Je suis rentré à la maison pour faire une sieste, expliqua-t-il. Je n'avais dormi que quelques heures la nuit dernière quand votre coup de fil m'a réveillé. Vous auriez besoin de dormir vous aussi, Bernie, ajouta-t-il en me regardant.

Dormir ? Pouvais-je penser à dormir tant que Dot était enfermée entre quatre murs ?

- Pourquoi Dot aurait-elle dit avoir laissé un chien mort à l'endroit même où elle avait laissé le corps ? dis-je. Si elle avait tué Emmett, elle aurait su que c'était son cadavre qu'on allait découvrir ?

George haussa les épaules.

- Elle savait que Wilcox l'avait vue sortir des buissons et que, lorsque le corps serait découvert, Wilcox rapprocherait les deux faits. Elle était affolée.

- Marie dit qu'elle ne paraissait pas affolée quand elle est arrivée ici quelques minutes plus tard.

- Non, en effet, admit George, mais c'est difficile à dire avec une femme comme Dot. De toute façon, elle est toujours haletante, pétulante, débordante d'excitation. Et puis elle ... Bref, Bernie, elle est adorable et charmante, mais son esprit n'est jamais en repos. Je veux dire, cette histoire de chien tirée par les cheveux a pu lui sembler une explication valable sur le moment, mais la logique n'est pas son fort.

Non, en effet, pensai-je, et je m'étais parfois agacé de son caractère superficiel. Maintenant, cela pouvait signifier sa mort ou son emprisonnement. Je me sentais soudain si fatigué que j'avais peine à me tenir debout. Je m'appuyai contre le meuble de la télévision et je me rappelai que c'était sur cet écran qu'Emmett Walker avait eu l'intention de regarder un match la veille au soir. Ou du moins, c'était ce qu'Ida m'avait dit.

- La personne qui avait le plus de raisons de tuer Emmett Walker, c'était sa femme, énonçai-je.

Marie s'assit brusquement.

- Oui, murmura-t-elle. Vous voulez dire qu'elle l'aurait tué avant d'arriver ici la nuit dernière ?

- C'est possible, opinai-je. À propos, où a-t-on trouvé la voiture d'Emmett ?

- A son domicile, répondit George. La police pense qu'il était rentré chez lui après avoir déposé Ida ici et que, ensuite, Dot serait passée le prendre avec sa voiture. (Il hocha la tête.) J'ai étudié la chose sous tous ses angles, moi aussi, Bernie, mais on en revient toujours au sang de Walker dans votre voiture et à l'histoire absurde de Dot à propos du chien.

Je n'étais pas logique moi non plus. Je regardai Marie qui déployait son mouchoir pour se moucher et George qui serrait les lèvres d'un air renfrogné.

- Je ferai de mon mieux pour la sauver, dit-il. Elle semble avoir des chances de s'en tirer en restant dans les bornes de la légalité.

Des chances, comme au jeu. Parier si elle mourrait, passerait de longues années en prison, ou bien serait libérée avec du sang sur ses mains.

Leurs yeux étaient pleins de pitié. Pitié pour moi, et aussi pour Dot. Je ne pus le supporter, je pris congé et m'en allai.

Parfois, quand j'étais épuisé par une journée de cours, et voulais être au calme pour lire mon journal, le bavardage incessant et décousu de Dot m'irritait. A présent, sans sa voix, la maison semblait terriblement vide. J'étais rentré mais je ne pouvais supporter d'être chez nous sans Dot. J'allais sortir quand la sonnette de l'entrée retentit. Un garçon de dix ans se tenait sur le seuil ... Larry Robbins, le fils du pharmacien qui habitait à proximité.

- Monsieur Hall, me demanda-t-il, avez-vous vu un petit chien noir ?

Je le regardai fixement.

- Il s'est perdu, continua le petit garçon. Je l'ai laissé sortir quelques minutes hier soir et il n'est pas revenu. Alors, je demande à tous les voisins s'ils l'ont vu. L'avez-vous vu, monsieur Hall ?

Au prix d'un effort, ma voix resta calme.

- A quoi ressemblait-il ?

- Oh ! une petite chose grande comme ça ! Tout noir, avec le bout des pattes blanc et aussi une tache blanche sur le museau. Je ne l'ai que depuis la semaine dernière c'est mon oncle qui me l'a donné - et on ne lui avait pas encore acheté de collier, ni même sa médaille. Quelqu'un a peut-être cru que c'était un chien errant. Il, lui aura donné à manger et gardé chez lui.

- A quelle heure l'as-tu laissé sortir hier soir ?

- Après huit heures. Vous ne l'avez pas vu ?

- Merci Larry, lui dis-je, en lui caressant la tête.

Il battit des paupières :

- Merci pour quoi, monsieur Hall ?

- Peu importe, dis-je avant d'ajouter : Non, je n'ai pas vu ton chien, Larry.

Quelques heures plus tard, le petit bulldozer que j'avais loué arriva près de l'intersection de la route des Pins et de Wilson Lane. J'attendais là depuis un moment. Quand le bulldozer fut détaché du camion, je demandai au conducteur de commencer à creuser. Puis, j'allai en voiture jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche et appelai Ricardo au commissariat de police.

- Pouvez-vous venir tout de suite à l'endroit où l'on a trouvé le corps d'Emmett Walker la nuit dernière ? lui dis-je.

- Vous avez trouvé quelque chose, monsieur Hall ?

- Je n'en sais rien encore, dis-je, mais si ça se produit, je voudrais que vous soyez là comme témoin.

Je retournai vite à l'endroit où le bulldozer creusait sur une largeur de quinze mètres à partir des buissons s'étendant en bordure de la route. Bien que l'excavation s'avancât déjà de quelque six mètres à l'intérieur du champ voisin et eut environ un mètre de profondeur, l'homme n'avait encore rien trouvé d'autre que des pierres. Je marchai le long de la lame du bulldozer, mes pieds s'enfonçant dans la terre molle et retournée. La surface creusée avait doublé avant que Ricardo n'apparaisse. Ses hanches grasses se trémoussaient tandis qu'il trébuchait sur la terre meuble. Il observa d'un air pensif le manège du bulldozer et soupira :

- La foi déplace les montagnes, n'est-ce pas, monsieur Hall ?

commenta-t-il sèchement.

Je lui racontai l'histoire de Larry Robbins et du chien perdu.

- Alors pourquoi n'êtes-vous pas venu trouver la police, afin qu'elle s'occupe de creuser ?

- Parce qu'il aurait fallu trop de paperasseries pour les faire bouger, à supposer même qu'ils bougent.

Ricardo se gratta les joues en réfléchissant.

- Ce champ appartient à Gridley. Il n'apprécierait pas ce que vous êtes en train d'y faire.

- J'ai obtenu sa permission. Je le paie et je lui ai promis de tout reniveler.

Le conducteur se mit à crier, puis quitta son siège.

Ricardo et moi courûmes vers lui. Sur le sol, à demi couverte par la terre, une tache de fourrure noire à quinze mètres environ de l'endroit où l'on avait trouvé le corps de Walker.

Ricardo se baissa, épousseta la terre qui couvrait le corps, tira par une patte l'animal mort. Jamais auparavant je n'avais vu ce petit, chien noir, mais je l'avais entendu décrire par Dot et par Larry Robbins.

Dot avait dit la vérité. Soudain, je me sentais bien. De ma vie, je ne m'étais jamais senti aussi bien.

- Êtes-vous maintenant convaincu que ma femme a écrasé un chien ?

Ricardo se redressa et s'épousseta les mains.

- Pourquoi devrais-je le croire ?

- Pour-pour-quoi ? J'en bégayais de stupeur. Ne croyez-vous pas ce que vous voyez ?

- Je vois un chien mort, c'est vrai, mais il y a au moins deux choses que ce chien n'a pas faites. Il n'a pas saigné dans votre voiture ni laissé le cadavre de Walker dans les buissons. Je crois savoir comment ce chien est arrivé ici.

- Il a été enterré par l'assassin.

Ricardo eut un mince sourire :

- C'est ce qu'il vous plairait que nous pensions. Tôt ce matin, après avoir quitté le commissariat, vous avez décidé de sauver votre femme en faisant croire que son histoire à dormir debout était vraie. Vous avez trouvé un petit chien noir, vous l'avez tué et enterré ici. Et puis, vous avez fait semblant de le découvrir.

Le conducteur du bulldozer écoutait bouche bée.

Quant à moi, ma joie faisait place à une amertume rageuse.

- Allez-vous faire autopsier le chien ?

- Bien sûr, monsieur Hall, mais il ne sera probablement pas possible de déterminer si c'est une voiture ou un gourdin qui l'a tué.

Il n'y avait rien à dire. La découverte du chien mort prouvait tout pour moi et rien pour le détective. Je demandai au conducteur du bulldozer de remblayer le trou qu'il avait creusé et je regagnai ma voiture - la police me l'avait rendue quelques heures auparavant, mais sans le tapis de sol ensanglanté.

Ricardo marchait à côté de moi.

- Je suppose que j'en ferais autant pour ma femme, dit-il avec sympathie, mais je serais plus malin.

Je fis volte-face au bord de la route pour l'affronter.

- Donc, vous êtes malin ! Mais pas assez malin pour comprendre qu'une histoire par trop extravagante ne peut être que vraie. Ma femme n'est pas aussi sotte que vous tous cherchez à le faire croire.

Ricardo ne dit rien pendant un bon moment et ses tristes yeux noirs étaient pensifs. Ce n'est pas un méchant homme, pensai-je. Pas un de ces flics brutaux et fanfarons. Il essaye de faire ce qui lui semble juste.

- Vous savez, dit-il d'un air rêveur en se retournant vers la tache de fourrure noire dans le champ, il y a une autre explication possible si l'histoire de votre femme à propos du chien est vraie.

- Il est temps de, vous en apercevoir.

Il me fit soudain un grand sourire.

- Attendez ici. Je dois emmener le corps du chien. Il pourrait constituer une preuve.

Il partit en se dandinant à travers le champ retourné.

L'idée me vint que je pouvais faire mieux qu'un policier, et, au moment où il me rattraperait, je lui présenterais quelque chose. Je montai dans ma voiture et démarrai.

Marie Cannon vint m'ouvrir la porte. En quelques heures, les rides dures au coin des yeux et de la bouche s'étaient accentuées.

- George n'est pas à la maison, dit-elle.

- C'est vous que je viens voir.

Elle me conduisit dans la salle de séjour. Elle s'assit, en se tenant bien droite. Je restai debout devant elle.

- Marie, vous avez pleuré toute la journée à cause d'Emmett Walker.

Elle porta le mouchoir à son nez.

- Bien sûr. Sa mort me peine beaucoup, c'était un ami.

- Un ami et un amant, dis-je. Et peut-être pleurez-vous aussi un peu à cause de Dot, ou de votre propre conscience, parce que vous savez Dot innocente. Vous savez qu'Emmett était vivant aux environs de dix heures, ce qui signifie que Dot n'a pas pu le tuer.

J'entendis une voiture entrer dans l'allée sur le côté de la maison : Ricardo, pensai-je, sur mes talons. J'espérai qu'il aurait assez de bon sens pour me laisser m'occuper de Marie.

- Non, non !, protestait-elle.

- Nous avons trouvé le chien enterré près de l'endroit où l'on a découvert le corps d'Emmett Walker, lui dis-je. Cela prouve que l'histoire de Dot est vraie, et que l'une des personnes se trouvant ici hier soir est l'assassin. Elles étaient les seules à savoir où Dot avait laissé le chien mort.

Il y eut comme un friselis de pas sous le porche puis le silence. Cela signifiait que Ricardo jouait mon jeu. Il me laissait venir à bout de Marie, tout en écoutant par la fenêtre ouverte.

Marie reniflait dans son mouchoir.

- Voici ce qui a dû arriver, continuai-je. Hier soir, vous êtes allée dans la cuisine préparer les rafraîchissements. Par la fenêtre ouverte vous avez vu Walker qui arrivait pour regarder le match à la télévision. Vous vous êtes faufilée par la porte de la cuisine pour lui parler.

- Je ne l'ai pas tué ! cria-t-elle. Laissez-moi tranquille !

- Vous ne l'avez pas tué, c'est vrai ! Aucune des quatre femmes qui étaient ici n'a pu le faire, parce qu'aucune de vous n'a quitté la maison assez longtemps pour emmener le corps ; mais il y avait là une cinquième personne : votre mari ...

Maintenant, près de l'ourlet du rideau de l'une des deux fenêtres ouvrant sur le porche, j'apercevais la hanche d'un homme. Ricardo n'en perdait pas une miette.

- Non, gémit Marie, non, non !

- Si, dis-je. C'est la seule façon dont cela a pu se faire. George était au sous-sol en train de confectionner son meuble à disques. Pour y être descendu souvent, je connais bien votre sous-sol. Il comporte une fenêtre à ras de terre sur le côté de la maison. George vous a vue courir au-devant d'Emmett. Peut-être avez-vous embrassé Emmett ; peut-être avez-vous convenu d'un rendez-vous avec lui. Puis vous avez regagné la cuisine et porté les rafraîchissements à vos invitées. Emmett a traîné dehors pour ne pas entrer en même temps que vous et donner des idées à sa femme. George est sorti du sous-sol par la porte du garage, tenant à la main un marteau ou quelque outil pesant qu'il avait saisi sur son établi.

Marie pleurait. Dans une minute, elle allait parler et Ricardo l'entendrait.

Je regardai vers la fenêtre, Ricardo avait changé de position, laissant maintenant voir plus que sa hanche.

Seulement, ce n'était pas Ricardo. Le détective avait des fesses rembourrées. L'homme qui se trouvait dehors, c'était le mince et frêle George Cannon qui, ayant vu ma voiture parquée devant la maison, avait gagné sans bruit le porche.

Parfait, qu'il entende ! Peut-être craquerait-il ainsi en même temps que Marie. Ou peut-être qu'il s'enfuirait et cela équivaldrait à une confession.

Je me tournai vers Marie.

- Donc, George tue Emmett Walker dans un accès de jalousie aveugle. Et le voilà avec un homme assassiné sur les bras. Il a entendu Dot raconter qu'elle avait écrasé un chien et dire où elle l'avait laissé. Il voit là le moyen de détourner de lui les soupçons, en mettant tout sur le dos de Dot. Il traîne le corps dans la voiture de Dot et, en saignant

sur le tapis, la tête défoncée sert son dessein.

« Il se rend en voiture à l'endroit où Dot disait avoir laissé le chien, le trouve, l'enterre dans le champ derrière les buissons, et abandonne le corps d'Emmett sur place. Il se rend dans la voiture d'Emmett à la maison d'Emmett et revient à pied. Toute l'affaire a pris quelque temps, mais vous quatre jouiez aux cartes et ignoriez qu'il était sorti. Peut-être a-t-il laissé une machine en marche, pour que vous l'entendiez d'en haut et croyiez qu'il était au sous-sol.

- Oh ! la honte ! balbutia Marie. Le scandale !

C'est alors que je vis le revolver. Derrière la fenêtre, George Cannon le tenait dans sa main maigre appuyée contre sa hanche. Des rayons du soleil couchant faisaient luire le canon.

Le souffle se bloqua dans ma gorge. Il n'y avait aucune possibilité de fuir. Le seul espoir était de continuer à parler pour qu'il n'ait pas conscience que je le savais là.

- Voilà donc pourquoi vous le protégiez, dis-je, bien qu'il ait assassiné l'homme que vous aimiez. Vous saviez que George l'avait tué, puisque vous aviez vu Emmett vivant et près de la maison vers dix heures, c'était la seule possibilité. Et pourtant, vous étiez prête à voir Dot mourir pour le crime de George.

Elle haussa les épaules.

- George a dit qu'il pouvait la sortir de là. Et il y aurait eu un scandale effrayant si George était passé en jugement. Tout le monde aurait su qu'Emmett avait été mon ... mon ...

Sa voix se brisa complètement.

Je regardai Marie en parlant ; mais en réalité mes paroles s'adressaient à l'homme qui était dehors avec le revolver.

- La police sait la vérité, dis-je. Quand ils ont trouvé le corps du chien, tout est devenu clair. Avec votre témoignage, sa culpabilité ne fera plus de doute. La police est en route maintenant pour ...

Dehors, quelqu'un cria. L'homme à la fenêtre sursauta et tout le corps mince de George Cannon devint visible. Il appuyait le canon du revolver contre sa tempe.

La détonation ne fut pas très forte. Puis George s'affaissa hors de vue sous le rebord de la fenêtre, et j'aperçus Ricardo qui montait en

courant les marches du porche.

Je me précipitai sous le porche. Ricardo, regardait l'homme mort.

- Il a tiré quand il m'a vu, dit-il. Il a dû penser que je venais l'arrêter.

- Oui, murmurai-je. C'est moi qui le lui ai fait croire.

Il tourna vers moi ses yeux noirs pleins de colère :

- Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu ?

- Cela importe-t-il maintenant ? questionnai-je en me détournant du cadavre de George Cannon.

Dans la maison, Marie, effondrée, sanglotait.

- Je suppose que non, répondit doucement Ricardo et il entra dans la maison.

Je marchai jusqu'aux marches du porche pour ne pas être trop près du mort. Bientôt, pensai-je, je ramènerai Dot à la maison.

Et j'achèterai un autre chien à Larry Robbins.

CHAMBRE AVEC UNE VUE

(Room With a View)

par HAL DRESNER

Son corps émacié, enfoui sous des couvertures, s'appuyait à six des plus épais oreillers qui se pussent acheter. Jacob Bauman regarda d'un air écœuré son maître d'hôtel déposer devant lui le plateau du petit déjeuner, puis tirer les doubles rideaux pour laisser le matin pénétrer dans la chambre.

- Désirez-vous que j'ouvre les fenêtres, monsieur ? s'enquit Charles.

- Vous voulez que j'attrape froid ?

- Non, monsieur. Monsieur ne désire rien d'autre ?

Jacob secoua la tête, tout en fourrant un coin de la serviette entre son pyjama et sa maigre poitrine. Il étendait la main pour découvrir le plat, mais il suspendit son geste et regarda Charles qui, telle une sentinelle, restait planté près de la fenêtre.

- Vous attendez un pourboire ? lui lança Jacob d'un ton aigre.

- Non, monsieur. J'attends Miss Nevins. Le docteur Holmes a dit que, à aucun moment, vous ne deviez rester seul.

- Sortez, fichez-moi le camp ! Si je décide de mourir au cours des cinq prochaines minutes, je vous sonnerai. Vous ne manquerez rien !

Il regarda partir le maître d'hôtel ; attendit que la porte eût été refermée, puis il leva le couvercle du plat d'argent, y découvrant un seul œuf poché, qui avait l'air d'un œil dans une membrane reposant sur un toast. Une pauvre cuillerée de marmelade et une tasse de thé pâle complétaient le menu.

Ach ! Jacob considéra cette nourriture avec dégoût et tourna les yeux vers la fenêtre. Il faisait une journée splendide. La grande pelouse de la résidence Bauman était aussi verte et unie qu'un drap de billard. Cernée par le fer à cheval d'une allée de blanc gravier elle était parsemée ici et là de statues de bronze : une déesse environnée d'amours, un messenger aux pieds ailés, une lionne allaitant ses petits, plus hideuses les unes que les autres mais toutes extrêmement

coûteuses. A l'extrémité gauche du fer à cheval, devant la petite conciergerie en brique, Jacob vit son jardinier-paysagiste, M. Coveny, qui s'agenouillait pour mieux examiner un parterre d'azalées ; à droite de l'allée, avant d'arriver à la grille hérissée de piques, les portes du garage, surmonté d'un étage, étaient ouvertes. Ce malade pouvait ainsi voir son chauffeur occupé à polir les chromes de la décapotable bleue de Mme Bauman, tout en s'entretenant avec Miss Nevins, la jeune infirmière qui, le jour, s'occupait de Jacob. De l'autre côté de la grille, le terrain verdoyant s'étendait jusqu'à la route, laquelle était tellement éloignée que le regard perçant de Jacob n'arrivait pas à y distinguer les voitures qui passaient.

Pauvre Jacob Bauman ! pensa Jacob. Toutes les bonnes choses de la vie lui sont venues trop tard. Maintenant, il possède une fortune impressionnante mais il est trop malade pour en profiter ; maintenant, il est marié à une jeune femme dont la beauté a de quoi tourner la tête de n'importe quel homme, mais il est trop vieux pour en tirer plaisir ; maintenant, il est devenu capable de pénétrer les secrets de l'humaine nature, mais il est cloué au lit et n'a que ses domestiques pour toute compagnie. Pauvre riche Jacob Bauman ! pensa-t-il. Avec toute sa fortune, sa chance et son expérience, il lui fallait vivre désormais dans un monde qui avait la largeur de son matelas, la longueur de ce qu'il voyait de l'allée par la fenêtre, et la profondeur de la pensée de Miss Nevins.

Qu'est-ce qu'elle fichait ? Il se tourna vers la pendulette, environnée de bouteilles, de fioles, de flacons et de boîtes, qui était sur la table de chevet. Regardant de nouveau par la fenêtre, il vit la jeune fille en uniforme blanc jeter un coup d'œil à sa montre d'un air inquiet, envoyer un baiser au chauffeur, puisse hâter vers la maison. C'était une blonde bien en chair, qui marchait en balançant gaiement les bras, débordant d'une énergie qui, par contraste, fit Jacob se sentir encore plus affaibli. Il la suivit néanmoins des yeux jusqu'à ce qu'elle s'escamote sous le toit du porche, et reporta alors son attention sur le petit déjeuner. Elle s'arrêterait certainement pour dire bonjour à la cuisinière et à la femme de chambre, calcula-t-il, ce qui voulait dire qu'il achèverait de manger son œuf et le toast lorsqu'elle frapperait à la porte.

Il mâchait la dernière miette du toast lorsqu'on toqua au battant. Il cria « Allez-vous-en ! » et l'infirmière entra, toute souriante.

- Bonjour, monsieur Bauman, dit-elle joyeusement.

Elle posa sur la commode le livre qu'elle était en train de lire, jeta un

regard distrait aux indications laissées par l'infirmière de nuit.

- Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

- Vivant, répondit Jacob.

- Quelle journée splendide, n'est-ce pas ? dit-elle en allant vers la fenêtre. Je me suis arrêtée un instant pour bavarder avec Vic et c'est vraiment comme au printemps. Voulez-vous que je vous ouvre les fenêtres ?

- Non. Mon ami le docteur m'a dit de bien veiller à ne pas prendre froid.

- Oh ! c'est juste ... j'avais oublié. Je crains de n'être pas une bien bonne infirmière, hein ? fit-elle en souriant.

- J'aime mieux une infirmière comme vous que celles qui ne me laissent pas tranquille un seul instant.

- Vous dites ça pour me faire plaisir. Je me rends bien compte que je ne me consacre pas assez totalement à mon travail.

- Totalement ? Vous êtes une jolie fille et vous avez d'autres sujets d'intérêt. Je le comprends très bien. Vous vous dites: « Je vais faire l'infirmière pendant un certain temps, ce n'est pas un travail pénible et l'on est bien nourri. Ça me permettra de mettre de l'argent de côté pour me marier. »

La jeune fille le regarda avec étonnement :

- Savez-vous que c'est exactement ce que je me suis dit quand le docteur Holmes m'a proposé cette place ? Vous êtes vraiment très perspicace, monsieur Bauman.

- Merci, dit sèchement Jacob. Plus on vieillit, plus on devient malin.

Il but une gorgée de son thé et fit une grimace :

- *Ach !* Terrible ... Enlevez-moi ça.

- Vous devriez le finir, insista la jeune fille.

- Je vous dis de me l'enlever ! s'impatienta Jacob.

- Il y a des moments où vous êtes vraiment comme un petit garçon.

- Eh bien, je suis un petit garçon et vous, une petite fille. Toutefois,

mieux vaut parler de vous.

Il se mit en devoir d'arranger ses oreillers, mais s'interrompit dès que l'infirmière s'approcha pour l'aider.

- Dites-moi, Frances, demanda-t-il au visage tout proche du sien, avez-vous déjà choisi votre mari ?

- Monsieur Bauman ! C'est vraiment là une question très personnelle ...

- Soit, c'est une question très personnelle. Mais si vous ne pouvez pas me le dire à moi, à qui le direz-vous ? Pensez-vous-que je veuille le répéter à quelqu'un ? Y a-t-il seulement quelqu'un à qui je pourrais le répéter ? Votre médecin spécialiste n'a même pas voulu me laisser avoir un téléphone près de mon lit, pour appeler mon agent de change une fois de temps en temps. Ça pourrait me causer un choc d'apprendre que j'ai perdu quelques milliers de dollars. Il ne se rend pas compte que, en lisant les journaux, je sais à un penny près combien je gagne ou je perds !... Alors, dites-moi comment est votre amant, enchaîna-t-il avec un sourire complice.

- Monsieur Bauman ! Parler d'un futur mari, c'est une chose, mais présenté comme ça ...

Elle arrangea le dernier oreiller et alla s'asseoir dans le fauteuil près de la fenêtre.

- Je me demande ce que vous devez penser de moi !

Jacob esquissa un haussement d'épaules :

- Je pense que vous êtes une jeune fille, charmante. Seulement, les charmantes jeunes filles d'aujourd'hui diffèrent un peu des charmantes jeunes filles d'il y a cinquante ans. Je ne dis pas qu'elles sont mieux ou moins bien, mais simplement différentes. Ce sont des choses que je comprends car, somme toute, vous n'avez que quelques années de moins que ma femme. Je sais que les hommes aiment la regarder et j'en conclus donc qu'ils aiment aussi vous regarder.

- Oh ! mais votre femme est très belle. Sincèrement, je pense que c'est la femme la plus éblouissante que j'aie jamais vue.

- Tant mieux pour elle. Alors, parlez-moi de votre amant et futur époux.

- Eh bien, il n'y a encore rien de définitif, commença la jeune fille, visiblement ravie. Je veux dire que nous n'avons pas encore arrêté une

date ou quoi que ce soit.

- Mais si ! Seulement vous ne voulez pas me le dire, de crainte que je vous congédie avant que vous ne soyez disposée à me quitter ...

- Non, vraiment, monsieur Bauman, je ...

- Vous n'avez pas encore fixé le jour, mais le mois, si. Pas vrai ?

Il attendit un instant la contradiction.

- Vrai, opina-t-il avec satisfaction. Vous devriez me croire quand je vous dis que ce sont là des choses que je comprends. Alors, quel mois ? Juin ?

- Juillet, dit la jeune fille avec un sourire.

- Je ne suis pas tombé loin ... Je ne me donnerai pas la peine de vous demander s'il est beau, car cela va de soi. Et fort aussi, sans doute ?

- Oui.

- Mais très doux ?

Elle acquiesça, rayonnante.

- Voilà une bonne chose. Il est très important d'épouser un homme qui soit doux ... mais pas trop. Ceux qui sont trop doux se font marcher sur les pieds. Vous pouvez m'en croire. J'étais moi-même un homme très doux, et savez-vous où ça m'a mené ? Nulle part. C'est alors que j'ai compris et décidé de changer. Oh ! Il m'arrive bien de retomber dans cette erreur de temps à autre ... Mais chaque fois, je le paie. Se tromper quand on se marie, constitue une grave erreur ... peut-être la plus grave qu'on puisse commettre. Il vous faut savoir ce que vous allez avoir. Mais vous le savez, n'est-ce pas ?

- Oui. Il est merveilleux, absolument merveilleux. Vous ne pouvez vous en rendre compte, monsieur Bauman, parce que vous ne le connaissez pas vraiment, mais s'il vous arrivait d'avoir une conversation avec lui et de ...

Elle s'interrompit en se mordant la lèvre.

- C'est donc quelqu'un que je connais, dit Jacob devant son embarras. Voilà qui devient extrêmement intéressant. Je ne m'en serais jamais douté. Un ami à moi, peut-être ?

- Non. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ... Je me suis

simplement mal exprimée. Ce n'est pas quelqu'un que vous ...

- Le docteur Holmes ?

- Oh ! non.

- Alors quelqu'un qui travaille pour moi ? demanda Jacob en observant attentivement le visage de son interlocutrice. Charles ?... Non, non, pas Charles. Vous n'aimez guère Charles, n'est-ce pas, Frances ? Vous trouvez qu'il vous regarde de haut, hein ?

- Oui, acquiesça la jeune fille en se laissant emporter par une brusque indignation. Il me donne l'impression d'être une sorte de ... Oh ! je ne sais au juste quoi ... Simplement parce qu'il se croit quelqu'un de distingué, d'élégant ... alors qu'il me fait plutôt l'impression d'un serveur endimanché !

Jacob eut un gloussement :

- Vous avez absolument raison. Ce n'est qu'un serveur endimanché ... même en semaine ! Mais alors qui cela peut-il être ? M. Coveny est beaucoup trop âgé pour vous, il ne reste donc ...

Il s'interrompt, les yeux brillants, la bouche ouverte, l'air taquin. Puis regardant par la fenêtre ouverte derrière l'infirmière, il dit :

- Non, je ne trouve pas ... Mettez-moi un peu sur la voie. Dans quoi est-il ? La banque peut-être ? Les pétroles ? Les textiles ? *Les transports* ? lança-t-il en élevant soudain la voix.

- Oh ! vous me faites marcher. Vous savez que c'est Vic ; je parierais même que vous l'avez toujours su. J'espère que vous n'êtes pas fâché après moi ? Sincèrement, je vous l'aurais dit plus tôt mais ...

Un coup frappé à la porte lui coupa la parole.

- Allez-vous-en ! cria Jacob.

La porte s'ouvrit et livra passage à Mme Bauman, une rousse vraiment éblouissante et paraissant plus près de vingt ans que de trente dans un sweater jonquille sur un pantalon marron qui la moulait de façon provocante.

- Bonjour tout le monde ! Non, restez assise, mon petit, dit-elle à Frances. Comment va notre malade ce matin ?

- Terriblement mal, déclara Jacob.

Sa femme eut un rire faux et lui donna une légère tape sur la joue :

- As-tu bien dormi ?

- Non.

- N'est-il pas odieux ? dit Mme Bauman à Frances. Je me demande pourquoi vous restez ainsi avec lui !

- A cause de mon argent, dit Jacob. Tout comme toi.

Mme Bauman se força à rire :

- C'est vraiment un bébé ! A-t-il pris sa pilule orange ?

- Oui, dit Jacob.

- Non, dit Frances. Serait-ce neuf heures un quart déjà ? Oh ! je ...

- Et même presque neuf heures vingt, précisa Mme Bauman avec froideur. Je vais la lui donner.

Elle sélectionna un flacon sur la table de chevet, y prit une gélule, remplit un verre avec l'eau d'un pichet d'argent.

- Maintenant, ouvre bien la bouche.

Jacob se détourna d'elle :

- Je suis encore capable de prendre une pilule et un verre d'eau. Tu n'as même pas l'*air* d'une infirmière.

Il mit la gélule dans sa bouche et l'avalait avec une gorgée d'eau, avant de questionner :

- Où vas-tu donc, habillée comme une collégienne ?

- Oh ! juste faire un peu de shopping en ville.

- Vic vous a préparé votre voiture, dit Frances. Il l'a tellement astiquée ce matin qu'elle est comme neuve !

- Je n'en doute pas ...

- Si elle ne brille pas assez, achètes-en une autre.

- J'y pensais justement, rétorqua Mme Bauman. Mais je me suis dit qu'il valait mieux attendre que tu sois rétabli et circules de nouveau. Alors, nous achèterons une de ces petites voitures sport où il n'y a

place que pour deux et nous ferons de grandes randonnées, juste nous deux !

- Je brûle d'y être, dit Jacob.

- Ah ! quelle journée splendide ! Pourquoi n'as-tu pas dit à Charles de t'ouvrir les fenêtres ?

- Parce que je ne veux pas prendre froid et mourir. Mais merci de m'y avoir engagé.

Avec un sourire acerbe, Mme Bauman porta ses doigts à sa bouche et les posa sur le front de son mari, en minaudant :

- Aujourd'hui, tu ne mérites pas un vrai baiser ! S'il continue à être aussi grognon, poursuivait-elle à l'adresse de Frances, ne lui parlez même pas. Ce sera bien fait pour lui.

Elle eut pour la jeune fille un sourire empreint de complicité féminine, puis dit à son mari :

- Je rentrerai de bonne heure.

- Je serai sûrement là.

- 'voir ! fit-elle avec une moue espiègle avant de s'en aller.

- Fermez la porte, dit Jacob à Frances.

- Elle est formidable, non ! s'exclama la jeune fille tout en faisant ce qui lui était demandé. Je voudrais tant pouvoir porter un pantalon comme ça.

- Alors soyez gentille pour votre mari : que ce soit avant de l'épouser.

- Oh ! Vic n'y verrait pas d'inconvénient. Il ignore ce qu'est la jalousie et me dit tout le temps le plaisir que ça lui fait de voir d'autres hommes me regarder.

- Et vous, qu'est-ce que ça vous fait quand il regarde d'autres femmes ?

- Oh ! rien ... Après tout, c'est bien naturel, non ? Et Vic a eu ... (Son visage se colora légèrement.) Je ne sais pas comment nous en sommes arrivés à reparler de ça. Vous êtes terrible, monsieur Bauman !

- Vous n'allez pas priver un vieil homme du plaisir qu'il peut prendre à bavarder ? Ainsi donc, Vic a beaucoup de succès avec les femmes ?

- Parfois, c'en est vraiment gênant ... Je veux dire qu'il y a des femmes qui se jettent littéralement à son cou ! Tenez, nous étions dans une boîte de nuit l'autre mercredi... le jour où Vic est de repos ...

Jacob hocha la tête tout en regardant derrière la jeune fille qui se mettait à parler plus rapidement. Sa femme venait d'apparaître, traversant la pelouse en direction du garage. Elle ne marchait pas de la même façon que Frances, mais plus lentement, presque paresseusement. Sous le pantalon marron, ses hanches ondulaient, mais juste un peu, comme une balance qui cherche son équilibre. Même le mouvement langoureux de ses bras semblait engendrer une énergie subtile non pour la prodiguer comme le faisait Frances, mais plutôt pour la stocker en prévision de plus grands besoins.

- ... elle était d'une beauté saisissante, continuait Frances. Je veux dire que ça m'a vraiment flanqué un coup quand je l'ai, vue s'approcher de notre table. Ses cheveux étaient noirs comme le jais et on aurait dit qu'elle était restée des semaines sans les peigner... Quant à sa bouche, c'était comme si elle avait usé tout un tube de rouge pour la maquiller ...

Jacob écoutait distraitemment, sans quitter sa femme des yeux. Elle avait à présent atteint la décapotable et s'appuyait à la portière pour parler avec Vic. Jacob vit son sourire s'accentuer en écoutant le chauffeur, puis elle renversa la tête en éclatant de rire. Il ne pouvait entendre ce rire, mais il en gardait le souvenir depuis bien des années : un rire léger, à la fois stimulant et flatteur. Un pied négligemment posé sur le pare-chocs, Vic croisait ses bras musclés en lui souriant.

- ... je pense vraiment qu'elle devait être ivre, poursuivait Frances complètement plongée dans son histoire. Je ne peux pas croire que sans cela une femme aurait le front de venir s'asseoir sur les genoux d'un homme qu'elle ne connaît pas et de l'embrasser ... Je veux dire : devant la fille qui l'accompagne et tout ! Pour ce qu'elle en savait, je pouvais aussi bien être mariée avec lui !

- Alors qu'a fait Victor ? questionna Jacob, en détournant son regard de la fenêtre.

- Ma foi, rien ... Que pouvait-il faire ? Nous étions dans un lieu public et tout ce qui s'ensuit ... Il s'est juste efforcé de rire, faisant mine de prendre ça pour une plaisanterie ou quelque chose comme ça. Mais moi, je n'ai pas pu ... Je veux dire : j'ai essayé, mais comme elle ne s'en allait pas et que Vic ne pouvait quand même pas la chasser devant tout le monde qui nous regardait, j'ai senti la rage monter en moi, de plus en plus forte et ... Pour tout vous dire, monsieur Bauman, il

m'arrive parfois de me mettre dans des colères terribles. Je veux dire : quand ça touche à quelque chose de très personnel, comme Vic, je n'arrive plus à me contrôler.

- Comme la fois avec Betty ?

Frances mordilla sa lèvre inférieure.

- Je ne pensais pas que vous étiez au courant, dit-elle. J'en suis vraiment désolée, monsieur Bauman, mais je venais dans la cuisine prendre mon déjeuner et elle serrait Vic dans ses bras, alors je ... j'ai vu rouge !

- C'est ce que j'ai entendu dire, opina Jacob en souriant. Je n'ai pas revu Betty avant qu'elle s'en aille mais, d'après Charles, elle n'était plus du tout aussi jolie à regarder.

- J'ai dû lui griffer le visage et de toutes mes forces, dit Frances en baissant les yeux. Je le regrette sincèrement. J'ai d'ailleurs essayé de lui présenter des excuses, mais elle n'a même pas voulu m'écouter. Comme si tout était *ma* faute !

- Et à la fille de la boîte de nuit, que lui avez-vous fait ?

- Je l'ai obligée à quitter Vic en la tirant par les cheveux, avoua Frances d'un air penaud. Et s'il ne m'avait pas retenue, je crois bien que je lui aurais arraché les yeux ! Vraiment, j'étais comme folle ! Faut dire que c'était pire que Betty, car elle embrassait Vic *sur la bouche* ... Si j'avais eu un couteau ou je ne sais quoi sous la main, j'aurais pu la tuer !

- Vraiment ?

Le regard de Jacob quitta l'infirmière pour dériver de nouveau vers la fenêtre. Ni sa femme ni Vic n'étaient plus en vue. Son regard parcourut toute l'étendue de la pelouse, passa sur les statues, atteignit M. Coveny qui était toujours à tripoter les azalées et revint à la décapotable. Il vit comme une ombre sur le capot étincelant et, clignant des yeux, se rendit compte que c'était la peau de chamois dont Vic s'était servi pour astiquer la voiture.

- Et quel effet ont ces petites bagarres sur vos sentiments pour Vic ? s'enquit-il d'un air détaché.

- Aucun, voyons ! Pourquoi voudriez-vous ? Ce n'est pas sa faute si les femmes se jettent à sa tête. Je veux dire que ça n'est certainement pas lui qui les encourage.

- Non, bien sûr.

Les yeux de Jacob s'étrécirent pour mieux concentrer son regard sur la fenêtre sombre au-dessus du garage. Il lui sembla entrevoir comme un éclair jaune ... ou bien était-ce simplement le reflet du soleil sur la vitre inférieure de la fenêtre à guillotine ... Non, ça ne pouvait pas être le soleil, car la vitre inférieure était levée. Et voilà que ça recommençait : parmi des ombres mouvantes, un rectangle d'un jaune éclatant ... qui semblait soudain s'étirer doucement dans les airs, comme une housse ou un vêtement ... qu'on aurait ôté lentement à quelque chose ou à quelqu'un ... Et puis plus rien, pas même les ombres mouvantes, ne fut visible dans l'encadrement de la fenêtre.

Jacob sourit :

- Je suis certain que Vic est très fidèle, dit-il. Et ce qui arrive ainsi n'est que la faute de ces femmes. Votre jalousie est très compréhensible. C'est normal de se battre pour garder ce qu'on a ... même si cela signifie la perte d'autre chose.

Frances le regarda, déconcertée.

- Vous pensez que Vic ne m'aime plus autant à cause de ce qui s'est passé ? Il m'a dit qu'il comprenait ...

- Bien sûr qu'il comprend. En fait, il vous aime probablement encore plus maintenant qu'il a vu combien vous teniez à lui. Les hommes sont assez sensibles à ces choses ... Non, ne faites pas attention à ce que je raconte ... je me laisse aller à parler, parler ... Mais après tout, que pourrais-je faire d'autre ?

- Oh ! probablement des tas de choses, lui assura Frances ... Vous êtes très intelligent ... du moins, c'est l'impression que vous me donnez. Alors vous devriez vous trouver un passe-temps ... Les mots croisés ou des trucs comme, ça, non ?

- J'essaierai peut-être un de ces jours dit Jacob. Mais pour l'instant, je crois que je vais plutôt essayer de faire un petit somme.

- Excellente idée, approuva Frances. J'ai apporté un nouveau livre. Je l'ai commencé dans le bus en venant C'est passionnant ... Il s'agit d'une Française dont tous les rois étaient amoureux ...

- Ça paraît prometteur, en effet. Mais avant que vous vous mettiez à lire, je voudrais vous demander un petit service.

Se tournant de côté, il ouvrit l'unique tiroir de sa table de chevet.

- N'ayez pas peur, dit-il en sortant du tiroir un petit revolver gris. Je le garde là au cas où il y aurait des cambrioleurs ... Mais cela fait si longtemps qu'il n'a pas été nettoyé que je ne suis pas sûr qu'il fonctionne encore. Voulez-vous le porter à Vic et lui demander de vérifier s'il est en bon état ?

- Bien sûr ! dit l'infirmière en se levant et prenant l'arme avec précaution. Oh ! comme c'est léger ... J'avais toujours cru qu'un revolver, ça pesait des kilos !

- A vrai dire, il s'agit de ce qu'on appelle un revolver de dame, expliqua Jacob. Destiné aux femmes et aux vieux messieurs. Faites attention : il est chargé. Je vous aurais bien ôté les balles, mais je crains de ne pas savoir m'y prendre.

- Je ferai très attention, lui assura Frances. Et pendant ce temps, tâchez de dormir un peu. Voulez-vous que je demande à Charles de venir pendant que je serai absente ?

- Non, ne vous donnez pas cette peine. Je me sens très bien. Prenez votre temps avec votre fiancé. Je crois l'avoir vu monter dans sa chambre il y a un instant.

- Il est sans doute allé s'étendre après avoir si vigoureusement astiqué la voiture ! dit Frances.

- Eh bien, montez sur la pointe des pieds et faites-lui la surprise. Ça ne lui déplaira probablement pas.

- Si ça lui déplaît, je lui dirai que c'était votre idée !

- C'est ça, approuva Jacob. Dites-lui que c'est une idée que j'ai eue.

Souriant, il regarda la jeune fille quitter la chambre, puis il se nicha au creux des oreillers et ferma les yeux. Tout était tranquille autour de lui et il se sentait si véritablement fatigué que, malgré lui, il allait s'assoupir quand lui parvint, de l'autre côté de la pelouse, la première détonation, immédiatement suivie d'une deuxième et d'une troisième. Il faillit se redresser pour observer par la fenêtre ce qui se passait, mais cela demandait un trop grand effort. Et puis, aussi bien, il n'y avait rien qu'il pût faire, cloué au lit comme il l'était.

LA SUBSTANCE DES MARTYRS

(The Substance of Martyrs)

par WILLIAM SAMBROT

Durant des siècles, les gens du village avaient cru aux pouvoirs miraculeux de leur Christ d'or. Avec quelle sublime ironie les ravages de la guerre pour « mettre fin à toutes les guerres » répondirent à leurs prières !

Pour des raisons que vous comprendrez aisément, je ne vous dirai pas le nom de ce petit village allemand, où j'ai vu le miraculeux Christ d'or sur la croix. Il s'agit d'un obscur et pauvre hameau, qui ne s'est pas encore complètement remis des dévastations de la Seconde Guerre mondiale.

Ce fut le colonel Dumphrey qui me parla du Christ d'or et de l'étrange histoire des miracles qu'on lui attribuait. Nous parcourions alors en voiture le sud de l'Allemagne, nous rendant de Paris à Salzbourg où le colonel devait se prononcer sur l'authenticité de certains trésors artistiques récemment découverts dans une mine de sel proche de Salzbourg.

Maintenant retraité, le colonel Dumphrey, D.S.O., O.B.E. [2] était - il l'est d'ailleurs toujours - un grand savant doublé d'un linguiste, expert pour tout ce qui concernait la Renaissance italienne et l'art médiéval de l'Europe centrale. Pendant la guerre, le colonel Dumphrey avait appartenu à la Military Intelligence de l'Armée britannique, mais été détaché spécialement à la 45e Division de l'Armée américaine.

Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, la 45e s'était emparée de plusieurs mines de sel voisines de Salzbourg, où se trouvait entassés une grande partie de ce que les nazis avaient volé dans les plus beaux musées d'Europe et dans des collections privées.

A ce jour, les trésors que l'on savait avoir été volés par les nazis n'avaient pas été tous retrouvés. Aussi lorsque le colonel fut pressenti à Paris pour venir donner son opinion d'expert sur l'authenticité de plusieurs des œuvres d'art découvertes dans ces tristes mines de sel, il accepta avec empressement.

Il décida de se rendre de Paris à Salzbourg par la route, en prenant son

temps afin de visiter quelques autres villes allemandes ou autrichiennes moins connues, mais très riches aussi en trésors de l'art médiéval. Il m'invita à l'accompagner.

Nous étions en plein sud de l'Allemagne, errant au hasard dans des villages pareils à des cartes de Noël, roulant à travers une région montagneuse, paisible et peu habitée, lorsque le colonel ralentit soudain en voyant un panneau indicateur.

Il hésita puis, brusquement, tourna dans un chemin cahoteux. Très vite apparurent en avant de nous les inévitables maisons caractéristiques avec leur bois peint. Au milieu d'elles, le clocher d'une petite église jaillissait, curieusement tronqué.

A mesure que nous approchions, il devenait évident que l'église avait été gravement endommagée pendant la guerre et attendait encore d'être complètement réparée.

Dans plusieurs des ouvertures de style gothique, les vitraux avaient été remplacés par des planches. Le toit d'ardoise était grossièrement rafistolé en différents endroits. Au total, c'était une humble et pauvre église d'un village enfoui dans les montagnes. Et cependant ...

Dumphrey m'assura que des guérisons miraculeuses s'y étaient produites. Les gens venaient de plusieurs centaines de kilomètres à la ronde pour prier devant le crucifix ornant l'autel de cette petite église, un Christ en or massif cloué sur la croix, Prier pour implorer des miracles, qui, parfois, avaient lieu.

Nous descendîmes de voiture et je fus aussitôt frappé par l'impression de paix tranquille qui émanait de la place, du village. Des gens nous souriaient, en continuant sans hâte leur chemin. La plupart se rendaient à l'église ou en venaient.

Nous y entrâmes. L'intérieur ressemblait à celui de beaucoup d'autres églises d'Europe occidentale, peut-être en un peu plus sombre et endommagé. Un grand nombre de bancs étaient abîmés, mais quelques-uns étaient neufs. Sur le sol, des réparations faites avec du carrelage juraient à côté des dalles de marbre ancien. Sur la droite, un des vitraux avait été si curieusement brisé qu'il n'en restait que deux morceaux suspendus au sertissage de plomb, dont chacun offrait aux regards une main levée, implorante, se détachant sur le ciel de l'extérieur.

Dans un friselis d'ailes, des pigeons allaient et venaient entre ces deux mains qui, me chuchota Dumphrey, étaient tout ce qui subsistait du

vitrail représentant Marie, mère du Christ.

Ce vitrail détruit constituait, en quelque sorte, le monument élevé par les gens du village à leur amer passé. Pour marquer leur repentir et demeurer un souvenir, il était resté exactement comme la guerre l'avait laissé.

Paroissiens et visiteurs s'agenouillaient sur le sol, en dépit du vent qui soufflait par l'ouverture béante et faisait s'agiter sans trêve la lampe rouge du sanctuaire.

Juste au-dessus de l'autel mutilé était suspendu le splendide crucifix. Un grand Christ doré, cloué sur une croix d'acajou. Les bras étendus semblaient empêcher de crouler les murs si rudement éprouvés. Il rayonnait à la flamme vacillante des cierges, et les ombres mouvantes rendaient étrangement vivants les traits du supplicié. Les yeux clos me paraissaient s'ouvrir avec lenteur, comme pour me chercher parmi les gens agenouillés.

J'avais vu nombre de très beaux crucifix, mais j'étais fasciné par ce Christ doré dont les bras aux veines saillantes étaient cloués au bois sombre par de gros clous d'or. Il émanait de ce corps supplicié une aura presque palpable. J'eus le sentiment que les yeux fermés n'étaient vraiment plus clos, mais me regardaient avec amour et pitié.

Mon cœur parut ralentir son rythme et battre à grands coups car j'aurais juré que la poitrine dorée respirait, faisant béer la cruelle blessure faite par le coup de lance. Je continuai de regarder fixement la croix, à peine conscient du murmure des prières, des battements d'ailes et des roucoulements des pigeons. Cette effigie solitaire semblait attirer tout à elle avec une force mystérieuse mais réelle.

Dumphrey me toucha le bras et je sursautai. Quand nous sortîmes de l'église j'aspirai l'air à pleins poumons.

- C'est ... c'est magnifique, dis-je lentement. Il y a là quelque chose ... une présence ... L'avez-vous sentie ?

Il acquiesça d'un signe de tête et je dis :

- Je suppose que je pourrais expliquer cela de façon rationnelle, en parlant d'hallucination collective, de l'hypnose qu'engendre la luisance de ce corps sur lequel joue le reflet des flammes mouvantes. Mais ce ... cette impression d'ineffable paix ... cet intense sentiment de ... de ...

- D'amour ? fit Dumphrey. .

- Oui. Un amour profond et calme, une acceptation totale. Je comprends sans peine que des gens viennent de très loin pour s'agenouiller devant ce crucifix.

Je m'interrompis, cependant que Dumphrey allumait sa pipe d'un air pensif.

- Pour eux, il ne doit pas avoir de prix, mais j'ai l'impression qu'il est très ancien.

- Non, me dit-il. Celui-ci date de 1945.

- *Celui-ci ?*

- Il en existait un autre, absolument pareil, poursuivit Dumphrey. Et qui, celui-là, était vraiment ancien, datant au moins du Moyen Age.

- Et qu'est-il devenu ? questionnai-je. Était-il aussi en or massif ?

Il me regarda d'un drôle d'air et dit :

- Les habitants du village l'ont toujours cru.

Ils étaient fiers de leur crucifix, m'expliqua Dumphrey, debout sur les marches de l'église. Étincelant à la clarté des cierges, le grand Christ d'or avait toujours été dans leur église, pour aussi loin que l'on ait pu en garder souvenir au long des siècles. C'était ce qu'il y avait de plus précieux dans leur vie, non seulement parce qu'ils le croyaient en or massif, mais parce qu'il symbolisait leur parfaite union dans la foi. Bien que les portes de l'église ne fussent jamais fermées et que personne ne s'en soit vu refuser l'accès on n'avait jamais touché à leur crucifix.

Jamais.

Il est vrai que jusqu'alors aucune guerre n'avait vraiment atteint ce hameau. Aucune guerre, jusqu'à ce que Hitler proclamât son droit à diriger le monde ...

Tous les jeunes hommes étant depuis longtemps partis - tués ou faits prisonniers sur les nombreux fronts - il ne restait pour combattre que l'*Herrenvolk*, l'Armée du Peuple. Les estropiés, les infirmes, les vieux, les déchets d'humanité ... De bien pauvres combattants, mais qui se retrouvèrent sous la coupe du plus brutal et du plus fanatique régiment de Hitler: les Waffen S.S. tant redoutés, le corps d'élite de Hitler, des hommes ayant juré de défendre leur patrie jusqu'à la mort.

L'*Untersturmführer* Hohler, ancien commandant en second du sinistre camp de concentration de Dachau, d'où l'avance des troupes alliées l'avait chassé, se vit enjoindre de fortifier le village et de veiller à ce que l'*Herrenvolk* n'hésite pas, s'il le fallait, à mourir pour le défendre.

Hohler fortifia le village et, sans souci des protestations du curé aussi bien que des paroissiens, il donna ordre que le clocher soit utilisé comme poste d'observation pour régler le tir de leur terrible artillerie de .88. Quand la première automitrailleuse américaine approcha du village, elle fut aussitôt anéantie par un tir extrêmement précis. Les Américains se replièrent aussitôt, en appelant leur propre artillerie en renfort. Ils n'eurent d'autre issue que de démolir le clocher.

A travers la neige fine qui tombait par une froide matinée de février, les unités américaines de la 45e effectuèrent un rapide mouvement d'encerclement et le village fut pris. La majeure partie de l' *Herrenvolk* se rendit immédiatement. Mais l'*Untersturmführer* Hohler n'était point parmi eux : il s'était enfui.

Le gros des troupes poursuivit son avance, mais quelques militaires se regroupèrent devant l'église. Un jeune capitaine d'infanterie, les mains bleues par le froid, conduisit un vieux prêtre vers celui qui était alors le major Dumphrey. Visiblement en proie à une grande détresse, en un murmure haletant, le prêtre demanda à Dumphrey de bien vouloir venir avec lui dans l'église démolie.

Dumphrey le suivit à travers les ruines, au milieu des bancs effondrés et des ouvertures ogivales dont les vitraux jonchaient le sol de leurs arcs-en-ciel.

Indiquant le mur au-dessus de l'autel mutilé, le prêtre dit d'une voix étranglée :

- Depuis des siècles, nous avons là un Christ. Un Christ en or, en or massif. Personne n'y avait jamais touché, bien que les portes ne fussent jamais fermées. Et lorsque le bombardement eut lieu, alors que tout s'effondrait, cette croix resta intacte. Un miracle ... qui nous avait remplis d'humilité et donné l'assurance que Dieu nous protégeait. Mais à présent ...

Son doigt tremblant montrait le mur au-dessus de l'autel, qui n'avait pas été touché mais paraissait étrangement nu. Au milieu de la sombre patine, issue de la fumée des cierges brûlés durant des siècles, se distinguait l'emplacement plus clair où avait été accrochée la grande croix. Le Christ d'or avait disparu.

- L'*Untersturmführer* Hohler l'a emporté ! s'écria le prêtre d'une voix brisée.

Hohler : *Untersturmführer*, portant les revers d'uniforme des *Schutztaffeln* tant redoutés ; commandant en second à Dachau, spécialiste ès trépas. L'exécuteur de centaines de milliers de Juifs, un homme dont la liste des crimes était aussi longue que celle de ses victimes. Même alors, quand les Alliés le recherchaient pour le traduire devant les tribunaux pour crimes de guerre, même à cet instant de son propre *Götterdammerung*, Hohler n'avait pu s'empêcher d'ajouter le Christ d'or à son butin déjà immense.

- Nous le retrouverons, assura au prêtre le jeune capitaine. Où pourrait-il fuir maintenant ?

Et ils le retrouvèrent, près de Salzbourg. Hohler reconnut sans aucune difficulté avoir pris le crucifix et, lorsque le jeune capitaine, indigné, lui ordonna de le restituer, il éclata de rire, déclarant ne plus l'avoir, s'en être débarrassé en chemin. Mais, dans son butin, on retrouva plusieurs barres d'or pur, dont le poids représentait approximativement ce qu'eût donné le crucifix si on l'avait fait fondre. Lorsqu'on l'interrogea sur cet or, Hohler, après quelque hésitation, reconnut qu'il provenait de la fonte du Christ volé.

Par chance, les dimensions exactes de l'original étaient connues et il y avait dans la région nombre de sculpteurs et de ciseleurs capables de confectionner un moule.

Quand, terminé, le Christ fut prêt à être accroché pour recevoir la bénédiction de l'évêque, l'église déborda de fidèles. Remuant les pieds et chuchotant dans le froid, ils regardaient avec une admiration craintive le beau crucifix étincelant qui dominait de nouveau l'autel mutilé.

L'église était ouverte à tous les vents, mais c'était redevenu une église, leur église. Au-dessus de l'autel, l'étrange sérénité de cette puissante statue dorée faisait rayonner sur eux une chaleur enveloppante qu'ils n'avaient jamais connue auparavant.

Et, comme pour bien prouver que Dieu était parmi eux, se produisit alors le premier des miracles attribués au Christ d'or. On avait amené à la messe un enfant, victime des bombardements. Il avait été enterré vivant dans les ruines de sa maison, cloué au sol par les corps de ses parents. Lorsqu'on l'avait tiré de là, il avait crié, mais juste une fois et ç'avait été comme si une lumière s'éteignait : son regard était devenu inexpressif. Désormais, ce n'était plus qu'un être muet qui se laissait

ballotter sans que subsistât en lui la moindre étincelle d'humanité.

Mais, à l'intérieur de l'église, il leva les yeux vers le Christ d'or. Une faible lueur s'alluma dans ses yeux. Son regard fixé sur la croix s'aviva de plus en plus et, soudain, il poussa un cri, un cri perçant, terrible, puis se mit à pleurer. Les larmes roulaient sur son visage. Il était de nouveau capable d'éprouver des sentiments, un être humain en proie à une grande angoisse, mais sain et sauf.

- C'est maintenant un jeune et robuste père de famille, conclut Dumphrey tandis que, descendant le perron de l'église, nous retournions vers la voiture. La sienne a été la première, mais il y a eu d'autres ... guérisons.

- Je n'en doute pas, dis-je, après ce que je viens d'éprouver moi-même ...

Nous prîmes place dans la voiture. Dumphrey regarda d'un air songeur les gens qui allaient et venaient, puis il me dit.

- Mais il avait menti, vous savez. L'*Untersturmführer* Hohler.

- Menti ? Comment cela ?

Dumphrey sortit sa pipe et tout en la bourrant de tabac, il reprit :

- Bien entendu, je n'ai pas besoin de vous recommander d'être discret sur tout ceci. (Il soupira.) En fait, avant même qu'on eût capturé Hohler, j'étais en possession du véritable crucifix volé, qui avait été retrouvé par une de mes équipes spécialisées.

Il fit une grimace :

- Mais tellement abîmé qu'il ne pouvait être question de le restituer à l'église. Les bras avaient été tordus, le torse défoncé et la couronne d'épines complètement arrachée de la tête.

- Hohler l'avait -donc vraiment jeté ?

- Oui ... après s'être aperçu qu'il n'était pas du tout en or massif, opina Dumphrey. A l'endroit où se trouvait précédemment la couronne, la tête était d'un gris terne, de ce même gris qui était apparu lorsqu'on avait tordu les bras. Le crucifix n'était qu'en plomb doré.

- Mais ... les lingots de Hohler ...

- Ne devinez-vous pas d'où provenait cet or ? me dit Dumphrey. Hohler était l'un des bouchers de Dachau. Il avait arraché les alliances

des doigts de ses victimes que l'on menait aux chambres à gaz ... De leurs bouches sans vie, il avait extrait les dents en or, avant que les corps fussent livrés au four crématoire. Entassant cet or, le faisant fondre en lingots ...

- Ça provenait des Juifs ... murmurai-je, le cœur serré.

. - Oui, des Juifs martyrisés à Dachau. Sans doute Hohler avait-il dû estimer diaboliquement astucieux de prétendre que l'or provenait du Christ volé. *Mais était-ce tellement faux ?*

Il fit démarrer la petite voiture et nous sortîmes lentement du village tandis qu'il poursuivait :

- Ce bourreau, cet homme sans aveu, a volé aux chrétiens leur crucifix de plomb doré, pour le remplacer par un autre du plus précieux métal qui soit : la substance des martyrs.

APPEL À L'AIDE

(Call For Help)

par ROBERT ARTHUR

Pour la dixième fois de la journée, Martha Halsey lut d'une voix un peu tremblante l'article du *Dellville Weekly Call* :

« L'agence immobilière Boggs and Boggs a annoncé aujourd'hui qu'elle mettait sur le marché la vieille maison Halsey, sise en face du tribunal. C'est Mrs Ellen Halsey Baldwin, nièce des propriétaires de la demeure - mesdemoiselles Martha et Louise Halsey ,filles du regretté juge Hiram A. Halsey - qui en a ordonné la mise en vente. »

Louise, dont les mains aux veines apparentes papillonnaient au-dessus des petits carrés de tissu qu'elle assemblait pour en faire une couverture, demeura cette fois silencieuse dans son fauteuil à roulettes. Seul le vent de la Nouvelle-Angleterre répondit par un cri aigu de jubilation en s'enroulant autour des avant-toits ornés de lierre de la vieille maison perdue loin du bruit et de l'agitation de la ville.

Toute la journée, depuis qu'Ellen avait ramené le journal de la boîte aux lettres, juste avant le petit déjeuner, les deux sœurs n'avaient cessé de relire l'article et de le considérer sous tous les angles possibles. D'abord Louise avait avancé avec assurance qu'il devait s'agir d'une erreur mais Martha avait accueilli cette hypothèse par un reniflement de mépris. Louise avait ensuite voulu appeler Ellen pour lui en parler mais Martha, mue par quelque sentiment de méfiance somnolant au plus profond d'elle-même, s'y était opposée.

Après une journée passée à discuter, à spéculer, à se perdre en conjectures, Martha avait soudain trouvé la réponse. C'était la seule explication possible et une fois qu'on l'acceptait, les événements des six derniers mois y compris la mort de la pauvre Queenie, la semaine précédente - s'imbriquaient logiquement les uns dans les autres.

Martha prit sa respiration avant de parler puis, d'une voix lente et calme, révéla la vérité à sa sœur :

- Louise, je suis convaincue qu'Ellen et Roger veulent notre mort.

De son fauteuil à roulettes, Louise lança à Martha un regard stupéfait.

- Oh, *non*, Martha ! protesta-t-elle, avec une expression à la fois indignée et incrédule.

- Il n'y a pas d'autre explication, répliqua l'accusatrice.

Son visage avait la sévérité du granit patiné par les intempéries de la Nouvelle-Angleterre, et bien qu'elle eût quatre-vingts ans, ses yeux bleus lançaient des éclairs.

- Je comprends maintenant pourquoi Roger et Ellen tenaient tant à ce que nous quittions notre maison en ville pour venir vivre avec eux, poursuivit-elle. Pourquoi également ils nous ont persuadées de leur donner procuration afin qu'Ellen puisse s'occuper de ce que Roger appelait des petits détails ennuyeux concernant nos biens. La vérité saute aux yeux lorsqu'on examine les faits sous le bon angle. D'abord Roger et Ellen nous ont séparées de tous nos vieux amis et voisins ; maintenant ils ont l'audace de vendre notre maison, et ils espèrent sans aucun doute hériter bientôt, très bientôt, de nos actions et de nos titres.

Louise sursauta.

- Mais ils ne seront pas à eux avant notre mort !

- C'est exactement ce que je voulais dire.

Martha se leva, s'approcha en boitillant de la fenêtre de la chambre-salon que les deux sœurs partageaient. Elle faisait à sa mauvaise hanche la faveur de ne pas se déplacer trop rapidement. Le vent d'automne de la Nouvelle-Angleterre agitait les branches dénudées des arbres entourant la vieille maison de style XVIIIe. Martha ouvrit la fenêtre, se raidit sous la morsure du froid.

- Toby, Toby ! appela-t-elle, Viens, Toby !

Il n'y eut pas de *miaou* en réponse et aucune forme rousse ne sauta à l'intérieur. La vieille fille referma la fenêtre et réintégra en boitant le cercle de lumière que la grande lampe à pétrole projetait sur la table, près du fauteuil à roulettes de sa sœur.

- D'abord Queenie, maintenant Toby ! gémit-elle d'une voix désespérée. Tu verras, Louise, demain ou après-demain, Roger nous rapportera Toby tout raide et froid en nous jouant la comédie du chagrin - exactement comme il l'a fait la semaine dernière pour Queenie. Empoisonné, bien sûr,

Martha lança un regard farouche à sa sœur, dont les yeux s'embruèrent.

- Pauvre Queenie, murmura Louise. D'après Roger, elle avait dû manger une boulette empoisonnée préparée par un fermier. C'est vrai, tu sais, les fermiers ont l'habit ...

- Queenie irait manger n'importe quoi après avoir été nourrie par nous pendant huit ans ? demanda Martha. C'était une chatte pleine de discernement. Je vais te dire qui a empoisonné Queenie : Roger, personne d'autre !

Louise regarda sa sœur en écarquillant les yeux tandis que le vent sifflait autour de l'aile de la vieille maison qu'elles occupaient.

- Mais *pourquoi* ?

- Rappelle-toi les malaises intermittents que tu as eus le mois dernier. Un jour tu te sentais faible et malade ; le lendemain, tu allais beaucoup mieux ; deux jours plus tard, tu étais de nouveau mal fichue. Comment expliques-tu cela ?

- Passé soixante-quinze ans ...

- Ne dis pas de bêtises : tu n'avais pas ces malaises lorsque nous vivions dans notre maison.

- Non ... c'est vrai. Je n'en avais jamais.

- Tu vois ! Inutile de te rappeler qu'en sa qualité de pharmacien, Roger a accès à toutes sortes de produits y compris des poisons.

- Oh, Martha, non !

- Roger est très intelligent. Il s'y prend progressivement, de façon que nous nous affaiblissions un peu chaque jour et finissions par disparaître de *mort naturelle*, expliqua Martha, qui prononça presque dans un sifflement ces derniers mots. Tes malaises sont les symptômes d'un empoisonnement chronique, très probablement à l'arsenic. Queenie terminait tes restes. Comme elle était beaucoup plus petite, elle est morte, alors que tu as été simplement malade. Et Roger nous l'a ramenée en inventant une histoire de boulettes empoisonnées jetées par un fermier.

Martha poussa un long soupir indigné avant de poursuivre :

- Roger comprit alors que Toby risquait de subir le même sort, à ceci près qu'il pouvait tomber malade chez nous, ce qui aurait éveillé nos soupçons. Il lui fallait donc se débarrasser de lui, et maintenant, la pauvre bête est morte.

- C'est horrible, dit Louise dans un souffle. Mais comment peux-tu en être *certaine* ?
- Je me fonde sur des preuves, en particulier la nouvelle voiture que Roger a achetée hier.
- Elle n'est pas vraiment nouvelle, objecta la cadette. C'est une occasion, et Roger en avait réellement besoin avec l'hiver qui approche.
- Tu as prononcé le mot juste, repartit l'aînée. *Besoin*. Roger et Ellen ont grand besoin d'argent. Tu sais qu'il ne gagne pas grand-chose à la pharmacie de Mr Jebway. Il suffit de considérer tous les faits. Il y a deux ans, Roger arrive ici d'on ne sait où - personne ne le connaît. Il fait la connaissance d'Ellen, qui jure aussitôt ne pouvoir être heureuse que si elle l'épouse. Ellen n'est pas une beauté, il faut en convenir. Pourquoi Roger se sentirait-il attiré par elle ? Je me le suis demandé à l'époque et maintenant je connais la réponse : parce qu'elle est notre nièce, notre seule héritière. Nous possédons une grande maison, les actions et les titres que notre père nous a laissés. Roger a compris qu'il tenait la chance de sa vie et il a épousé Ellen dans l'espoir qu'un jour il mettrait la main sur tous nos biens - en nous empoisonnant.

Le doute se lisait sur le petit visage ridé de Louise.

- C'est vrai, Ellen n'est pas jolie mais elle est douce de nature et les hommes ne choisissent pas toujours une femme pour sa beauté.
- Tu sais aussi bien que moi qu'elle a beaucoup changé, rétorqua Martha en pointant vers sa sœur un doigt osseux. Tu as sans doute remarqué comme elle est devenue cachottière, comme elle évite de parler de la maison quand nous y faisons allusion. Tu as remarqué les regards entendus qu'ils échangent lorsqu'ils croient que nous ne les voyons pas, et leur façon de changer de sujet chaque fois que nous abordons les questions d'argent.

Martha se pencha en avant et baissa la voix :

- J'oubliais, ils écoutent peut-être à la porte. Je le répète, il faut examiner tous les faits. Nous étions heureuses en ville, dans notre maison, et puis l'été dernier, Ellen et Roger ont voulu nous faire croire qu'ils s'inquiétaient à notre sujet. D'après eux, à cause de ma hanche et de ton arthrite, nous ne serions plus capables de nous débrouiller seules. Sottises ! Nous aurions pu vendre une partie des actions, engager une bonne et une cuisinière. Mais non. Comme de vieilles imbéciles, nous avons accepté de donner procuration à Ellen et de

venir habiter ici, avec eux. A présent, nous voilà complètement isolées. Nous ne voyons jamais personne et nous ne sortons guère de la maison. Nous ne recevons pas de courrier et même le juge Beck n'est pas venu nous rendre visite. Je lui ai écrit il y a trois jours pour lui demander - non, pour *l'implorer* - de passer nous voir. J'avais même précisé que nous voulions lui parler d'une question très importante.

- Tu as écrit au juge Beck ? s'exclama Louise. Tu ne m'en as rien dit.

- Parce que je ne voulais pas t'inquiéter avec mes soupçons. Maintenant, j'ai une certitude, et je vais tout révéler au juge - si je parviens jamais à le voir. Je soupçonne fortement Roger de ne pas lui avoir remis ma lettre.

Martha pinça les lèvres et poursuivit :

- Autant voir la réalité en face : Roger s'impatiente. Manifestement, son plan prévoit de t'éliminer en premier. Ensuite ce sera mon tour et personne n'aura jamais le moindre soupçon.

- Oh Martha ! geignit Louise tout émue, en clignant ses yeux bleu clair.

- Je vais les appeler, nous verrons ce qu'ils diront. Oh ! je ne les accuserai pas, mais rien qu'à la façon dont ils répondront à mes questions, nous pourrons mesurer l'étendue de ce qu'ils nous cachent.

La plus âgée des demoiselles Halsey clopina jusqu'à la porte conduisant, par un petit couloir, à la partie centrale de la maison. Elle l'ouvrit, appela :

-Roger ! Ellen !

- Oui, tantine ? répondit une voix jeune et féminine.

Martha avait regagné sa place quand Ellen entra.

C'était une femme aux yeux protubérants, au menton fuyant et à l'expression inquiète. Elle s'essuya les mains à son tablier en souriant.

- Le dîner sera prêt dans une minute, annonça-t-elle. Un rôti à la cocotte - ça vous plaît ?

- Très bonne idée, Ellen, dit Martha. Mais nous voulions te parler de Roger.

- On me demande ?

Des pas résonnèrent lourdement dans le couloir, Roger apparut derrière son épouse. Petit, le cheveu raide, il aurait eu l'air presque joyeux sans les lignes creusant son visage autour de la bouche et les verres épais de ses lunettes.

- Me voici en chair et en os, mes chères tantes ! déclama-t-il.

Il s'esclaffa comme s'il avait fait une plaisanterie et ajouta :

- Que puis-je faire pour vous ?

Il passa un bras autour de la taille d'Ellen avec un sourire radieux mais ses yeux grossis par l'effet de loupe de ses vertes semblaient scruter ses tantes pour deviner leurs pensées secrètes.

- Mes trois femmes préférées, toutes dans la même maison. J'ai mon petit harem clandestin, dit-il en serrant Ellen contre lui.

- Roger, je me demandais pourquoi le juge Beck ne m'a pas répondu. Vous lui avez remis ma lettre ? demanda Martha.

- Eh bien, non, répondit Roger d'un ton hésitant. Je l'ai laissée à sa secrétaire et j'allais vous en parler ce soir. Le juge Beck est en voyage.

- En voyage ? s'exclama Louise en regardant fixement Roger.

Ce dernier s'éclaircit la voix, échangea avec sa femme un regard que même Louise remarqua.

- Il est à Boston pour une affaire importante.

- Mais le juge n'a pas de clients à Boston, déclara Martha avec fermeté.

- Il s'y est rendu pour quelqu'un d'ici, reprit Roger, qui semblait de plus en plus mal à l'aise.

- Quand rentrera-t-il ? Il a horreur de Boston.

- Dans un jour ou deux, s'empressa de répondre Roger. Dès son retour, il aura votre lettre.

- Mmmm.

Martha coula un regard oblique à sa sœur, qui lui signifia par un hochement de tête plus explicite que des mots : moi aussi je vois clair dans les réponses évasives de Roger.

- Selon un article du *Call* de cette semaine, Ellen aurait chargé Boggs

de vendre notre maison. En utilisant, bien entendu, la procuration que nous lui avons donnée. C'est certainement une erreur.

A nouveau les deux vieilles femmes remarquèrent le coup d'œil furtif qu'échangèrent Ellen et Roger. L'air assuré de leur neveu par alliance s'effrita quelque peu.

- Euh, non, tante Martha, dit-il. Il y a trop de réparations à faire. Nous avons pensé que vous vous plaisiez avec nous et que ... eh bien, qu'il fallait vendre la maison.

- Roger ! s'écria Martha avec indignation.

Elle se leva et lui fit face, appuyée sur sa canne. Le mari d'Ellen n'osait soutenir son regard.

- Je vous rappelle que nous avons accepté de venir habiter ici, avec Ellen et vous, à condition que nous puissions retourner dans notre maison dès l'instant où nous le souhaiterions. C'est exact, Ellen ?

- Oui, bien sûr, tante Martha, reconnut la nièce en tordant le devant de son tablier.

- Ce qui signifie que nous n'avons pas l'intention de la vendre de notre vivant.

- Nous voulons retourner vivre là-bas, déclara Louise d'une voix tremblante.

- Mais c'est impossible ! dit Ellen.

- Et pourquoi, je te prie ? demanda Martha.

- Parce que l'hiver arrive, intervint Roger, qui avait recouvert une partie de son aplomb. La maison a besoin d'un nouveau système de chauffage. L'installation serait longue et coûteuse - nous verrons l'été prochain, peut-être. Il n'y a rien de pire qu'une maison froide en plein hiver lorsqu'on ne se sent pas très bien. (Son regard se fit presque implorant, quoique les lignes entourant sa bouche parussent encore se creuser.) En outre, comme l'a dit Ellen, nous voulons vous garder. Nous pensions que vous étiez, heureuses de ne pas vivre seules.

D'un coup d'œil, Martha dissuada sa cadette d'émettre une nouvelle protestation.

- Nous y réfléchirons et nous en parlerons au juge Beck, conclut l'aînée des tantes.

- A la bonne heure. Ellen, dînons maintenant. Je dois retourner à la pharmacie ce soir : Mr Jebway a un début de grippe.

Après le départ de sa nièce et de son neveu, Martha se tourna vers Louise.

- Alors, tu es convaincue, maintenant ?

- Oh ! oui, murmura Louise. Mon Dieu, il profère de tels mensonges. Le système de chauffage de notre maison fonctionne parfaitement. Il ne nous a jamais causé d'ennuis depuis que père l'a fait installer, il y a trente-sept ans.

- Et pour quel client d'ici le juge Beck irait-il à Boston ? demanda Martha d'un ton dédaigneux. Tu as noté comme il a soudain décidé de retourner à la pharmacie ce soir ? On aurait dit qu'il ne pensait qu'à s'enfuir le plus vite possible avant que nous ne lui posions d'autres questions. Vraisemblablement, il a besoin de faire provision de poison chez Mr Jebway.

- Martha ! haleta Louise en portant une main à ses lèvres tremblantes.

Les deux sœurs dormirent mal cette nuit-là. Martha se leva plusieurs fois, enfila sa robe de chambre et alla clopin-clopant à la fenêtre pour appeler Toby. Aucun *miaou* ne lui, répondit.

- Toby est mort, déclara-t-elle à Louise le lendemain matin. Nous ne le verrons plus jamais.

- Pauvre petite bête, dit Louise, les yeux embrumés de larmes. Ce sont des monstres ! Moi qui croyais Ellen si gentille.

- Elle l'était, admit Martha, mais Roger l'a transformée. Une femme emboîte naturellement le pas à son mari.

- Mais accepter d'aider Roger à nous assassiner ...

- Jusqu'ici ils n'ont assassiné que des chats et nous trouverons le moyen de les empêcher de nous tuer. J'ai un plan, dit Martha d'une voix menaçante. Je n'aimerais pas y recourir mais je le ferai si j'y suis contrainte.

On entendit des pas dans le couloir ; Ellen entra, porteuse d'un plateau. Elle avait l'air d'avoir passé une mauvaise nuit.

- Bonjour, dit-elle en posant les plats sur la table. Œufs à la coque, brioches chaudes et thé. Un bon petit déjeuner qui tient au corps.

Vous savez qu'il y avait du givre sur le poulailler ce matin ?

- Nous n'avons pas bien dormi du tout, dit Martha sans entendre la question de sa nièce. Nous étions inquiètes pour Toby.

- Oh mon Dieu, il n'est pas rentré ? fit Ellen, l'air sincèrement peiné. J'espère qu'il n'a pas été - je veux dire, qu'il ne s'est pas égaré. Je suis sûre qu'il reviendra.

- Je ne peux vraiment rien avaler, se lamenta Louise après le départ de sa nièce.

Machinalement, elle émiettait une des brioches d'un roux doré.

- Il faut garder nos forces, l'exhorta Martha. Mange les œufs à la coque : elle n'a pas pu mettre du poison à travers la coquille. Et bois du thé.

- Je vais essayer.

Louise parvint à manger un œuf et boire un peu de thé, quoique il lui parût fort. Martha vint à bout des brioches, mais trouva le thé trop fort.

- Tu crois qu'on pourrait sortir de la chambre pour téléphoner au juge Beck sans qu'ils s'en aperçoivent ? demanda Louise quand elles eurent terminé.

Sa sœur lui jeta un regard lourd de sens.

- Roger a fait débrancher le téléphone le mois dernier. Tu l'as oublié ?

- Oh Seigneur ! s'exclama Louise. Il prétendait que cela coûtait trop cher.

- Pourtant nous lui avons proposé de le payer. Ce fut sa première tentative pour nous couper du reste du monde.

- Nous n'avons plus aucun moyen d'obtenir de l'aide ! fit la plus jeune des tantes, saisie de panique.

- Si, assura Martha. J'ai mon plan, comme je te l'ai dit hier. Continue ton patchwork pendant que je te lirai le journal. Nous devons garder une attitude normale. Par quoi veux-tu que je commence ?

- Par la rubrique nécrologique, pour voir si quelqu'un que nous connaissions est mort. Nous ne sommes plus au courant de rien, fit observer Louise avec une expression chagrinée. Mary Thompson nous racontait les dernières nouvelles lorsque nous vivions en ville mais elle

n'a pas de voiture et ...

Le hoquet de surprise de Martha l'interrompt.

- Qu'y a-t-il ? demanda Louise, alarmée.

- C'est Mary Thompson, Justement !

- Elle n'est pas morte ?

L'aînée des demoiselles pinça les lèvres.

- Non, mais c'est tout comme. Le journal dit qu'elle est entrée au Havre de Grâce.

- Oh non !

Martha confirma d'un signe de tête.

- Sur sa propre demande. La pauvre ! Tu imagines une femme de son âge obligée de vivre dans cet horrible endroit, plein de courants d'air et de rats ! Le Havre de Grâce ! Ah il porte vraiment mal son nom. Cet hospice du comté est la honte de la communauté. La pauvre Mary en mourra.

- Quel malheur ! gémit Louise. Je ne cesse de penser aux après-midi où nous prenions le thé ensemble tandis que les chats dormaient devant la cheminée.

Une expression de désir enfantin apparut sur le vieux visage.

- Si nous réussissons à retourner dans notre maison, Mary viendra habiter chez nous ! décida Louise. Nous prendrons une bonne, ce sera merveilleux !

- Nous y arriverons ! promit Martha. Nous ne laisserons pas Mary Thompson finir ses jours dans cet affreux hospice tant que nous aurons les moyens de l'aider.

La perspective de se retrouver dans sa propre maison avec sa vieille amie rendit Louise d'humeur plus gaie pendant quelques minutes. Comme elle ajoutait au patchwork un morceau de ce qui avait été sa robe du dimanche vingt ans plus tôt, elle s'arrêta, l'aiguille en l'air.

- Je ... Je ne me sens pas bien.

Elle attendit un moment avant de tourner vers sa sœur un regard abattu.

- Je suis malade, il vaut mieux que je me couche.

Martha aida Louise à se mettre au lit puis lui demanda, en lui massant les poignets :

- Ça va mieux ?

- Je me sens drôle, murmura la cadette. Faible et ... toute drôle. Comme si - *comme si j'avais été empoisonnée !*

Frappées soudain par la même idée, les deux vieilles filles se regardèrent.

- Le thé, dit Martha. Oh! il est habile, Roger. Mais je n'en ai pas pris et tu n'en as bu qu'un peu. Je suis sûre qu'il n'y avait pas assez de poison pour te tuer, de toute façon : Roger veut nous empoisonner lentement pour faire croire à une maladie qui nous minerait petit à petit. Nous allons demander qu'on fasse venir le docteur Roberts, et il remettra un message de notre part au juge Beck !

- Martha, tu es vraiment intelligente ! murmura Louise d'un ton admiratif.

- Nous ne devons laisser paraître nos soupçons à quiconque avant de voir le juge, avertit Martha. Si Roger devine que nous l'avons percé à jour, il n'attendra pas plus longtemps.

- Oui, je comprends.

Mais Ellen ne voulut pas faire venir le médecin. Elle borda Louise, tapota ses oreillers et conseilla de l'aspirine, du bicarbonate et des bouillottes chaudes. Cependant, devant l'insistance de Martha, elle finit par céder, enfila son manteau et sortit à contrecœur pour aller téléphoner chez les voisins les plus proches, à un kilomètre de la maison. A son retour, elle informa ses tantes que le docteur Roberts avait un accouchement mais passerait dès qu'il le pourrait.

Les heures se traînaient. Louise n'allait pas plus mal mais elle demeurait au lit, gémissant de temps à autre, et Martha lui frottait les tempes à l'eau de Cologne. Toutes deux refusèrent de déjeuner, au grand désarroi d'Ellen.

- Mais il faut manger, les gronda-t-elle. Pour garder des forces.

- J'ai pris un copieux petit déjeuner, argua Martha. Et je suis sûre qu'il vaut mieux que Louise reste à jeun.

L'air contrarié et inquiet, Ellen remporta le plateau du déjeuner.

Le docteur Roberts finit par arriver en milieu d'après-midi. C'était un petit homme rondouillard, aux cheveux blancs et flous, que l'asthme faisait souffler comme un phoque. Il n'était guère moins âgé que les deux sœurs.

- Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il en s'asseyant et prenant le poignet de Louise. Mmmm. Pouls agité. Montrez-moi votre langue, jeune fille.

Martha se pencha avec angoisse au-dessus du lit tandis que le médecin auscultait Louise avec son stéthoscope.

- Vous avez été contrariée, Louise ? demanda-t-il en se grattant le menton. Ellen m'a dit que vous avez perdu votre chatte.

- On l'a empoisonnée, répondit Martha. Toby a disparu et nous craignons qu'on l'ait empoisonné lui aussi.

- Mmmm hmm. C'est malheureux, vraiment, et je crois bien que c'est cela qui vous rend malade. Je vais cependant vous faire une ordonnance dont Roger s'occupera. Vous avez de la chance d'avoir un pharmacien dans la famille, cela vous coûte moins cher. Les médicaments sont devenus hors de prix.

- Malade ! s'exclama Louise tandis que le docteur Roberts cherchait une ordonnance dans sa mallette. Docteur, j'ai été ...

Martha secoua vivement la tête pour faire taire sa sœur, et le médecin, occupé à rédiger ses prescriptions, ne remarqua rien. Au moment où il rangeait son stéthoscope, Martha lui demanda :

- Docteur, pourriez-vous transmettre un message au juge Beck ?

- Bien sûr. Que dois-je lui dire ? s'enquit Roberts en caressant doucement sa calvitie.

- De venir nous voir ce soir ! C'est d'une importance vitale !

- D'une importance vitale. Hmmm. Cela m'embête de lui demander, de sortir le soir : il a un mauvais rhume.

- Alors il n'est pas à Boston ? s'écria Louise.

- A Boston ? Qui vous a donné cette idée ? Il était bien malade la dernière fois que je l'ai vu.

- Demandez-lui quand même de venir ce soir, insista Martha, Dites-lui que c'est une question de vie ou de mort.

- De vie ou de mort ? Hmmm, fit le docteur en haussant des sourcils blancs et broussailleux. Bon, entendu, entendu, je lui en parlerai s'il va mieux. Et ne vous morfondiez pas trop pour Toby et Queenie. Prenez donc deux chatons pleins de vie chez vous et vous vous sentirez une nouvelle jeunesse.

- Nous n'y manquerons pas lorsque nous serons retournées dans notre propre maison, déclara Martha d'un ton résolu. Ce sera charmant de les voir jouer devant la cheminée.

- Votre propre maison ? répéta le praticien en scrutant le visage de la vieille fille. Pourquoi voulez-vous y retourner ? Elle est bien trop grande pour vous, vous ne pourriez pas vous en occuper. Je vous conseille de rester ici, où l'on vous soigne bien.

Après que le docteur eut quitté la chambre-salon, Martha entendit Ellen l'arrêter dans le couloir. Elle s'approcha de la porte pour écouter puis revint au chevet de Louise.

- Il a dit que tu étais simplement bouleversée par la mort de Queenie, murmura-t-elle. Il t'a prescrit un tranquillisant.

- Un tranquillisant ! Nous aurions dû tout lui révéler.

- Il ne nous aurait pas écoutées. Ellen et Roger ont mis tout le monde de leur côté. Aux yeux de tous, ils passent pour des gens dévoués et pleins de gentillesse qui prennent soin de leurs vieilles tantes impotentes.

Martha se tordit les mains de désespoir.

- Louise, même si le juge Beck vient ce soir, il aura la même réaction que le docteur, je viens de le comprendre. Dans un mois nous serons dans la tombe et tout le monde plaindra Ellen et Roger.

- Si nous leur offrions nos titres, ils n'auraient plus aucune raison de nous tuer ? suggéra Louise.

- Et ils nous enverraient au Havre de Grâce. Tu veux finir tes jours dans cet horrible endroit ?

- Plutôt mourir. Mais si personne ne veut nous écouter ...

- Il ne nous reste qu'une solution : nous enfuir.

- Mais, c'est impossible ! dit Louise en se redressant à demi. Tu le sais bien. Tu ne pourrais pas marcher bien loin, surtout en poussant mon fauteuil. De plus, il y a le froid. Écoute ce vent !

Le vent fit trembler les fenêtres comme pour approuver la vieille demoiselle.

- Tu verras, répondit Martha en hochant la tête d'un air mystérieux. Je t'ai dit que j'avais un plan : nous nous échapperons, n'aie crainte.

- En supposant que nous y parvenions, Roger et Ellen prétendront que nous sommes de vieilles folles et nous feront ramener.

- J'ai pensé à cela aussi. Nous partirons d'ici et retournerons dans notre maison. Mais il faut d'abord attendre que Roger soit rentré.

Malgré la curiosité de sa sœur, Martha refusa d'en dire plus long. La température baissa à mesure que l'après-midi s'écoulait et lorsqu'il commença à faire noir, elles sentirent le froid se presser contre les hautes fenêtres. Martha rassembla ses bijoux et bibelots personnels dans un vieux châle dont elle noua les coins.

- Nous ne pouvons emporter grand-chose, dit-elle. Nous devons laisser nos vêtements id, mais nous pourrons toujours vendre un ou deux titres pour en acheter d'autres.

Se sentant mieux, Louise était à présent assise dans son lit.

- J'aimerais en savoir davantage sur ton plan, réclama-t-elle. Je ne te vois pas poussant mon fauteuil sur près d'un demi-kilomètre. Il y aurait de quoi mourir de froid.

- Nous recevrons de l'aide en temps voulu, promit Martha. Rappelle-toi : il ne faut pas qu'Ellen et Roger se doutent de quelque chose. Ce sont des meurtriers. Ils ont tué Queenie puis Toby, et veulent maintenant nous assassiner. Tu me laisseras parler.

- D'accord, soupira Louise, résignée. Mais pas question de toucher au dîner.

- Naturellement. Chhhhut - Roger est rentré et je crois qu'Ellen nous apporte le repas.

La nièce entra dans un tintement de vaisselle, les bras chargés d'un plateau. Elle fut suivie de son mari, dont les verres épais brillaient dans la lumière.

- Le docteur Roberts m'a demandé de vous apporter un médicament spécial, tante Louise, dit-il.

Souriant de toutes ses dents, il sortit de sa poche une fiole qu'il lança en l'air et rattrapa.

- C'est plus cher que de la poudre d'or, mais dans une semaine vous vous- sentirez fringante comme une pouliche.

- Merci beaucoup, Roger. Je le prendrai plus tard.

- Avant le repas - ordre de la faculté. Tenez, avalez ça.

Il lui tendit un comprimé rouge et un verre d'eau.

Louise tourna vers Martha un regard implorant puis glissa le médicament dans sa bouche.

- Bravo, approuva Roger. Vous en reprendrez un avant de dormir.

- Avez-vous vu Toby ? demanda Martha. Il n'est pas encore rentré.

Roger passa la langue sur ses lèvres ; Ellen répondit précipitamment :

- Toby ? Euh, non mais je suis sûre qu'il ne va pas tarder. Il se paye une petite escapade.

- Il m'a semblé l'entendre miauler dans la cave, reprit l'aînée des tantes. Roger, vous ne voudriez pas descendre ?

Ellen et son époux échangèrent un regard embarrassé.

- Dans la cave ? Je ne vois pas comment il pourrait y être. Nous l'aurions entendu depuis longtemps.

- Oh Roger, je vous en prie, Juste un coup d'œil. Tu l'as entendu toi aussi, Louise ?

- Oui, oui. Je suis sûre qu'il est dans la cave.

- Autant descendre, proposa Ellen. Il a pu s'y glisser quand j'ai remonté les confitures voici deux jours.

- D'accord, j'y vais, capitula Roger.

Il bomba le torse et clama avec emphase :

- Descendons à la cave chercher ce vieux Toby !

Puis il sortit, s'avança dans le couloir. Les deux tantes et la nièce l'entendirent descendre l'escalier à pas lents en appelant le chat. Quelques instants plus tard, sa voix étouffée leur cria :

- Pas de trace de Toby dans la cave !

- Ellen, va voir, toi aussi, demanda Martha d'un ton pressant. Il se cache peut-être dans le bac à charbon, là où Roger ne peut le voir.

- Bon, d'accord, céda Ellen.

Et elle descendit rejoindre Roger. Tandis que sa nièce appelait le chat à son tour, Martha sortit en boitant dans le couloir, ferma sans bruit la porte de la cave et tira le gros verrou.

- Là ! s'exclama-t-elle, triomphante. A présent, nous pouvons nous enfuir.

- Mais nous allons mourir de froid, protesta Louise lorsque sa sœur la tira à moitié du lit et l'enveloppa dans son manteau. Et ils nous obligeront à revenir.

- Pas du tout.

Martha passa elle aussi son manteau, mit un châle sur sa tête et installa Louise dans le fauteuil à roulette. Roger et Ellen, qui avaient découvert qu'on les avait enfermés, tambourinaient à la porte.

- Tante Martha ! appela Ellen. Ouvre la porte ! Pourquoi as-tu tiré le verrou ?

- Hé tantine ! cria Roger. C'est une bonne farce, mais laissez-nous sortir maintenant. Toby n'est pas dans la cave, nous avons regardé partout.

- Il n'y est pas parce qu'ils l'ont tué, dit Martha à Louise d'un ton sévère.

Elle fit rouler le fauteuil dans le couloir, franchit la porte d'entrée et s'engagea sur la pente douce du porche. Bien que la soirée commençât à peine, il faisait nuit noire et un vent glacé arrachait des, gémissements aux branches nues.

Louise poussa, un cri de frayeur quand sa sœur lui fit descendre l'unique marche du perron et engagea le fauteuil dans l'allée. Martha avança d'une trentaine de mètres puis fit tourner le fauteuil et bloqua les roulettes.

- Attends-moi ici. Je reviens dans une minute, dit-elle.

Puis elle regagna la maison en clopinant, traversa le couloir sans se préoccuper des cris de Roger et d'Ellen enfermés dans la cave. Emmittouflée dans son manteau et son châle, Louise attendit dans le noir et le froid qui la mordait de ses petites dents que Martha revînt avec le baluchon contenant ses bijoux.

- Martha, je gèle ! se plaignit-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

- Tu vas voir, répondit la sœur aînée.

Elle s'arrêta près du fauteuil à roulettes et s'appuya sur sa canne, pantelante.

- Regarde la maison, dit-elle.

Louise regarda. Une lueur jaune apparut derrière les fenêtres de l'aile qui avait été leur foyer, Elle ondoya un moment puis éclata, se transforma en une lame de feu dont la pointe s'échappa par une fenêtre à demi ouverte continua à grossir sous les rafales du vent s'engouffrant à l'intérieur ...

- Le feu ! hoqueta Louise. La maison brûle !

- J'ai répandu le pétrole de la lampe dans la pièce, expliqua Martha. Rappelle-toi : Roger et Ellen voulaient nous assassiner, ils avaient déjà tué nos chats. Nous avons dû protéger notre vie, il n'y avait pas d'autre moyen.

Sa voix se fit pressante lorsqu'elle ajouta :

- Surtout, il ne faudra jamais en parler à quiconque. Personne ne nous croirait. C'est un tragique accident, tu comprends ?

- Oui, oui, dit Louise, tout excitée. Comme tu es intelligente ! A présent quelqu'un va voir l'es flammes et appeler les pompiers, n'est-ce pas ?

- A la campagne, il y a toujours quelqu'un pour accourir sur les lieux d'un incendie. Infirmes comme nous le sommes, nous n'avions pas d'autre moyen d'appeler à l'aide. Maintenant, nous allons retourner chez nous.

En silence, les deux sœurs regardèrent la langue de feu s'échappant de la fenêtre devenir une flamme géante puis elles entendirent au loin le faible mugissement de la sirène de la caserne des pompiers.

- Le feu chauffe, murmura Louise en tendant les mains vers le brasier. C'est agréable.

Le toit de l'aile qu'elles avaient occupée s'effondra dans une gerbe d'étincelles lorsque la voiture-pompe arriva en faisant hurler ses freins. Mais les flammes enveloppaient déjà le reste de la maison, il n'y avait plus rien à faire ...

Le feu craquait joyeusement dans la cheminée du salon du juge Beck et les demoiselles Halsey voyaient dans les flammes des images heureuses.

- Bientôt nous serons de nouveau chez nous, murmura Louise. Avec des chatons jouant sur le tapis et Mary Thompson pour nous tenir compagnie. La fille de Mrs Rogers, qui est domestique, demande vingt-cinq dollars par semaine. Nous pouvons facilement nous permettre cette dépense.

- Notre argent durera bien aussi longtemps que nous, approuva Martha. Je crois que voilà le juge.

La porte s'ouvrit mais au lieu de l'homme attendu, ce fut un grand chat siamois qui entra et sauta sur les genoux de Martha avec un miaou de satisfaction.

- Toby ! s'exclama Louise.

- Toby ! répéta sa sœur en écho. Mais d'où viens-tu ?

- J'ai pensé que ce serait une bonne surprise, dit le juge Beck, qui venait d'entrer à son tour dans le salon.

C'était un sexagénaire de haute taille, maigre et légèrement voûté.

- Un petit bonheur dans un grand moment d'affliction, reprit-il. Un pompier l'a retrouvé la nuit dernière non loin des ruines.

Après avoir donné une vigoureuse poignée de main à chacune des vieilles filles, le juge se moucha énergiquement.

- Pardonnez-moi, s'excusa-t-il. J'ai attrapé un rhume carabiné à Boston. Quelle ville affreuse, pleine de bruit et de courants d'air !

- Vous ... vous étiez à Boston ? bredouilla Martha, la bouche soudain sèche.

- Trois jours - et j'y ai perdu mon temps, je regrette de devoir le dire.

Il s'assit en secouant la tête.

- Ces vieilles bicoques brûlent comme de l'étoupe, soupira-t-il. Mais ne parlons plus de ce terrible malheur ... Il faut maintenant envisager ce que vous allez devenir à présent qu'Ellen et Roger sont ... bref, qu'ils ne sont plus là.

- Ne vous inquiétez pas pour nous, répondit Louise. Nous allons retourner dans notre vieille maison et Mary Thompson vivra avec nous. Nous ne voulons pas qu'elle reste un jour de plus dans cet épouvantable hospice.

Le juge Beck se moucha de nouveau puis joua avec l'insigne maçonnique accroché à sa chaîne de montre. Il avait l'air peiné et embarrassé.

- Martha ... Louise ...

Les deux sœurs le regardèrent les yeux brillants.

- C'est pour vous que je suis allé à Boston.

- Pour nous ? firent-elles en chœur.

- Pour l'héritage de votre père, plus exactement. Comme vous le savez, votre père vous avait légué quelque argent - à présent dépensé - ainsi que des actions des chemins de fer de Toronto et de la Nouvelle-Angleterre.

Les deux sœurs gardaient les yeux fixés sur le juge.

- Oui ? dit Martha.

- Eh bien ... Les chemins de fer connaissent une très mauvaise passe ces temps-ci. Ceux de Toronto et de la Nouvelle-Angleterre ont fait faillite l'été dernier ... Voilà pourquoi Ellen et Roger vous avaient proposé de venir habiter chez eux, où ils pourraient s'occuper de vous. Ellen vous avait demandé une procuration afin d'être en mesure de liquider ce qui restait de l'héritage sans vous informer de ce qui s'était passé. J'étais d'avis de vous révéler la vérité mais elle et son mari estimaient que cela vous causerait un trop grand choc. C'est la raison pour laquelle nous avons tous gardé le secret ; Chère Martha, chère Louise, je dois maintenant vous révéler que la vieille maison est inhabitable et que personne ne s'en est porté acquéreur. Il faudrait de l'argent pour la réparer mais il ne reste plus rien de l'héritage de votre

père.

Le juge Beck demeura un instant silencieux puis poursuivit :

- Vous vous êtes sans doute demandé pourquoi Roger et Ellen avaient parfois l'air si préoccupé. A présent vous le savez. Croyez-moi, ils ne vous considéraient pas comme une charge, ils vous aimaient.

Les deux sœurs se regardèrent en silence, horrifiées.

Martha était incapable de parler et ce fut d'une petite voix tremblante que Louise parvint à murmurer :

- Le Havre de Grâce ...

RACCROCHEZ, C'EST UNE ERREUR

(Sorry, Wrong Number)

par LUCILLE FLETCHER et ALLAN ULLMAN

21 h 30

Une fois de plus, elle tendit la main vers le téléphone posé sur la table de nuit et manœuvra le cadran avec une vigueur excessive. En passant devant la lampe de chevet, la seule qui brillât dans la pièce obscure, ses bagues accrochèrent la lumière et il en jaillit un feu croisé d'étincelles. Son visage, d'une douce beauté dans la pénombre flatteuse, hors du cercle blanc de la lampe, trahissait par ses sourcils froncés un mécontentement en rapport avec les gestes rapides et trop énergiques qu'elle avait pour provoquer les cliquetis du cadran.

Après avoir composé son numéro, elle resta un moment tendue en avant, assise dans son lit, le dos non soutenu, les reins endoloris par l'inconfort de sa position. Puis la pulsation du signal occupé lui perça le tympan et elle raccrocha violemment en disant à voix haute :

- C'est impossible. C'est impossible.

Elle se rejeta sur sa pile d'oreillers, les yeux fermés sur les ombres de la pièce et sur le rectangle de nuit embrumée qu'elle aurait pu voir par la fenêtre ouverte. Allongée sur le mince couvre-pieds d'été, elle sentait la brise du soir palper légèrement les plis de sa chemise de nuit. Elle entendait encore les bruits nocturnes qui montaient du fleuve et de la rue, à trois étages au-dessous.

Rageusement, elle se concentra pour réfléchir au problème qui lui portait sur les nerfs et lui faisait passer un si mauvais moment. Où *était-il* ? Par quoi pouvait-il être retenu ? Pourquoi avait-il choisi ce soir entre tous les soirs pour la laisser seule, pour disparaître sans un coup de téléphone, sans un mot ? Cela ne lui ressemblait pas. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Il ne savait que trop bien l'effet qu'un tel comportement pouvait avoir sur elle. Et sur lui par la même occasion. Impossible de croire qu'il ait pu provoquer délibérément le genre de scène qui avait déjà failli la tuer une ou deux fois dans le passé. Mais

si son absence n'était pas volontaire ... alors quoi ? Avait-il eu un accident ? Bien improbable qu'en cas d'accident on ne l'ait pas prévenue immédiatement !

Il y avait encore d'autres sujets d'énervement, qui découlaient, tous du plus grave d'entre eux, cette absence inexpiquée. Par exemple, l'histoire du téléphone. C'était à bien des égards le plus exaspérant de tout, ce téléphone. Voilà plus d'une demi-heure qu'elle carillonnait son bureau. Ou du moins qu'elle essayait. Chaque fois qu'elle composait le numéro, elle obtenait le signal occupé. La sonnerie ne résonnait pas dans le vide, ce qui aurait été un peu plus rassurant. Non, cela répondait : pas libre. S'il se trouvait là - et il y avait évidemment quelqu'un - était-il possible qu'il soit resté pendu au téléphone pendant une demi-heure ? Possible ? Oui. Probable ? Non.

Elle passa mentalement en revue toutes les choses qu'il pouvait être en train de faire, en s'arrêtant avec résolution sur *chacune* d'elles. Peut-être les désagréments de la maladie - sa maladie à elle - avaient-ils fini par entamer ses réserves de patience. Il n'avait jamais paru lui tenir rigueur des périodes de plus en plus longues pendant lesquelles elle se trouvait dans l'impossibilité de répondre à son amour. Malgré son tempérament passionné de bel animal, sain et vigoureux, il semblait capable de se maîtriser éternellement. Autrement dit, pour nommer les choses par leur nom, elle n'avait jamais imaginé qu'il pouvait y avoir une - ou plusieurs - autres femmes.

Mais à présent ...

Pourtant, quelque chose lui disait que cette éventualité fort plausible en apparence cadrait mal avec les circonstances. En tout cas, après avoir examiné le problème ouvertement et à fond. C'était un garçon prudent. Tout ce qu'il faisait, il le préparait avec soin et l'exécutait sans accroc. Jamais il ne serait assez stupide - ou assez imprudent - pour se faire prendre la main dans le sac.

Et les explications plus bénignes n'étaient pas très convaincantes non plus. Audacieux lui-même, comme en témoignaient si bien son air maussade et sa carrure imposante de beau ténébreux, il préférait tout ce qui se passait sur un grand pied.

En pensant à lui, elle ouvrit un instant les yeux et eut un bref regard pour la photo de mariage posée sur la table de chevet, dans son cadre luisant. Sa propre silhouette, resplendissante dans une robe de satin ivoire, et la haute taille, les larges épaules, la présence souriante de son mari, si nettement découpés dans sa mémoire, ne se dessinaient que vaguement dans l'ombre. Il n'avait absolument pas changé, pensa-

t-elle. En dix ans rien n'avait altéré les contours précis de son corps musclé, ni le rare sourire qui éclairait fugitivement son visage lisse et sans rides.

Par contre elle avait changé, elle. Seules les suprêmes ressources de l'art étaient capables de masquer encore les petites traces laissées par le temps et par son invalidité devenue chronique. Bientôt, si elle ne parvenait pas à recouvrer ses forces, à profiter de la jeunesse qui lui restait, les soins les plus assidus ne dissimuleraient plus l'éventail de rides qui se creusait au coin de ses yeux, les petits plis qui se formaient aux commissures de ses lèvres, la chair qui s'affaissait sous le menton. Avait-il remarqué, dans son aversion pour la lumière du jour, quelque chose de plus qu'un dégoût de malade ?

Elle revint à ce qui lui plaisait, aux choses qu'elle savait importantes pour lui. Après dix ans de mariage - mariage qu'elle avait combiné avec une précision presque militaire - elle n'ignorait pas que la fortune de son père opposait un rempart puissant à toutes les tentations qu'il aurait pu avoir. Il éprouvait un profond respect pour cette montagne d'argent. On pouvait difficilement supposer chez lui un acte de nature à lui faire perdre tout espoir de mettre un jour la main sur les millions Cotterell.

C'était ce qu'elle avait toujours désiré, se rappela-t-elle. Il ne fallait pas s'y tromper. Elle avait toujours voulu qu'il en fût ainsi. Car les relations, pratiques, qui existaient actuellement entre eux lui donnaient ce qu'elle désirait le plus : un homme dont la présence servait avant tout à raffermir l'illusion qu'elle avait créée, l'illusion d'un mariage heureux. Ses amis l'enviaient, et être enviée par autrui était ce que la vie avait de plus désirable à offrir.

Elle se lassa de méditer sur son mariage cousu main et sa solitude involontaire réveilla son irritation. Ce satané téléphone ! Il y avait on ne savait quoi de louche dans cette histoire, dans ce signal occupé qui revenait constamment.

L'idée lui vint qu'il pouvait y avoir quelque chose de détraqué dans le système d'appel. Elle s'assit et saisit le téléphone, en se reprochant de ne pas y avoir pensé plus tôt. Elle composa en coup de vent le numéro des réclamations et attendit. .

Le ronronnement intermittent qu'elle entendait dans son récepteur fut suivi par un déclic et par une voix aimable qui demandait :

- Que désirez-vous, s'il vous plaît ?

- Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous me demander Murray Hill 3-0093 ?

- Vous pouvez obtenir ce numéro par l'automatique, répondit l'opératrice.

- Mais non, répliqua-t-elle avec énervement. C'est justement pour ça que je vous appelle.

- Qu'y a-t-il, madame ?

- Eh bien, voilà une demi-heure que je fais Murray Hill 3-0093 et la ligne est toujours occupée. Ce qui est tout à fait incroyable.

- Murray Hill 3-0093 ? répéta l'opératrice. Je vais vous le demander, un instant, je vous prie.

- C'est le bureau de mon mari, dit-elle en écoutant la téléphoniste former le numéro sur son cadran. Il y a des heures qu'il devrait être rentré. Et je ne vois pas du tout ce qui a pu le retenir ... ni pourquoi cette ligne ridicule peut bien être occupée. Son bureau est généralement fermé à 6 heures.

- Vous avez Murray Hill 3-0093, dit l'opératrice d'un ton mécanique.

Encore le signal occupé ! Encore cette saleté de signal occupé qui s'entêtait à résonner bêtement ! Elle allait éloigner le récepteur de son oreille quand, par miracle, le signal se tut et une voix, d'homme dit :

- Allô ?

- Allô ! s'écria-t-elle avec empressement. Mr Stevenson, je vous prie.

L'homme répéta stupidement :

- Allô ?

Il avait une voix de basse, rauque, à l'accent grossier, une voix facile à distinguer bien qu'il n'eût encore prononcé qu'un seul mot.

Elle rapprocha le téléphone de sa bouche et dit avec soin, en détachant bien ses mots :

- Je voudrais parler à Mr Stevenson, s'il vous plaît. Mrs Stevenson à l'appareil.

Et la voix rauque dit :

- Allô, George ?

Comme dans une histoire de fous, une deuxième voix nasale, sans inflexions, surgit de nulle part, répondit :

- *Lui-même.*

Exaspérée, elle se mit à hurler :

- Qui est là ? Quel est ce numéro s'il vous plaît ?

- *J'ai bien reçu ton message, George, fit la voix de basse. Tout est O.K. pour ce soir ?*

- *Ouais. Tout est O.K. Notre client est à côté de moi en ce moment. Il dit que la voie est libre.*

C'était fantastique. Incroyable et impossible. Elle dit d'un toit glacé :

- Excusez-moi. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est moi qui mers de cette ligne, s'il vous plaît.

Tout en parlant, elle se rendit compte qu'ils ne l'entendaient pas. Ni « George » ni l'homme à la grosse voix. Des lignes s'étaient croisées quelque part et elle était tombée dessus. Il allait falloir raccrocher, rappeler l'opératrice, tout recommencer à zéro. Du moins c'est ce qu'elle aurait dû faire. Mais elle en fut incapable. Les deux inconnus continuaient à parler et ce qu'elle entendit la tint collée à son téléphone.

- *D'accord, grommela la voix de basse. C'est toujours à 23 h 15, George ?*

- *Toujours à 23 h 15. Tu as tout bien pigé, j'espère ?*

- *Ouais. Je crois.*

- *Bon, eh bien, reprends tout depuis le début pour que je sois sûr que tu as bien compris.*

- *O.K George. A 23 heures, le vigile va se taper une bière dans le bar de la Deuxième Avenue. J'entre par derrière, par la fenêtre de la cuisine. Ensuite, j'attends qu'un métro passe sur le pont ... pour le cas où sa fenêtre serait ouverte et où elle crierait.*

- *C'est ça.*

- *Dis donc, j'ai oublié de te demander, George. Un couteau, ça va ?*

- Ça va, répondit, tranquillement la voix nasale de George. *Mais que ce soit vite fait ? Notre client ne veut pas qu'elle souffre longtemps.*

- *Compris George.*

- *Et n'oublie pas de prendre les bagues et les bracelets ... et les bijoux qui sont dans le tiroir du secrétaire, poursuivit George. Notre client veut qu'on croie à un simple cambriolage. Un simple cambriolage. C'est très important.*

- *Il n'y aura pas de casse, George, Tu me connais.*

- *Ouais. Encore une fois ...*

- *D'accord. Quand le type de la surveillance se taille pour s'envoyer sa bière, j'entre par la fenêtre-de derrière ... enfin, par la fenêtre de la cuisine. Ensuite, j'attends le métro. Quand j'ai fini, je prends les bijoux.*

- *Au poil. Et maintenant, tu es sûr d'avoir l'adresse ?*

- *Ouais, fit la voix râpeuse, C'est ...*

Raidie par la frayeur et l'excitation, elle appuyait le téléphone sur son oreille au point d'en avoir mal à la tempe. Mais, à cet instant précis, la communication fut coupée et, après un silence d'une seconde ou deux, elle entendit le son monotone de la tonalité.

- *Quelle horreur ! Mais quelle horreur ! s'exclamat-elle, épouvantée.*

Pouvait-il subsister le moindre doute sur le sens de cette extraordinaire conversation, sur ces phrases échangées sans émotion, comme s'il s'agissait d'une simple transaction commerciale ? Un couteau ! *Un couteau !* A entendre ces types, on aurait pu croire que cette discussion à propos de couteaux, de fenêtres ouvertes et de femmes hurlantes était la chose la plus naturelle du monde !

Elle garda le téléphone à la main ; elle le contemplait d'un œil horrifié, lui et la table de nuit encombrée. Qu'avait-elle entendu, là, tout de suite ? C'était impossible ... impossible. Son imagination lui avait joué un tour ; il s'agissait d'une de ces brèves pauses dans le temps pendant lesquelles la réalité s'estompe et laisse le rêve déferler dans les cavernes de l'esprit. Mais le ton impersonnel et posé de George et de l'homme à la voix grave lui revint avec une clarté indiscutable dès qu'elle essaya de l'évoquer. Un rêve ne possédait jamais cette acuité. Elle les avait *réellement* entendus. Elle avait entendu ces hommes : elle en était aussi sûre que de ce téléphone, cet instrument bien réel, froid et noir dans sa main. Elle avait entendu leurs deux voix différentes minuter la mort d'une pauvre femme ... une femme seule, sans protection, dont le meurtre avait été ordonné comme on commande des légumes à l'épicerie.

Mais que pouvait-elle faire ? Ou plutôt que *devait*-elle faire ? Elle avait entendu tout cela par hasard, à cause d'un accident mécanique dans le fonctionnement du téléphone. Elle n'était en possession d'aucun indice capable de mener directement à ces individus abominables. Peut-être ferait-elle mieux de se forcer à oublier cette étrange conversation. Mais non, il y avait cette femme - toute pareille à elle, peut-être, solitaire et sans amis - que l'on pourrait prévenir s'il existait un moyen.

Elle ne pouvait pas demeurer passive : elle devait faire immédiatement quelque chose pour soulager sa conscience. Les doigts tremblants, elle reprit le téléphone et appela les réclamations.

- Mademoiselle, dit-elle avec nervosité, j'ai été coupée.
- Je regrette, madame, Quel numéro demandiez-vous ?
- Eh bien, reprit-elle, j'étais censée être en communication avec Murray Hill 3-0093. Mais en fait je ne l'étais pas. Des lignes ont dû se croiser, Si bien que je me suis trouvée branchée sur un faux numéro et je ... j'ai entendu quelque chose d'épouvantable ... un meurtre.

Elle éleva impérieusement la voix :

- Et maintenant, je veux que vous me retrouviez ce numéro.
- Je regrette, madame, je ne comprends pas.

- Oh ! s'écria-t-elle avec impatience, Je sais bien que c'était un faux numéro et que je n'aurais pas dû écouter, mais ces deux individus - deux monstres qui machinaient froidement leur coup - vont assassiner quelqu'un. Une pauvre femme innocente ... qui est toute seule ... dans une maison près d'un pont. Et il faut les en empêcher. Il le faut !

- Quel numéro demandiez-vous, madame ? questionna patiemment l'opératrice.

- Ça n'a aucune importance ! lança-t-elle. C'était un faux numéro. Un numéro que vous avez composé vous-même. Et nous devons découvrir tout de suite lequel c'était.

- Mais ... madame ...

- Comment pouvez-vous être aussi stupide, ragea-t-elle. Écoutez. Il s'agit sûrement d'une erreur de manipulation. Je vous ai dit de me demander Murray Hill 3-0093. Vous l'avez composé. Mais votre doigt a dû glisser ... et vous m'avez mise en communication avec un autre numéro ... j'entendais leur conversation, mais eux ne m'entendaient pas. Bon. Je ne vois vraiment pas pourquoi vous ne pourriez pas refaire la même erreur, exprès cette fois. Vous ne pourriez pas essayer de composer Murray Hill 3-0093 de la même manière, comme ça, distraitemment ?

- Murray Hill 3-0093, répéta en hâte l'opératrice. Un instant, je vous prie.

Pendant les quelques secondes d'attente, sa main libre se faufila entre les flacons de médicaments posés sur la table de nuit et ramassa le petit mouchoir de dentelle chiffonné. Elle était en train de s'en tapoter le front lorsque le signal occupé retentit et que l'opératrice intervint pour lui dire :

- Cette ligne n'est pas libre, madame.

Dans sa colère, elle tapa du poing sur le bord de son lit.

- Mademoiselle ! cria-t-elle. Mademoiselle ! Vous n'avez pas essayé du tout de m'obtenir ce mauvais numéro. Je vous l'avais pourtant demandé explicitement. Et vous vous êtes contentée de le composer normalement. Mais je veux que vous me retrouviez cet appel. C'est votre devoir de me retrouver cet appel !

- Un instant, dit l'opératrice d'un ton aimable, quoique résigné. Je vous passe la surveillante.

- Cela me paraît la moindre des choses, dit-elle, en se calant avec indignation sur ses oreillers.

Puis une autre voix, apaisante, d'une compétence tranquille, articula :

- Ici, la surveillante.

Une fois de plus elle se concentra sur l'appareil et raconta son histoire avec un soin exagéré, d'une voix tendue par l'agacement.

- Je suis une invalide et je viens de subir un choc terrible ... quelque chose que l'ai entendu au téléphone ... et je tiens absolument à retrouver cet appel. C'était au sujet d'un meurtre ... un meurtre épouvantable ... une pauvre femme qu'on doit assassiner de sang-froid, ce soir à 23 h 15. Voyez-vous, j'essayais de joindre mon mari à son bureau. Je suis toute seule ... ma bonne a pris sa soirée et les autres domestiques ne couchent pas ici. Mon mari m'avait promis de rentrer à 6 heures. Alors, à 9 heures, en ne le voyant pas arriver, j'ai voulu l'appeler à son bureau. Mais cela sonnait toujours occupé. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose de détraqué et j'ai demandé à l'opératrice de m'obtenir ce numéro. Elle l'a fait, puis deux lignes ont dû se croiser et j'ai entendu cette affreuse conversation entre deux tueurs. Là-dessus, j'ai été de nouveau coupée avant de savoir de qui il s'agissait, et j'ai pensé que si l'on pouvait me remettre en communication avec ce mauvais numéro, ou le retrouver, ou je ne sais pas, moi ...

La surveillante se montra d'une douceur et d'une compréhension extrêmes ... presque exaspérantes. Elle expliqua que, pour retrouver la provenance d'un appel téléphonique, il fallait s'y prendre pendant la communication. Une fois celle-ci coupée, c'était évidemment impossible.

- Je me doute bien qu'ils ont dû cesser de parler maintenant, répliqua-t-elle d'un ton tranchant. Ils n'étaient pas précisément en train de bavarder. C'est pour cela que j'ai demandé à votre opératrice de faire immédiatement un effort pour les retrouver. On pourrait croire qu'une chose aussi simple ...

L'aigreur de sa voix et le reproche qu'elle contenait n'émurent pas la surveillante.

- Pour quelle raison désirez-vous retrouver trace de cet appel, madame ?

- Pour quelle *raison* ! s'écria-t-elle. Celle que je viens de vous donner

ne vous suffit pas ? J'ai entendu la conversation de deux *assassins*. Le crime dont ils parlaient aura lieu ce soir. A 23 h 15. Une femme va être tuée ... quelque part dans cette ville ...

La surveillante était toute sympathie et toute logique :

- Je comprends parfaitement, madame. Je vous suggère de transmettre cette information à la police. Si vous voulez bien rappeler l'opératrice et lui demander ...

Elle raccrocha, resta un instant immobile, puis reprit l'appareil et attendit la tonalité. La fureur montait en elle, rougissait ses joues pâles, la coupait de tout ce qui n'était pas le tournoiement fiévreux du cadran. Elle n'entendait pas les chuchotis des navires qui sillonnaient le fleuve sombre, ni la ruée des voitures lancées en flot incessant sur la voie express qui longeait la rive. Elle n'entendait pas le fracas métallique, ni le gémissement de l'acier sur l'acier, ni le *cliquetis-clac cliquetis-clac* du métro qui approchait sur le pont. Elle ne remarqua pas les vibrations qui faisaient trembler le châssis de la fenêtre dans sa chambre, vibrations transmises de molécule à molécule par le pont frémissant. Ce ne fut qu'au moment où le rugissement atteignait le sommet de sa puissance qu'elle l'entendit et, à cet instant même, l'opératrice demanda :

- Que désirez-vous, s'il vous plait ?

- Passez-moi la police, dit-elle, tandis que le hurlement de l'acier torturé qui retentissait dans la nuit avant d'agoniser lentement dans le lointain lui arrachait une grimace.

Pendant que le téléphone ronronnait, elle reprit conscience de la chaleur étouffante. Elle passa son mouchoir sur son front et sur sa peau moite, juste en dessous des yeux. Puis une voix lasse déclara :

- Poste de police. Commissariat du 17^e district. Sergent Duffy à l'appareil.

- Je suis Mrs Stevenson. Mrs Henry Stevenson. 43 Sutton Place. Je vous appelle pour vous signaler un meurtre ...

- Un *quoi*, madame ?

- Je vous appelle pour vous signaler un meurtre ...

- Un *meurtre*, madame ?

- Si vous vouliez bien me laisser parler, je vous prie ...

- Oui, madame.
- Il s'agit d'un meurtre qui n'a pas encore été commis, mais qui va l'être ... J'ai surpris au téléphone une conversation entre ceux qui le préparent.
- Vous dites que vous l'avez surprise au téléphone, madame ?
- Oui. L'opératrice m'avait passé par erreur un faux numéro. J'ai essayé d'obtenir de la compagnie qu'ils m'aident à retrouver moi-même cet appel, mais tout le monde est tellement stupide ...
- Et si vous me disiez où ce meurtre est censé avoir lieu, madame ?
- C'était un meurtre parfaitement *défini*, dit-elle d'un ton réfrigérant, en sentant le scepticisme du policier. J'ai entendu distinctement les plans. Deux hommes étaient en train de parler. Ils vont assassiner une femme à 23 h 15 ce soir. Elle vit dans une maison près d'un pont.
- Oui, madame.
- Et il y a un garde-vigile dans la rue. Il va boire une bière quelque part dans la Deuxième Avenue, et c'est à ce moment-là que le tueur est censé grimper par une fenêtre et assassiner cette femme avec un couteau.
- Oui, madame.
- Il y avait aussi avec l'un d'eux un troisième homme, un client ... c'est comme ça qu'ils l'appelaient ... qui payait pour faire perpétrer ce crime abominable. Il voulait qu'on prenne les bijoux de la femme pour que la police croie à un cambriolage.
- Oui, madame. Et c'est tout, madame ?
- Eh bien, ça m'a porté un coup terrible. Je ne suis pas en bonne santé ...
- Je vois. Et tout ça date de quand, madame ?
- D'environ huit minutes.
- Et quel est votre nom, madame ?
- Mrs Henry Stevenson.
- Votre adresse ?

- 43, Sutton Place. C'est près d'un pont. Le Pont de Queensboro, vous savez. Nous avons un vigile dans notre rue. Et la Deuxième Avenue ...

- Avec quel numéro étiez-vous en communication, madame ?

- Murray Hill 3-0093. C'est celui que j'avais demandé, mais pas celui que j'ai obtenu. Murray Hill 3-0093 est le numéro de mon mari. J'essayais de le joindre pour savoir pourquoi il n'était pas encore rentré ...

- Eh bien, dit le policier d'un ton égal, nous allons nous occuper de ça, Mrs Stevenson. Nous allons essayer de vérifier avec la compagnie du téléphone.

- Mais la compagnie du téléphone a dit qu'on ne pouvait pas retrouver l'appel à partir du moment où les deux correspondants avaient raccroché. Personnellement, je pense que vous devriez agir tout de suite et prendre des mesures beaucoup plus énergiques qu'une simple vérification auprès de la compagnie. Le temps que vous retrouviez trace de l'appel ... le meurtre sera déjà commis.

- Bon, nous prenons l'affaire en main, madame, soupira Duffy. Ne vous inquiétez pas.

- Mais je suis *inquiète*, sergent, gémit-elle. Il faut que vous fassiez quelque chose pour protéger cette personne. Moi-même, je me sentrais beaucoup plus rassurée si vous envoyiez une voiture radio dans ce quartier.

Duffy poussa un nouveau soupir :

- Écoutez, ma petite dame, vous connaissez la longueur de la Deuxième Avenue ?

- Oui, mais ...

- Et vous savez combien il y a de ponts à Manhattan ?

- Bien sûr, mais je ...

- Et d'abord, qu'est-ce qui vous dit que ce meurtre doit avoir lieu dans votre quartier, à supposer même qu'il soit commis ? L'appel que vous avez entendu ne provenait peut-être même pas de New York. Il se peut que vous ayez été branchée sur une ligne à longue distance.

- On serait en droit de penser que vous vous donneriez un peu de mal, dit-elle-avec amertume. Vous êtes censés être là pour protéger les

honnêtes gens, mais quand je viens vous signaler un meurtre qui va être commis, vous me traitez comme si je vous faisais une blague.

- Désolé, ma petite dame, répondit calmement Duffy, Il y a des assassinats en pagaille, dans cette ville. Si nous pouvions intervenir à chaque fois pour les empêcher de se produire, nous le ferions. Mais un indice comme celui que vous venez de me donner ... eh bien, c'est vague, voyez-vous ? C'est à peine plus utile que pas d'indice du tout. Et puis dites donc, ajouta-t-il avec vivacité, ce que vous avez entendu, c'est peut-être une émission radio ... vous savez, une émission pirate. Vous avez peut-être été branchée sur un de ces feuillets policiers. Ou alors c'est par la fenêtre que ça venait et vous avez cru l'entendre au téléphone.

- Non, dit-elle d'un ton froid. Absolument pas. Je vous répète que j'ai entendu cette conversation au téléphone. Pourquoi faut-il que vous soyez si contrariant ?,

- Je suis tout prêt à vous aider dans la mesure de mes moyens, ma petite dame, assura-t-il. Vous ne pensez pas qu'il peut y avoir quelque chose de louche dans cette histoire de téléphone ... que peut-être quelqu'un projette de vous assassiner ?

Elle eut un petit rire nerveux :

- Moi ? Mais voyons... bien sûr que non. Ce serait ridicule. Enfin, qui pourrait bien vouloir me tuer ? Je ne connais pas un chat à New York. Je n'y suis que depuis quelques mois et je ne vois personne à part mes domestiques et mon mari.

- Bon, madame, eh bien, dans ce cas, inutile de vous tracasser. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai d'autres choses qui m'attendent. Bonsoir, madame.

Avec une exclamation de dégoût, elle reposa le téléphone sur son support. Elle prit sur sa table de nuit un minuscule flacon de sels, le déboucha et le promena sous son nez. Elle inhala avec soulagement les effluves poivrés, reboucha le flacon et le rangea sur sa table. Puis elle s'adossa à ses oreillers et se demanda ce qu'elle devait faire. La colère qu'avait provoquée en elle la désinvolture du policier était un peu tombée. Somme toute, retrouver directement la trace de ces gens ne paraissait guère possible. Mais quand même, ils auraient dû faire quelque chose : par exemple, ils auraient pu au moins proposer de diffuser par radio un signal d'alarme quelconque pour alerter la police de la ville, pour la mettre en garde contre ce danger qui menaçait quelqu'un ... quelque part.

Au bout d'un moment, le sentiment d'urgence qui était né avec cette histoire de meurtre s'estompa un peu. Non qu'elle réussît à effacer complètement de son esprit le souvenir de cette horrible conversation ... ni l'image de cette pauvre femme condamnée. Mais sa propre solitude redevint le fait le plus important dans l'immédiat, et le plus énervant. Henry était impardonnable de l'avoir laissée comme ça. Si seulement elle l'avait su, elle aurait pu insister auprès de la bonne pour qu'elle reste.

Peu à peu, tout ce qui l'entourait se mit à lui porter sur les nerfs. La chambre vaguement éclairée, si richement, si merveilleusement meublée devint un odieux cocon d'où il n'y avait pas moyen de s'échapper. Le coûteux alignement de pots et de flacons, de boîtes et d'atomiseurs qui brillaient d'un éclat sourd contre le mur, sur sa coiffeuse, ne lui rappelaient plus que la disparition progressive de sa beauté. La chaise longue rebondie, les fauteuils et les petits poufs recouverts d'un tissu gai, les guéridons aux peintures délicates ... le tout planté dans une moquette, grise comme le mur, où l'on enfonçait jusqu'à la cheville - lui donnaient l'impression d'avoir été posés là par un machiniste sans imagination. Cette chambre ne vivait pas. C'était une cellule. Les tentures de chintz aux couleurs vives et les rideaux qui remuaient doucement de chaque côté de la fenêtre auraient aussi bien pu être des barreaux de prison. Elle détestait cette pièce. Elle se détestait de ne pouvoir supporter sa solitude. De nouveau, elle empoigna le téléphone et demanda l'opératrice.

- Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous, pour l'amour de Dieu, essayer encore une fois de m'obtenir ce Murray Hill 3-0093 ? Je n'arrive pas à comprendre ce qui peut bien le retenir si longtemps.

Cette fois, pas de signal occupé ! Mais la sonnerie ronronnante continua jusqu'au moment où l'opératrice intervint pour dire :

- Ça ne répond pas.

- Je sais, dit-elle avec aigreur. Je sais. Inutile de me le dire. Je m'en étais aperçue toute seule.

Et elle raccrocha.

Allongée sur ses oreillers, les yeux tournés vers la porte entrouverte de la chambre, elle écoutait avec cette attention soutenue que les personnes seules invoquent pour essayer de percevoir dans le silence qui les entoure un bruit, l'amorce d'un mouvement, le signe que le vide va prendre fin. Mais il n'y avait rien. Son regard tomba sur la table de nuit, avec son fatras de médicaments, ce réveil, ce mouchoir

chiffonné groupés autour du téléphone. Presque sans y penser, elle tendit le bras, ouvrit le petit tiroir, en sortit un peigne incrusté de pierreries et un miroir à main. Elle entreprit de se recoiffer et passa rapidement le peigne scintillant dans ses cheveux, tout en remuant la tête d'un côté, puis de l'autre, pour s'examiner dans la glace. Rassurée sur l'élégance de sa coiffure, elle prit un bâton de rouge à lèvres dans le tiroir et rafraîchit les arcs écarlates qui lui faisaient comme une blessure en travers du visage.

Henry, pensa-t-elle, n'avait jamais omis de lui montrer qu'il appréciait sa beauté. Peut-être, depuis quelque temps, ses commentaires laconiques étaient-ils devenus un peu moins spontanés, un peu plus mécaniques. A moins qu'elle ne se fit des idées parce qu'elle y réfléchissait dans le contexte de son absence inexpiquée. Ce qui lui rappela qu'elle ne savait toujours pas où se trouvait son mari, que c'était là le problème de l'instant, la situation contrariante à propos de laquelle il fallait encore faire quelque chose.

Elle prit, toujours dans le tiroir de la table de nuit, un petit carnet noir à feuilles mobiles. Elle venait de l'ouvrir à la lettre « J » quand le téléphone sonna. Vivement, elle décrocha dans un élan et cria sur plusieurs tons :

- Allô-ô-ô !

Toute sa gaieté tomba quand elle entendit :

- Appel à longue distance. J'ai une communication personnelle pour Mrs Henry Stevenson. En provenance de Chicago.

- Oui, dit-elle. Je suis Mrs Stevenson. (Et, quelques secondes plus tard) : Allô, papa, comment vas-tu ?

- Très bien ! rugit Jim Cotterell. Très bien, Leona. Et comment va ma petite fille, ce soir ?

Toute sa vie Leona Stevenson avait entendu et détesté l'espèce de beuglement qui montait aux lèvres de son taureau de père quand il entamait une de ses conversations généralement unilatérales. La plupart du temps, c'était un ordre qu'il donnait à quelqu'un. Et, presque toujours, cet ordre se rapportait au confort personnel du grand Jim Cotterell, à son prodigieux compte en banque, ou aux deux. Son énergie fracassante et ses barrissements avaient fait - de ce qui n'était au départ qu'une formule de comprimé - l'une des entreprises de produits pharmaceutiques les plus importantes du monde. Bien qu'ignorant tout de la pharmacie, il avait deviné la richesse du filon

que représentait la passion du public pour les drogues que l'on pouvait s'administrer soi-même. Les chimistes - comme il aimait à le dire quand il n'y en avait pas dans l'assistance et parfois même quand il y en avait - les chimistes, on en trouvait treize à la douzaine. Mais les bons vendeurs étaient rares et valaient leur pesant d'or.

Trente ans plus tôt, Jim Cotterell avait persuadé à force d'intimidation un petit pharmacien de lui vendre pour une bouchée de pain la formule d'un remède inoffensif et, à l'occasion, efficace contre les maux de tête. A présent, une douzaine de fabriques géantes écoulaient ses pilules, ses poudres et ses sirops calmants aux quatre coins de la terre. Il gouvernait ce vaste réseau de sociétés avec une main de fer, cette même main qui tremblait d'agitation dès que sa fille Leona jugeait bon de froncer les sourcils. Il existait entre Jim et Leona d'étranges relations et nul ne le savait mieux que Jim et Leona.

La mère de Leona, qui n'avait pas survécu à la naissance de sa fille, était une femme d'une grande beauté, douce et fière à la fois. Elle n'était pourtant pas de force à résister à la tornade humaine qui l'avait entraînée dans son sillage. Sa mort avait marqué la première défaite de Jim Cotterell, et une défaite de taille. Elle l'avait laissé vide de toute tendresse, de tout respect pour les instincts plus doux, les instincts autres que l'âpreté au gain. Sauf en ce qui concernait Leona. Leona devint pour lui moins un objet d'amour qu'une sorte de souvenir d'amour. Il la couva un peu comme un chasseur perdu et frissonnant dans le froid couvrirait une flamme. Et, à mesure qu'elle grandissait, une peur le prit. Il craignait, non pas d'être consumé par la flamme, mais de la voir mourir.

Leona possédait, outre la beauté héritée de sa mère, un curieux mélange de fierté qui lui venait du côté maternel et d'entêtement légué par son père. Cette mixture boiteuse ne se mua pas spécialement, avec les années, en force de caractère. Leona devint plutôt matoise à l'excès, terriblement calculatrice, décidée à n'en faire qu'à sa tête dans tous les domaines. Et en marchant sur le corps de n'importe qui.

Jim, pour des raisons soigneusement dissimulées dans les profondeurs de sa nature agressive, encouragea le tempérament excessif de sa fille. Par un bizarre trait de caractère, l'existence de cet unique sanctuaire devant lequel il pouvait s'humilier lui était agréable, ou satisfaisait chez lui un besoin. Il faisait semblant de justifier son indulgence en attribuant à Leona une santé délicate qui mettait ses jours en danger. Ses craintes à cet égard avaient été commodément étayées par le médecin de la famille qui, franchement déconcerté par les scènes de

Leona, avait conseillé une politique d'apaisement. L'aisance avec laquelle Leona, pendant son enfance, se faisait à la fois une épée et un bouclier de son affection imaginaire l'avait encouragée, si bien que, plus tard, le syndrome de la maladie s'était installé, avec toutes les manifestations d'une défaillance cardiaque réelle. Ses souvenirs d'enfance étant descendus au niveau du subconscient, seuls subsistaient les symptômes physiques alarmants qui surgissaient aux moments de tension extrême. De sorte qu'à présent, aux alentours de la trentaine, elle se croyait malade sans recours et à la merci d'un cœur faible. Son médecin, toujours perplexe, pensait que ce pouvait être le cas. Il y avait suffisamment d'indications de nature à justifier son jugement. Il continuait à la traiter conformément à ce diagnostic. Ce fut seulement lorsqu'elle décida de s'installer à New York qu'il lui suggéra de consulter un autre spécialiste du cœur.

- Comment va ma petite fille ce soir ? demandait Jim.

- Je suis terriblement bouleversée, dit-elle avec une moue.

- Bouleversée ?

- Eh bien, qui ne le serait pas à ma place ? Ne pas savoir où est Henry et ... et entendre deux hommes comploter un meurtre ici même, dans mon téléphone !

- Pour l'amour du ciel, mon chou, qu'est-ce que c'est que cette histoire à dormir debout ?.

- J'essayais de joindre Henry à son bureau. Et puis, par je ne sais quel hasard, je suis tombée sur un faux numéro et j'ai entendu ces deux individus qui parlaient de tuer une femme ...

- Attends une seconde, fit Jim, la voix rauque. Donne-moi une chance de comprendre de quoi il retourne. Pourquoi essayais-tu de joindre Henry à son bureau ... à cette heure de la nuit ?

- Tout simplement parce qu'il n'est pas rentré. Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai téléphoné au bureau et ça sonnait toujours occupé. Enfin, jusqu'au moment où ces deux hommes se sont mis à parler.

- Vraiment, ma chérie, vociféra son père, ça me paraît un peu fort de café. Voilà un type qui n'a rien d'autre à faire au monde que de s'occuper de toi ! Et il te joue un tour pareil ! Même s'il est allé à Boston pour cette réunion, il aurait dû ...

- A Boston? s'écria-t-elle. Pourquoi à Boston ?

- Henry ne te l'a pas dit ? Il y a un congrès de pharmaciens à Boston et, dans son dernier rapport, Henry m'écrivait qu'il pensait y faire un saut. Mais à supposer même qu'il se soit décidé à la dernière minute, il n'avait pas le droit de partir sans te prévenir.
- Il a peut-être essayé. dit-elle d'un ton dubitatif. Il tâchait peut-être de me joindre, de son côté, pendant que moi je faisais la même chose. S'il avait un train à attraper, il aura ...
- Il aura, mon œil ! Rien n'aurait dû l'empêcher de te mettre au courant.
- Je sais.
- Bon. Eh bien, inutile de te tracasser, ma chérie. Je m'occuperai de Henry ...
- L'ennui, culpa Leona, c'est que je ne peux pas m'empêcher de me faire du souci. Ce coup de téléphone que j'ai entendu ...
- N'y pense plus, mon chou. C'était probablement une blague : deux types qui faisaient les clowns. Qui irait discuter d'un vrai meurtre au téléphone ?
- Il s'agissait d'un *vrai* meurtre, assura-t-elle avec entêtement. Et je ne me sens pas du tout tranquille ... seule dans cette maison.
- Seule ? Tu veux dire que même tes domestiques ...
- Évidemment.
- Eh bien, ça dépasse tout ... Tu as appelé la police ?
- Mais oui. Ça ne les a pas beaucoup intéressés. C'est une histoire de fous.
- Écoute, tu as fait tout ce que tu pouvais étant donné les circonstances. Ne te mets plus martel en tête, mon chou. Et demain, ajouta-t-il d'une voix alourdie par la colère, demain nous aurons une petite conversation avec Henry ... où qu'il soit.
- Entendu, papa. Bonsoir.
- Bonsoir, dit-il. Et je voudrais bien que tu reviennes à la maison, sacré bon dieu. On se croirait dans une morgue, ici. J' me demande comment j'ai pu laisser Henry m'entortiller ... Enfin, prends bien soin de toi et ne te fais pas de souci. Je t'appellerai demain.

Leona raccrocha, avec un petit sourire mi-figue miraisin, en pensant à quel point Henry détestait ces coups de téléphone à son beau-père ou ceux dont ce même beau-père le bombardait. Oh, il ne disait jamais rien, mais si elle ne se voyait ni ne s'entendait, sa haine se sentait.

L'inquiétude de son père et la pensée des représailles vengeresses qui attendaient Henry lui apportèrent quelque apaisement. Néanmoins, elle ne put se résoudre à se détendre et à laisser le temps répondre tout seul aux questions qui se posaient. En ce qui concernait cette sinistre conversation entre « George » et cet autre monstre au couteau, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour attirer sur le drame à venir l'attention de la police. Si tragédie il y avait, elle ne pourrait, en toute honnêteté, rien se reprocher. Les journaux du lendemain révéleraient probablement la fin de cette histoire ... si cette histoire connaissait une fin. Et si vraiment on découvrait le cadavre poignardé d'une pauvre innocente, elle demanderait à Henry d'écrire à la presse, au commissaire de police, au maire peut-être, pour montrer avec quelle désinvolture, avec quelle absence d'intérêt la police accueillait des informations d'une nature si vitale.

Et puis, pensa-t-elle, ils auraient un vrai mystère à débrouiller puisque son témoignage prouverait que le cambriolage était une simple mise en scène et que quelqu'un avait engagé un tueur pour assassiner cette pauvre femme. L'histoire ferait sensation dans la presse et le généreux effort qu'elle avait fourni pour prévenir le crime aurait sûrement les honneurs des gros titres. Ses amis de Chicago seraient stupéfaits de son audace. Tout cela alors qu'elle était invalide ... ou presque.

Mais où était donc Henry? Elle avait interrompu à plusieurs reprises le cours de ses pensées pour guetter de nouveau les très faibles bruits - amplifiés par la fixité de son attention - qui pouvaient annoncer la présence de quelqu'un dans la maison. Une lame de parquet craquait, Oh ! bien c'était un morceau de papier qui voltigeait dans la brise légère, et, un instant, elle croyait entendre un pas ou une respiration humaine. Chaque fois, l'espoir accélérait les battements de son cœur, chaque fois, la déception attisait la flamme de son ressentiment. Elle n'allait pas passer son temps à attendre. Elle pouvait au moins faire un effort pour avoir des nouvelles de Henry.

- Elle se rappela le petit carnet noir et le pêcha dans le tiroir de la table de nuit, en revenant à la lettre « J ». Il y avait une inscription au nom de « Miss Jennings » et, à côté, le numéro : Main 4-4500.

Elle le forma sur son cadran.

Les dames au ramage d'oiseaux qui nichaient à l'*Elisabeth Pratt Hotel for Women* pépiaient comme des folles dans le grand salon. C'était le soir du bingo et, perchées autour d'une vingtaine de tables - tables de bridge tables de bibliothèque, tables tout court empruntées à la salle à manger - elles concentraient leur attention sur leurs cartes et gloussaient, jacassaient, coassaient même quand les numéros étaient annoncés.

C'était une pièce antique, démodée, sans âme, qui sentait le vieux velours et la respectabilité. Des tableaux obscurs et poussiéreux dans leurs énormes cadres dorés pendaient aux murs d'un brun passé. Des divans et des fauteuils trop rembourrés, séparés par des guéridons porteurs de lampes en céramique avec des abat-jour à franges, s'alignaient avec raideur le long des cloisons. Dans les hauteurs, un lustre de cuivre torturé, dont les becs de gaz prêts à prendre le relais de l'électricité en cas de défaillance trahissaient le scepticisme de l'époque à laquelle il avait été fabriqué, répandait une espèce de lumière grâce à des grappes d'ampoules masquées. Rien, dans cette pièce, ne risquait de troubler l'illusion de vivre dans le passé, que partageaient la plupart des locataires de l'hôtel.

A un bout de ce salon, une grande femme osseuse en noir rouilleux examinait à travers son pince-nez les numéros qu'elle retirait du tambour posé devant elle. Dès que le numéro se révélait à son inspection attentive, elle inclinait la tête sur le côté, parcourait la pièce du regard et annonçait le chiffre d'une voix retentissante, aiguë et perçante. Ce processus se déroulait depuis un bon moment avec une régularité monotone quand une interruption sans précédent jeta la dame au pince-nez dans un désarroi total.

Un petit bout de femme vêtue de gris, avec un col et des poignets amidonnés, venait de se faufiler dans le salon et levait une main hésitante en direction de l'aboyeuse.

- Pssitt ! dit-elle. Miss Jennings !...

Surprise et outragée, la dame que l'on interpellait ainsi fusilla l'intruse du regard.

- Je vous en prie! dit-elle d'un ton sec.

Et elle entreprit de puiser un autre numéro dans le tambour ...

Mais l'intruse, quoique visiblement intimidée, ne se le tint pas pour

dit.

- C'est le téléphone, murmura-t-elle sur un ton d'excuse. Pour vous ... miss Jennings ... Une certaine Mrs Stevenson ...

Miss Jennings, suspendant le geste de la main qui tenait le carton, lança un coup d'œil aigu à la petite femme nerveuse.

- Qui ? demanda-t-elle, sidérée.

- Une certaine Mrs Stevenson. Si elle est toujours à l'appareil ...

Les yeux de miss Jennings s'agrandirent et le pince-nez juché sur son bec se mit à trembler ...

- Oh ! s'écria-t-elle, dites-lui que j'arrive tout de suite.

Puis tournant vers l'assistance sa tête surmontée d'un chignon teint en noir, elle déclara d'un ton excité :

- Je vous demande mille fois pardon, mesdames. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. C'est un coup de téléphone urgent de la part de Mrs Stevenson ... Vous savez la fille de Mr Cotterell Mr Cotterell, le propriétaire de la Société Cotterell, ma société ...

Et elle s'envola.

Elle cingla toutes voiles dehors à travers le salon et cria, en filant devant le bureau derrière lequel était installé le standard téléphonique, qu'il fallait lui passer Mrs Stevenson dans sa chambre. Celle-ci se trouvait au premier étage tout au bout d'un long et étroit corridor ... distance qu'elle sembla survoler sans poser une seule fois le pied sur le tapis de l'escalier ou sur les planches nues du couloir. Elle déverrouilla la porte, se jeta dans le monstrueux fauteuil de velours vert, à côté du lit aux montants de cuivre, et fondit sur le téléphone ... tout cela d'un seul mouvement continu.

- A ... allô, Allô, Mrs Stevenson, souffla-t-elle. (Ses petits yeux en boutons de bottine accentuaient encore sa ressemblance avec un oiseau, à présent que le pince-nez pendait sur ses genoux, au bout d'un cordon de soie.) Que c'est gentil à vous de m'appeler !

- Excusez-moi de vous déranger, dit Leona.

- Mais vous ne me dérangez pas du tout ! s'écria miss Jennings. J'étais juste en train de participer à une petite séance divertissante, ici, à l'hôtel. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre.

- Non, non, fit Leona. Je voulais seulement vous demander si vous saviez où Mr Stevenson peut bien être. Mon téléphone ... a été si souvent occupé ce soir que je ... je crains qu'il n'ait pu me joindre. Et je suis très inquiète ...

Miss Jennings serra le téléphone sur sa poitrine osseuse. Une lueur d'intérêt impie brilla dans ses yeux. Voilà qui était *fort* excitant.

- Mais non, dit-elle dans un souffle. Je n'en ai pas la moindre idée. C'est bizarre qu'il ne soit pas encore rentré.

- Est-ce qu'il aurait une raison quelconque de travailler tard ? demanda Leona.

- N ... non. Je ne vois pas. Il n'était pas là quand je suis partie à 6 heures.

- Il n'était pas là ?

- Non. En fait, il n'a passé que quelques minutes au bureau pendant la journée. C'était aux environs de midi. Ensuite il est sorti avec cette femme et je ne l'ai pas revu depuis ...

- Une femme ?

- Oui, oui, dit miss Jennings, dont le regard s'allumait de plus en plus. Une femme qui attendait depuis plus d'une heure l'arrivée de Mr Stevenson. Elle était très nerveuse, oui, très nerveuse.

Leona hésita un instant. Puis elle demanda d'une voix tremblante :

- Est-ce que ... est-ce que c'était quelqu'un que Mr Stevenson connaissait ? Quelqu'un qui était déjà venu ?

- N ... non. Elle n'était jamais venue. Je ne crois pas. Et Mr Stevenson semblait ne pas ... ne pas avoir envie de la reconnaître. Du moins au début.

- Vous vous rappelez de son nom, miss Jennings ?

- C'était Lord. L-O-R-D. *Mrs* Lord. Je crois qu'elle se prénommaient Sally.

- Et alors, qu'est-ce qu'ils ont fait ? s'enquit Leona.

Miss Jennings regarda le plafond, en essayant de se remémorer exactement ce qui s'était passé dans la journée :

- Mr Stevenson avait l'air un peu embarrassé. Mais enfin, j'ai vu qu'il

essayait de s'en tirer le mieux possible. Il a dit à Mrs Lord qu'il avait un rendez-vous et lui a demandé si elle pouvait passer un autre jour. Elle a répondu non, que c'était important. Alors Mr Stevenson lui a proposé d'aller manger un morceau avec lui avant l'heure de son rendez-vous. Et puis ils sont sortis.

- Et il n'est pas revenu du tout ?

- Non, Mrs Stevenson. Je suis partie à 6 heures, comme je vous l'ai dit, et il n'était pas rentré. Il n'y a eu qu'un message pour lui pendant l'après-midi.

- Un message ? De qui ?

- Oh, de Mr Evans, la personne qui appelle Mr Stevenson chaque semaine. Un homme assommant.

- Eh bien, dit faiblement Leona, tout cela est très étrange. Mais je suis sûre que, si c'était important, Mr Stevenson me l'aurait dit. Il me raconte toujours tout ce qui se passe au bureau.

- Oui, Mrs Stevenson.

L'ombre d'un sourire moqueur passa sur le visage de miss Jennings pendant qu'elle disait cela.

- Dites-moi, reprit Leona, est-ce que Mr Stevenson vous a parlé d'un voyage à Boston ? Il ... il m'en a touché un mot ...

- Oh, ça ! fit miss Jennings. En effet, il a signalé à Mr Cotterell qu'il irait peut-être au congrès de Boston. Mais quant à savoir s'il y est allé aujourd'hui ... je ne suis pas au courant.

- Eh bien, je vous remercie, dit Leona d'un ton aussi enjoué que possible. Je vous remercie beaucoup, miss Jennings. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps.

- C'est *moi* qui vous remercie, Mrs Stevenson. J'ai été enchantée. J'espère vous avoir été utile. Au bureau, nous ... enfin, nous vous envions un peu, Mrs Stevenson. Mr Stevenson vous est tellement attaché !

- Oui, dit Leona, c'est vrai ...

- J'espère que les fleurs vous ont plu aujourd'hui, reprit miss Jennings. J'ai pensé que des camélias seraient bien, pour changer ...

- Très bien, dit Leona. Au revoir, miss Jennings.

Miss Jennings dit au revoir et raccrocha. Elle se laissa aller en arrière sur son fauteuil et contempla avec satisfaction le plafonnier de cuivre d'où pendaient trois ampoules nues. Elle ne voyait ni la lumière brutale ni le reste. Son regard, tourné vers l'intérieur, examinait ce qui promettait d'être un bon gros secret bien juteux. Elle ne doutait pas un instant qu'il ne s'agît d'un secret, ou de quelque chose qui avait été un secret. Toutes les solutions simples capables d'expliquer les actes étranges de Mr Stevenson, elle les rejeta immédiatement. Mr Stevenson avait toujours eu quelque chose de bizarre. On sentait autour de lui une atmosphère de conflit que ne dissipaient ni son beau visage aux traits accusés ni son attitude réservée. A la réflexion, il était vrai qu'il passait bien peu de temps au bureau. Et miss Jennings, lâchant la bride à son esprit tortueux, en venait à tout envisager.

Pâle et secouée, Leona retomba sur ses oreillers. Ainsi, *c'était* ça. Ce qui ne pouvait pas arriver était arrivé ! L'imbécile ! Le parfait crétin ! S'empêtrer dans une aventure minable avec une garce qu'il connaissait depuis des années. Se faire prendre presque aussitôt. Afficher la désinvolture avec laquelle il s'acquittait de ses devoirs vis-à-vis de la société Cotterell. La forcer, elle, à choisir entre deux voies dont l'une menait vers l'humiliation publique - l'écroulement de l'agréable illusion sur laquelle elle avait bâti sa vie -, l'autre vers une existence rendue secrètement insupportable par la honte de la défaite que lui infligerait Henry en sachant qu'elle ne pourrait plus continuer à l'user, à le détruire. C'était impensable ! Et pourquoi tout cela dans la même soirée ? Est-ce que quelqu'un essayait de la rendre folle ? Est-ce que quelqu'un - Henry peut-être - tentait de la faire succomber à une dernière crise cardiaque ?

Quelque chose lui revint à l'esprit ... Le nom de cette femme : Lord. Elle l'avait déjà entendu. Ou vu. Le jour même. A un moment quelconque de la journée, elle était tombée sur ce nom. Elle avait du mal, dans son anxiété, à se rappeler où. Mais elle était *certaine* de l'avoir vu. Et, brusquement, elle retrouva la mémoire. Elle balança les jambes au bord de son lit et se leva, en chancelant au début. Puis elle se dirigea vers sa coiffeuse et alluma une des deux lampes posées à chaque bout. Son regard tomba sur la carte blanche, à côté du vase : la carte qui accompagnait les camélias envoyés par Henry plus tôt dans la journée. « Avec tout mon amour, Henry. » Elle s'en saisit et la déchira en mille morceaux qu'elle jeta par terre. A force de fouiller dans le fatras qui encombrait sa coiffeuse, elle finit par trouver ce qu'elle cherchait : un bout de papier sur lequel la bonne avait gribouillé quelques mots, de sa grosse écriture traînante. Au moment

où elle le ramassait, le téléphone sonna.

Elle regagna son lit, titubante, hagarde, serrant le papier dans sa main, et décrocha. Une voix d'homme, vieille, creuse, fatiguée, dit avec un accent indubitablement anglais :

- Mr Stevenson, je vous prie.

- Il n'est pas là, lança-t-elle d'un ton tranchant. De la part de qui ?

- Mr Evans. A quelle heure l'attendez-vous ? C'est très urgent. J'ai téléphoné à son bureau et il n'a pas l'air d'y être.

- J'ignore complètement où est Mr Stevenson, dit-elle. Vous feriez mieux de rappeler plus tard.

- Dans un quart d'heure environ ? demanda l'autre. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je quitte la ville à minuit.

- D'accord, dit-elle. Dans un quart d'heure, à peu près.

- Merci, murmura-t-il, c'est ce que je vais faire. Et vous ... vous voudrez bien lui dire que j'ai appelé, s'il vous plaît ? Au cas où il rentrerait ? Je m'appelle Evans. E-V-A-N-S. C'est très important.

Evans et son coup de téléphone lui sortirent de la mémoire dès qu'elle eut raccroché. Elle rapprocha de la lumière le bout de papier qu'elle avait trouvé sur sa coiffeuse. Sous la rubrique « Communications pour Mr Stevenson », il y avait trois brèves inscriptions :

15 h 10. Mr Evans. Richmond 8-1112

16 h 35. Mr Evans. Richmond 8-1112

16 h 50. Mrs Lord. Jackson Heights 5-9964

Voilà. Mrs Lord ! Et cette femme appelait Henry chez lui, chez *elle* ! Il y avait des limites à ce genre de choses et l'autre les avait dépassées. Les traits figés, avec une expression jalouse, dure comme la pierre, elle tendit la main vers le téléphone et composa le numéro de Jackson Heights. Pendant les quelques secondes d'attente, les doigts de sa main libre pianotèrent nerveusement sur le bord de son lit. Puis un dé clic mit fin à la tonalité et une petite voix incongrue d'enfant dit :

- Allô, ici la résidence Lord.

Étonnée, Leona demanda :

- Je voudrais parler à Mrs Lord, s'il vous plaît.

- Ne quittez pas, dit l'enfant. Je vais voir si elle est là.

Elle entendit le son discordant de l'appareil qu'on reposait. Une voix d'homme s'enquit dans le lointain :

- C'est pour moi, fiston ?

- Pour maman, répondit l'enfant.

Puis il y eut un murmure confus de voix masculines, trop éloignées du téléphone pour qu'elle pût les distinguer. Elle tendit l'oreille, s'efforça de reconnaître, si possible, ces hommes qui parlaient. Mais aucune de ces voix ne lui était familière. Brusquement, elle se raidit, elle écrasant le récepteur sur son oreille dans son désir de rendre compréhensibles les sons qui lui parvenaient. Car elle avait nettement entendu, dans le bruit confus de la conversation, se détacher le mot « Stevenson ». Puis « Société Cotterell ! » Et « Staten Island ! » Ensuite quelqu'un - une femme - s'approcha du téléphone en ordonnant à l'enfant de retourner au lit. Elle dit au passage à l'un des hommes :

- Fred, enfin, tu exagères ... Il est sorti pieds nus.

Puis le téléphone grésilla - elle le portait à son oreille - et la femme dit :

- Allô ?

La bouche de Leona était subitement devenue pâteuse, sèche, comme remplie de coton. Elle marqua une pause d'une seconde pour avaler sa salive.

- Allô, réussit-elle à dire. Mrs Lord ?

- Elle-même.

- Je suis Mrs Stevenson , Mrs Lord. Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencontrées mais il me semble que vous avez vu mon mari cet après-midi ?

- Oh ... euh ... oui, répondit l'autre avec quelque hésitation.

Sa nervosité évidente libéra la langue de Leona.

- Bien entendu, dans des circonstances ordinaires, il ne me serait pas venu à l'idée de vous déranger, Mrs Lord, dit-elle, lourdement sarcastique. Mais ... il se trouve que mon mari n'est pas rentré ce soir. Je n'arrive pas du tout à lui mettre la main dessus. Et j'ai pensé que peut-être vous pourriez me donner quelque indication ...

- Oh ... euh ... oui, répéta faiblement la femme.
- Je vous entends mal, Mrs Lord. Voulez-vous parler un peu plus fort, s'il vous plaît ?
- Mais bien sûr ... Je ...
- Il y a quelque chose qui vous tracasse ? demanda Leona d'un ton glacé. Vous ne me dissimulez rien, j'espère.
- Oh non ... Est-ce que je pourrais vous rappeler ?
- Me rappeler ? Pourquoi ?
- Parce que je ... (La voix de la femme passa brusquement d'un désespoir silencieux à une gaieté étrange et tendue.) C'est mon jour de bridge, vous savez.
- Qu'est-ce que vous racontez ? s'écria Leona. Quel rapport entre le bridge et ce que je vous demande ? Excusez-moi, mais je ne vous comprends pas du tout, Mrs Lord.
- Et puis il y a ce voyage à Roton Point, poursuivit stupidement la femme,
- Écoutez, fit Leona d'un ton dur, est-ce que vous vous moquez de moi, Mrs Lord ? Au cas où vous ne le sauriez pas, je suis une invalide. Je ne peux pas supporter que l'on joue ainsi avec mes nerfs. Et maintenant, ditesmoi. Est-ce que mon mari est chez vous ? Est-ce qu'il est là ? Je veux savoir la vérité.

- Il faut trois jaunes d'œufs, bredouilla la femme, deux mesures de lait et une de beurre. On mélange avec un peu de sucre et on ajoute une cuillère à soupe rase de farine ... (Il y eut une seconde de silence, puis la femme chuchota dans le téléphone) Leona ... Leona ... c'est Sally Hunt, Leona ! Tu te souviens de moi ? Excuse cette conversation ridicule, mais mon mari était si près ... Je ne peux pas te parler ici. Je te rappellerai dès que je le pourrai.

Et elle raccrocha.

Leona se recoucha et se détendit un peu. Elle était complètement abasourdie par cette dernière révélation. Inouï, que Sally réapparaisse dans sa vie à un moment pareil !

Sally Hunt !

Sally avait été amoureuse de Henry, elle l'était sans doute encore, bien qu'apparemment mariée et mère de famille. Elle était amoureuse de lui quand elle l'avait invité à ce bal, au collège. C'était ce soir-là que Leona l'avait repéré dans la foule. Cela datait de bien longtemps déjà. Mais elle s'en souvenait sans difficulté.

Le phonographe perché sur la scène de l'Assembly Hall déversait des flots de musique de danse. En bas, dans la grande pièce décorée de bannières et de serpentins, des couples dansaient ou bavardaient debout, ou bien déambulaient en direction du buffet. La plupart des garçons se ressemblaient : cheveux en brosse, pantalons trop larges, vestes de tweed. Et les filles avaient leur propre uniforme : gros chandails, jupes informes, cheveux longs noués sur la nuque.

Mais deux personnes tranchaient sur le reste.

L'homme qui dansait avec Sally n'était sûrement pas un collégien. Ses vêtements s'harmonisaient bien, ses cheveux étaient élégamment coupés et coiffés, sa façon de danser se situait nettement du côté de la convention et de la non-violence. Il était grand, solidement bâti, brun et beau garçon. On lisait sans peine dans le regard adorateur que Sally levait sur lui autre chose que la joie de la fête.

Le visage du jeune homme ne révélait pas grand-chose.

Il regardait les autres danseurs, par-dessus la tête de Sally, avec un air d'indifférence presque supérieur.

Leona, beauté pâle et sophistiquée dans sa robe de faille noire, les cheveux brillants, coupés mi-longs, attirait autant l'attention dans cette foule d'adolescents qu'un transatlantique au milieu d'une flottille de remorqueurs. Elle était, en tout, différente des autres, presque trop visiblement. On se rendait vite compte que cette différence avait été obtenue à grands frais. Une jeune fille ne s'habillait pas ainsi sur son argent de poche.

Elle regarda Sally danser pendant quelques instants, puis elle traversa la pièce marchant droit vers le large dos de son compagnon. Elle lui, tapa sur l'épaule et dit en souriant :

- Je peux ?

Surpris, les deux danseurs s'écartèrent : Sally abasourdie, son ami les yeux fixés sur Leona avec une franche curiosité.

- Ça ne t'ennuie pas, Sally, n'est-ce pas ? dit Leona.

Sally retrouva vite son sang-froid :

- Tu as fait une conquête, Henry. Félicitations.

Leona braqua son regard languissant sur le visage du compagnon de Sally :

- Je m'appelle Leona Cotterell. Et vous ?

Sans lui laisser le temps de répondre, Sally le présenta rapidement :

- C'est Henry Stevenson, Leona.

Leona sourit, rejeta gaiement en arrière ses cheveux luisants et s'approcha de lui :

- Alors, on danse ? dit-elle.

Et ce fut tout.

Ils dansèrent et Leona fut éblouissante. Il n'y eut aucune indifférence dans l'expression de Henry après cela. Sincèrement séduit, il parvint, quoique sans ostentation, à lui faire sentir combien il appréciait son charme à quel point il avait conscience de l'abîme qui la séparait de ses condisciples, par exemple de filles comme Sally.

Il devina immédiatement qu'elle était la fille de Jim Cotterell.

- C'est le genre d'homme que j'admire, dit-il. En voilà un qui sait ce qu'il veut. Et il a suffisamment de cervelle pour savoir mettre la main dessus. Sur l'argent. On peut faire n'importe quoi avec de l'argent. Un de ces jours ...

Il s'interrompit, avec un sourire de petit garçon.

Leona aima son sourire. Il ne grimaçait pas en montrant toutes ses dents comme quelques autres adolescents. On avait plutôt l'impression que des bougies s'allumaient dans ses yeux, et de séduisants arcs de cercle se creusaient aux commissures relevées de ses lèvres. Cela donnait plus de force à son expression. C'était un sourire candide, qui n'avait rien de naïf ni de supérieur.

Tout en continuant de danser lentement avec lui, Leona trouva chez ce jeune homme plein d'assurance d'autres choses qui lui plaisaient. Il ne poursuivait pas ses études et ne s'en cachait pas.

- Trop pauvre, dit-il, sans sourire cette fois. Ma famille est trop pauvre. Il faut que je l'aide autant que je le peux.

Leona saisit habilement l'occasion :

- Certains hommes parmi les plus intéressants que je connaisse ne vont pas au collège. Mon père n'y est pas allé.

- Ah ! fit Henry, amusé. Alors il me reste un espoir. De réussir, je veux dire,

- Mon père répète toujours, déclara-t-elle, que si quelqu'un n'est pas doué pour gagner de l'argent, ce n'est pas le collège qui le lui apprendra. Et s'il possède ce talent, pourquoi irait-il perdre son temps au collège ?

Cette boutade ravit Henry.

- Hourrah pour papa ! dit-il.

La musique se tut et Henry détacha son bras de sa taille, lâcha la main qu'il tenait.

- Merci, dit-il. Merci beaucoup.

Leona lui sourit, presque avec espièglerie.

- Si nous allions bavarder dehors pendant la prochaine danse ?

- Eh, une seconde ! s'écria-t-il en feignant d'être horrifié. Et Sally ? Après tout, Sally est ma ... ma cavalière. Si elle ne m'avait pas invité ...

Leona désigna, à l'autre bout de la pièce, Sally qui parlait avec animation à un garçon aux cheveux en brosse.

- Sally a quelqu'un pour s'occuper d'elle et nous ne resterons absents que quelques minutes. Venez avec moi. Je vais vous montrer ma voiture : elle est formidable.

Elle le prit par la main et le fit sortir de la salle. Ils traversèrent la pelouse éclairée par la lune jusqu'à la route qui la longeait. Des douzaines de voitures y étaient garées, mais il y en avait une qui était plus longue, plus basse et qui « en jetait » deux fois plus que les autres.

- N'est-ce pas qu'elle est *superbe* ? minaуда-t-elle. Personne n'a la même. Le type qui l'a vendue à papa a dit qu'elle faisait du cent quatre-vingts. Papa trouvait que c'était un peu trop pour moi, mais dès que je l'ai vue, les autres voitures n'ont plus existé.

- C'est une belle bagnole, en effet, dit Henry. Une Bugatti ! Pas mal ! Pas mal du tout !

Leona lui prit le bras.

- Ça vous plairait de la conduire ? Juste un tout petit peu. Personne ne s'apercevra de notre absence.

Il ne mit pas longtemps à accepter. Dans sa mémoire, elle le revoyait en train de couper à travers la pelouse pour aller chercher sa veste de fourrure et son propre pardessus. Quelques minutes plus tard, ils dévoraient la route : la Bugatti, décapotée, vibrait de puissance impatiente. L'air acéré de l'hiver leur fouettait le visage, faisait monter en eux des fourmillements de joie. A présent elle savait - en y réfléchissant - que le plaisir presque frénétique de Henry pendant cette équipée n'était dû ni à sa présence ni à la voiture étrangère. Mais à ce qu'elle-même et la voiture vrombissante représentaient et qu'il ne voyait plus de loin, ou en rêve : qui étaient là, sous sa main. Voilà ce qui enflammait ses joues pendant qu'il conduisait, Voilà ce qui lui avait fait renoncer à sa réserve dans la salle de bal.

A ce moment-là, elle devinait en grande partie ce qui se confirma par la suite, et elle commençait à comploter, à tirer ses plans pour l'avenir. Dès cette brève rencontre, un élément de certitude naquit en elle. Elle lui fit prendre un tournant qui les conduisit bientôt à un cul-de-sac.

- Ça, c'est de la bagnole, dit-il en ralentissant à contrecœur et en s'arrêtant. C'est ce que j'appelle rouler. J'aimerais bien la sortir un de ces jours-et mettre vraiment le paquet.

- Vous en aurez l'occasion, dit-elle lentement.

Elle tendit la main et coupa le contact :

- Restons ici pendant quelques minutes. Je veux vous parler.

- Dites donc, s'écria-t-il en riant, nous nous connaissons à peine. J'ai l'impression que vous allez être obligée de me ramener chez moi. A moins que vous ne me fassiez descendre et rentrer à pied ?

Leona s'adossa au coussin du cabriolet pour regarder le ciel nocturne, nappe de velours noir jonchée d'étoiles, transpercée à un endroit par le poignard glacé de la lune.

- Sally Hunt, dit-elle rêveusement. J'aurais beau y réfléchir pendant cent ans, je ne vous verrais jamais ensemble, tous les deux.

- Pourquoi pas ?

- Oh ... juste une impression. Je me suis pas mal baladée. Mon père

m'a amenée partout - à l'étranger, et cetera - et j'ai rencontré un tas de gens. On commence à savoir les classer, au bout d'un moment ... quand on a beaucoup voyagé. Vous n'appartenez pas du tout à la même classe, Sally et vous. Il y a un monde entre vous deux.

- Vous voulez parler de l'argent, dit-il avec amertume. Vous voulez dire que sa famille en a et que je ne devrais pas essayer de m'introduire dans ce genre de milieu.

- Vous vous trompez complètement, lança-t-elle en hâte. Ce n'est pas du tout ce que je pensais.

- Non ? Alors que pensiez-vous ?

- Que Sally est tout à fait à sa place dans cette petite ville où vous êtes nés tous les deux. Mais vous, vous êtes différents.

- Je suis différent, moi ? Vous vous en rendez compte comme ça, si vite ?

Son petit rire était sardonique.

- Pourquoi pas ? demanda-t-elle. Vous avez vu ces gosses, là-bas, dans la salle de danse ? Ce sont des jeunes gens de bonne famille. Leurs parents sont riches et respectables. Mais, à côté de vous, ils avaient l'air de bébés. Et la plupart d'entre eux resteront des bébés toute leur vie.

- Et moi ?

- Vous n'êtes pas un bébé, Henry. Vous ne l'avez peut-être, jamais été.

Ce fut à ce moment-là qu'il se pencha et l'embrassa brutalement, savamment, en prolongeant assez longtemps son baiser pour faire courir de petits frissons d'extase tout au long de son système nerveux.

Puis il reprit sa place, en la regardant comme un artisan qui inspecte le produit de son art.

- J'ai toujours eu envie d'embrasser un million de dollars, dit-il.

Elle eut un sourire rusé :

- Vous n'aimeriez pas mieux viser les deux millions ?

Elle l'avait pris à contre-pied et il ne put s'empêcher de sourire à son tour. Elle lui avait rogné les griffes - du moins pour le moment - et ses yeux brillaient d'amusement.

- Ouille, dit-il, et puis: Je suis peut-être un peu plus dégourdi que cette bande de moutards. Mais c'est seulement parce que j'ai été obligé de me frayer mon chemin tout seul. Un chemin qui ne m'a pas encore amené bien loin, d'ailleurs.

- Vous irez loin. J'en suis sûre. Ça se voit à votre allure. A la façon dont les gens réagissent à votre présence. Les gens comme moi.

Son expression était redevenue froide et cynique.

- C'est vraiment très drôle, dit-il. Me voilà en train de crouler sous les louanges d'une fille dont je ne reverrai jamais ni les millions de dollars, ni les manteaux de fourrure, ni les cabriolets Bugatti.

- Vous n'en savez rien, dit-elle. Rien du tout.

- Je ne comprends pas.

- Ça viendra, reprit-elle, avec douceur, ça viendra petit à petit. Parlez-moi de vous, Henry. D'où venez-vous ? Que font vos parents ?

Il eut un rire cynique :

- C'est une histoire facile à raconter. Je viens de ce qu'on appelle ordinairement « le mauvais côté de la barrière ». Mon vieux débite du charbon quand il est à jeun et des discours sur la pauvreté quand il est ivre. Ma mère ne serait pas mal si elle n'avait pas rencontré mon père. Elle a bénéficié d'une certaine éducation et elle voulait continuer. En fait, elle s'est épuisée à élever six gosses, à les maintenir en vie, à faire en sorte qu'ils n'aient pas d'ennuis, qu'ils puissent avoir un toit - même percé - au-dessus de leur tête et quelque chose à se mettre dans le ventre. C'est tout. Le rêve américain.

- Mais vous ? demanda-t-elle. A vous voir, on ne croirait jamais que ...

- Que je perds le fond de mon pantalon ? Que je casse mes cigarettes en deux pour les faire durer plus longtemps ? Non, dit-il, ça ne va pas jusque-là. Grâce à ma mère, j'ai pu faire mes études secondaires au lieu de me mettre au travail dès que je suis sorti du primaire. A l'école, on s'est aperçu que je savais courir vite avec un ballon de rugby sous le bras. Je suis devenu une huile. Sally Hunt m'a présenté à ses parents - dans notre ville, les Hunt sont considérés comme faisant partie du gratin - et son vieux m'a trouvé sympathique. Il m'a fait entrer dans le plus grand drugstore du coin.

- Dans un drugstore, s'écria-t-elle. Eh bien, Henry, c'est le destin !

- Eh oui, dit-il, en acceptant son sarcasme avec un sourire. J'étais sûr que vous en tireriez cette conclusion-là.

- Continuez, demanda-t-elle gaiement. Est-ce que nous travaillons toujours dans la même branche ?

- Bien sûr. Maintenant je dirige tout, sauf le service des ordonnances. Je suis le petit gars du pays qui réussit. Qui réussit ses sodas, qui réussit ses sandwiches ...

- Et Sally ? voulut-elle savoir.

La petite crise de gaminerie était terminée. Il hésita, l'expression réfléchie qui semblait lui être la plus naturelle réapparut sur ses traits.

- Sally est une brave gosse, dit-il. Nous sommes bons amis, sans plus. Sa famille a été chic pour moi. Ses parents m'ont aidé quand ça allait trop mal à la maison. Mais je ne sais pas. Quelquefois, j'ai l'impression ...

Il ne la regardait plus. Ses yeux contemplaient quelque chose dans le lointain, quelque chose qui planait à la hauteur des bois obscurs, derrière les champs, à l'autre bout de la route, quelque chose qui dépassait leur visibilité à tous deux.

- Oui ? insista-t-elle avec douceur, l'impression ...

- L'impression d'être pris au piège ! L'impression que je ne posséderai jamais tout ce que je désire - en dépit de tout, aussi dur que je travaille - parce que je désire trop ! beaucoup trop !

Ils restèrent silencieux. Henry lui offrit une cigarette, en prit une lui-même et les alluma toutes les deux. Le léger éclat qu'il venait de faire semblait avoir accumulé en lui une charge de colère muette. Enfin il exhala une grosse bouffée de fumée, se tourna vers elle avec un sourire et dit :

- Vous et votre satanée Bugatti ! Retournons danser.

Ils firent rapidement le trajet de retour, sans échanger un mot jusqu'au moment où il gara la voiture et lui ouvrit la portière pour la faire descendre. Alors elle l'attrapa par la manche :

- Vous aimeriez faire la connaissance de mon père, Henry ?

- Mais bien sûr, dit-il. Ce serait formidable. Nous sommes tous les deux dans la pharmacie.

Il rit, sans amertume cette fois, pour lui montrer qu'il trouvait la situation plutôt drôle.

- Je ne plaisante pas, dit-elle. Je crois que vous lui plairiez. Surtout si je lui demandais de vous trouver sympathique. Il vient à New York le week-end prochain et je sécherai mes cours samedi. Pourquoi ne pas nous retrouver ?

- En effet, dit-il lentement. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que j'ai à y perdre ?

C'était ainsi que tout avait commencé. Henry, tel un poulain rétif, n'avait pas été très facile à manier au début. Sa fierté, son indépendance, l'idée que l'une des jeunes filles les plus riches d'Amérique s'intéressait spécialement, tout spécialement à lui le rendaient soupçonneux. Mais elle pouvait se permettre d'attendre. Henry lui avait dit que, peut-être, il désirait trop de choses. C'était la clef dont elle se servirait pour lui décadenasser le cœur. Quand il verrait le monde entier à portée de sa main, son orgueil n'y résisterait pas. Et, une fois son orgueil détruit, elle obtiendrait ce qu'elle voulait.

Elle se rappela cette scène presque comique avec Sally Hunt, peu après le bal. Sally était entrée dans sa chambre un après-midi, l'air un peu hésitant, mais avec une expression résolue qui assombrissait son joli visage, généralement gai.

- Leona, il y a quelque chose dont je voudrais te parler.

Leona était penchée sur deux valises posées sur son lit.

Elle leva la tête vers Sally en disant avec humeur :

- Eh bien, vas-y, mais pour l'amour du ciel, fais vite ... Je pars pour Chicago dans quelques minutes.

Sally regarda le parquet pendant un moment, puis se redressa et fixa Leona droit dans les yeux :

- Tu vois beaucoup Henry depuis quelques semaines, Leona, et il y a une chose ...

Elle hésita.

- Oui ? fit Leona, avec un mépris évident.

- Il y a une chose que j'ai cru ... que j'ai pensé devoir te dire.

- Ça, je le sais déjà. Et je te répète : explique-toi en vitesse.
- Ce n'est pas le genre de type ... dont on peut s'amuser, Leona, Ne joue plus avec lui, s'il te plaît.
- Et qu'est-ce qui te fait croire que je joue avec lui ? s'enquit Leona, en allant chercher dans son placard une autre brassée de vêtements.
- Oh ... Leona ... ce n'est pas un garçon pour toi ... pas plus que les autres ...

Leona s'arrêta net.

- Tu as un certain toupet...

Mais Sally reprit, avec ardeur :

- Si tu ne cesses pas tout de suite ton manège, tu le regretteras, Leona. Henry n'est pas du tout ce qu'il te faut. Je le connais presque depuis ma naissance. Mon père l'a aidé. Toute ma famille l'a traité comme s'il était des nôtres, ou à peu près. Et tout va bien quand l'un de nous est près de lui ... pour le surveiller en quelque sorte. Mais il a ... il a quelque chose de bizarre. Il est doux, gentil, aimable pendant un moment, et puis il pique une crise. Il désire des choses qu'il ne peut pas obtenir. Et, tout au fond de lui, ça le rend fou. C'est à ces moments-là qu'il a besoin ... de nous. Oh, je suppose que je l'aime ... Mais la compréhension est plus importante que l'amour. Il n'est pas en sécurité avec quelqu'un qui ne le comprend pas. Il a fait des choses qui ... qui seraient très ennuyeuses pour lui si elles se savaient..

Leona rit avec insouciance.

- C'est un joli stratagème, mais ça ne te servira à rien, Sally. Tu es tout simplement incapable de résister à la concurrence. En fait, j'ai beaucoup d'estime pour Henry Stevenson. Je le comprends parfaitement. Et il se trouve que, à mon avis, il est beaucoup trop bien pour une petite ville comme la tienne. Si j'ai envie de lui montrer comment on s'amuse, de le présenter à certaines personnes, c'est mon affaire. Si j'ai envie de l'épouser, c'est également mon affaire.

- L'épouser ! répéta Sally d'une voix étranglée. Tu n'y penses pas vraiment. Tu te moques de moi.

Leona eut un sourire plein de suffisance :

- Tu vois une bonne raison pour que je m'en prive ?

Sally avait aussitôt mis les pouces, se rappela-t-elle en s'agitant nerveusement sur son lit. Elle n'était pas très combative, Sally. Pour le bien que ça lui aurait fait si elle s'était obstinée !

Les velléités de résistance n'avaient fait aucun bien non plus à Jim Cotterell, quoiqu'il se fût débattu comme un cerf qu'on veut marquer au fer rouge.

- Mais ce type n'a rien ! s'était-il écrié un an plus tard, avec une supplication dans sa voix tonitruante. Oui, bien sûr, il est beau garçon. Mais c'est un gosse tout ce qu'il y a d'ordinaire, comme il y en a des tas : on en trouve autant qu'on en veut. Après tout l'argent que j'ai dépensé pour ton éducation, les voyages que je t'ai offerts, alors que j'ai satisfait tous tes caprices, tu vas te donner au premier venu ? Pourquoi ?

- Je l'aime, dit Leona d'un ton net, en regardant son père dans les yeux.

- Tu dis des bêtises ! tonna Jim. Tu es têtue, voilà tout.

Elle discuta avec lui pied à pied afin d'établir une fois pour toutes qu'elle n'était pas têtue. Elle aimait Henry. Elle le répéta à plusieurs reprises. Mais Jim ne s'en laissait pas conter. Elle aimait Henry comme elle aimait son cabriolet Bugatti ! rugissait-il.

- Ce qu'il y a, hurla Leona, c'est que tu ne veux pas que je me marie ! Tout ce que tu désires, c'est que je reste ici, à la maison, avec-toi.

Elle lui faisait face, raidie par le défi. Jim, l'air malheureux, arpentait son bureau ; la consternation et le mécontentement rendaient presque écarlate son visage sanguin.

- Ce n'est pas vrai ... pas du tout, dit-il en s'arrêtant devant elle. Tu sais que je te donnerais n'importe quoi au monde. Je t'ai déjà donné tout ce que tu désirais, je t'ai laissé faire tout ce que tu voulais, sans jamais penser à moi. Mais cette fois c'est différent ? Le mariage est une chose importante pour une jeune fille dans ta situation. J'ai bâti une affaire énorme. Pour moi ? Non ! D'abord pour ta mère, ensuite pour toi : A ma mort, tu hériteras de tout. Et je ne veux pas qu'un petit imbécile quelconque mette la main dessus simplement parce que tu t'es encombrée de lui. A un moment où tu étais trop énervée pour raisonner sainement, en plus.

«Écoute-moi, mon chou, reprit-il. Il faut que tu y réfléchisses encore.

Donne-toi un an, par exemple, pour voir si ce garçon tient le coup. Sors avec lui aussi souvent que tu voudras. Et alors, si tu es toujours du même avis ...

Son attitude raisonnable ne fit qu'attiser l'impatience de Leona.

- Tu es odieux ! cria-t-elle. Égoïste et odieux ! Tu te moques bien de moi. Tu ne penses qu'à toi et à ton horrible affaire. Tu t'es mis à détester Henry simplement parce que tu crois qu'il va s'interposer dans tes projets égoïstes. Et même si ce n'est qu'un petit provincial ! Qu'est-ce que tu étais, toi, quand tu as débuté, là-bas, au Texas ?

Elle tremblait de rage. L'inquiétude qui se répandit aussitôt sur le visage de Jim la remplit de satisfaction méchante.

- Calme-toi, mon chou, supplia-t-il. Tu vas te rendre malade.

- Malade ! hurla-t-elle. Me rendre malade ! Mais c'est toi qui me rends malade. Toi, ta merveilleuse affaire et ton merveilleux argent. Tu te fiches bien qu'ils m'envoient à la tombe du moment qu'ils sont en sécurité et que personne ne te les enlève.

Elle éclata en sanglots, et Jim voulut lui entourer les épaules de ses bras. Elle s'éloigna de lui et se laissa tomber sur une chaise, d'un air accablé.

- Je ... je ne veux plus en parler, dit-elle tristement, à travers ses larmes. Je ne me sens pas très bien ...

Et, en se concentrant furieusement, elle parvint à s'évanouir ; elle entendit, avec bonheur, à l'approche du trou noir dans lequel elle s'enfonçait, son père appeler frénétiquement le maître d'hôtel.

Le mariage fut un triomphe bien huilé, richement caparaçonné. Elle se rappelait sans difficulté l'élan de jubilation passionnée, de joie possessive avec lequel elle avait prononcé ces mots :

- Moi, Leona, je te prends, toi, Henry, pour époux ...

Et l'attitude, de Henry avait répondu à tous ses espoirs.

Son comportement - à mi-chemin de la nervosité et d'une désinvolture excessive - avait charmé les invités. Il commençait déjà d'absorber les effets apaisants, émollients d'un contact prolongé avec un luxe sans limites. S'il existait encore en lui quelques doutes attardés, quelques

réserve, elle eut vite fait de les dissiper. Il s'en tirait à merveille et elle en fut fière.

Jim lui-même parut, au moins pendant quelques minutes, céder à l'attendrissement. Mais elle savait que son visage souriant, fatigué, dissimulait beaucoup de chagrin. Il n'accepterait jamais complètement Henry. Jamais. En dépit de tous les efforts qu'il ferait pour cela.

Tout ceci occupa ses pensées pendant le mariage et plus tard, dans la grande maison de Jim, où tout le monde alla déjeuner. Pour elle, Henry était une entreprise qu'il fallait mener à bien, une équation à résoudre. Cette équation, elle la résoudrait, cette entreprise, elle la mènerait à bien, à n'importe quel prix. Jim serait bien obligé, au bout du compte, d'admettre son erreur. Le plaisir de cette victoire encore à venir pétillait gaiement dans son esprit pendant que, à l'insu de tout le monde, elle guidait, habilement la main de Henry dans le dédale de l'argenterie qui brillait sur la table du déjeuner.

Ensuite, pendant la longue lune de miel en Europe, elle fut enchantée par l'aisance avec laquelle Henry, sans le moindre embarras, se soumettait à son enseignement. Il était certain que le luxe illimité qu'elle lui offrait, combiné à son élégante beauté, à l'exceptionnelle disponibilité de son corps l'avaient désarmé. Il acceptait, ses leçons avec bonne grâce, et même avec reconnaissance. Si elle insistait pour lui choisir ses vêtements, et pour lui indiquer la façon de les porter, il se montrait plus heureux qu'agacé ou indifférent. Apparemment, il avait été prompt à se rendre compte que ces choses étaient réellement importantes dans l'univers de sa femme, qu'il s'y sentirait beaucoup plus à l'aise avec des vêtements corrects et une tenue irréprochable. En outre, il n'ignorait pas qu'un costume soigné mettait en valeur sa beauté sombre et brutale.

Leona le regarda s'installer dans une existence d'où le passé - quel qu'il fût - avait disparu. Du moins le croyait-elle. Mais ça n'avait pas d'importance. L'essentiel, c'était d'obtenir que le genre de vie dont elle lui faisait miroiter l'ébauche devant les yeux le grisât au point que rien ne fût jamais assez fort pour en menacer les valeurs. Voilà ce qu'elle désirait.

Un sourire de triomphe - un air de satisfaction béate - voltigeait sur ses traits tirés et nerveux pendant qu'allongée sur son lit, elle pensait à ce qui s'était passé depuis le soir où Sally Hunt lui avait présenté Henry.

Tout à coup un navire, sur le fleuve, poussa un mugissement enroué. Le sourire s'éteignit et elle se redressa avec un sursaut, en jetant un

coup d'œil aux flacons de médicaments sur la table de nuit et au réveil posé à côté d'eux. La sonnerie du téléphone la surprit dans cette position.

C'était Sally :

- Je regrette d'avoir dit toutes ces sottises et fait tellement de mystères tout à l'heure. Je ne pouvais pas parler. J'avais peur. que mon mari m'entende. Alors j'ai trouvé un prétexte pour sortir et pour filer jusqu'à cette cabine.

- Eh bien, dit Leona, c'était bizarre, pour ne pas dire plus.

- Tu vas probablement t'étonner de tout cela ; Leona ... par exemple, d'entendre parler de moi après toutes ces années. Mais il fallait que je voie Henry aujourd'hui. Je me suis fait tant de soucis à son sujet.

- Des souci ? Et pourquoi devrais-tu te faire des soucis au sujet de Henry, si je peux te le demander ? J'espère que tu n'as pas oublié, Sally, qu'on n'arrivait pas à grand-chose en essayant de me faire prendre des vessies pour des lanternes.

- Je n'ai aucune intention de ce genre. Tout ce que je désire, c'est être utile. Ça peut être très grave ... mortellement grave pour Henry. C'est un peu difficile à expliquer. Je vais tâcher de te raconter ça le plus vite possible.

- Je t'en prie, dit Leona avec brusquerie.

- Eh bien ... Fred, mon mari, est enquêteur pour le bureau du District Attorney ...

- Charmant ! murmura Leona.

- Il y a trois semaines environ, il m'a montré une coupure de presse sur Henry et toi. C'était dans les pages mondaines.

- Je m'en-souviens.

- ... et il a voulu savoir s'il ne s'agissait pas du Henry Stevenson qui était mon amoureux autrefois.

- Ton amoureux ? fit Leona. Comme c'est cocasse !

- Je lui ai dit que si. Alors Fred a ri en déclarant :

« Eh bien, si je m'attendais à ça ! » Puis il a fourré la coupure dans sa poche. Je lui ai demandé ce qu'il y avait de tellement extraordinaire à voir le nom de Henry dans le journal. Il s'est contenté de sourire et il m'a dit que c'était une coïncidence, quelque chose qui avait un rapport avec une affaire dont il s'occupait.

- Une affaire !

- Oui. Il a ajouté qu'il ne pouvait pas m'en parler ... c'était une simple intuition. J'ai essayé de lui tirer les vers du nez. Mais il s'est mis à se moquer de moi en me disant que je devais être encore amoureuse de Henry ...

- Ce que tu as nié, bien sûr, dit Leona, sarcastique,

- Mais oui, évidemment ... bredouilla Sally. Comment peux-tu dire une chose aussi ridicule après tant d'années !

- Continue ...

- Nous avons presque terminé notre petit déjeuner, à ce moment-là. Le téléphone a sonné. C'était un des agents de Fred, un type qui travaille au bureau du District Attorney. J'ai entendu Fred dire quelque chose au sujet de « Stevenson » et d'une personne dont le nom ressemblait à « Harpootlian ». Il a ajouté : « Bien sûr qu'on va y aller. Dites à Harpootlian de tout arranger. Jeudi, vers 10 h 30, au guichet du South Ferry. »

Sally marqua un arrêt et Leona lui lança rageusement :

- Écoute, Sally. Tout ça est très intéressant. Mais tu ne pourrais pas en venir à l'essentiel ? Henry essaie peut-être de me joindre en ce moment même. D'ailleurs, quel rapport veux-tu qu'il y ait entre Henry et toutes ces sornettes à propos de ton mari ?

- Je vais aussi vite que possible, gémit Sally. Mais c'est un peu compliqué et il faut que je te raconte toute l'histoire. Si ce n'était pas important, je ne te dérangerai pas, Leona.

- Bon, soupira Leona, résignée. Alors, quoi d'autre ?

- Je ... je les ai suivis ...

- Tu les as *quoi* ?

- Je les ai suivis. Ce jeudi matin. Je sais que c'est difficile à croire, ça paraît tellement dément, mais j'avais peur. Je voulais savoir ce qui se

passait. Après tout, je connaissais Henry presque depuis ma naissance. Je ... eh bien... il a certains traits de caractère qui sont assez étranges. J'ai essayé de t'avertir un jour, il y a des années de ça ...

De petits bruits impatients sortirent des lèvres de Leona.

- Enfin ... est-ce que tout cela est bien nécessaire ? Si tu cherches à me faire peur, Sally, tu ferais aussi bien d'arrêter tout de suite.

La réponse de Sally fut encore plus chagrine.

- Je t'en prie, ne te méfie pas de moi, supplia-t-elle. Si je te raconte ce qui est arrivé, c'est uniquement parce que ça a peut-être un rapport avec l'absence de Henry ce soir. Je n'en suis pas certaine. Mais laisse-moi finir ...

- Je t'en conjure, dit Leona. Le plus rapidement possible.

- Il pleuvait, ce matin-là. Une petite pluie fine. Je me servais de mon parapluie pour me cacher le visage, ce qui n'était peut-être pas indispensable, d'ailleurs. Ce n'est pas difficile de suivre les gens, surtout quand il pleut.

« J'ai vu Fred retrouver deux hommes : le premier était Joe Harris, qui travaille avec lui la plupart du temps. Le second, un type brun, aux épaules larges, avec des cheveux blancs ondulés. Je suppose qu'il s'agissait de ce Harpootlian dont Fred avait parlé.

« Je suis restée à l'écart en attendant qu'ils traversent la foule en direction du ferry. Puis j'ai acheté un billet et je les ai suivis. Je n'ai eu aucun mal à ne pas me faire voir sur le ferry. D'ailleurs, j'ai passé la plus grande partie du voyage dans les W.-C.

- Idyllique ! ironisa Leona.

- C'était le meilleur endroit ... Enfin, bref, reprit avec entêtement Sally, une fois descendus du ferry à Staten Island, ils sont montés dans le train. J'étais juste derrière eux. Pas dans le même compartiment, bien sûr ...

- Bien sûr, répéta Leona en écho.

- ... mais un ou deux compartiments plus loin. J'ai surveillé leurs mouvements et je suis descendue en même temps qu'eux. Il pleuvait toujours et personne ne s'est occupé de moi. La plupart des gens marchaient très vite. Ils avaient hâte de se mettre à l'abri, j'imagine.

- Quel esprit d'observation ! dit Leona.

- C'était une espèce de station balnéaire à moitié abandonnée, Leona. Terriblement délabrée, presque déserte. Avec des rues tortueuses et mal pavées, envahies en certains endroits par des plaques de sable. Des maisons qui n'étaient guère que des cabanes et, au milieu, un casino aux fenêtres condamnées. Fred et les deux hommes se sont dirigés vers la plage. Moi, je suis allée me cacher sur le perron du casino. Je voyais très bien de là-haut et on ne risquait pas de me remarquer dans les ombres.

- Vraiment ! fit Leona, Vraiment, est-ce que tu crois que je ...

- C'est vrai ! c'est vrai ! cria Sally. Je t'ai dit que c'était délirant !

- L'adjectif ne me paraît pas suffisant ...

- A part Fred et les deux hommes, il n'y avait personne en vue, sauf un garçon qui cherchait des palourdes au bord de l'eau. J'ai eu l'impression que le type aux cheveux blancs marquait un temps d'arrêt devant ce garçon et le regardait fixement, puis que l'autre inclinait la tête dans une direction donnée. Ensuite il s'est remis à creuser, et les deux hommes se sont dirigés vers un restaurant dans lequel ils sont entrés.

Leona, qui écumait d'indignation, lui coupa la parole en hurlant :

- Pour l'amour du ciel, Sally, est-ce qu'il faut absolument que tu me racontes tout ça ? Tu ne pourrais pas me dire de quoi il s'agit sans me traîner sur toute la longueur de Staten Island ? A moins que tu n'aies une autre raison de me retenir au téléphone ?

Sally lui réaffirma :

- Il faut que tu saches tout. Tu crois que ça me fait plaisir d'être enfermée dans cette cabine étouffante ? Le type du magasin me regarde tout le temps. Il est furieux parce qu'il il envie de fermer.

« Bref, reprit-elle, j'ai attendu pendant une heure sous la pluie et il ne s'est rien passé. Puis, au moment où je commençais à me dire que j'avais été vraiment idiot de faire cet horrible voyage, j'ai vu quelque chose de très étrange. Le garçon qui cherchait des palourdes s'est levé et s'est étiré comme pour bâiller. Peu après, j'ai entendu un bateau à moteur rugir au large et bientôt je l'ai vu foncer vers la côte. Et s'en approchant, il a ralenti et il a mis le cap sur une jetée à moitié écroulée, près d'une des maisons les plus extraordinaires de l'endroit.

« J'aurais voulu que tu voies cette maison, Leona. Vieille comme le monde et tout de guingois. Je suppose que ses fondations s'enfoncent depuis des années. C'était une de ces bicoques tarabiscotées que l'on imagine très bien pleines de revenants, comme les maisons de Charles Addams dans le *New Yorker*, tu sais ...

- Je t'en prie, dit Leona, ne t'écarte pas du sujet.

- Bon. Eh bien, un petit bossu a sauté sur la jetée et amarré le bateau. Puis il en est sorti un homme d'une cinquantaine d'années, grand et massif. Il était entièrement vêtu de noir à l'exception de son panama, et il avait un porte-documents sous le bras. Dès qu'il a mis pied à terre, le petit bossu est redescendu dans le bateau, a mis le contact et a filé très vite.

« L'homme en noir a longé la jetée, puis il est entré dans la vieille maison. Quelques secondes plus tard, le pêcheur de palourdes a ramassé son seau et sa pelle et s'est dirigé vers le restaurant. J'ai remarqué qu'au passage, il avait trébuché et cogné son seau contre la porte. Il devait s'agir d'un signal. Il s'est éloigné sur la plage. Alors Fred et les deux autres sont sortis tout doucement du restaurant. Ils sont allés jusqu'à la vieille maison. Le type aux cheveux blancs a frappé, la porte s'est ouverte et ils sont entrés.

« Je n'y comprends toujours rien, Leona ... J'ignore complètement qui étaient ces gens et ce qui s'est passé ans cette maison ...

- Un bordel, sans aucun doute, suggéra Leona avec sarcasme.

- ... mais ce que je sais, c'est qu'ils y sont restés une bonne demi-heure. Quand ils sont sortis, Fred tenait ce porte-documents: celui que l'homme en noir avait apporté.

- Bon, fit Leona, Fred tenait ce porte-documents. Et après ?

- Je ne sais pas, dit faiblement Sally. Après, il a fallu que je me dépêche de rentrer, pour arriver avant Fred naturellement. Mais ce dont je suis certaine, ajouta-t-elle avec vigueur, c'est que nous devons faire quelque chose ... avant qu'il ne soit trop tard !

Leona allait répondre quand une pièce dégringola au fond de la boîte. L'opératrice intervint. Les cinq minutes de Sally étaient terminées. Leona l'entendit fouiller en grommelant dans son sac. Enfin elle dit :

- Voilà, mademoiselle. Allô ? Allô ? Leona ? Leona, tu es toujours là ?

- Oui, je suis là, dit Leona avec méfiance. Tout ça est très étrange, à

mon avis.

- C'est vrai, reconnu Sally. Moi aussi, je trouve ça très étrange. J'ai eu du mal à le croire. Je ne pouvais pas imaginer un rapport quelconque entre Henry et ... le genre de crimes dont Fred s'occupe. C'est pour ça que je suis allée le voir aujourd'hui ... pour tâcher d'apprendre par lui-même la vérité.

- Et tu as réussi ? demanda sévèrement Leona.

- Je l'ai vu, tu le sais, mais je n'ai rien appris. Je n'en ai pas eu l'occasion.

- Mais tu es sortie avec lui, dit Leona. Sa secrétaire t'a vue.

- Oui, je suis sortie avec lui. Il n'en était pas précisément enchanté, d'ailleurs. Bien entendu, je ne m'attendais pas à le voir bondir de joie mais ... c'est à peine s'il a été poli. Il semblait terriblement préoccupé. Je l'avais déjà vu dans cet état-là pendant son adolescence et c'était généralement quand ... enfin, quand il se trouvait en proie à quelque conflit intérieur.

« Il m'a demandé si je voulais manger un morceau avec lui et nous sommes allés à la Georgian Room du Metropolis. Nous étions à peine assis qu'un certain Freeman, Bill Freeman, Un homme âgé dont les affaires semblaient prospères, s'est approché de Henry et s'est mis à lui parler de valeurs et d'actions.

- Freeman ? répéta Leona, Nous ne connaissons pas de Freeman, j'en suis certaine.

- Apparemment, Henry n'avait pas envie d'en parler. Mais Mr Freeman a insisté. J'ai eu l'impression qu'il était arrivé quelque chose de très grave à je ne sais quel titre dans la matinée. Henry a dit: « Il faut bien qu'on se trompe de temps en temps. » Freeman a ri et s'est écrié : « *De temps en temps*, Stevenson ? Moi, je crois que vous jouez de malheur depuis pas mal de temps. Mais un homme qui se trouve dans votre situation a les reins solides. Moi, par contre, il faut que je fasse attention. Je ne suis que du menu fretin. »

« Henry n'a pas beaucoup mangé, et moi non plus. Ce qui m'ennuyait, c'était que la présence de ce Mr Freeman qui nous débballait tous ses ennuis m'empêchait de placer un mot. Enfin nous nous sommes levés et Freeman est parti. Nous sommes descendus dans le hall de l'hôtel, Henry et moi. Henry m'a dit qu'il était désolé, qu'il avait un rendez-vous dans quelques minutes, que je devrais te téléphoner, à toi, Leona

et qu'on pourrait peut-être se voir un jour. Mais il ne pensait pas vraiment à ce qu'il disait. Nous étions tout près du bureau de change de l'hôtel. Un petit homme sec comme une trique en est sorti et a crié à Henry: « Oh, Mr Stevenson, j'aimerais vous voir le plus tôt possible. » Il m'a semblé que Henry devenait très pâle. Il a répondu au petit homme : « D'accord, Mr Hanshaw, j'arrive tout de suite. » Il m'a dit au revoir assez rapidement et il est entré dans le bureau. J'ai vu une plaque sur la porte: « T.F. Hanshaw, agent de change. »

- Mais ... mais enfin, bégaya Leona, il t'a *sûrement* dit *autre* chose. Il n'est *sûrement* pas resté là à parler de titres et d'actions - il n'y connaît rien, d'ailleurs - pendant tout le déjeuner.

- Oh, fit Sally, je lui, ai quand même demandé s'il était heureux et si son travail lui plaisait. Il m'a répondu : « Oui ... oui. J'ai été bombardé vice-président. Je pousse plus de boutons que n'importe qui ... sauf les autres viceprésidents. » Il essayait de plaisanter, mais je le sentais très amer. J'ai voulu en savoir davantage et c'est à ce moment-là que Mr Freeman est arrivé.

- Je ne comprends strictement rien à ton histoire. (Leona ne cachait ni son scepticisme ni son dédain.) En me quittant, ce matin, Henry avait sa tête de tous les jours, je peux te l'assurer. Nous sommes extraordinairement heureux depuis plus de dix ans ... extraordinairement heureux. Henry n'a pas un souci au monde. Papa y a veillé. Pour ce qui est des affaires, en tout cas, je suis sûre que Henry en est enchanté. Ce qu'il t'a dit, tu as dû le comprendre de travers ... à supposer qu'il te l'ait vraiment dit. Je ne suis pas encore tout à fait certaine que tu n'es pas en train de me jouer un tour, Sally.

De nouveau, avant que Sally ait pu répondre, l'opératrice déclara d'un ton enjoué :

- Vos cinq minutes sont terminées, madame. Remettez une pièce de cinq *cents* si vous voulez continuer.

Sally farfouilla dans son sac et finit par dire avec désespoir :

- Je n'ai plus de monnaie. Il va falloir que j'en fasse et que je te rappelle. (Puis elle ajouta très vite) Tout ce que je veux te dire, c'est que Henry nage dans les ennuis. Maintenant, je le sais. Fred est en train de rédiger un rapport, ce soir. Apparemment l'affaire - mais laquelle ? - approche de son dénouement. Il a donné plusieurs coups de téléphone. J'ai entendu souvent le nom de Henry revenir dans la conversation. Et il y a encore une autre personne qui est mêlée à tout ça : un certain Evans.

- Vos cinq minutes sont terminées, madame, répéta l'opératrice.
- Waldo Evans, reprit Sally à toute allure. C'est le nom que j'ai vu sur cette maison de Staten Island, je crois ...
- Vos cinq minutes sont *terminées*, madame.

22 heures

Dès que Sally eut raccroché, Leona rechercha le bout de papier chiffonné sur lequel elle avait trouvé son numéro de téléphone. Le papier était là. « Mr Evans. Richmond 8-1112. » Elle forma soigneusement ces chiffres sur le cadran et fut étonnée d'entendre, après un bref laps de temps, l'opératrice lui demander :

- Vous appelez W. Evans, Richmond 8-1112 ?
- Mais ... oui, dit Leona avec appréhension. C'est bien ça.
- Ce numéro ... n'est plus relié au central.

Une fois le combiné reposé sur sa fourche, elle resta assise toute droite dans son lit, fixant dans le vide des yeux élargis et stupéfaits. Les événements de cette étrange soirée menaient une sarabande folle dans son esprit. L'absence de Henry, les tueurs au téléphone, Miss Jennings, l'histoire délirante de Sally : tout cela était insensé. Et pourtant il y avait quelque chose d'indéfinissable dans l'air : une odeur de danger, de désastre. Peut-être Henry avait-il *vraiment* des ennuis. Peut-être se passait-il *vraiment* des choses qu'elle n'avait jamais soupçonnées. L'idée qu'elle était seule dans cette situation si éprouvante pour les nerfs la jeta dans un accès d'apitoiement sur elle-même. Pourquoi fallait-il que tout arrivât ce soir - le seul soir où elle n'avait personne - pas même un domestique auprès d'elle ? C'était trop. Beaucoup trop pour une malheureuse invalide. Les lèvres frémissantes, elle appela les communications à longue distance et demanda Jim Cotterell à Chicago.

L'opératrice de Chicago répéta le numéro et bientôt Leona put entendre le téléphone sonner dans la maison de Jim Cotterell. Quelqu'un décrocha et Leona cria « Allô », mais elle fut immédiatement coupée. Enragée par le silence, elle exprima son exaspération par de petites onomatopées furieuses. Plusieurs secondes s'écoulèrent et l'opératrice dit d'un ton uni :

- Mr Cotterell n'est pas à son numéro de Lake Forrest, madame. Je vais essayer de vous le trouver.
- Quoi ? fit Leona avec irritation.
- Je vous rappelle, madame, répondit l'opératrice avant de raccrocher.

Vaincue par l'habitude qu'avait son père de courir les cabarets ou de passer la nuit dans les tripots, elle chercha de nouveau quelqu'un à qui elle pût confier son anxiété. Comme elle ne connaissait pratiquement personne à New York, il était difficile de fixer son choix. Le petit nombre de possibilités qui s'offraient à elle la rendait folle.

Enfin, elle pensa à son médecin, le docteur Alexander.

Tout juste ce qu'il lui fallait. Il l'avait examinée plusieurs fois. Il l'avait soumise à toute une série de tests dont elle ne connaissait pas encore les résultats. Elle pouvait le demander et il serait obligé de venir. Elle aurait du moins quelqu'un auprès d'elle pendant un moment.

Sa main se dirigea vers le téléphone, mais s'arrêta parce qu'une rame roulait bruyamment sur le pont. C'était épouvantable, ce vacarme infernal. Quelle sottise, pensat-elle, de vivre dans une grande ville où personne, absolument personne ne pouvait trouver le calme et la paix. Elle pensa aussi à la rame mentionnée par le tueur (comme elle devait ressembler à celle-là !) et frissonna. Mieux valait ne pas évoquer cette chose horrible.

Le bruit se tut et son bras se tendit de nouveau vers le téléphone. Il choisît ce moment-là pour sonner et elle décrocha.

C'était l'individu de tout à l'heure, Evans. Elle n'eut aucun mal à reconnaître aussitôt sa voix lasse, creuse, affectée.

- Est-ce que Mr Stevenson est rentré ? demanda-t-il.

- Non, dit-elle. C'est Mr Evans ?

- Oui, Mrs Stevenson.

Elle déclara d'un ton tranchant :

- Avant tout, je veux savoir la vérité sur cette affaire de Staten Island. J'en ai suffisamment entendu ce soir ... et je suis assez nerveuse comme cela ... avec Mr Stevenson qui n'est pas là ... et puis tous ces coups de téléphone extraordinaires que je reçois ... sans compter ces deux assassins ...

Elle se tut, étonnée.

Tout en parlant, elle avait entendu de plus en plus distinctement dans le téléphone une espèce de gémissement lointain. Cela provenait de l'endroit, quel qu'il fût, où Mr Evans se trouvait. Elle prêta l'oreille et le volume augmenta. Cela ressemblait à un bruit qu'elle avait entendu

bien des fois : celui que faisaient les voitures de police ou de lutte contre l'incendie quand elles filaient dans les rues de la ville. Elle cria nerveusement :

- Vous êtes toujours là, Mr Evans ?

Le bruit devint assourdissant et elle répéta :

- Mr Evans? Vous êtes là ?

Il n'y eut pas de réponse, hormis ce bruit déchirant. En désespoir de cause, elle raccrocha. Aussitôt, le téléphone sonna.

- Allô ? Mr Evans ? demanda-t-elle en hâte.

On ne répondit pas. Mais elle entendit un rugissement frénétique, un bruit de meule plus effrayant que tout à l'heure.

- Mr Evans ! hurla-t-elle, avec, pour toute réponse, le grondement du tonnerre.

Elle était à présent dans un état voisin de l'hystérie.

- Allô ! qui est à l'appareil ? Qui est là ?

Une seconde de silence puis :

- Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Encore un silence. Enfin, comme aucune voix ne surgissait de ce mystérieux vacarme, les dernières digues cédèrent et elle vociféra :

- Répondez-moi !

De très loin, elle entendit une voix faible, presque entièrement noyée par le rugissement continu, dire :

- Leona ...

Terrorisée, Leona demanda :

- Qui *est-ce* ?

Le bruit parut diminuer et la voix dit, plus distinctement cette fois :

- C'est Sally. Je t'appelle d'une station de métro. Dans ce quartier, toutes les boutiques ferment à 10 heures. Il fallait que je te parle, alors je suis descendue ici. Je suis retournée chez moi depuis que je t'ai parlé, Leona, et il est arrivé encore *autre* chose.

Leona, les traits tirés et tendus, déclara :

- Cette fois, Sally, sors-moi tout ce que tu as sur le cœur ou ne m'ennuie pas davantage. J'en ai entendu bien assez pour ce soir.

- Il y avait une voiture de police devant chez moi quand je suis rentrée, dit Sally, très vite. Cette maison de Staten Island a brûlé cet après-midi. La police l'a cernée. Elle a arrêté trois hommes. Mais cet Evans s'est échappé.

- Mais qui est Evans ? Quel rapport a-t-il avec Henry ?

- Je n'ai pas encore réussi à le découvrir, Leona. Tout ce que je sais ... c'est que la société de ton père est mêlée à cette affaire ...

- La société de mon père ? Mais ... c'est absurde. Mon père m'a appelée de Chicago ce soir et il ne m'en a pas soufflé mot.

Elle se tut pendant qu'une autre rame passait, attendit que le bruit s'arrêtât et reprit :

- Maintenant, récapitulons les choses une à une. Qui a été arrêté ? Et, pourquoi ?

- Trois hommes, répondit Sally. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

- Et qu'est-ce qui te fait croire que Henry est l'un d'entre eux ?

- Je n'ai pas dit qu'il l'était, répliqua Sally. Je sais seulement qu'il est mouillé jusqu'au cou.

- Est-ce qu'on t'a dit qu'il avait été arrêté ... ou qu'il devait l'être ?

- Non, pas exactement.

- Alors de quoi parles-tu ? demanda furieusement Leona. Pourquoi me téléphones-tu comme ça ? Tu te rends compte que tu me fais mourir de peur ?

- Je sais, mais ...

- ... D'abord je décroche mon téléphone et j'entends deux épouvantables assassins ...

- Des assassins !

- ... préparer le meurtre d'une femme ... puis cet individu, Evans, m'appelle comme s'il me parlait du fond de sa tombe tous les autres

numéros sont occupés ou déconnectés et maintenant c'est toi, toi qui sans la moindre raison ...

- Je suis désolée.

- ... sans la moindre raison ...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine :

- Tu es donc jalouse parce que je te l'ai pris ? Tu ne peux pas supporter de me voir heureuse ?

- Vraiment, Leona ...

- Même à présent, tu ne peux pas cesser de mentir et de m'empoisonner la vie ? Je ne crois pas un mot de tout ça, tu m'entends, pas un mot ! Il est innocent. Il va me revenir d'un moment à l'autre, il va me revenir tout de suite !

Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, Sally raccrocha.

Couchée dans son lit, les doigts frémissants, elle se demanda si elle n'avait pas commis une erreur en s'offrant le luxe de hurler ainsi. Sally, malgré tout, savait peut-être quelque chose qui présentait un danger pour Henry. Mais de quoi pouvait-il s'agir ? D'argent ? Toutes ces histoires de titres et d'actions ? C'était difficile à comprendre. Il fallait de l'argent pour spéculer, elle le savait bien. Henry n'en avait pas. Son salaire de vice-président à la société Cotterell n'était pas très important, et une bonne partie passait dans les frais de la maison, qu'il s'entêtait à payer. Il agissait ainsi par orgueil, tout comme pour cette stupide histoire d'appartement ... celui qu'il avait voulu louer pour elle quand ils habitaient tous les deux chez son père à Chicago. Non, Henry ne possédait aucune ressource. Il pouvait tout juste faire marcher le ménage. Mais c'était toujours Jim Cotterell qui se chargeait des grosses dépenses.

Elle ne voyait pas quelle occasion Henry aurait pu avoir de se lancer dans la spéculation. Les investissements dont Jim lui faisait constamment cadeau, à elle - pour réduire les frais de succession qui pèseraient un jour sur sa fortune -, étaient à son propre nom et Henry ne pouvait pas y toucher. Sauf si elle mourait, bien entendu. Son testament prévoyait cela ... et elle s'en réjouissait pour Henry. Mais quelle idée morbide à un moment pareil. Elle devait la chasser de son esprit. C'était trop effrayant.

Pourtant il y avait sans doute un motif à l'invraisemblable histoire de Sally. A moins que ce ne fût pure imagination de sa part. A moins que Sally ne se fût mis en tête l'idée folle de lui faire du mal à cause du passé. Dans ce cas, était-elle capable de concocter l'histoire qu'elle venait de lui raconter ? Et si oui ... pourquoi avait-elle choisi ce soir-là pour le faire ?

Le mystère s'épaissit dans son esprit, des nuages d'hypothèses tournoyèrent dans sa tête. D'affreux petits soupçons naissaient et refusaient de mourir. Chaque pensée hideuse en engendrait une autre, et son imagination devint un écran sur lequel se succédait toute une série de possibilités horriblement logiques. Et si ... Et si ... Comme un cauchemar, l'excès de sa terreur entraîna une vive réaction physique. Son cœur se mit à battre plus vite, et douloureusement. Elle se rendit compte qu'en respirant elle devait fournir un effort pour expulser l'air de ses poumons. Elle chercha son mouchoir en tremblant et s'empressa d'effacer les traces visqueuses de l'épouvante sur son visage. Elle n'essayait plus de comprendre ce qui était arrivé à Henry ... ou ce qui aurait pu lui arriver. L'inquiétude que lui inspirait son propre sort reléguait tout le reste au second plan. La pensée du chaos à venir, de l'écroulement qui menaçait son petit édifice de tromperie, lui était insupportable. Elle commençait à se tordre de douleur sur son lit quand la sonnerie aiguë du téléphone retentit.

- Plaza 9-2265 ? demanda une voix d'homme.

- Oui, qu'est-ce que c'est ? balbutia-t-elle, presque dans un murmure.

- C'est la Western Union. J'ai un message pour Mrs Henry Stevenson. Il y a quelqu'un pour le prendre ?

- Je suis Mrs Stevenson.

- Voici le texte du télégramme : *Mrs Henry Stevenson, 43 Sutton Place, New York. Chérie, mille excuses mais ai décidé au dernier moment assister réunion Boston. Stop. Départ par le train. Stop. Retour dimanche matin. Stop. Ai téléphoné mais ligne toujours occupée. Stop. Porte-toi bien. Tendresse. Henry.*

Le souffle coupé, elle porta la main à sa bouche dans un geste de désespoir. Le téléphoniste de la Western Union voulait savoir s'il fallait apporter à domicile une copie du message.

- Non, ce n'est ... pas ... nécessaire, dit-elle d'une voix faible avant de replacer machinalement le téléphone sur son socle.

Un rugissement féroce ébranla de nouveau le pont.

Comme dans un rêve, elle descendit de son lit et boitilla jusqu'à la fenêtre. Une main sur le châssis, elle regarda dehors la grande silhouette gothique du pont se découper sur les ténèbres. A présent elle voyait le métro, longue colonne de lumière fragmentée qui rampait comme un ver sur le pont ; le vacarme allait s'amplifiant, s'amplifiant sur la trajectoire braquée dans sa direction et diminuait après le virage. Elle sentait le châssis de la fenêtre trembler sous sa main. Comme hypnotisée, elle restait figée sur place. Des bribes de conversation flottaient dans son esprit. *« Ensuite j'attends ... qu'un métro passe sur le pont ... client dit que la voie est libre ... bien reçu ton message, George, tout est O.K. pour ce soir ? Où est Henry ? Il voyage pour affaires. Quelles affaires ?... il se passe quelquefois plusieurs jours sans que nous voyions Mr Stevenson ... Henry a des ennuis ... des ennuis terribles ... chérie, mille excuses, départ par le train ... ensuite j'attends qu'un métro passe sur le pont ... j'attends qu'un métro passe sur le pont ... »*

Avec un gémissement, elle s'arracha à sa contemplation et revint à la réalité ; elle retourna en zigzaguant jusqu'à son lit et se jeta sur le téléphone, impersonnel et froid dans sa main. La force nerveuse avec laquelle elle manipula le cadran traduisait l'état voisin du désespoir dans lequel elle se trouvait.

Le ronronnement monotone d'un ventilateur braqué sur le standard téléphonique qui tapissait tout un mur de la petite pièce nue se faisait entendre au-dessus d'un bruit de voix incessant. Il apportait quelque réconfort aux quatre jeunes filles qui manœuvraient frénétiquement des manettes, appuyaient sur des boutons, notaient en hâte des messages qui seraient transmis par la suite aux clients des Abonnés absents. Une cinquième téléphoniste se reposait sur un divan près de

la fenêtre ouverte. En tournant la tête dans cette direction, elle aurait pu voir les marches métalliques de l'échelle d'incendie avec, dans un coin, un géranium dépenaillé, périlleusement penché dans son pot. Mais comme ce n'était pas une passionnée de la nature, elle regardait les autres s'acquitter de leurs devoirs. Sur un signal, elle se leva et se glissa sur le siège qu'abandonnait une autre opératrice. Elle se passa autour du cou la courroie du micro suspendu et ajusta les écouteurs sur ses oreilles. Son regard capta la première lueur clignotante et elle se mit au travail en disant :

- Non, madame, le docteur Alexander n'est pas là. Puis-je prendre un message ?

Elle écouta un instant, avec une expression alarmée.

- Comment, madame ? Non, je ne saurais pas vous dire ... Si vous voulez bien me donner votre nom et votre numéro de téléphone ? Oui, madame. Oui ... Mrs Stevenson. Mrs Henry Stevenson. Plaza 9-2265. Je vais faire tout mon possible pour le joindre.

Le docteur Alexander abattit ses cartes et, de ses longues mains aux doigts nets, les arrangea en files bien propres.

- Voilà, partenaire, dit-il en souriant à la personne assise en face de lui. Voyez ce que vous pouvez faire avec ça. C'est parfait !

- Je pensais bien que ça vous plairait, si je ne me trempais pas sur vos annonces.

Il se tourna vers son hôtesse, qui était assise à sa gauche.

- Excusez-moi un instant, s'il vous plaît, Mona. Je voudrais téléphoner.

- Bien sûr, Philip. Vous savez où c'est.

- Je ne suis pas très sûr ... dit-il en se levant.

- Juste en face, dans le bureau, à l'autre bout du vestibule. Vous trouverez le téléphone sur la table de Harry. Impossible de ne pas le voir.

- Je m'en souviens maintenant, dit-il. Que je suis bête ...

Sa silhouette très droite quitta la pièce à enjambées longues et rapides. Les deux femmes assises à la table de bridge se retournèrent involontairement pour le suivre des yeux. Il forçait l'attention

féminine. Ce qui l'amenait, par voie de conséquence, à prendre de gros honoraires ... d'ailleurs mérités, car son art était au moins l'égal de sa personnalité imposante.

Il s'assit devant le téléphone. La lumière de la lampe découpait des ombres séduisantes sur son visage aux pommettes accusées. C'était un visage aquilin, vigoureux, sain ; le temps et l'humour avaient creusé des rides au coin des yeux gris et autour des lèvres minces. L'épaisse chevelure noire grisonnait aux tempes avec distinction. C'était un médecin huppé, comme l'avaient observé bien des maris prosaïques en réglant prosaïquement la note, un médecin de cinéma, armé d'un scalpel comme d'autres d'un scénario. Mais ils avouaient volontiers qu'il connaissait bien son métier ... même si leurs épouses acquéraient souvent une expression rêveuse et lointaine en même temps qu'un air de santé.

Il composa mécaniquement le numéro des Abonnés absents, en se disant qu'il serait bien agréable de ne pas être dérangé ce soir, Il passait un bon moment : ce qui était rare, même pour un médecin arrivé.

- Docteur Alexander, dit-il à la jeune fille qui lui répondit. Quelque chose pour moi ? J'espère bien que non ?

- Oh *si*, docteur, répliqua-t-elle. Une certaine Mrs Stevenson. Mrs Henry Stevenson. Elle se sent très mal et elle est très inquiète, à ce qu'elle m'a dit. C'est une de vos malades. Elle m'a paru complètement affolée.

- Il n'y a rien d'autre ?

- Non, docteur, juste Mrs Stevenson.

- Parfait, dit-il. Je la rappelle tout de suite.

Il prit dans la poche de son smoking un petit carnet superbement relié et chercha le numéro de Leona. Avant de le composer, il marqua une petite hésitation, en pensant avec accablement que ce coup de téléphone risquait d'être fort ennuyeux. Mrs Stevenson avait tendance à se montrer impérieuse, à insister longuement, et il n'avait pas du tout envie de l'écouter s'étendre sur son état avec d'interminables détails. Elle avait visiblement fait peur à cette fille des Abonnés absents, et pourtant il n'était guère probable ... Enfin, pensa-t-il, allons-y et courage. Ça ne peut pas être bien terrible puisque, à présent, elle est sûrement au courant de la situation.

Il composa le numéro.

Leona répondit dès la première sonnerie. Tantôt larmoyante, tantôt agressive, elle lui déversa tous ses ennuis dans l'oreille.

- J'ai affreusement, affreusement peur, dit-elle d'une voix faible. J'ai le cœur serré comme dans un étau. Les palpitations sont si douloureuses ... Je ... je ne peux plus le supporter. J'ai l'impression que mes poumons vont éclater si j'essaie de respirer profondément. Et je n'arrive pas à m'empêcher de trembler, C'est à peine si je peux tenir ce téléphone, tellement c'est épouvantable.

- Allons, allons, Mrs Stevenson, dit-il d'un ton apaisant. Ça ne va pas si mal que ça, j'en suis sûr. Où est votre femme de chambre ce soir ? Elle ne peut pas venir s'asseoir à votre chevet pendant quelques instants ? Je parie que, si vous aviez quelqu'un avec vous, vous ne souffririez pas.

- Il n'y a personne, ici, personne ! cria Leona. Et je ne suis pas bien. Je sais que je ne suis pas bien. Je veux que vous veniez me voir, Vous êtes mon médecin et j'ai besoin de vous ... ce soir.

- Heu ... je crois malheureusement que c'est impossible, dit-il avec une douceur professionnelle. Je viendrais si je le jugeais nécessaire, mais je sais que ce n'est pas le cas. Vous faites une bonne crise de nerfs, voilà tout. Si vous vous forcez à vous détendre et à rester tranquille pendant quelques minutes, vous verrez que vous vous sentirez bien mieux. Prenez un ou deux tranquillisants, si vous voulez. Ils vous aideront à vous calmer.

- Mais vous savez bien que je suis malade ! hurla Leona. Voilà des mois que je vais me faire soigner chez vous ! Comment pouvez-vous refuser de venir me voir quand je vous dis que j'ai besoin de vous ? Vous êtes médecin, oui ou non ?

Sa mâchoire se crispa. Cela commençait à bien faire, même pour la riche Mrs Stevenson.

- Écoutez, Mrs Stevenson, dit-il d'un ton sec. Vous ne croyez pas qu'il serait temps pour vous de regarder les choses en face et de commencer à coopérer avec votre mari et moi ?

- De quoi parlez-vous ? demanda-t-elle. Comment ça, coopérer ?

Sa question le prit par surprise.

- De quoi je parle ? Mais enfin, Mrs Stevenson, vous le savez aussi bien

que moi. J'ai tout expliqué à votre mari, il y a une semaine.

- A mon mari ? Vous faites vraiment tout pour me pousser à bout, comme les autres. Je vous assure que mon mari ne m'a pas dit un mot ...

Le docteur Alexander était de plus en plus étonné :

- Voyons, votre mari vous a sûrement ... Je lui ai tout raconté ... Il m'a promis ... Et il ne vous a rien dit du tout ?

- Qu'est-ce que vous lui avez raconté ? s'enquit Leona. Qu'est-ce que c'est encore que tous ces mystères ?

Le docteur Alexander marqua une pause. Il commençait à s'y perdre :

- Eh bien, c'est vraiment très ... très étrange, Mrs Stevenson. J'ai discuté de votre cas avec lui, d'une façon très complète, il y a dix jours environ. Il est venu dans mon cabinet.

- Et que lui avez-vous dit, docteur ?

- Vraiment, chère madame, ce n'est pas le moment de nous lancer dans des explications. Si vous voulez bien vous ressaisir, faire un bon petit somme, nous pourrons peut-être en reparler demain.

- C'est maintenant que nous allons en parler ... MAINTENANT ! Vous m'entendez ! cria Leona à tue-tête. Vous ne pensez tout de même pas que je pourrais passer toute la nuit sans savoir ... toute la nuit à me demander ce qu'il va encore m'arriver de terrible. Je ne supporterai pas que ...

Le docteur Alexander haussa les épaules et leva un sourcil railleur en direction du téléphone.

- Très bien, Mrs Stevenson. Si vous voulez ne pas quitter ...

Il posa le téléphone sur le bureau et regagna le salon.

Sur le seuil, il s'arrêta. Le coup était terminé et on l'attendait.

- Je suis désolé, dit-il. Ça va me prendre encore quelques minutes de plus ...

- Encore une de vos conquêtes, Philip ? demanda sa partenaire avec un peu trop de gaieté dans la voix.

- Bien sûr. Mais je n'en ai pas pour longtemps. Excusez-moi de vous

faire attendre.

Il retourna dans le bureau :

- Merci d'avoir patienté, Mrs Stevenson.

- J'espère que vous allez éclaircir immédiatement ce mystère, dit-elle d'un ton maussade. Je ne savais même pas que mon mari était allé vous consulter.

- Il est venu me demander mon diagnostic à votre sujet. Il m'a raconté que votre père l'avait prévenu de votre état, que vous étiez sujette à des crises cardiaques depuis votre enfance. Il a dit, en réponse à mes questions, que vous vous portiez très bien pendant de longues périodes, qu'il ignorait tout de votre maladie avant de vous épouser. Votre père lui a fait cette révélation le jour de votre mariage. Le choc a été rude.

- Mon père est parfois un peu ... brutal.

- Votre mari m'a dit que votre première crise datait d'un mois après votre retour de voyage de noces. Est-ce exact, Mrs Stevenson ?

- Oui, dit-elle. Je m'en souviens. J'en ai été désolée.

- D'après ce que m'a raconté votre mari, cette crise s'est produite parce qu'il désirait rompre avec la société de votre père et que vous ne vouliez pas en entendre parler.

- C'est ... c'est sans doute un peu ça, admit Leona. Henry s'était fourré dans la tête l'idée - tout à fait folle, bien sûr - de voler de ses propres ailes. Il lui arrive parfois de céder ainsi à sa nature ... impétueuse.

- D'après lui, les choses sont allées beaucoup plus loin, Mrs Stevenson.

- Oh ? Plus loin ?

- Oui. Je crois qu'il a eu quelque friction avec votre père, n'est-ce pas ?

- Heu, en effet, reconnut-elle à contrecœur. Henry s'imaginait que papa ne lui laissait pas assez de responsabilités. Ce qui était ridicule.

- Votre mari ne m'a pas semblé être de cet avis.

- C'était ridicule quand même. Enfin, papa l'a nommé vice-président et lui a donné un bureau magnifique ...

- Quoi qu'il en soit, il s'est disputé avec votre père, puis avec vous. Et

vous êtes tombée gravement malade.

- Oui, dit-elle, je ne supporte pas les disputes.

- C'est apparemment la conclusion à laquelle votre mari est arrivé, dit sèchement le médecin. Par la suite, il a cherché à les éviter. Il m'a donné l'impression d'être une personne solide ... et perspicace, si je peux m'exprimer ainsi. Ensuite, m'a-t-il dit, il n'y a pas eu d'autre crise, jusqu'au jour où il vous a fait la surprise de louer cet appartement, celui où il voulait vous installer.

- Oh, oui, dit-elle. C'était de la folie. Il voulait me faire quitter la maison de mon père et vivre avec moi dans un appartement loué par lui. Pauvre Henry ... Il ignorait tout de ces choses. Il ne se rendait absolument pas compte des avantages qu'il y avait à vivre chez mon père, à éviter tous les tracas d'une nouvelle installation. Papa ne venait jamais nous ennuyer. Ce n'était qu'un caprice de la part de Henry : il voulait être l'homme de la maison ... comme n'importe quel petit comptable ou vendeur de banlieue.

- Et vous vous êtes encore disputés à ce sujet, n'est-ce pas ?

- Oui, répondit-elle. Et, en dépit de tous mes efforts, j'ai été terriblement malade.

- Tout cela coïncide avec la version de votre mari, déclara le docteur Alexander. Il en est sorti résolu à ne plus vous contrarier. Mais ensuite votre santé s'est mise à décliner et votre état à empirer, si bien, m'a-t-il dit, que vous êtes réduite maintenant à une invalidité presque totale. Il désirait naturellement savoir à quoi il devait s'attendre dans l'avenir.

- Je suis sûre qu'il se faisait beaucoup de soucis, dit Leona. Il a toujours veillé sur ma santé. Il m'aime énormément.

Le docteur Alexander toussota :

- Je ... je suis tombé d'accord avec lui sur le fait que sa situation n'était pas rose. Je lui ai demandé s'il avait jamais pensé à vous quitter ...

Il entendit l'exclamation étouffée de Leona et se hâta de poursuivre :

- Il m'a regardé comme si je venais de lui porter un coup. Il m'a dit que cela ne lui était jamais venu à l'idée. J'ai déclaré que, à mon avis, c'était ce dont vous aviez besoin, Mrs Stevenson. Visiblement, il était cause de tous les troubles émotionnels dont vous souffrez depuis dix ans. S'il disparaissait de votre vie, votre état s'améliorerait peut-être aussitôt.

- C'est ... c'est affreux de votre part, murmura-t-elle à travers ses larmes, affreux.

- Il pensait que cela risquait de vous tuer, reprit le médecin avec calme. Mais, bien entendu, je l'ai rassuré sur ce point. Je lui ai dit que vous feriez sans doute une scène terrible, mais que, au bout du compte, vous vous en remettiez fort bien ... ce dont je ne doute pas un seul instant. Bref, je lui ai dit la vérité, chère madame. Vous n'avez absolument rien au cœur ...

- Quoi !

- C'est exact, Mrs Stevenson. Sur le plan organique, votre cœur est solide comme une horloge.

- Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? ragea-t-elle. Vous savez que je suis malade ...

- Oui, mais pas comme vous l'entendez. Tout se passe dans votre esprit.

- Dans mon *esprit* ! Je crois que vous vous liguez avec ... avec les autres pour me faire *perdre* l'esprit.

- Je vous en prie, Mrs Stevenson, il faut être raisonnable. Personne n'essaie de vous nuire.

- Mais si ! cria-t-elle. Mais si !

- Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez, dit-il avec désinvolture. Puis-je vous suggérer d'en discuter avec Mr Stevenson ?

- D'en discuter ? Comment pourrais-je en discuter ? Il n'est pas là. Je ne sais pas où il est.

- Alors demain, peut-être ...

- Oh, vous ...

Elle raccrocha si violemment qu'il en ressentit presque un choc physique. La tonalité bourdonna un instant à son oreille. La main qui tenait le téléphone s'arrêta à mi-chemin, et l'autre plana au-dessus du cadran. Allait-il la rappeler ? Non. Il eut un sourire sarcastique, haussa les épaules et reposa doucement l'appareil sur son socle. Il se dirigeait vers la porte quand une voix lui parvint de la pièce voisine :

- Philip ! Votre conversation a assez duré, mon chou.

Leona - incrédule, abasourdie - contemplait fixement le téléphone, machine infernale spécialement conçue pour la torturer au-delà du supportable. La colère, l'orgueil blessé, le doute se livraient bataille dans son esprit. Ce n'était pas possible ! Peut-être, pendant son enfance, avait-elle exagéré la gravité de sa maladie. Mais à présent elle était malade ! Elle ne faisait plus semblant ! Elle était malade ! Malade ! Elle appuya la main sur son cœur, à l'endroit qui la faisait souffrir. Elle prit une profonde inspiration et ressentit une douleur aiguë, un véritable coup de poignard. Alexander était un imbécile. Un imbécile et une brute. Quelle idée de lui raconter toutes ces horreurs, de lui faire croire qu'elle rendait Henry malheureux. Cherchait-il délibérément à la bouleverser, à provoquer une crise cardiaque ? Elle n'oublierait pas de le signaler à l'Ordre des médecins.

Et les mensonges au sujet de Henry ? Car c'étaient des mensonges, et elle le confronterait avec son mari. Oui, des mensonges. Elle était malade. Henry l'aimait et ne demandait qu'à lui venir en aide. Il en était forcément ainsi. Forcément.

Un éclair de défi brilla dans ses yeux. Elle rejeta la couverture, posa un pied par terre, puis l'autre. Elle se leva en retenant son souffle et, d'un pas mal assuré, se dirigea vers la fenêtre. Son cœur battait follement. Elle crispa la main sur sa poitrine, comme si la pression de ses doigts pouvait en calmer l'agitation. Et le, téléphone sonna encore !

C'en était trop ! Elle tituba jusqu'à son lit, le souffle court, torturée par l'intensité de son angoisse.

- menteurs ! sanglota-t-elle. menteurs ... menteurs ... menteurs !

Le téléphone sonnait toujours, et elle tourna vers lui un visage accablé en criant à travers ses larmes :

- Je ne veux parler à personne. Je vous déteste tous !

Mais les sonneries mesurées se moquaient de sa colère.

Puis elle entendit aussi un autre bruit familier. Elle sentit les vibrations légères de la maison au passage d'un métro sur le pont, Ce vacarme proche l'aida à reprendre ses esprits, étouffa les impulsions fiévreuses qui jaillissaient de ses nerfs ébranlés. Pendant ce temps le téléphone persistait à sonner. Elle décrocha.

- Allô, dit-elle, d'une voix qui émergeait faiblement de ses larmes.

- Mrs Stevenson ?

Elle n'eut pas de mal à le reconnaître.

- Oui, Mr Evans, c'est Mrs Stevenson.

- Mr Stevenson est-il rentré ?

- Non, déclara-t-elle, très crispée. Il ne rentrera que demain.

Puis elle explosa :

- Voulez-vous s'il vous plaît, Mr Evans, voulez-vous, pour l'amour du ciel, m'expliquer ce qui se passe ? Pourquoi l'appellez-vous toutes les cinq minutes ?

Evans dit sur un ton d'excuse :

- Je suis vraiment désolé. Je n'avais pas l'intention de vous importuner.

- Eh bien si, vous m'importunez! cria-t-elle. J'insiste pour que vous ...

- La situation est assez précaire ... pour Mr Stevenson, veux-je dire, reprit Evans d'un ton funèbre. J'ai pensé que, si vous pouviez l'avertir ...

- Je ne peux pas prendre de messages en ce moment, coupa Leona avec frénésie. Je suis trop bouleversée et ...

- Il faut essayer, Mrs Stevenson, j'en ai peur. C'est très important.

- De quel droit ? commença-t-elle.

Mais Evans continua imperturbablement :

- Voulez-vous, s'il vous plaît, dire à Mr Stevenson que la maison du 20 Dunham Terrace - cela s'écrit D-U-N-H-A-M - du 20 Dunham Terrace a brûlé. J'y ai mis le feu cet après-midi.

- Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? s'écria-t-elle, sidérée.

- Dites-lui aussi, je vous prie, poursuivit-il avec calme, qu'à mon avis Mr Morano - je vous l'épelle : M-O-R-A-N-O - ne nous a pas trahis à la police, car il a déjà été arrêté. Donc il n'a plus besoin de chercher à se procurer l'argent.

- Et qui ... est Mr Morano ? demanda Leona en tremblant.

Evans ne répondit pas plus à cette question qu'aux précédentes.

- Enfin, vous seriez aimable de dire à Mr Stevenson que je me suis échappé et que je me trouve actuellement à l'adresse de Manhattan. Toutefois, je n'ai pas l'intention d'y rester après minuit et, s'il désire me joindre, il peut me trouver à Caledonia 5-1133. Voulez-vous noter correctement ce numéro, s'il vous plaît ? Caledonia 5-1133.

- Mais ... à quoi rime tout cela? protesta-t-elle.

- Et maintenant je crois que c'est tout, dit Evans d'un ton uni. Si vous voulez avoir l'obligeance de me le répéter ...

- Vous le répéter ! Je ne ferai rien de pareil, dit-elle d'une voix perçante. Est-ce que vous vous rendez compte que je suis une invalide, Mr Evans ? Que je suis gravement malade ? Je ... je ne peux pas en supporter plus ...

Il y avait une note de pitié, de compréhension dans la voix lasse d'Evans quand il dit :

- Je suis au courant de votre triste situation, Mrs Stevenson. En fait, je n'ignore plus rien de vous depuis quelque temps.

- Vous n'ignorez plus rien de moi ? fit Leona avec fureur. Eh bien moi, je n'ai jamais entendu parler de vous, jamais !

Evans reprit, avec une certaine déférence :

- Je suis profondément désolé pour vous, Mrs Stevenson. Mais je peux vous assurer que, dans cette affaire, Mr Stevenson n'est pas ... euh ... entièrement coupable.

- Pour l'amour du ciel, voulez-vous cesser de parler par énigmes ? Que s'est-il passé ?

- Je ferais peut-être mieux de vous le raconter, répondit pensivement Evans, avant que les faits ne soient déformés par la police.

- La police ?

Evans resta un instant silencieux, puis il dit avec lenteur :

- Vous avez un crayon, Mrs Stevenson ? Il y a des noms de personnes et de lieux dans ce que je vais vous dire qu'il vous serait peut-être utile de ... heu ... de noter ...

Je vais commencer par la soirée au cours de laquelle j'ai fait la connaissance de Mr Stevenson (dit Evans). Je crois que la date exacte de cette rencontre, était le 2 octobre 1946. Cela se passait dans la fabrique de votre père à Cicero Illinois. J'avais eu une journée chargée et je travaillais tard dans mon laboratoire : je vérifiais quelque chose dans mes dossiers de formules. Un bruit léger derrière moi attira mon attention et je me retournai pour voir quelqu'un qui me regardait fixement à travers la vitre de la porte. Un instant plus tard, cette porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

- Bonsoir dit-il. Vous travaillez tard, non ?

- Oui, Mr Stevenson, répondis-je. Difficile de faire autrement. Je lui expliquai que j'avais l'habitude de travailler le soir jusqu'à une heure tardive ...

- J'étais curieux de connaître cet endroit, me dit-il, en se promenant dans le laboratoire. C'est la première fois que j'ai l'occasion de le visiter.

Cette phrase me plut. Il m'arrivait rarement de recevoir des visiteurs qui prêtaient attention à mon travail, et je dois avouer que j'accueillis avec plaisir cette occasion de me mettre en valeur. Mr Stevenson étant le gendre de Mr Cotterell, sa visite présentait un double intérêt.

Le laboratoire était agréable. Je disposais du matériel le plus perfectionné, et tout cela était arrangé de la meilleure façon possible sous des batteries de tubes fluorescents qui brillaient au plafond et se reflétaient sur le carrelage pastel des murs.

Je lui demandai :

- Y a-t-il quelque chose de particulier que je puisse vous montrer ?

- Non ... non ... je viens jeter un coup d'œil par pure curiosité. J'ai toujours eu envie de connaître ce service. Qu'est-ce que vous faites ici ?

- Notre travail, lui répondis-je, a trait à la chimie des narcotiques. Les

narcotiques ne sont pas toujours ces produits nocifs dont nous entendons parler. Bon nombre d'entre eux sont des bienfaits pour l'humanité quand ils sont convenablement employés ... comme c'est le cas pour les médicaments Cotterell.

Je suppose que mes explications un peu pédantes l'amusèrent. Il me sourit.

- Écoutez, Evans, dit-il, je suis dans la pharmacie presque depuis mon enfance. Maintenant, expliquez-moi ce que vous faites exactement-ici,

- Eh bien, répliquai-je, dans ce laboratoire nous décomposons l'opium brut en ses divers alcaloïdes. Vous savez, je suppose, que l'opium a vingt-quatre alcaloïdes : la morphine, la codéine ...

- Tous des stupéfiants, dit-il en m'interrompant. Il doit y en avoir des quantités ici.

- Oh, certainement, répondis-je. Et c'est une lourde responsabilité, monsieur, si vous voulez mon avis.

- Mais que faites-vous de tous ces alcaloïdes ?

- Eh bien, ils entrent évidemment dans la fabrication des produits Cotterell.

- Non, non, dit-il. Ce que je vous demande, c'est ce que vous en faites en attendant qu'on en ait besoin ? Vous ne les gardez quand même pas dans des pots sur une étagère.

- Ah ça ... c'est notre secret, répondis-je.

- Et c'est bien normal. Je suppose que demander à Mr Cotterell ...

Je le rassurai aussitôt :

- Inutile. Je voulais simplement vous faire sentir avec quel soin jaloux nous nous protégeons contre les indiscretions. Bien entendu, il n'y a aucune raison pour que le gendre de Mr Cotterell ne soit pas au courant.

Je me dirigeai vers le mur carrelé qui faisait face à la porte et j'introduisis une clef dans la petite serrure située juste au-dessus de l'interrupteur. Une partie de ce mur s'écarter, révélant l'énorme coffre-fort dans lequel nous gardions notre provision de narcotiques. Mr Stevenson parut fort impressionné.

- Et ça ne vous inquiète pas d'avoir ici toute cette dynamite humaine ?

voulut-il savoir.

- Comme je vous l'ai déjà dit, répondis-je, c'est une responsabilité, mais ce coffre ne risque guère de s'ouvrir devant quelqu'un d'autre qu'une personne armée de la bonne combinaison.

- Je pensais plutôt aux erreurs, reprit-il. Supposons que vous vous trompiez dans la quantité de drogue que vous livrez pour un produit donné. Est-ce que ça ne pourrait pas être très ennuyeux ?

- Ce genre de choses n'est guère probable, assurai-je. Nos mesures sont exactes et conformes aux formules choisies. Voilà quinze ans que je suis ici et il ne s'est jamais produit aucun incident fâcheux.

- Bien sûr, dit-il en souriant. Je ne vous demandais ça que par curiosité.

Par la suite, il me rendit plusieurs autres visites dans mon laboratoire : il était toujours très aimable et courtois. Je le fis assister à quelques-unes de nos opérations. Les années qu'il avait passées dans un drugstore semblaient lui permettre de comprendre assez bien notre terminologie plutôt compliquée. J'étais flatté qu'une personnalité si importante dans notre société fit preuve à mon égard d'une telle cordialité.

Vous ne m'avez rien appris que je ne sache déjà, pensa-telle. Henry est comme ça. Curieux. Avidé de tout connaître à fond. Il tient à être au courant de tout ce qui se passe dans la société. Papa lui reproche de fourrer son nez partout. C'est un de leurs sujets de disputes. Henry croit que papa ne l'aime pas, qu'il essaie de le tenir en laisse. Il en a même parlé au docteur Alexander. Papa est peut-être trop sévère.

Un mois environ après ma première entrevue avec Mr Stevenson, j'attendais devant l'usine un autobus pour rentrer chez moi. Il faisait un temps de chien : le vent soufflait si fort qu'il chassait la pluie presque à l'horizontale dans les rues de la ville. Mon parapluie ne me protégeait guère, vous vous en doutez. Je me morfondais, très mal à l'aise dans mon coin. Mais cela ne dura pas longtemps. Une superbe conduite intérieure noire s'arrêta devant moi et quelqu'un cria :

- Evans !

Je m'efforçai de distinguer dans la pluie la: personne qui m'appelait et

je vis que c'était Mr Stevenson.

- Montez, dit-il. Je vous raccompagne.

- C'est très aimable à vous, lui répondis-je, mais il ne faut pas vous déranger pour moi. Vous pourriez peut-être m'aider à attraper un autobus un peu plus bas. J'avoue que je n'ai pas envie de rester encore longtemps sous la pluie.

- Ne vous tracassez pas, me dit-il. Je serai enchanté de vous ramener chez vous. En fait, je déteste conduire seul.

On était merveilleusement bien dans cette voiture et, tout en roulant, je ne pus m'empêcher d'en admirer la beauté.

- Elle appartient à ma femme, me dit Mr Stevenson quand je lui en parlai.

- Je n'ai jamais possédé d'automobile, lui racontai-je. Je trouve cela un peu trop ... euh ... mécanique. Personnellement, je préférerais de beaucoup une paire de chevaux d'attelage et une bonne carriole.

Mr Stevenson me laissa parler et je suppose que je lui racontai une quantité de sottises sur ... les chevaux. Voyez-vous, j'ai été élevé au milieu des chevaux. Dans le Surrey ... On garde sans doute ça dans le sang pendant toute sa vie.

- Les chevaux sont des créatures superbes, lui dis-je. Si puissantes et en même temps si douces ... J'ai souvent eu envie d'en posséder des centaines.

Là-dessus, Mr Stevenson me jeta un regard assez étrange.

- Vous m'en direz tant ...

- C'est vrai, insistai-je. Rien ne me plairait davantage. Avoir mon petit domaine à moi. De bonnes écuries bien propres. Des pâturages en abondance. Et le meilleur cheptel d'Angleterre.

- D'Angleterre ? demanda Mr Stevenson.

- Oh oui, répondis-je. Je suppose que tout Anglais vivant à l'étranger caresse l'espoir de rentrer chez lui pour y passer ses vieux jours. Il y a quelque chose qui nous rappelle là-bas, même si nous avons quitté l'Angleterre depuis bien des années.

De nouveau il me regarda, avec un petit sourire cette fois.

- Désirer quelque chose n'est pas mauvais en soi, me dit-il. Ce qui est mauvais, c'est de ne rien faire pour réaliser son désir.

- C'est facile à dire, si vous voulez bien me pardonner cette impertinence, répliquai-je, mais tout le monde n'a pas l'énergie nécessaire ... sans parler des espèces sonnantes. Quelquefois, on ne prend conscience de son désir que lorsqu'il est trop tard. Par exemple ... je joue à un petit jeu avec moi-même.

- Ah oui ? dit-il, amusé.

- Oui, fis-je. Il y a quelques années, je suis retourné en Angleterre, et j'ai choisi un coin près de Dorking. Un coin idéal. Un peu de terre, de la verdure et des arbres, un ruisseau merveilleux. Les chevaux adorent les ruisseaux. De temps en temps, je calcule ce que ça me coûterait - uniquement pour le plaisir, bien entendu car je ne pourrai jamais l'acheter. Mais je m'amuse beaucoup à imaginer ce que je ferais de ce terrain si j'avais la possibilité de me l'offrir.

- Vous avez raison, dit Mr Stevenson avec quelque cynisme. Vous ne pourrez jamais vous payer ce terrain en travaillant pour mon beau-père.

Cette remarque me gêna.

- Non, admis-je. Je ne pense pas.

De nouveau, il me lança un coup d'œil et je vis dans ce regard une espèce de calcul, comme s'il se demandait s'il devait me dire - ou ne pas me dire - quelque chose. En fin de compte, il parla et ce qu'il me dit faillit me faire tomber à la renverse.

- Vous et moi, Evans, nous avons beaucoup de choses en commun.

Inouï, pensa-t-elle. Henry et ce vieillard fatigué ! Pourquoi Henry serait-il allé se lier avec ce vieux raseur ? Je me demande s'il n'est pas un peu pédéraste.

- Mais ... mais ... Mr Stevenson, quelle bêtise ! Je pensais ...

- Ne pensez pas, Evans, sauf à votre travail et à cette ferme en Angleterre.

Il prononça cette phrase sur un ton un peu sec. Pendant un moment,

aucun de nous deux ne parla. En arrivant devant ma maison, j'ouvris la portière pour sortir. Soudain, je sentis sa main sur mon bras :

- Attendez une seconde, Evans, je veux vous parler.

- Certainement, Mr Stevenson, dis-je.

Et je refermai la portière.

- Evans, commença-t-il, j'ai une petite idée. Si elle est bonne, ça signifie que ce terrain en Angleterre est à vous. Quant à moi ... mais ne parlons pas de moi. Vous pouvez me dire si mon idée est bonne, Evans. Vous seul pouvez me le dire.

Il ne souriait plus, à présent. Son visage était sombre comme la nuit. Ses yeux me faisaient l'effet de deux vrilles. Son étreinte se resserrait sur mon bras au point que j'en aurais crié.

- De quoi s'agit-il ? lui demandai-je à la hâte, car son attitude m'effrayait.

- D'une idée qui vous paiera votre retour en Angleterre ou n'importe où. Il vous suffira pour cela de faire quelques erreurs.

- Des erreurs ? soufflai-je. Je crains de ne pas vous suivre.

- Des erreurs dans la quantité de drogue que vous incorporez aux produits Cotterell, dit-il d'un ton uni. Pas en plus, Evans ... en moins. En beaucoup moins.

- Oh, Seigneur, non ! dis-je en tremblant. Pas ça ! Je n'ai jamais rien entendu de ...

- Personne ne le saurait, Evans, à part vous et moi. Vous n'allez pas me dire que ces remèdes de charlatan ne seraient pas, en fait, plus bénéfiques pour l'humanité souffrante s'ils contenaient moins de drogue. Personne - et la société Cotterell moins que tout autre - ne s'apercevrait de la différence. Par contre, les stupéfiants que vous garderiez vous paieraient cette ferme dont vous parlez ... en Angleterre.

Non ! cria-t-elle intérieurement. *C'est impossible : Cet homme est un fou. Qu'est-ce qu'il cherche ? Il croit vraiment que quelqu'un pourrait prendre au sérieux ces insanités ? Suggérer que Henry a pu faire une chose pareille ! C'est un malade. Voilà. Un malade ! Mais il doit y avoir quelque chose*

là-dessous. Henry a sûrement eu des rapports quelconques avec cet homme. Miss Jennings m'a dit qu'il lui avait téléphoné plusieurs fois.

J'étais horrifié ... et fasciné. Il avait frappé si vite que je ne me sentais pas en état de réfléchir. Il me fallait du temps pour rassembler mes esprits.

- Ce ne serait peut-être pas aussi facile que vous voulez bien le croire, dis-je.

- Quoi ! s'écria-t-il. Pour un excellent chimiste comme vous, ce serait simple.

Sa flatterie me réchauffa le cœur, je l'avoue. Personne n'avait pris la peine de témoigner de l'estime ou même de l'intérêt pour les miracles de chimie qui s'accomplissaient avec tant de soin sous ma direction dans le laboratoire Cotterell. Mr Cotterell moins encore que les autres.

- Vous croyez vraiment que je suis un bon chimiste ? demandai-je bêtement.

- Vous êtes le meilleur que je connaisse, me répondit-il très vite. Je vous ai regardé travailler. J'ai consulté votre dossier. Et j'ai été scandalisé de constater qu'on exploitait outrageusement votre intelligence pour une somme si minable.

Je ne savais que faire. La tentation est une chose terrible : d'autant qu'il me demandait là une chose très facile ... pour un bon chimiste. J'hésitais, la main sur la poignée de la portière ... Mais Mr Stevenson avait encore autre chose à dire :

- Allons, Evans, ne faites pas l'imbécile. J'ai déjà discuté de tout ça avec une tierce personne.

- Avec une tierce personne ! répétais-je, atterré. Mon Dieu, monsieur, quelle folie !

- C'est le bon sens, au contraire, me dit-il avec un sourire sinistre. Cette drogue, il faudra bien que quelqu'un la vende. Je ne saurais pas quoi en faire. Au début, du moins. Mais la personne dont je vous parle le sait, elle. C'est un certain Morano. Il prendra tout ce que nous pourrons lui donner ... et il divisera les bénéfices en trois.

Déirant, pensa-t-elle. Plus de doute là-dessus. Peut-être un employé congédié qui a perdu la raison. Quelle histoire démente. On se croirait au cinéma.

La froide énormité de ce qu'il me proposait finit par déclencher une sonnette d'alarme dans mon cerveau. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre que de Mr Stevenson, j'aurais peut-être été un peu moins choqué. Mais l'idée que ce beau et vigoureux jeune homme, vivant dans le sein d'une famille millionnaire, pût concocter un tel projet était incroyable ...

- Vous ... vous moquez de moi, Mr Stevenson, dis-je faiblement. Pourquoi un ... un homme tel que vous irait-il s'empêtrer dans une affaire aussi détestable que celle dont vous me parlez ? Je crois que vous êtes en train de mettre mon intégrité à l'épreuve ... et je vous en veux, monsieur.

Sa lèvre supérieure se retroussa et il fit une grimace qui n'avait rien d'agréable.

- Evans, dit-il, vous désirez quelque chose : cette ferme. Moi aussi, je désire quelque chose. De l'argent. De l'argent qui m'appartienne. Et je vais m'en procurer. Le plus vite et le plus facilement possible. Voilà tout. J'ai envie de quelque chose. Je le prends. Et maintenant, montons chez vous pour en discuter.

- Mais attendez, suppliai-je. Et si nous nous faisons prendre ?

- Ça n'arrivera pas, me dit-il. Allons-y.

Et nous ne nous sommes pas fait prendre, Mrs Stevenson. Du 15 décembre 1946 au 30 avril 1947, tout a marché comme sur des roulettes. J'exécutais ma part du travail avec une facilité surprenante. Il n'était pas difficile de substituer des poudres et des liquides inoffensifs à de grosses quantités de morphine. En règle générale, je faisais cela le soir, après le départ de mon équipe. Personne ne me prêtait la moindre attention. Et, tous les vendredis, je remettais les paquets de drogues illicites à Mr Stevenson. Je ne voyais jamais Mr Morano.

Le 30 avril, j'avais à peu près quinze mille dollars de côté. C'était incroyable. Mon rêve se réalisait. Et puis, un jour, je fus avisé par la société Cotterell qu'on me transférait à l'usine de Bayonne, dans le

New Jersey. Cette note avait beau stipuler que, là-bas aussi, je dirigerais le laboratoire des narcotiques, la peur me prit. Il paraissait tellement inutile de m'expédier dans un endroit où je ferais exactement le même travail, pour le même salaire. Je saisis la première occasion pour aller voir Mr Stevenson.

A peine étions-nous seuls dans son bureau que je lui montrai ma note de transfert.

- Vous avez demandé à être déplacé ? me demandat-il d'un ton coupant.

- Non, lui dis-je, pas du tout. Et c'est bien ce qui m'ennuie. Je suis sûr qu'on se doute de quelque chose.

- Allons donc, dit-il. Si quoi que ce soit avait mal tourné, la police vous aurait mis la main dessus depuis longtemps. Il s'agit sûrement d'un transfert de pure routine. Je le vérifierais bien moi-même, mais pourquoi attirer l'attention là-dessus ? Il n'y a aucun souci à se faire.

Son assurance tranquille n'apaisa pas tout à fait mes craintes. Mr Stevenson à un tempérament de fer, mais moi pas.

- C'est un signe, lui dis-je avec nervosité, un présage. J'en suis certain.

- Un signe de quoi ? me demanda-t-il.

- Un signe qu'il est temps d'arrêter. Cette ... cette affaire est terrible, Mr Stevenson. Je ne peux pas continuer bien longtemps. D'abord, je ne suis plus jeune. J'ai déjà presque assez d'argent pour me retirer dès maintenant et retourner en Angleterre. Je pourrais peut-être le faire tout de suite après mon transfert à Bayonne.

Mr Stevenson me regarda avec son petit sourire rusé.

Rien de réjouissant dans ce sourire, je vous assure.

- Evans, me dit-il doucement, vous arrêterez quand je vous le dirai. Entendons-nous bien là-dessus : quand je vous le dirai. Pas avant.

Il se leva et marcha jusqu'à la porte pour s'assurer que personne n'écoutait. Puis il revint et s'assit au bord de son bureau, tout près de ma chaise, Il souriait toujours, mais ses yeux étaient froids comme de la glace :

- J'ai besoin de vous, Evans, et je n'ai pas l'intention de vous laisser partir. La roupie de sansonnet que nous avons récoltée jusqu'ici vous

suffit peut-être. A moi, pas. J'en veux davantage. Bien davantage, Evans, et je l'aurai. Je crois avoir trouvé un moyen de nous en procurer très vite. Plus vite que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

- Que voulez-vous dire ?

- Vous m'avez donné une idée, Evans, une idée formidable, Une idée comme je les aime ... Vous aviez raison de dire que ce transfert était un signe. C'est le signe le plus énorme que j'aie jamais vu. Et il nous mènera tout droit au plus gros tas d'argent que vous ayez jamais rencontré. Quand j'aurai mis la main sur ce magot, vous pourrez tirer votre révérence. L'attente ne devrait pas être trop longue ... si vous faites ce que je vous dis.

Il parlait à voix basse, mais sa détermination ne pouvait pas m'échapper. Une flamme brûlait dans ses yeux avec une intensité presque maniaque.

- Je vous en prie, Mr Stevenson, suppliai-je, vous êtes sûr qu'il serait sage de poursuivre plus avant ? J'avoue que, jusqu'ici, tout s'est passé le plus simplement du monde. Mais est-ce que ce succès initial ne déforme pas votre jugement ? Après tout, jusqu'à quel point pouvez-vous faire confiance à Mr Morano ?

- Morano ! lança-t-il avec dédain. Un gangster au petit pied. Il nous prend pour des pigeons, Evans. Tous les risques, c'est nous qui les courons et il se taille une grosse part des bénéfices.

Il gagna la fenêtre et contempla l'énorme édifice de l'usine. Puis il dit en me tournant le dos :

- Je ne vois plus de Morane dans le tableau. Non, je ne l'y vois plus du tout, cet escroc à la mie de pain.

Il pivota sur ses talons et me fit face :

- A partir du moment où vous serez à Bayonne, Evans, je crois que Mr Morano devra se trouver un autre fournisseur.

Je ne comprenais absolument pas de quoi il parlait.

- Je suppose qu'il n'est pas si facile de rompre les ponts avec un individu tel que Morano, dis-je. Ces gens travaillent en groupes et passent pour se livrer à des ... violences physiques dans ces cas-là.

- Je me charge de Morano, répliqua-t-il. Quand il saura que vous avez été transféré à Bayonne et que j'ai perdu ma source,

d'approvisionnement, il n'y réfléchira pas à deux fois. Il est stupide, Evans. Et, dans toute sa bande, il n'y en a pas un qui ait un peu de cervelle. Nous n'aurons pas d'ennuis avec lui.

« Et maintenant, dit-il, en retournant s'asseoir derrière son bureau, voilà le topo. Le marché des stupéfiants est énorme. Je ne me rendais pas compte de ses dimensions jusqu'au moment où j'ai vu ce que nous pouvions rapporter, à nous seuls, à une petite canaille comme Morano. Et il a d'autres fournisseurs que nous, ne l'oubliez pas. Bon. Nous fermons boutique ici, en nous débarrassant de Morano et de son tiers sur les bénéfices. Nous nous installons à Bayonne et nous vendons la marchandise à New York, le plus gros marché du pays. Nous ferons des affaires plus importantes, nous récolterons plus de bénéfices et nos parts seront plus larges. Tout ce que vous aurez à faire, c'est continuer exactement comme par le passé. A cela près que nous serons peut-être obligés d'entreposer la drogue dans un endroit sûr, Nous aménagerons notre ... magasin ailleurs. Et nous voilà lancés !

- Mais Mr Stevenson, lui dis-je, c'est de la folie. Supposons, uniquement pour le plaisir de discuter, que je puisse vous aider comme vous me le demandez. Comment contacterez-vous les acheteurs de nos produits ? C'est trop risqué, je vous assure. Mieux vaut travailler petitement et sans risques que tenter la Providence.

- Écoutez-moi, Evans, me dit-il, Quand j'étais gosse, en manipulant mes sodas, en faisant les paquets dans mon drugstore, je réussissais toujours à subtiliser quelques poudriers, des bouteilles de parfum, toutes sortes de babioles. Et il y avait toujours quelqu'un pour me les acheter à bas prix, sans poser de questions. Je ne me suis fait prendre qu'une fois. Et un vieux bonhomme du nom de Dodge qui m'aimait bien, qui savait que j'étais pauvre et que je devais aider ma famille, m'a tiré de là. Si je m'étais fait prendre, c'est parce que je n'avais pas bien regardé où je mettais les pieds, et j'ai retenu la leçon, On peut tout réussir à condition d'être futé et de faire attention. Eh bien, Evans, je, suis assez futé pour nouer de bons contacts à New York. Laissez-moi faire. Et, croyez-moi, personne n'ira jamais s'imaginer que nous trempons dans cette affaire, vous ou moi.

Seigneur, c'était insidieux ! Elle commençait presque à le croire ! Il donnait à tout cela une telle apparence de réalité. Toutes les pièces du puzzle s'ajustaient si bien. Mais elle ne devait pas, elle n'osait pas se laisser persuader par lui. Ça ne pouvait pas être vrai. Elle ne permettrait pas que ce soit vrai.

Un mois et demi plus tard, nous commençons d'opérer à Staten Island, New York. Nous avons installé notre quartier général dans une vieille maison au 20 Dunham Terrace, C'est moi qui avais acheté la maison pour Mr Stevenson. Je réussis à engager deux péquenots du cru - pas trop intelligents, vous comprenez - qui croyaient que je travaillais à un projet scientifique pour le gouvernement. Le premier me servait de sentinelle : il m'avertissait de la présence d'étrangers, etc. L'autre, un bossu, tenait la maison à peu près en ordre et pilotait le canot à moteur que j'avais acheté pour m'y rendre par le fleuve. Ils étaient tous deux très loyaux et discrets, mais je n'avais d'ailleurs pas grand-chose à craindre, car ils n'auraient rien pu voir dans la maison. Ce n'était qu'un point de distribution - le « magasin » dont Mr Stevenson m'avait parlé - et nous nous débarrassions immédiatement des drogues que nous apportions de l' « entrepôt ».

Cet entrepôt était ma propre chambre, celle d'où je vous parle en ce moment. Elle se trouve dans une maison particulière, éminemment respectable : mon propriétaire est un membre du clergé, en retraite, Un être d'une grande simplicité. Ma malle faisait un excellent coffre-fort pour les diverses substances que nous vendions. A mon avis, on n'aurait pas pu trouver cachette plus sûre que cette chambre, fort agréable par ailleurs.

Plusieurs fois par semaine, je me rendais à Staten Island, où je rencontrais les clients que Mr Stevenson m'envoyait. J'ignore comment il les sollicitait. En attendant que je les connaisse de vue, nous nous servions d'un code pour les identifier. Ces hommes - auxquels se mêlaient quelques femmes - étaient de petits revendeurs. Ils achetaient en quantité et redistribuaient les produits aux ... euh ... aux consommateurs.

Sans doute pensez-vous que je touchais chaque semaine des sommes considérables et vous ne vous trompez pas. Mais, apparemment, Mr Stevenson n'était pas satisfait de mes progrès.

Il y a quelques mois - comme vous le savez Mr Stevenson parvint je ne sais comment à obtenir de la société Cotterell son transfert aux bureaux de New York. Son véritable objectif était, vous vous en doutez, de prendre en main notre service de ventes, car il pensait que le volume croissant de notre petite affaire pourrait augmenter encore s'il se trouvait sur place. Je découvris peu après que Mt Stevenson avait, pour agir ainsi, des raisons plus pressantes que le simple désir de gagner de l'argent le plus rapidement possible. En réalité, il utilisait

les sommes que lui rapportaient nos activités peu honorables pour spéculer discrètement. Par malheur, l'astuce avec laquelle il dirigeait notre entreprise illégale lui faisait défaut en matière de titres et actions. Il se trouvait dans une position assez difficile. Le pire, ce fut que, dès son arrivée à New York, il continua de déverser des sommes de plus en plus importantes dans ces futiles spéculations, au point qu'il remettait immédiatement à ses agents de change tout ce que je lui donnais, jusqu'au dernier sou.

Sally ! Sally avait parlé d'un bureau de change. Et de cet individu - Freeman ou quelque chose comme ça - qui s'apitoyait sur les pertes de Henry. Cette partie au moins de son histoire, Evans ne l'avait pas inventée. Son récit se tenait de mieux en mieux. Cela devenait terrifiant. Evans n'était peut-être pas fou, après tout ...

Cette révélation fut un choc terrible pour moi, car je ne voyais plus le moyen d'échapper à Mr Stevenson. Son extraordinaire vanité - véritable source du désir qu'il avait de réussir dans un domaine légitime - l'incitait à faire de multiples efforts pour rattraper ses pertes. Quand je lui conseillais de s'arrêter et de mettre à profit l'excellent état de nos affaires pour accumuler des fonds, il me regardait avec ce mépris glacial que j'avais appris à connaître et il me disait d'économiser mon souffle.

Un jour, je lui demandai :

- Mr Stevenson, pourquoi tenez-vous tellement à spéculer ? Je suis bien certain qu'à notre époque le marché des valeurs offre des possibilités limitées ... par rapport à une entreprise comme la nôtre, veux-je dire.

Il me sourit d'un air bizarre :

- Vous savez que je veux de l'argent. Mais pas n'importe quel argent. De l'argent que je puisse montrer, qui me fasse respecter. J'en veux des quantités. Et je n'ai pas envie de l'attendre pendant toute ma vie. Bon ... comment voulez-vous que j'explique l'existence de ce magot que notre racket nous rapporte ? Réponse : je ne peux pas l'expliquer. Tout ce que je peux faire, c'est m'en servir pour me lancer dans les affaires respectables. Alors je spécule. Quand j'aurai trouvé le filon, personne ne saura ce que ça m'a coûté au départ. Je raconterai que j'avais mis de côté un peu de ce fric que le vieux Cotterell me donne pour lui

chauffer son fauteuil. Ensuite, quand j'aurai bien creusé mon trou, quand je serai devenu un homme riche, respectable, célèbre pour sa perspicacité ... je pourrai dire à Cotterell où il peut se la mettre, sa vice-présidence cousue main.

Mr Stevenson était, comme vous pouvez le constater, très amer et très vaniteux. Ce désir qu'il avait d'être estimé aurait été considéré comme une chose parfaitement naturelle chez n'importe quel jeune homme. Mais alors qu'un autre jeune homme se serait contenté de réaliser son objectif par le travail, Mr Stevenson désirait parvenir à ses fins sans travailler. Ce soir, je peux me permettre de m'étendre sur l'amoralité de Mr Stevenson parce que - vous vous en doutez sans doute - j'ai enfin réussi à briser les chaînes qui me retenaient à lui. Je ne suis plus sa chose. Je ne cherche pas à excuser ma propre conduite. Mais ma faiblesse a été celle d'un vieillard qui n'espère plus rien de la vie et que l'on expose à une tentation terrible. Son comportement à lui est le malheureux produit d'un esprit dégénéré et pervers dans un corps superbe et vigoureux. Autrement dit : je suis un mauvais homme ... lui, c'est un homme dangereux.

Heureusement - ou malheureusement selon la façon dont on voit les choses - le dernier chapitre de notre histoire commençait alors même que Mr Stevenson entreprenait d'augmenter le volume de nos ventes. Environ un mois plus tard, nous avions un visiteur.

Un soir, je devais retrouver Mr Stevenson dans la maison de Dunham Terrace. J'arrivai un peu plus tard que d'habitude. Cette fois j'avais pris le ferry-boat à Manhattan, et le brouillard qui flottait sur le fleuve m'avait retardé. Je gravis à la hâte les marches de la vieille maison et j'entrai dans le salon. Mr Stevenson était assis sur une des chaises branlantes qui meublaient la pièce. Je voyais distinctement son visage à la lumière d'une lampe à pétrole posée sur la table à côté de lui. Il était blanc comme un linge et son drôle de petit sourire hésitant voltigeait sur ses lèvres. Il me regarda, puis tourna les yeux vers le coin de la pièce qui m'était caché par le battant de la porte ouverte. J'entrai, je fermai la porte ... et j'aperçus l'homme qui était assis dans le coin.

A califourchon sur une chaise de cuisine retournée, il entourait le dossier de ses bras. La faiblesse de l'éclairage ne me permettait pas de distinguer clairement ses traits. Mais je savais que je ne l'avais encore jamais rencontré. Ses cheveux noirs huileux reflétaient les rayons de la lampe. Il me regardait et ce que je discernais, de son visage ne me plaisait guère : des traits accusés et réguliers, un teint basané, deux petits yeux qui ne cillaient pas. Pendant une seconde, après que j'eus refermé la porte, personne ne parla. Puis l'homme tourna la tête vers Mr Stevenson.

- C'est lui ? demanda-t-il.

Mr Stevenson répondit :

- C'est lui.

Et à moi :

- Evans, je vous présente un vieil ami, Morano.

L'autre me contempla des pieds à la tête.

- ... s'eyez-vous, dit-il.

Je m'assis ... avec soulagement, avouerai-je. Le choc de cette rencontre imprévue m'avait coupé le souffle. J'étais follement inquiet.

- Morano n'est pas content de nous, dit Mr Stevenson d'un ton

moqueur. Il nous en veut de l'avoir expulsé du conseil d'administration.

Je cherchai anxieusement sur le visage de Morano l'effet des railleries de Mr Stevenson. Je n'y distinguai rien. Il attendait en silence que Mr Stevenson eût fini de parler.

- Je viens d'aviser Mr Morano qu'il nous est impossible de prendre en considération la demande qu'il nous fait d'être réintégré dans notre équipe, reprit Mr Stevenson. Il allait me faire part de ses commentaires à ce sujet quand vous êtes arrivé.

Il joignit le bout des doigts, pinça les lèvres et regarda Morano avec une politesse exagérée.

L'espace, d'un instant, Morano garda les yeux fixés droit devant lui, comme s'il prenait un parti à propos de quelque chose. Puis il se mit à parler. Les mots sortaient, un peu brouillés, de ses lèvres presque immobiles.

Néanmoins, je suis sûr que ni Mr Stevenson ni moi n'avions le moindre mal à les comprendre.

- Descends de ton piédestal. C'est peut-être pas si marrant. Si tu la boucles et si tu m'écoutes un peu, Stevenson, t'as une chance d'apprendre quelque chose. Même un beau monsieur comme toi a encore des choses à apprendre. A rester en vie, par exemple.

Il marqua un temps d'arrêt.

- Qu'est-ce que tu imagines ? Qu'on travaille dans l'épicerie ? Que n'importe qui peut ouvrir un commerce et se mettre au boulot ? C'est ton petit cerveau futé qui t'a raconté ça, Stevenson ? Comme il t'a raconté de me doubler ? C'est lui qui t'a dit que je ne saurais pas te tenir à l'œil ?

- Un point pour vous, dit paresseusement Mr Stevenson. Je vous ai mal jugé, Morano.

- C'est pas le seul point sur lequel tu t'es gouré, lança Morano. Sans moi, tu serais probablement mort à l'heure qu'il est. Tous les types qui sont dans le coup savent ce que tu trafiques. Tu croyais qu'ils ne s'en doutaient pas ? Ils étaient tout prêts à t'envoyer dans les choux dès qu'ils auraient trouvé le moyen de mettre la main sur ton copain le professeur. C'est lui qu'ils voulaient. Dès qu'ils lui auraient mis le grappin dessus pour continuer à s'approvisionner en drogue, il te serait arrivé quelque chose, Stevenson. Quelque chose de très triste.

Mais j'ai arrangé les choses. J'ai beaucoup d'amis par ici. Alors ils t'ont laissé tranquille ... en échange d'une petite part sur les bénéfices.

Mr Stevenson ne souriait plus.

- Ça ne nous intéresse pas, Morano. Je crois que nous allons continuer sans votre aide. Quand nous aurons à conclure un marché, nous le ferons directement. Vous avez votre affaire de Chicago. Ça devrait vous suffire.

- C'est drôle, dit Morano, mais ça ne suffit pas. Tu te conduis comme un imbécile, Stevenson. Moi, je crois que t'as pas le choix. Pas le choix du tout.

- Ce qui veut dire ?

- Ce qui veut dire que, ou bien tu te pousses pour me laisser entrer, ou bien je mets les poulets au parfum. C'est aussi facile que ça. Ou je reprends la direction de l'affaire - tout de suite - ou il n'y a plus d'affaire.

Mr Stevenson se raidit :

- Vous ne feriez pas ça, Morano. A Chicago, vous étiez dans le coup. Votre tête tomberait en même temps que la nôtre.

- Non, dit Morane, personne ne viendrait me chercher des crosses. On ne pourrait rien prouver contre moi. Je ne vous ai jamais vus de ma vie, tous les deux, vous pigez ? Et puis, on ne cherchera pas à savoir qui a vendu la mèche sur le gendre du vieux Cotterell, le trafiquant de drogue. Un tuyau comme ça achète toutes les protections.

Ce fut-alors que la chose se produisit.

Blême de rage, Mr Stevenson sauta de sa chaise et se jeta sur Morano. Son poing frappa le petit homme sur le côté de la tête et l'envoya valser en arrière. Comme un animal enragé, Mr Stevenson le suivit, le saisit à la gorge et ils tombèrent tous les deux à terre. Je suis absolument certain qu'il aurait tué Morano sur-le-champ ... toutes choses étant égales. Mais, comme je m'en étais déjà rendu compte, avec Morano les choses n'étaient jamais égales, A peine les deux hommes étaient-ils à terre que la porte s'ouvrit et, un instant plus tard, Mr Stevenson, debout, avait les bras immobilisés par deux gardes du corps de Morano. Ils avaient une tête de bandit à ne reculer devant rien et je pensais avec terreur qu'ils allaient réduire Mr Stevenson en bouillie. Mais Morano, toujours couché par terre, leur dit :

- Laissez-le tranquille, les gars. Il ne faut pas qu'il soit marqué. Je ne veux pas qu'il soit obligé de s'expliquer avec quelqu'un.

Morano se leva, brossa ses vêtements criards et remit sa cravate d'aplomb. Il prit dans sa poche un peigne et rétablit avec soin l'ordonnance de ses cheveux noirs luisants de brillantine. Puis il dit :

- Asseyez-le sur cette chaise ... et filez.

Ils rejetèrent Mr Stevenson sur sa chaise. Je remarquai que l'un de ces deux individus tâtait ses vêtements ... pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme, je suppose. Mr Stevenson, pâle et secoué, s'assit et les deux hommes quittèrent la pièce. Morano vint se planter devant lui.

- Tu vois ce que je veux dire ? demanda-t-il.

Mr Stevenson hocha la tête d'un air maussade.

- Bon. Maintenant, on se comprend. Plus besoin de se voler dans les plumes. Fais ce que je te dis et je veillerai sur ta santé. C'est valable aussi pour le professeur.

Il m'adressa un mauvais sourire.

- A partir de maintenant, reprit-il, c'est moi qui commande. On partage fifty-fifty, moitié pour moi, moitié pour vous deux, Vous vous en tirez moins bien qu'avant mais j'ai de gros frais.

- Ce ... ce n'est pas juste, dit faiblement Mr Stevenson. Ça ne suffira pas ...

- Si, c'est juste, coupa Morano. C'est juste parce que je le dis. Si ça ne te plaît pas, tu peux toujours te tirer des pattes, à condition que le professeur reste.

Il se tourna vers moi :

- Il serait peut-être content, le professeur ? Ça lui arrondirait sa part. C'est pas lui qui doublerait quelqu'un, le professeur ... sauf toi, peut-être, Stevenson.

Mais l'humeur badine de Morano ne dura pas très longtemps. Son regard glacé se posa de nouveau sur Mr Stevenson :

- A présent, on sait où on en est, tous les deux. Il n'y a donc plus qu'un petit détail à régler ... une petite affaire de cent mille dollars.

Mr Stevenson se raidit sur sa chaise :

- Cent mille dollars ? Pour quoi ?

- Pour la période qui s'est écoulée entre le moment où tu t'es fait la malle et maintenant.

- Vous êtes complètement fou ! s'écria Mr Stevenson. Je ne possède pas des sommes pareilles. Tout ce que j'ai gagné dans ce racket, je l'ai perdu jusqu'au dernier centime.

- C'est embêtant, dit Morano d'un air mélancolique. C'est même très embêtant pour toi.

Puis ses traits se durcirent :

- Tu les trouveras. Et tu les trouveras avant un mois.

Mr Stevenson blêmit :

- Vous avez perdu la tête, Morano. Je ne serai jamais capable de me procurer une somme pareille en un mois. Il me faut beaucoup plus de temps. A ce moment-là, peut-être que ma femme ...

- Ta femme ! dit Morano avec mépris. Tu pourrais pas lui soutirer un sou à ta femme ...

- Vous ne comprenez pas, dit Mr Stevenson d'une voix rauque. C'est une malade. Elle va mourir ... dans très peu de temps. Elle me laisse tout ... C'est dans son testament. Attendez quelques mois seulement ... Ça ne sera pas plus long, j'en suis sûr ...

- J'ai pas l'habitude de me tourner les pouces en attendant que quelqu'un meure, dit Morano, et tu ferais comme moi ... si tu étais futé. Quand une personne doit mourir ... eh bien, elle meurt.

- Bon Dieu ! s'écria Mr Stevenson, je ne peux tout de même pas ...

- Je me fiche de ce que tu peux ou que tu ne peux pas, aboya Morano. Tu rappliqueras avec ce fric dans trente jours.

- Mais ...

- Écoute. (Morano sourit.) Je veux pas être trop dur avec toi, Stevenson ...

- Oui ? fit Mr Stevenson avec espoir.

- Si tu as trop d'embêtements, viens me trouver. Je pourrai peut-être t'aider ...

Cela se passait le 17 juillet au soir. Depuis, je n'ai revu ni Mr Morano ni Mr Stevenson. Et maintenant, comme je vous ai déjà donné le dernier message, je pense que le reste s'explique de soi-même ...

Le téléphone tremblait dans la main de Leona. Des larmes de frayeur lui montaient aux yeux. Elle se sentait épuisée, vidée, et c'est à peine si elle pouvait empêcher ses dents de claquer.

- S'explique ... comment ? parvint-elle à demander. Où est mon mari ? Où est Mr Stevenson en ce moment ?

- Je voudrais bien le savoir, Mrs Stevenson, répondit la voix fatiguée. Peut-être que, si vous essayiez le numéro de Caledonia ...

- - Le numéro ... de Caledonia ?

- Celui que je vous ai donné dans le message, lui dit-il. Et maintenant, si vous voulez vérifier que vous avez tout bien compris ...

- Je ne peux pas ! cria-t-elle. Je ne peux pas. J'ai oublié.

- Alors, je vais tout vous répéter encore une fois, Mrs Stevenson. Un : la maison du 20 Dunham Terrace a été brûlée ce matin par Mr Evans. Deux : Mr Evans s'est échappé. Trois : Mr Morano a été arrêté. Quatre : il n'est plus nécessaire de se procurer l'argent car ce n'est pas Mr Morano qui nous a vendus à la police.

- Ça n'a pas d'importance, marmotta Leona. Ça n'a pas d'importance. Donnez-moi seulement ce numéro de téléphone ... celui où je peux trouver Mr Stevenson.

- Cinq, dit Mr Evans d'un ton uni, cinq : Mr Evans est à l'adresse de Manhattan, mais il s'en va sous peu et on pourra le joindre à Caledonia 5-1133.

- Caledonia 5-1133, répéta Leona, en griffonnant le numéro avec son bâton de rouge à lèvres sur le bout de papier laissé par la bonne.

- A partir de minuit, dit tranquillement Evans.

Puis, avec quelque chose qui ressemblait à un soupir, il ajouta :

- Je vous remercie beaucoup, Mrs Stevenson. Et bonsoir.

Lorsque Evans eut raccroché, elle ne quitta pas des yeux les chiffres écarlates qui s'épalaient sur le papier : on eût dit qu'elle craignait de

les voir disparaître si elle en détachait son regard. Elle composa le numéro mécaniquement, avec des doigts gourds. Au premier essai, elle tremblait tant qu'elle fit une fausse manœuvre et qu'elle dut recommencer. Pendant qu'elle manipulait le cadran, la tension montait en elle au point qu'il lui fallait, pour respirer, un effort douloureux. Cette fois, elle alla jusqu'au bout de son numéro et, après deux sonneries, on décrocha à l'autre bout de la ligne.

- Caledonia 5-1133, fit une voix d'homme.

La peur, l'épouvante, l'hystérie qui approchait la faisaient parler sur un registre anormalement aigu.

- Caledonia 5-1133 ? demanda-t-elle. Y a-t-il chez vous un Mr Stevenson ?

- Qui ça, madame ?

- Mr Stevenson. Mr Henry Stevenson ! C'est un certain Mr Evans qui m'a conseillé de vous appeler,

- Vous dites ... Stevenson ? Un instant ... je vais voir.

Elle entendit-le bruit feutré du téléphone qu'on reposait. L'oreille tendue, elle perçut des pas qui s'éloignaient. Puis le silence. Les secondes passaient lentement. Son cœur battait follement, comme s'il cherchait à s'envoler de sa poitrine. Elle serrait et desserrait sa main libre, la crispait au point que ses ongles très longs s'enfonçaient dans la chair de sa paume. Dehors un mugissement mélancolique monta de la rivière et en bas, dans la rue, quelqu'un - un policier peut-être - heurta une grille de fer avec un objet en bois.

Soudain, l'homme fut de retour:

- Non, il n'est pas là, madame.

- Oh, dit-elle. D'après Mr Evans, il se pourrait qu'il passe. Est-ce que je peux lui laisser un message ?

- Un message ? On ne prend pas de message ici, madame.

L'homme semblait étonné, et un peu amusé :

- A quoi ça servirait ici, hein, je vous le demande ?

- Ah bon ? fit-elle. Mais ... qu'est-ce que c'est que ce numéro ? Qui ... êtes-vous ?

- Caledonia 5-1133, répondit l'homme. La Morgue municipale.

Immobile dans son lit, elle faisait des efforts désespérés pour assembler les pièces du puzzle macabre que formaient les événements de la soirée. La vérité commençait à émerger du chaos cauchemardesque amoncelé par les chocs successifs. Et, ses rudes contours se dessinant avec une netteté de plus en plus grande, son énormité la faisait frémir. Comment une chose pareille pouvait-elle lui arriver ? Pourquoi était-elle cernée par tous ces maléfices ?

Cet horrible coup de téléphone ! pensa-t-elle. Pourquoi était-elle tombée, elle, justement, sur la conversation de ces deux affreux criminels ? Pourquoi, dans le bureau de Henry, le téléphone sonnait-il toujours occupé, avant l'intervention de l'opératrice ? Qui se trouvait dans ce bureau, sinon Henry lui-même ? Et si ce quelqu'un, quel qu'il fût, se trouvait en effet dans le bureau de Henry, se pouvait-il qu'un des bouts de cette ligne mystérieuse sur laquelle elle avait été, branchée fût ?... Non, elle ne voulait pas y penser. Elle allait se forcer à chasser cette idée. Il y avait d'autres sujets qui méritaient réflexion.

L'histoire de Sally, par exemple. Sally prétendait que Henry avait des ennuis quelconques avec les autorités. Cela, elle était bien obligée d'y croire, du moins en partie, car Evans lui avait prouvé que c'était vrai. A condition que l'histoire tout entière fût vraie et qu'il ne s'agît pas d'un complot destiné à la rendre folle. Mais à supposer qu'Evans n'ait pas menti ... Dans ce cas, Henry devait avoir un' besoin urgent de cet argent, de ces cent mille dollars. Et il ne pouvait pas se les procurer. A moins de raconter toute cette histoire sordide à Jim Cotterell ! Ce qu'il ne ferait jamais. Elle se demanda avec étonnement comment Henry avait réussi à se conduire d'une façon si ... normale ces dernières semaines. Et cette idée lui remit en mémoire le petit discours de Sally, quand, des années plus tôt, celle-ci s'était efforcée de la mettre en garde contre les profondeurs étranges que dissimulait le caractère de Henry. Sally n'avait pas menti !

Quelle solution lui restait-il, à Henry ? Elle connaissait la réponse, bien entendu. Elle la connaissait depuis le moment où Evans avait raccroché. Elle ne pouvait plus l'exclure de ses pensées, pas plus qu'elle ne pouvait exclure la véritable signification de ces lignes téléphoniques embrouillées.

Et, alors même que l'atroce révélation ébranlait les fondements de sa raison, elle entendit le fracas d'un métro qui se ruait sur le pont. Des fragments de conversations retenus par sa mémoire vinrent flotter

librement à la surface de sa conscience ... *notre client...* Ensuite j'attends qu'un métro passe sur le pont ... au cas où elle crierait ... un couteau, ça va ?... *notre client ... notre client ... elle va mourir ... j'ai pas l'habitude de me tourner les pouces en attendant que quelqu'un meure ... notre client ... notre client ...*

Malade d'épouvante, elle empoigna le téléphone et demanda l'opératrice.

- Que désirez-vous, je vous prie ?
- Passez-moi la police ! cria-t-elle d'une voix brisée.
- J'appelle le Département de la Police,

Quelques secondes plus tard, on décrochait.

- Ici le poste de police. Commissariat du 17^e district. Sergent Duffy à l'appareil.

- C'est encore Mrs Stevenson, dit-elle. Je vous ai appelé il y a un moment ...

- Oui, madame. Vous dites, Mrs Stevenson ?...

- Mrs Stevenson, 43 Sutton Place. Je vous ai signalé une conversation téléphonique que j'avais entendue.

- Ah oui, madame, je m'en souviens très bien.

- Je me demandais si ... si vous aviez fait quelque chose à ce sujet ...

- Eh bien, c'est noté là, sur le registre, dit prudemment Duffy.

- Mais ... vous n'avez pas ?...

- Nous ferons tout ce que nous, pourrons madame. S'il arrive quelque chose ...

- S'il arrive *quelque chose* ? répéta-t-elle. Alors il faut qu'il arrive quelque chose pour que vous agissiez ?

- Je vous ai déjà dit, madame, que lorsque le renseignement est vague, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

- Mais ...

Elle se tut. Elle ne *pouvait* rien lui dire. Même si c'était vrai. Car, en dépit de tout, il y avait encore une chance que ce ne fût pas vrai. Et, si

elle lui racontait son histoire, ce serait irrévocable. Elle n'aurait plus la moindre possibilité de revenir en arrière. Ce serait la fin de son rêve.

Elle ne pouvait rien dire à la police. Il fallait trouver un autre moyen ...

- Je regrette de vous déranger, dit-elle faiblement. Je pensais que peut-être vous auriez au moins diffusé un appel radio ...

- Ça regarde le Quartier Général, dit Duffy. Nous, leur transmettons le renseignement et ce sont eux ,qui décident. Jusqu'ici, il n'y a pas eu d'appel.

- Merci, dit-elle. Je ... j'espère que c'est une erreur.

Elle raccrocha, prête à fondre en larmes, en se demandant quel parti elle allait prendre à présent. Elle devait faire quelque chose, quelque chose pour se protéger au cas où ...

Une agence de détectives privés ? Ce pouvait être le moyen d'avoir quelqu'un pour veiller sur elle, quelqu'un à qui elle ferait jurer de garder le secret. Elle jeta un coup d'œil à la pendulette, sur sa table de chevet. 11 heures ! Il ne lui restait plus beaucoup de temps. Elle demanda l'opératrice en tremblant.

- Je veux une agence de détectives privés, dit-elle avec nervosité.

- Vous en trouverez toute une liste dans l'Annuaire par professions, madame.

- Je n'ai pas d'Annuaire par professions. Enfin ... je veux dire ... je n'ai pas le temps de chercher ... il commence à être tard.

- Je vais vous passer les Renseignements.

- Non ! cria rageusement Leona. Ça vous est bien égal, ce qui m'arrive, hein ? Je pourrais mourir ... et ça ne vous ferait ni chaud ni froid !...

- Je vous demande pardon !...

- Passez-moi un hôpital, dit Leona.

- Un hôpital particulier ?

- N'importe quel hôpital ! hurla-t-elle. N'importe quel hôpital ... vous m'entendez ?

- Un instant, s'il vous plaît.

23 heures

Pendant que le téléphone sonnait, elle attendit, mal à l'aise, en jetant des coups d'œil nerveux à la porte entrouverte, aux tableaux noyés d'ombré sur le mur, au désordre élégant de sa table de nuit et de sa coiffeuse. Enfin la sonnerie se tut et une femme annonça :

- Bellevue.
- Je voudrais le Bureau des Infirmières, dit Leona.
- A qui désirez-vous parler ?
- Passez-moi le Bureau des Infirmières. Je veux une infirmière compétente. Je désire l'engager immédiatement pour la nuit.
- Je vois, dit la femme. Ne quittez pas.
- Bureau des Infirmières, murmura une autre voix.
- Je désire engager une infirmière, répéta Leona. Il m'en faut une tout de suite. Tout de suite, c'est très important.
- De quoi s'agit-il exactement, madame ?
- De quoi il s'agit ? Eh bien ... je ... je suis une invalide et je ... je suis toute seule ... je ne connais personne en ville et je viens de subir un choc terrible ... je ne peux absolument pas rester seule cette nuit.
- Est-ce un de nos médecins qui vous a conseillé de nous appeler, madame ?
- Non, dit Leona avec l'accent pleurnichard et tout en élevant la voix d'un ton, mais je ne comprends pas la raison de ce ... de cet interrogatoire. Après tout, j'ai l'intention de payer cette personne.
- Nous comprenons parfaitement, madame, reprit la voix avec calme, mais nous sommes ici dans un hôpital municipal et non dans un hôpital privé. Nous n'envoyons des infirmières chez les malades qu'en cas d'urgence, et sur certificat d'un médecin attaché à notre établissement. Je vous suggère d'appeler une agence d'infirmières privées.
- Mais je n'en connais pas, gémit-elle. Je ne peux pas attendre. J'ai

désespérément besoin d'aide.

- Je vais vous donner un numéro auquel vous pouvez vous adresser. Schuyler 2-1037. Vous y trouverez peut-être quelqu'un qui sera en mesure de vous aider.

- Schuyler 2-1037. Merci.

Elle s'attaqua de nouveau au cadran, dont les cliquetis lui résonnaient dans la tête comme de petits marteaux. La sonnerie du téléphone lui parut interminable, et pourtant la réponse arriva au bout de quelques secondes à peine.

- Ici l'Association des Infirmières. Miss Jordan à l'appareil.

- Je désire engager une infirmière... tout de suite.

- De la part de qui, s'il vous plaît ?

- Mrs Stevenson. Mrs Henry Stevenson, 43, Sutton Place. Et c'est très urgent.

- Est-ce que vous nous êtes recommandée par un médecin, Mrs Stevenson ?

- Non, dit-elle avec impatience. Mais je ne connais personne ici ... je suis malade ... et je viens de passer une soirée épouvantable. Je ne peux pas rester seule plus longtemps.

- Eh bien, dit miss Jordan d'un ton dubitatif, nous n'avons guère d'infirmières disponibles en ce moment. Il est extrêmement rare que nous en envoyions une sans nous être fait spécifier par le médecin soignant que c'était absolument nécessaire.

- Mais c'est nécessaire, supplia-t-elle. Je vous assure. Je me sens très mal. Je suis seule dans cette maison ... je ne sais pas où est mon mari ... je ne peux pas le joindre. Et j'ai affreusement peur. Si quelqu'un ne vient pas tout de suite, si on ne fait rien pour m'aider, je crois que je vais devenir folle.

- Je vois, dit pensivement miss Jordan. Eh bien, je vais laisser un message à miss Phillips en lui demandant de vous appeler dès qu'elle rentrera.

- Miss Philipps. Et quand doit-elle rentrer ?

- Oh, vers 11 heures et demie, par là ...

- 11 heures et *demie* !

Et tout à coup elle entendit le déclic. Un déclic minuscule, dans le téléphone. C'était un bruit qu'elle pensait avoir entendu plusieurs fois déjà.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle.

- Quoi, madame ?

- Ce déclic ... là ... tout de suite, dans mon téléphone. Comme si quelqu'un avait soulevé le récepteur de l'appareil qui est au rez-de-chaussée ...

- Je n'ai rien entendu, madame.

- Mais moi, si ! souffla-t-elle d'une voix presque étranglée par la peur. Il y a quelqu'un dans cette maison ... quelqu'un en bas, dans la cuisine ... et il m'écouté en ce moment. Il me ...

Elle céda à sa terreur et hurla, en raccrochant le téléphone d'un geste mécanique.

Épouvantée, le drap serré sur sa gorge, elle se concentra sur le silence qui l'entourait. Soudain, elle entendit un faible tapotement sur le parquet, un tapotement lent et régulier. Elle sursauta, comme sous l'effet d'une décharge électrique et, les yeux fous, porta la main à son visage torturé.

- Qui est là ? cria-t-elle frénétiquement. Qui est là ?

Elle était comme une bête acculée. Le tapotement continuait, lent, impitoyable, et elle fixait avec une fascination, horrifiée la porte de sa chambre par où entrerait, entrerait ... Brusquement, elle hurla, d'une voix rauque :

- Henry ! HENRY !

Pas de réponse. Le tapotement persistait, tranquille, implacable. Elle rejeta la couverture et voulut sortir de son lit. Mais l'épouvante la paralysait, la privait de ses forces. Elle s'arc-bouta, se raidit, puis retomba sur son oreiller, figée de terreur, incapable de bouger. Son regard affolé parcourut la pièce, se fixa un instant sur la porte entrouverte, puis la dépassa en hâte, atterré à l'idée de ce qu'il risquait d'y voir. Un camion rugit dans la rue et, en levant les yeux vers la fenêtre, elle découvrit enfin la source de ce tapotement : les doubles rideaux alourdis par des fils de plomb dans l'ourlet qui s'agitaient sous

la brise rafraîchissante.

Elle connut un bref soulagement. Son cœur cessa de lui marteler les côtes. Le docteur Alexander doit avoir raison, pensa-t-elle. Il est solide comme une horloge. Et soudain, elle eut un mouvement de joie à travers ses larmes. Si elle survivait à cette nuit, elle ne resterait plus jamais au lit, jamais. Elle recouvrerait ses forces le plus rapidement possible. Mais l'odeur du danger était partout. Il fallait faire quelque chose très vite. Comment fuir de cette pièce !

Automatiquement sa main se tendit vers le téléphone.

Mais elle resta figée à mi-chemin. Qui pouvait-elle appeler ? Qui l'aiderait à présent ? L'individu qui écoutait en silence quelque part dans la maison l'avait entendu parler à cette infirmière. Quelle chance lui restait-il d'échapper à son épouvantable présence ?

Elle restait là, terrassée par l'indécision ; la terreur qui la serrait à la gorge la rendait incapable d'opérer un tri dans le foisonnement de ses pensées. Et puis, comme si souvent déjà, la sonnerie aiguë du téléphone fracassa le silence qui pesait, massivement sur la pièce. Elle le saisit promptement, prête à se raccrocher au moindre fétu de paille.

- Allô ? dit-elle avec un espoir pitoyable.

La voix terrible d'indifférence d'une opératrice lui répondit :

- New Haven appelle Mrs Henry Stevenson. Mrs Stevenson est-elle là ?

- Oui ! cria Leona.

Et elle ajouta, le cœur défaillant :

- Mais je n'ai pas le temps maintenant, rappelez plus tard. Je ne peux pas parler ...

- J'ai une communication personnelle pour Mrs Henry Stevenson de la part de Mr Henry Stevenson. Vous ne désirez pas l'accepter, madame ?

Comme frappée par la foudre, Leona répéta :

- *Mr Henry Stevenson* ?...

Presque en larmes, elle demanda :

- Vous avez bien dit ... *Mr Stevenson* ? De New Haven ?

- Désirez-vous accepter cette communication, madame ?

Alors un espoir fantastique monta en elle : toute cette histoire n'était qu'un mensonge, un cauchemar affreux. Rien d'aussi terrible n'aurait pu être conçu par l'homme dont elle partageait l'existence depuis si longtemps. Pourtant, elle savait qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Si seulement tout cela pouvait s'expliquer d'une autre façon !... Enfin, elle pourrait au moins demander à Henry de téléphoner à la police. Les choses seraient discutées au grand jour.

- Oui ... je ... je l'accepte, dit-elle.

Elle attendit, rigide, le souffle court, les nerfs tendus à se rompre. Elle perçut la petite sonnerie des Appels à longue distance, et puis ces mots :

- Parlez, New Haven.

La gare de New Haven était presque déserte à cette heure de la nuit. Les quelques personnes qui y déambulaient, ou qui attendaient passivement, assises sur des bancs, en pointillaient à peine l'immensité. Des pas résonnaient sur le sol de pierre et se réverbéraient sous l'énorme verrière. Il y régnait une atmosphère étrange, presque palpable, de vide et d'irréel ... comme si la gare, vidée de l'agitation frénétique qu'elle connaissait pendant la journée, s'était assoupie pour la nuit ...

Une rangée de cabines téléphoniques, toutes sombres et vides à l'exception d'une seule, s'alignait le long d'un mur sous une horloge gigantesque. Derrière la porte de cette unique cabine occupée était posée une superbe valise : objet de luxe en peau de porc, qui portait les initiales « H.S. », élégamment gravées en lettres d'or près de la serrure centrale. Dans la cabine éclairée, Henry Stevenson attendait qu'on le mît en communication avec sa femme.

Il était nu-tête. Sous la masse indisciplinée de ses cheveux bruns, son visage - séduisant avec ses yeux largement écartés, frangés de cils épais, son nez droit et charnu, sa mâchoire et sa bouche au modelé puissant donnait une impression de beauté un peu lourde. Il contemplait fixement le téléphone et on lisait sur ses traits une résolution farouche. Il avait l'air d'un jeune homme qui sait parfaitement ce qu'il fait, qui a opté pour le seul parti possible et n'ignore pas qu'il faut en passer par-là.

Enfin, il entendit l'opératrice déclarer :

- Parlez, New Haven.
- Allô. C'est toi, ma chérie ? demanda-t-il tranquillement.
- *Henry ! Henry, où es-tu ?*

Il la sentait presque se cramponner à lui à travers la distance.

- Mais ... je suis en route pour Boston, ma chérie. Il y a un arrêt à New Haven. Tu n'as pas reçu mon télégramme ?
- Si. Si ... je l'ai reçu. Mais ... mais je ne comprends pas ...

- Il n'y a rien à comprendre, mon chou. Je n'ai pas pu te joindre avant. Ton téléphone était si souvent occupé. J'ai voulu profiter de l'arrêt pour t'appeler et prendre de tes nouvelles. J'étais désolé de te quitter ainsi, à l'improviste, mais je savais que tout irait très bien.

- Ça ne va pas bien du *tout* ! cria-t-elle avec frénésie Je suis ... Il y a quelqu'un dans la maison en ce moment ... J'en suis sûre ...

Une lueur mauvaise, perverse, brilla un instant dans les yeux de Henry Stevenson. Ses narines se gonflèrent et il aspira l'air d'un coup sec :

- Ne dis pas de sottises, ma chérie. Qui veux-tu qu'il y ait ? Tu n'es pas seule, quand même ?

- Bien sûr que si, je suis seule, répondit-elle en geignant. Toute seule. Qui pourrais-je avoir avec moi ? Tu as donné sa soirée à Larsen ...

- C'est vrai, reconnut-il gravement.

- Et tu m'avais promis de rentrer à 6 heures précises.

- Ah oui ? demanda-t-il d'un ton innocent. Je ne m'en souviens pas.

- Je t'assure que si, dit-elle. Voilà des heures que je suis seule. J'ai reçu toutes sortes de coups de téléphone abominables auxquels je ne comprends rien ... et Henry ... je veux que tu appelles la police ... tu m'entends ? Dis-leur de venir ici tout de suite.

La panique qu'il sentait dans sa voix l'étonna. Elle avait réellement peur. Et pourtant ... ça ne rimait à rien. Que pouvait-elle savoir ? Si elle avait été seulement irritée, il l'aurait compris : Leona possédait d'inépuisables réserves d'irritation. Mais cette épouvante ... c'était tout à fait autre chose.

- Allons, Leona, dit-il d'un ton cassant. Inutile d'être si nerveuse.

- *Nerveuse !*

- Tu sais parfaitement que tu es en sécurité dans cette maison. Larsen a sûrement verrouillé les portes avant de partir.

- Oui, dit-elle faiblement. Mais ... j'ai entendu quelqu'un ... quelqu'un décrocher le téléphone dans la cuisine. J'en suis certaine.

- C'est stupide. Toutes les portes sont fermées à clef. Il y a ce policier qui patrouille dans la rue. Et tu as le téléphone à côté de ton lit. De plus, tu es en plein cœur de New York, Leona. C'est l'endroit du monde le mieux protégé.

- Je me sentirais mieux si tu appelais la police, Henry. Je leur ai téléphoné. Ils m'ont à peine écoutée.

Elle éclata en sanglots pitoyables.

- Écoute, dit-il, je suis à New Haven. Si j'appelle la police d'ici, on me prendra pour un fou. Et d'ailleurs, pourquoi la police ? Tu pourrais peut-être téléphoner au docteur Alexander ...

Faisons durer la conversation le plus possible, pensat-il, en consultant sa montre. Laissons-la discourir encore ... quelques minutes. Que pourrait-elle faire après ? Il souriait à présent, et ce petit sourire étrange transformait son visage maussade en masque démoniaque. Il changea de position dans la cabine, jeta un coup d'œil indifférent derrière la porte, puis se retourna vers le téléphone. Il avait à peine remarqué l'homme solidement bâti, dont les cheveux blancs contrastaient avec la peau brune et les grands yeux liquides, qui faisait les cent pas non loin de la cabine.

Mais que disait donc Leona ?

- Henry ! Que sais-tu d'un certain Evans ?

- Evans ? répéta-t-il, pris par surprise.

- Oui, dit-elle. Waldo Evans !

- Je n'ai jamais entendu ce nom-là de ma vie, Leona. Pourquoi me demandes-tu ça ?

- Il m'a téléphoné... ce soir. Nous avons eu une longue conversation ... à *ton* sujet !

Le costaud aux cheveux blancs, dont le visage sombre arborait en permanence une expression mélancolique, s'était éloigné de la cabine, juste assez pour ne pas être vu par son occupant. Sinon, il aurait peut-être vu Henry devenir pâle comme la mort ... d'une pâleur qui faisait ressortir la forme provocante de sa mâchoire. Mais le costaud ne s'intéressait pas au coup de téléphone de Henry. Il ne s'intéressait qu'à Henry. Il attendait avec patience, l'œil sur la rangée de cabines, en tripotant distraitemment son insigne dans sa poche.

- A mon sujet ! dit Henry d'un ton aussi naturel que possible. Que pouvait-il bien avoir à te dire à mon sujet ?

- Des choses épouvantables. Certaines paraissaient ... délirantes. Mais d'autres m'ont fait l'impression d'être vraies.

- Un dingue, dit Henry. Il ne faut pas écouter n'importe quel dingue qui s'amuse à te téléphoner. Et maintenant, essaie d'oublier tout ça.

- Il m'a dit ... que tu volais de la drogue à la société de papa. Est-ce que c'est vrai ?

Henry eut un reniflement méprisant :

- Si c'est vrai ? Dis donc, Leona, je suis un peu vexé que tu ailles jusqu'à me poser une question pareille. Tu as dû faire un mauvais rêve ...

- Un mauvais rêve ! s'écria-t-elle d'une voix stridente. Je n'ai pas rêvé, Henry. Il m'a laissé une espèce de message pour toi. Il m'a chargé de te dire que la maison de Staten Island avait brûlé ... et que la police savait-tout. Il m'a raconté qu'un individu du nom de Morano avait été arrêté ...

- Quoi ? coupa Henry. Qu'est-ce que tu as dit ?

- Et je ... je ne l'aurais jamais cru si cette Mrs Lord ... tu te rappelles, Sally Hunt, ne m'avait pas dit la même chose.

Il y eut une seconde de silence et Leona demanda :

- Tu es toujours là, Henry ?

Il s'humecta-les lèvres :

- Oui, dit-il, oui, je suis là.

- Ils m'ont dit que tu, étais un criminel, bafouilla-t-elle, un homme aux abois ... Et Evans m'a raconté que tu ... que tu ... que tu voulais que je meure !

- Je ... commença-t-il.

Mais il n'y avait pas moyen d'arrêter ce déluge de mots :

- Cet argent, Henry, ces cent mille dollars. Pourquoi ne me les as-tu pas demandés ? Je te les aurais donnés ... avec joie ... si seulement j'avais su.

- N'y pense plus, murmura-t-il.

- Est-ce que c'est trop tard ? cria-t-elle. Je vais me les procurer tout de suite ... si ce n'est pas trop tard.

- Tout va bien, dit-il. Ne t'en fais pas.

Les larmes qui menaçaient depuis longtemps coulèrent à flots sur le visage de Leona. Sa voix était rauque et étranglée.

- Je n'avais pas l'intention d'être si mauvaise avec toi, Henry, dit-elle. Si ... si je l'ai été ... c'est seulement parce que je t'aimais. J'avais peur que tu ne m'aimes pas vraiment, je crois. J'avais ... j'avais peur que tu me quittes, que tu me laisses toute seule ...

Henry se rappela tout à coup l'homme qu'il avait aperçu près de la cabine. Il regarda par la vitre et, ne voyant personne, entrouvrit prudemment la porte pour obtenir une meilleure vue. L'homme était là, pas très loin. Il observait les cabines. Henry referma la porte. Il dit dans le téléphone :

- Leona ?

- Oui.

- Leona, il faut que tu fasses quelque chose.

- Mais d'abord, tu me pardonnes, Henry ? sanglota-t-elle. Dis, tu me pardonnes ?

- Pour l'amour du ciel, répliqua-t-il brutalement, veux-tu cesser de dire des sottises et m'écouter ?

- D'ac ... cord, chuchota-t-elle.

- Maintenant, fais exactement ce que je te dis, tu m'entends ? Je veux que tu sortes de ce lit ...

- Je ... je ne peux pas, gémit-elle. Je ne peux pas.

- Il le *faut*, ordonna-t-il. Tu vas descendre de ton lit ... et sortir de la pièce. Passe dans la chambre de devant. Va à la fenêtre et hurle ... hurle dans la rue.

Il attendit, tous les nerfs tendus, en luttant contre la peur qui montait en lui. Il percevait sa respiration lourde dans le téléphone.

- Je ne peux pas! bredouilla-t-elle piteusement. Je ne peux pas bouger, Henry. J'ai trop peur. J'ai essayé, essayé. Mais je ne peux pas bouger.

- Essaie encore, dit-il d'un ton suppliant, tu ne sais donc pas que je suis bon pour la chaise électrique si ... si ...

- Pour la chaise électrique ! hurla-t-elle. Qu'est-ce que ...

- Il faut que tu sortes de là, Leona. Essaie encore. Si tu ne bouges pas,

tu n'as plus que trois minutes à vivre !

- Quoi ?...

Sa voix s'étrangla horriblement.

- Ne parle plus, Leona.

Sous l'effet de la peur, la voix de Henry se brisa, elle aussi. Il avait le corps inondé de sueur. Il s'appuya lourdement sur le mur de la cabine, pour soulager ses genoux tremblants :

- Ne parle plus. Descends de ce lit. Il le faut. Tout est vrai, Leona. Tout, tu m'entends. Je suis là-dedans jusqu'au cou. J'étais acculé ... j'ai même essayé ... ce soir je me suis arrangé ... pour te faire ...

- Henry !

Un long gémissement de terreur sortit de ses lèvres :

- Henry ! Il y a quelqu'un ... qui monte l'escalier.

- Va-t'en! cria-t-il avec désespoir. Sors de ce lit. Marche, Leona !

- *Je ne peux pas.*

- Marche ! Marche !

- Henry ! hurla-t-elle encore. Henry. Au secours ! *Au secours !*

Incapable de se maîtriser - l'affreuse certitude du sort qui les attendait tous les deux sapait les derniers vestiges de son courage - il frissonnait de tout son corps.

- Je t'en prie, Leona, balbutia-t-il, ils vont me prendre ... ils *sauront* ... Morano va tout leur dire ...

Et puis, dans le téléphone, il entendit - faiblement un bruit, un bruit qui pouvait être celui du métro fonçant sur le pont. Et, s'élevant au-dessus de ce bruit, un hurlement qui lui glaça le sang, le hurlement de Leona :

- *Henry !*

23 h 15

Après ce hurlement, elle resta une demi-seconde cramponnée à son téléphone. Puis elle le rejeta sur son support. Les prunelles figées par une épouvante indicible, le cœur battant à tout rompre, elle entendit le martèlement du métro qui approchait. Avec des halètements, des spasmes étranglés, elle fit un effort désespéré pour s'arracher à ce lit. Mais elle aurait aussi bien pu être attachée par des bandeaux d'acier. Impossible de bouger. Le fracas du métro montait, montait, déchirait la nuit silencieuse, l'emplissait entièrement de son tonnerre rugissant. On ne pouvait rien entendre dans ce vacarme. Et on n'entendit rien. Pas même le bruissement atroce de son dernier soupir.

Le métro passa, et la pièce retomba dans un silence que troubla seulement une respiration lourde ... le mouvement furtif d'une forme qui s'éloignait du lit.

Soudain le téléphone se mit à sonner. Des semelles de caoutchouc chuintèrent doucement sur le parquet. Une main couverte d'un gant taché de sang se baissa et souleva l'appareil. La voix de Henry tremblant d'un espoir désespéré, flotta dans la pièce :

- Leona ! LEONA !

Il y eut un silence. Puis une voix de basse dit, avec un accent guttural :

- Raccrochez, c'est une erreur ...

23 h 16

TABLE DES MATIÈRES

1. LA RIVIÈRES AUX TRÉSORS (River of Riches) GERALD KERSH
2. MISS WINTERS ET LE VENT (Miss Winters and the Wind)
CHRISTINE NOBLE GOVAN
3. LA TERRASSE (View from the Terrace) MIKE MARMER
4. L'INTRUS (The Uninvited) MICHAEL GILBERT
5. UNE JOURNÉE TUANTE (Something Short of Murder) HENRY
SLEZAR
6. LA FILLE AUX BOUCLES D'OR (The Golden Girl) ELLIS PETERS
7. LE GARÇON QUI PRÉDISAIT LES TREMBLEMENTS DE TERRE (The
Boy Who Predicted Earthquakes) MARGARET ST. CLAIR
8. C'EST MOI QUI L'AI TUÉ (Walking Alone) MIRIAM ALLEN
DEFORD
9. QUEL ÂGE AVEZ-VOUS ? (For All the Rude People) JACK
RITCHIE
10. LE CHIEN MOURUT LE PREMIER (The Dog Died First) BRUNO
FISCHER
11. CHAMBRE AVEC UNE VUE (Room With a View) HAL
DRESNER
12. LA SUBSTANCE DES MARTYRS (The Substance of Martyrs)
WILLIAM SAMBROT

13. APPEL À L'AIDE (Call For Help) ROBERT ARTHUR

14. RACCROCHEZ, C'EST UNE ERREUR (Sorry, Wrong Number)
LUCILLE FLETCHER et ALLAN ULLMAN

[1] Al Jolson, s'il fut un des interprètes du premier film parlant, joua aussi dans le film Sonny Boy.

[2] Distinguished Service Order - Officer of the British Empire.